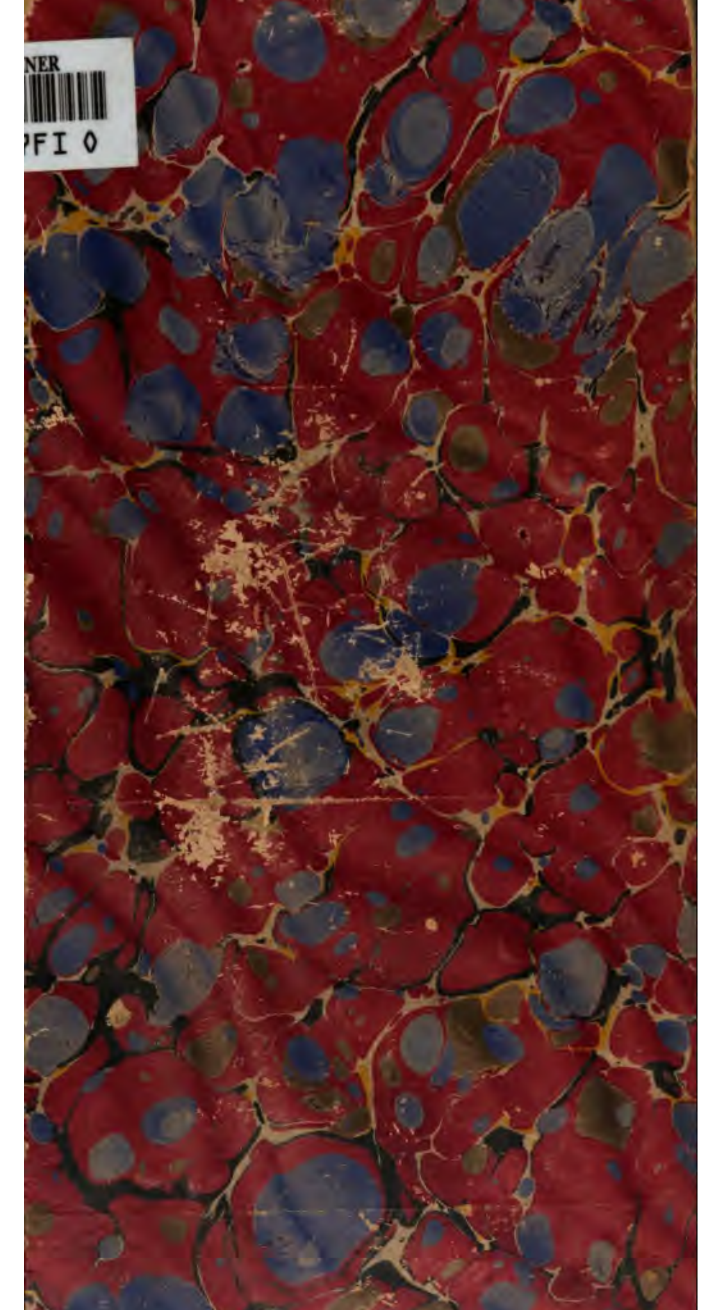
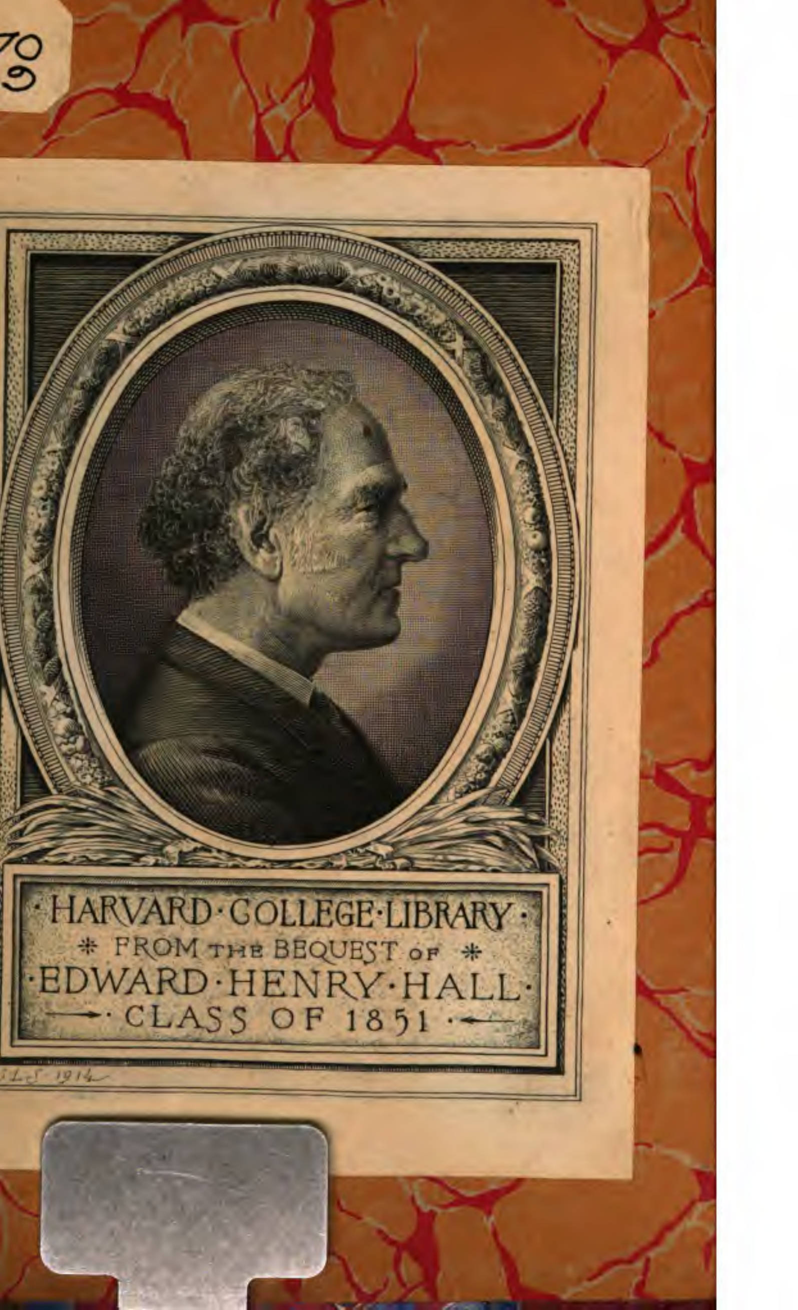

NER
FI 0


· HARVARD · COLLEGE · LIBRARY ·
FROM THE BEQUEST OF
· EDWARD · HENRY · HALL ·
· CLASS OF 1851 ·



E. SPULLER

# LAMENNAIS

## ÉTUDE D'HISTOIRE
## POLITIQUE ET RELIGIEUSE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

J. Baye

# LAMENNAIS

## DU MÊME AUTEUR

---

**Au ministère de l'Instruction publique.** Discours, allocutions, circulaires. 1 vol. in-16, broché. . . . . . . . 3 fr. 50

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

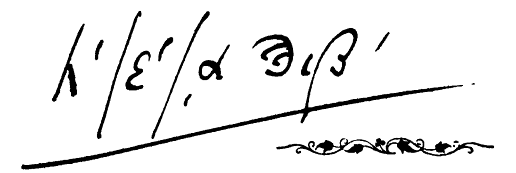
0

E. SPULLER

# LAMENNAIS

ÉTUDE D'HISTOIRE

POLITIQUE ET RELIGIEUSE

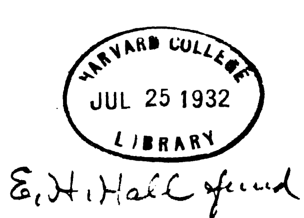


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892


HARVARD COLLEGE
JUL 25 1932
LIBRARY

# AVANT-PROPOS

Il sera facile au lecteur qui voudra bien parcourir les premières pages de ce livre, de reconnaître que je m'étais spécialement proposé pour but, en l'écrivant, de relever et d'apprécier les *titres* que Lamennais peut avoir à figurer parmi les grands écrivains français : c'est, en effet, dans la galerie qui leur est consacrée et qui est accueillie par le public avec une si juste faveur que le portrait de Lamennais a dû tout d'abord prendre place.

Mais en étudiant, pour les saisir et les retracer, les traits si marqués de cette originale et sévère figure, je n'ai pas tardé à me convaincre que, si je voulais la présenter sous un jour à la fois vrai et complet, je serais amené à reprendre cette grande existence dans ses diverses péripéties, depuis le commencement jusqu'à la fin, et à la suivre à travers les vicissitudes, en apparence les plus contradictoires, d'une carrière aussi glorieuse que tour-

mentée, et qui peut à bon droit compter parmi les plus orageuses et les plus instructives que nous offre l'histoire de la pensée au XIX[e] siècle.

Je me suis trouvé ainsi dans l'obligation d'écrire la vie de Lamennais, ne pouvant me borner à la critique littéraire de son génie et de ses œuvres, et j'ai dû remplir un cadre beaucoup plus vaste que celui que j'avais eu primitivement en vue, avec une destination plus spéciale.

Les matériaux d'une biographie de Lamennais consistent principalement dans ses œuvres et dans les parties de sa vaste correspondance déjà publiées. Il s'en faut de beaucoup que cette correspondance si vivement goûtée de tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses, sociales et politiques, agitées de notre temps, soit complète et définitive; nombre de personnes possèdent encore et conservent avec un soin jaloux — il faut du moins l'espérer, — des lettres écrites par Lamennais, aux différentes époques de sa vie, et qui jetteront une lumière nouvelle sur sa pensée et sa conduite, quand elles seront mises au jour.

La vie de Lamennais sera donc à refaire plus d'une fois encore, car indépendamment des éléments nouveaux d'information et de jugement que l'on trouvera dans des pièces nouvelles, l'existence de ce grand homme a été si remplie et si variée qu'elle offrira longtemps aux historiens des points de vue divers, où ils aimeront à se placer tour à

tour pour caractériser son action et apprécier son influence.

Les différents éditeurs des œuvres inédites ou posthumes de Lamennais, son neveu, M. Ange Blaize, auteur d'un *Essai biographique*, aujourd'hui difficile à trouver; M. E.-D. Forgues, désigné par Lamennais lui-même dans un codicille de son testament pour publier les parties de sa correspondance qu'il avait rassemblées et classées; son fils, M. Eugène Forgues, qui a donné, il y a quelques années, les lettres échangées entre Lamennais et le baron de Vitrolles : tous ont exprimé, à la suite l'un de l'autre, la pensée commune que la vie de Lamennais serait un magnifique travail à entreprendre et que l'on devrait envier pareille tâche à l'écrivain capable de la mener à bonne fin. J'ai à peine besoin de dire que mon ambition n'a pas été aussi haute, ne croyant pas qu'il soit possible, d'ici à longtemps, d'écrire cette histoire qui est sans doute connue dans ses traits principaux, mais qui sera nécessairement éclairée dans ses parties les plus intimes par des documents d'une importance considérable — quand ce ne serait que la correspondance de Lamennais avec Montalembert et celle de Montalembert avec Lacordaire, — dont la publication est encore retardée. Le livre que j'offre aujourd'hui au public n'est donc pas cette biographie complète et définitive que les éditeurs de Lamennais enviaient à l'historien de l'avenir :

c'est simplement une étude d'ensemble sur la vie et les œuvres de cet homme illustre, moins écourtée et plus impartiale que celles qui ont été faites précédemment et qui, d'ailleurs, sont, à mon grand regret, à peu près ignorées de la génération présente.

Je n'ignore pas qu'il a paru, depuis une dizaine d'années, pour le monde plus spécialement adonné à l'étude de l'histoire contemporaine de l'Église, toute une série de portraits des différents personnages qui ont approché Lamennais et formé son école, à commencer par celui du maître : je veux parler des livres de M. l'abbé Ricard, ancien professeur de théologie à la Faculté catholique d'Aix, qui se lisent avec un vif intérêt et dont j'ai moi-même beaucoup profité. Ces petits ouvrages, écrits avec une généreuse chaleur et une sympathie non dissimulée pour les hommes de l'école mennaisienne, sont forcémennt incomplets, au moins en ce qui touche le fondateur de l'école. A partir du jour où Lamennais se trouve hors de l'Église, il ne compte plus aux yeux de l'abbé Ricard; il est condamné, réprouvé; il ne peut plus rien faire ni de vrai, ni de beau, ni de bien. Ce n'est pas la faute de l'abbé Ricard, s'il est forcé de se montrer aussi sévère; c'est la faute de Lamennais qui, après avoir été l'une des plus grandes lumières de l'Église, s'est fait, par son orgueilleuse révolte, condamner et rejeter dans

le mépris et le néant de l'apostasie. Ainsi doit raisonner un prêtre soumis docilement aux décisions du Saint-Siège.

Tel ne pouvait être mon propre point de vue. Je ne me suis pas proposé de glorifier, non plus que de blâmer et de flétrir les opinions successives de Lamennais. Comme je n'adopte ni les unes ni les autres, je me suis contenté de les exposer, en expliquant sa conduite par ses idées. Mais par cet exposé même et à raison du détachement impartial que j'y ai apporté, on verra comment je n'ai ni su ni voulu me défendre contre le sentiment de profond respect que j'éprouve pour ce noble et chimérique esprit, si ardent et si sincère dans les doctrines les plus extrêmes. Quant à des sympathies pour sa personne, je ne crois pas que nul de ceux qui voudront s'approcher de son cœur puisse refuser de lui payer le tribut de reconnaissance et d'admiration que l'on doit à un homme qui a tant souffert pour la cause de la justice et de la vérité.

La seconde partie de l'existence de Lamennais et les œuvres qu'il a produites sur les confins de sa vieillesse chagrine et abandonnée sont moins connues que les premières, et cependant elles ne méritent pas moins d'admiration que les plus célèbres ouvrages écrits par lui dans toute la force de son intelligence, et au temps de sa plus grande activité. Ce sont, dans tous les cas, parmi ses

œuvres, celles qui intéressent au plus haut degré la démocratie, au sein de laquelle il a voulu mourir et qui a eu sa dernière pensée comme ses suprêmes efforts. Le nom si grand de Lamennais est à peine connu aujourd'hui dans le parti politique et social qu'il a tant illustré. Il m'a semblé qu'il y avait là une dette à payer, en reconnaissant tout haut ce que Lamennais a voulu faire pour l'éducation de la démocratie, et pour son élévation morale. Nous sommes loin du temps où un article de journal, écrit de ce style puissant et magnifique dont il semble avoir emporté le secret, remuait le peuple jusque dans ses dernières profondeurs, et si Lamennais revenait aujourd'hui parmi nous, c'est à peine s'il serait entendu et compris. Avouons cependant que, pour les foules, il serait plus nécessaire que jamais de parler avec autorité des devoirs qui découlent des droits dont la démocratie a su définitivement conquérir la possession et l'exercice. *Le Livre du Peuple* reste le plus admirable traité de morale individuelle, civique et sociale qui puisse être mis entre les mains des ouvriers des villes comme des travailleurs des champs, si l'on veut les faire vivre de la vie morale qui convient à un peuple libre. A la fois apaisante et réconfortante, également propre à calmer les passions et à susciter les idées, cette vie morale n'est pas moins nécessaire au peuple qu'une vie matérielle moins pénible ou même assurée d'un plus grand

bien-être. Je n'hésite pas à ranger Lamennais parmi les précurseurs du socialisme, et j'en donne les raisons. Comment ne serais-je pas frappé de l'évolution qui est en train de s'opérer dans l'esprit de ceux de nos concitoyens les plus ardemment épris de socialisme et qui tend à les séparer du socialisme prétendu scientifique des écoles d'outre-Rhin où tout est subordonné à la conception brutale et avilissante de la lutte pour la vie, pour la ramener aux anciennes et généreuses idées des premiers socialistes français, tout imprégnées d'un idéal de justice et de perfectionnement? Il me paraît que, dans la démocratie même, on trouvera plaisir et profit à retrouver ces grandes et belles inspirations sous les formes splendides du plus admirable langage.

Mais encore une fois, ce n'est pas plus pour exalter Lamennais socialiste que pour réfuter Lamennais théocrate que ce livre a été écrit. Si je l'ai montré tour à tour défenseur victorieux des théories ultramontaines qui ont fini par prévaloir dans l'Église, protagoniste momentanément vaincu des idées qui ont fait le fond du catholicisme qualifié de libéral, et enfin précurseur à longue échéance de ce que l'on appelle aujourd'hui le socialisme chrétien, c'est qu'en effet Lamennais a successivement rempli ce triple rôle : ce n'est pas une thèse personnelle que je défends; ce sont des faits que je constate. J'ai

raconté sa vie intellectuelle, telle qu'elle résulte pour moi de ses livres et de ses lettres. Une telle vie est l'une des plus grandes du siècle qui va finir. Selon moi, il est peu d'hommes qui aient exercé sur leurs contemporains une action comparable à celle de Lamennais. Ce n'est pas certes que je méconnaisse l'importance de fait que ses anciens coreligionnaires ont attachée à la condamnation dont il a été frappé par l'autorité qui est la règle suprême de leurs consciences; mais je prétends que cette condamnation n'a pas empêché l'influence de Lamennais de s'exercer et même de s'accroître après comme avant le coup qui l'a frappé. Il y a plus : cette influence dure encore, elle se fait partout sentir, elle va même s'étendant jusqu'au delà de notre temps, jusqu'à ce xx$^{e}$ siècle où nous allons entrer et où les questions religieuses intimement liées aux questions sociales prendront le pas sur toutes les autres.

Lamennais est sorti de l'Église catholique. Après avoir rêvé une sorte de christianisme évolutif et progressif, il s'est affranchi, faisant un pas de plus vers la conquête totale de la liberté de son esprit, du joug non seulement des anciens dogmes mais de toute idée surnaturelle. Tout cela, s'il m'est permis de le dire, ne regarde que lui et n'intéresse que sa propre intelligence et sa conscience personnelle. Ce qui regarde tout le monde, c'est la voie qu'il a indiquée à l'Église, comme le

seul et unique chemin qui puisse la conduire à son rapprochement des peuples modernes. Or, cette voie est là, tout ouverte devant l'Église comme devant les nations; et ce qu'il y a de singulier, de frappant, d'autres diraient de providentiel, c'est que des nations et de l'Église ce n'est pas cette dernière qui semble la moins disposée à s'y engager.

Oh! je sais bien qu'on ne manquera pas de se récrier, de protester et surtout de taxer d'ignorance et de présomption l'homme assez hardi pour avancer une telle assertion. C'est pour moi le cas de dire : *Incedo per ignes*; mais rien ne doit arrêter l'expression de la pensée d'un homme libre. Je ne réclame nullement le droit de parler au nom de l'Église. Eussé-je qualité pour prendre cette mission, je m'y déroberais, ayant appris par de nombreux exemples, et par celui de Lamennais lui-même, que personne dans l'Église, excepté le Pape, ne peut parler en son nom et lui indiquer la marche qu'elle doit suivre. C'est pour avoir eu cette audace que Lamennais a été frappé, et quiconque serait tenté de l'imiter serait frappé comme lui. Mais que peuvent bien nous faire les foudres romaines? Peuvent-elles nous empêcher de voir tout ce qui se passe autour de nous? Or, que voyons-nous? En dépit de ses prétentions à l'infaillibilité comme à l'immuabilité, l'Église évolue, et dût-elle s'irriter, en entendant proférer un

tel blasphème, elle évolue dans le sens indiqué par Lamennais. Si c'est là ce que nous voyons, comment ne pas le dire? Que l'Église se souvienne de Galilée! C'est en vain que l'Église représentée par le Saint-Office a réussi à faire prononcer à ce grand génie la rétractation de ce qu'on appelait son erreur et de ce qu'il savait être la vérité. En relevant le genou qu'il venait de fléchir devant une autorité toute gonflée de son orgueilleuse ignorance, le vieux savant laissa échapper tout bas les mots si connus : *è pur si muove*, et cette parole d'une simplicité sublime a été la condamnation de la prétendue infaillibilité dans le passé, le présent et l'avenir. Que Lamennais reparaisse un instant dans le monde, à la minute précise du siècle où nous sommes, et, nouveau Galilée, il dira : l'Église évolue. Et il aura raison, envers et contre tous ceux qui disent l'Église immuable.

A quoi servirait-il de nier que l'histoire de l'Église ne consiste tout entière dans l'histoire de cette évolution continue à travers les siècles, et que cette perpétuelle transformation, cette accommodation indéfinie, incessante et sous les formes les plus variées ne soient précisément la marque de l'aptitude si supérieure de l'Église à se mêler aux affaires humaines, pour les conduire, que les croyants sont en droit d'y voir l'effet certain des promesses divines?

Une pareille négation serait parfaitement vaine

et oiseuse au jugement des historiens et des philosophes, mais ce n'est pas pour eux que l'Église parle et agit : il lui faut pour son peuple, pour la défense des intérêts religieux dont elle a la garde et tels qu'elle les conçoit, l'immuabilité et l'infaillibilité, divins privilèges dont elle est seule à jouir sur la terre. On continuera donc de nier l'évolution. Mais ce retour de l'Église, si longtemps inféodée aux vieilles puissances monarchiques, vers la nouvelle puissance de la démocratie, cette sorte de reprise des antiques traditions du moyen âge, en attendant que l'on remonte jusqu'aux temps du christianisme primitif, tout cela, pour l'Église et ses chefs, ce ne sont pas des nouveautés. L'Église ne change pas, ne peut pas changer; que parlez-vous d'évolution? L'Église accomplit sa mission divine, et voilà tout.

A quoi bon discuter là-dessus plus longtemps? On ne s'entendrait jamais, puisque l'on ne parle pas et que l'on ne veut pas parler la même langue. Qu'il y ait une évolution ou qu'il n'y en ait pas, cela ne modifie en rien les faits qui se passent sous nos yeux. Or, ces faits sont d'une incalculable portée. Ils dominent déjà toute la politique contemporaine; ils domineront bien plus encore la politique de l'avenir. Pour le moment, rien de moins douteux que l'embarras extrême où la nouvelle attitude du pontife romain, chef unique de l'Église, paraît jeter, en France tout au

moins, non seulement les prétendants dynastiques, les chefs des anciens partis de monarchie, mais les chefs de la démocratie elle-même, ou, si l'on aime mieux, les hommes qui se donnent pour tels.

Ne parlons que de ceux-ci.

Habitués à trouver l'Église au premier rang de leurs adversaires et à la vaincre dans toutes les luttes où la religion sert de masque à la politique, ils se demandent comment ils se maintiendront sur les positions conquises, à présent que l'Église s'annonce comme décidée à rompre elle-même le lien qu'elle avait formé entre les anciens partis, et qu'elle se dit résolue à séparer sa cause qui ne peut défaillir d'une cause définitivement vaincue. Si l'Église vient à la démocratie, qui empêchera la démocratie de se donner à l'Église, surtout si l'on mêle habilement les questions religieuses avec les questions sociales, et si les chefs de l'Église deviennent les chefs du peuple dans les revendications légitimes d'une plus grande justice distributive? Précisément, c'est là le rôle que Lamennais, au moment même de sa rupture avec l'Église, prétendait lui assigner, ainsi qu'on pourra le voir dans de nombreuses pages de ce livre, et non des moins intéressantes, puisque c'est Lamennais lui-même qui s'y montre. A ce moment-là, ayant fait, pour son propre compte, ce que l'Église est en train de faire aujourd'hui, c'est-

à-dire ayant abandonné la cause des vieux pouvoirs constitués et notamment de la monarchie en France, Lamennais était encore théocrate, c'est-à-dire partisan de la domination universelle du Pape. Serait-ce donc une nouvelle tentative d'installation de la théocratie sur les ruines des antiques royautés et à la faveur de l'inexpérience de la démocratie, puissance jeune et prompte à se laisser tromper, qui se préparerait pour le xx^e siècle? Nos fils vont-ils revenir en arrière et reculer jusqu'aux temps d'Innocent III et de Grégoire VII? On peut à bon droit se poser ces questions, car cette étude sur Lamennais montre qu'il a été comme une sorte d'écho et de continuateur des grands papes du moyen âge.

Sans croire au succès d'une pareille tentative, il ne saurait être interdit de prendre les précautions nécessaires pour l'empêcher. Ce qui est certain, c'est que la théocratie n'a peut-être jamais eu plus de chances d'asseoir sa domination que dans notre époque de transition si difficile et si inquiétante, où nous voyons le vieux monde s'abîmer, sans que le nouveau monde, avec ses conditions d'existence et de durée, nous apparaisse encore. C'est la démocratie qui constituera ce nouveau monde et qui le gouvernera sous sa responsabilité. La démocratie est-elle prête à jouer ce grand rôle? L'Église ne le pense pas, et c'est pourquoi elle est là, vigilante, attentive,

offrant ses services d'assistance spirituelle et d'éducation morale, et s'apprêtant à reconquérir son ancienne domination.

Que la démocratie ne s'y trompe pas! c'est d'elle et de son avenir qu'il s'agit. Les nations, comme les individus, ne vivent pas seulement de pain; elles sont avides de vérité, de justice et de beauté. Encore plus que les hommes, les nations ont besoin d'idéal. La vérité, les démocraties savent où la trouver; de plus en plus, elles la demanderont à la science qui, définitivement affranchie du joug sacerdotal, ne fait que commencer de répandre ses bienfaits sur le monde. Mais les nobles émotions de la charité, les jouissances supérieures de l'art, comment la démocratie fera-t-elle pour se les procurer? Qui fera son éducation morale et esthétique? En un mot, qui se présentera, non pas pour tenir l'Église en échec avec la prodigieuse avance qu'elle a sur tous ses rivaux, mais simplement pour balancer son influence?

Ce sont là tout autant de questions que les chefs de la démocratie devraient se poser, au lieu de perdre leur temps à se demander si l'évolution de l'Église est sincère et ne cache pas quelque piège où tombera la République, pour ne plus se relever.

On dit qu'il faut se méfier des avances fallacieuses de l'Église : oui, sans doute, et c'est la

sagesse des nations qui parle, quand elle dit que défiance est mère de sûreté. On rappelle les leçons du passé. Assurément, elles sont bonnes à méditer. Mais à l'heure présente, c'est de l'avenir qu'il s'agit, pour l'Église comme pour la démocratie. Cette puissante association religieuse est régie par un grand et habile gouvernement, qui est capable d'en remontrer à tous les politiques de la terre. L'Église se prépare à son rôle du xx[e] siècle. Sachons préparer la démocratie à remplir le sien. Il n'est que temps de reprendre les plus anciennes et les plus nobles traditions du parti républicain en France. Ce parti n'a longtemps vécu que de sacrifices faits à l'idéal de justice et de fraternité dont notre peuple a été le héraut dans le monde, et la démocratie a triomphé. Sa victoire est d'autant moins douteuse que l'Église elle-même, par la voix de son chef suprême, proclame que l'avènement définitif à la vie politique et sociale des classes populaires dont la République est le symbole constitue l'une de ces transformations profondes dont la seule puissance qui ne varie pas doit tenir compte. Mais n'allons pas périr dans notre triomphe, et ce serait périr que de laisser la démocratie se corrompre et s'abîmer dans les jouissances d'une vie sans honneur, sans arts et sans gloire, inutile à la civilisation, honteuse pour le genre humain.

Les anciens républicains du temps de Lamennais

ne pensaient pas, dans les questions religieuses, comme ceux d'aujourd'hui. Ce ne sont pas leurs pensées qu'il faut reprendre; elles sembleraient à notre époque, qui se croit plus savante et plus positive, singulièrement rétrogrades. Mais ces hommes de devoir, si chevaleresques et si désintéressés, professaient des sentiments auxquels la France ne saurait renoncer sans déchoir. On peut dire qu'ils avaient, comme de vrais chrétiens, la foi, l'espérance et la charité, la foi dans la justice de leur cause, l'espérance en l'avenir de leurs idées, la charité humaine et sociale poussée jusqu'à cette sublime folie dont parle l'apôtre (*stultitia crucis*), jusqu'à la fraternité des nations. Le grand Lamennais a été souvent leur interprète. Ils l'ont compris, ils l'ont aimé.

Ce livre est dédié à la chère et noble mémoire des anciens du parti républicain, à ceux qui ont accueilli, dans la Cité libre, égale et fraternelle, le grand Naufragé du passé, croyant voir en lui le Prophète de l'avenir.

E. SPULLER.

Sombernon, le 8 mai 1892.

# LAMENNAIS

## PRÉLIMINAIRES

### I

Il y a quarante ans, je commençais à peine mes humanités, et j'assistais, pour la première fois de ma vie, au cours de littérature française que professait alors à la Faculté des Lettres de Dijon M. Lodin de Lalaire, vieux maître plein de science et d'esprit, Breton d'origine, depuis longtemps fixé dans cette ville où il travaille peut-être encore, bien près d'achever le siècle entier d'une heureuse et paisible existence.

C'était le temps où, dans les Facultés de province, on enseignait à la manière des maîtres éminents qui avaient illustré, sous la Restauration et sous Louis-Philippe, les chaires de la Sorbonne et du Collège de France. Le professeur paraissait dans sa chaire et faisait sa leçon, une leçon soignement apprêtée où il mettait toute sa doctrine apprise et toute son ori-

ginalité personnelle, où, avec toute sa verve et toute son éloquence, il donnait le meilleur de lui-même, tout son esprit et tout son cœur. Il parlait pendant une heure, devant un auditoire sympathique et fidèle, habitué à le suivre dans la formation et le développement de ses idées, et, visiblement, il se proposait moins de l'instruire que de l'exciter à penser. Suivant cette méthode, sans doute moins rigoureuse et moins positive que celle d'aujourd'hui, l'enseignement supérieur portait, à ce que l'on assure, moins de fruits pratiques et donnait moins de résultats : en était-il pour autant moins utile, moins fécond, moins digne de son nom et de sa haute mission? c'est un procès qui n'est pas encore vidé.

La leçon que j'entendis faire à M. Lodin roula presque entièrement sur sa manière de penser en littérature. Il traitait de la querelle des anciens et des modernes, un de ces sujets souvent épuisés et toujours rajeunis, comme on les aimait à cette époque. Le vieux maître était, comme on le pense bien, tout imbu de l'esprit classique, et les lettres anciennes étaient pour lui comme une religion, la vraie, la seule religion du véritable lettré. Mais n'allez pas croire qu'il fût étranger aux modernes littératures : il les connaissait à fond, comme les anciennes, et s'il en supportait avec plus d'impatience les lacunes et les faiblesses, il n'en goûtait pas les beautés avec moins de passion. Son goût à la fois sévère et pur était large et hardi. Il soutenait passionnément cette thèse, qui, à cette époque, pouvait passer pour une nouveauté : c'est qu'il n'y a ni classiques ni romantiques, mais seulement de bons ou de méchants écrivains, que tout ce qui est vrai, beau et bon est nécessairement classique, et que tout ce qui est laid, mauvais et faux ne doit pas compter dans l'histoire

des œuvres de l'esprit humain. Il se vantait d'avoir toujours pensé ainsi sur ce sujet, qui était, disait-il, l'affaire capitale de sa vie; il y avait apporté un véritable entêtement de Breton. C'est là-dessus, si j'ai bon souvenir, qu'il s'échappa, au cours de sa leçon, en un long développement sur la vieille et dure terre de Bretagne qui l'avait vu naître, sur les mâles et fortes vertus des fils du pays du granit, sur leur fidélité aux choses tombées et leur ténacité dans l'amour comme dans la haine, sur leur sensibilité mystérieuse et profonde, et leur énergie à la fois calme et aventureuse qui en fait aussi bien des poètes que des guerriers, des spéculateurs audacieux et rusés comme des marins courageux et patients; et enfin, il termina par ces mots qui me frappèrent vivement: « Me sera-t-il permis de finir ce panégyrique de ma chère Bretagne, en rappelant qu'elle a donné le jour aux deux plus grands écrivains de ce siècle, Chateaubriand et Lamennais? »

Chateaubriand! J'apprenais à le connaître. On nous le donnait à lire au collège, les jours de récréation, et quelquefois même on nous l'imposait, sous forme de dictées, aux heures de retenue, ce qui ne nous empêchait pas de l'admirer avec toute l'ardeur de nos imaginations de seize ans. Mais Lamennais! ce nom m'était pour ainsi dire inconnu, et c'est ce jour-là qu'il me fut révélé.

Que reste-t-il aujourd'hui de Lamennais écrivain?

Selon M. Ernest Renan, « le tour absolu des opinions de Lamennais, qui nous a valu tant de pauvres raisonnements, tant de jugements défectueux, nous a valu aussi les cinquante pages de grand style, les plus belles de notre siècle ».

Qui lit aujourd'hui ces cinquante pages?

Qui sait même où les trouver, dans les vingt volumes de controverses religieuses, de pamphlets politiques, d'articles de journaux, de lettres familières que Lamennais a laissés et qui, après avoir servi à tant de discussions véhémentes, sont maintenant abandonnés à l'oubli?

Et cependant, Lamennais controversiste et pamphlétaire, philosophe et poète, a été reconnu et salué grand écrivain par l'admiration unanime de ses contemporains, par les amis comme par les ennemis qu'il a eus tour à tour dans les deux camps si opposés où il a vécu, combattu et souffert, sans jamais triompher. Comment se pourrait-il que tous, en exaltant son génie, se fussent trompés? Mais, d'autre part, comment se fait-il que de tant d'écrits qui, à leur apparition, ont fait un si grand bruit dans le monde, il ne reste à peine qu'un souvenir? Est-il bien sûr même que le nom de Lamennais soit à présent, moins d'un demi-siècle après sa mort, autre chose qu'une ombre, *magni nominis umbra*? Questions difficiles et obscures, mais qui n'ont rien perdu de leur intérêt, car elles touchent, non plus à un homme, si grand qu'il ait été dans le passé et qu'il doive rester dans l'avenir, mais à toute une partie, et non des moins importantes, de l'histoire des idées au XIXe siècle.

Notre XIXe siècle, que l'on peut maintenant embrasser dans son ensemble, avant que le rapide déclin des années l'emporte tout entier, sera noté dans l'histoire, comme un siècle où les questions religieuses auront tenu presque constamment la première place dans les affaires les plus importantes de la politique comme dans la pensée inquiète et tourmentée des hommes de bonne foi.

Au sortir des orages de la Révolution française, c'est par une renaissance religieuse, dont le *Génie du*

*Christianisme* de Chateaubriand est comme le poème brillant et généreux, et dont le Concordat de 1801, conclu par le général Bonaparte avec le pape Pie VII, a été l'instrument diplomatique et politique, que s'ouvre le XIXe siècle, si souvent accusé de scepticisme et d'impiété! A diverses reprises, le mouvement religieux, qui à aucun moment ne s'interrompt, prend le pas et l'emporte sur tous les autres intérêts sociaux ou politiques, dynastiques ou nationaux, qui touchent et émeuvent les peuples, ébranlent et entraînent les événements. Or, ce fut la destinée tout ensemble grandiose et tragique de Lamennais d'être l'un des promoteurs les plus puissants et des ouvriers les plus actifs de ce grand mouvement, dans sa période la plus éclatante et la plus féconde, et, après l'avoir lancé de toute la force de son génie, de s'en détourner avec toute la tristesse du désespoir, pour mourir à l'écart, méconnu, calomnié, outragé, en paraissant lui-même renier son œuvre, entouré seulement de quelques amis fidèles qui, ne voyant plus en lui que le martyr, ne pouvaient reconnaître le précurseur.

La part prise par Lamennais à cette évolution considérable de la pensée religieuse de son temps, évolution aussi certaine que profonde, et qui, en dépit des efforts faits pour l'entraver, la dissimuler ou la dénaturer, persiste et dure encore, suffit amplement à sa gloire.... Lamennais est un de ceux qui ont, d'un œil sûr et ferme, regardé vers l'avenir des sociétés modernes, et qui l'ont indiqué, avec la conviction la plus hardie et la plus sincère, à leurs désirs anxieux comme à leurs recherches indécises et tremblantes : aussi bien, l'avenir ne l'oubliera point; son nom est assuré de ne point périr, et ce nom ira toujours en grandissant dans la mémoire des hommes.

Qu'importent donc ses livres?

Les livres ont leurs destinées, et les hommes qui les écrivent, quand ils unissent à une intelligence noble et élevée, les inspirations généreuses et le don sublime de prescience d'un Lamennais, peuvent abandonner leurs ouvrages périssables à tous les hasards de la fortune.

Mais ces hommes mêmes sont inséparables de leurs œuvres, et c'est dans leurs écrits qu'il faut aller les chercher et les étudier, si l'on veut se rendre compte des idées qu'ils ont jetées dans le monde aussi bien que de l'influence qui survit à leur existence mortelle. C'est une pensée aussi juste que profonde de M. Auguste Comte que le monde est de plus en plus gouverné par les morts. Lamennais, non point « prophète du passé », comme J. Barbey d'Aurevilly l'a nommé un jour par simple jeu d'esprit, mais bien précurseur d'un avenir que ses yeux n'ont point vu, mais que son génie perçant a su annoncer dès ses premiers essais, Lamennais, dont on ne lit plus les livres, là surtout où l'on affecte de le rabaisser et de le flétrir, gouverne encore les esprits parmi ceux mêmes que leur foi condamne à se détourner de lui comme d'un renégat et d'un réprouvé, véritable objet de répulsion et d'horreur.

C'est là ce qu'il s'agit de faire voir, et ce sera, si l'on y réussit, tout l'intérêt de ce livre.

# II

La vie si étrangement tourméntée de Lamennais a longtemps passé pour une énigme inquiétante et douloureuse.

C'est surtout au moment de sa mort, dans ces premières années du second Empire, toutes pleines de compression et de silence, et où la pensée publique osait à peine respirer, que l'on s'interrogea de tous côtés avec effroi sur cette dramatique existence, coupée en deux moins par la volonté de l'homme que par la fatalité de son génie, illuminée des rayons de la gloire, et pourtant pénétrée d'une noire tristesse, constamment vouée à un labeur énorme, dans les sens les plus divers et les plus contradictoires, et par là même en apparence stérile et sans lendemain, qui avait commencé par les témoignages de respect que l'on prodigue aux saints, et qui avait fini au milieu des malédictions réservées à l'apostasie.

Qui était au fond ce prêtre autrefois si soumis et devenu tribun révolté, jadis la lumière de son

Église, à présent chassé de la communion des fidèles, et qui, sans doute pour se venger, avait eu le courage d'écarter de son lit funèbre ces « ombres noires », comme on lui a fait dire, qui ne demandaient qu'à le reprendre et à se réconcilier avec lui? Que d'orgueil, et quelle obstination dans l'orgueil! Il a demandé à être enterré avec les pauvres dans la fosse commune. Eh quoi! rien, pas une croix, pas une pierre ne marquera au cimetière la place où repose celui qui avait été jugé aussi grand que Bossuet et qu'à son tour on avait appelé le dernier des Pères de l'Église? Non, rien; et, déjà depuis longtemps, la fosse même où pourrirent les derniers ossements de Lamennais est devenue introuvable pour ceux qui seraient tentés de la rechercher. Nul doute qu'en prenant avec une résolution inflexible ces dernières dispositions qui jetèrent l'épouvante dans tant d'âmes pieuses, Lamennais n'ait accompli nettement ce qu'il regardait comme un devoir de conscience. Mais cette fière attitude devant la mort a été mal comprise. On regarda cette disposition volontaire pour un premier châtiment, en attendant les peines éternelles. Comment le grand lutteur aurait-il pu être jugé?

Nul n'y songea.

D'ailleurs, le procès n'était pas instruit, et les documents faisaient défaut. Pour bien juger Lamennais, il fallait commencer par le bien connaître, afin de pouvoir le juger sur pièces. Or, on ne l'a bien connu que par la publication des lettres qu'il a échangées avec ses nombreux amis, aux différentes époques de sa vie. Il comptait lui-même sur ces lettres, pour le révéler tout entier à ses contemporains et à la postérité.

Quant à des *Mémoires* proprement dits, malgré

les prières qui lui furent adressées, il n'en voulut jamais écrire. « On m'a souvent pressé d'écrire mes mémoires, dit-il, dans une note écrite en juin 1851, moins de trois ans avant sa mort. Malgré la ténuité du fonds, à ne regarder que moi, ils auroient pu, en effet, n'être pas dépourvus de quelque intérêt, ayant vu et su beaucoup de choses durant la longue période qu'embrassent mes souvenirs; lié surtout, comme je l'ai été, depuis la fin de l'Empire, avec la plupart des hommes qui se sont fait un nom, et plus ou moins mêlé moi-même au mouvement politique, philosophique et religieux.

« Peut-être aussi ceux que leur goût porte à l'observation du travail incessant de la pensée au sein du monde social que progressivement il transforme, auroient-ils aimé à suivre dans ses phases le développement d'un esprit sincère qui, cherchant le vrai toujours et ne cherchant que le vrai, va se modifiant à mesure que la réflexion, le spectacle des faits, l'étude de la nature, de l'humanité et de ses lois, l'éclairent d'une nouvelle lumière et ouvrent devant lui des horizons plus étendus.

« Deux motifs principaux m'ont empêché de céder aux instances qu'on m'a faites. Il auroit fallu, pendant des années, m'occuper de moi-même, y penser, en parler sans-cesse. Or, s'il est quelque chose qui me répugne invariablement, c'est cela.

« En outre, contraint de dire la vérité, cette vérité n'eût pas été constamment favorable à tous; il en est qu'elle auroit, quoique je pusse faire, montré quelquefois sous des côtés où nul n'est bien aise qu'on le regarde, et cela me répugnoit encore. Sans blâmer ceux qui lèguent aux vivants l'histoire rigidement vraie des morts liée à celle de la société, je ne me sentois pas disposé à les suivre dans cette voie.

Lorsqu'il s'agit de blesser, les morts, pour moi, sont toujours vivants : ils me semblent même avoir droit à plus de respects, à plus de ménagements, car attaqués, ils ne sauroient se défendre.

« J'ai donc renoncé à écrire des Mémoires.

« Mais comme, attendu la part que j'ai prise aux choses de mon temps, mon nom me survivra peut-être, et que ma conduite et mes écrits, où se marquent le progrès de mon esprit, ses variations mêmes, si on préfère ce mot, pourront donner lieu à des appréciations très diverses, j'ai voulu qu'au moins mes pensées véritables, aux différentes époques de ma vie, fussent très connues, et d'une manière incontestable, afin de prévenir les suppositions et les conjectures erronées.

« A cet effet, secondé par l'obligeance de mes amis, j'ai pris soin de recueillir mes correspondances les plus intimes pour qu'elles puissent, après ma mort, servir au dessein que je viens d'expliquer. »

Après sa mort, les desseins de Lamennais furent traversés; mais déjà, de son vivant, il avait pu se convaincre qu'il ne lui serait point aussi facile qu'il le présumait de faire arriver au public la vérité tout entière par les voies et moyens qu'il avait choisis. En essayant de ravoir les lettres qu'il avait écrites, il essuya des refus, notamment de la part d'une dame qui avait de lui près de quatre cents lettres, et qui ne voulut pas même consentir à les lui prêter, pour le mettre en mesure d'en faire une copie à laquelle il attachait le plus grand prix. En présence de ce refus, Lamennais fit plus que de protester : il alla jusqu'à désavouer tout ce qui pourrait être extrait de ces lettres et publié sans son aveu. Il donna ainsi beau jeu aux membres de sa famille qui, après sa mort, prétendirent se conformer à ses dernières volontés,

en interdisant à celui de ses exécuteurs testamentaires qu'il avait, par mission expresse de son testament, chargé de publier la correspondance triée, arrangée en ordre et classée par lui, d'ajouter à cette publication toutes autres lettres qu'il pourrait se procurer et que Lamennais n'aurait pas revues. Il y eut procès, et la cour d'appel de Paris donna gain de cause aux membres de la famille de Lamennais, à M. Ange Blaise, son neveu, à Mme Elie de Kertanguy, sa nièce et sa légataire universelle, contre M. E.-D. Forgues, son exécuteur testamentaire. Celui-ci, en publiant les *Œuvres posthumes* du grand écrivain, ne put donner que la correspondance trouvée chez Lamennais à son décès, et encore ne dut-il en donner qu'une édition tronquée, avec des indications trop brèves sur les lettres qui manquaient. Mais plus tard, M. A. Blaise, neveu de l'illustre écrivain, ayant publié sous le titre d'*Œuvres inédites de F. Lamennais* toutes les lettres et papiers qu'il avait en sa possession, notamment les lettres de la jeunesse de son oncle, on a pu remonter ainsi jusqu'aux commencements de Lamennais, le saisir dans ses premiers actes comme dans ses premiers écrits, connaître sous son vrai jour l'événement capital de sa vie intime, assigner enfin dans leurs vraies origines les causes de ces dispositions morales qui ont dominé toute sa carrière et qui en font l'unité.

Comme le remarque Lamennais dans la page citée plus haut, il était frappé des « appréciations très diverses » auxquelles donnaient lieu les variations mêmes de sa conduite et de ses écrits, et où se marquaient, suivant lui, les progrès de son esprit. Il ne niait pas que de grands changements se fussent opérés dans ses convictions; mais, sans parler de sa sincérité que nul homme de bonne foi n'aurait pu

révoquer en doute, il tenait à ce que ces changements fussent considérés comme autant de témoignages des efforts incessants de son intelligence pour atteindre à la vérité.

A plusieurs reprises, il s'est expliqué sur ce point qui, semble-t-il, lui a tenu fort au cœur; notamment, une première fois, en 1835, au moment où sa rupture avec Rome étant consommée, il reprit ses articles du journal *l'Avenir*, pour les publier en corps de doctrine sous ce titre : *le Catholicisme dans ses rapports avec la société politique*, c'est-à-dire dans la *Préface* des *Troisièmes Mélanges*.

« La vérité, dit-il en termes admirables, croît, s'élargit sans-cesse parce qu'en elle-même elle est infinie. Elle sort, telle qu'un fleuve divin, de son éternel principe arrose et féconde l'univers jusqu'en ses profondeurs les plus reculées, portant sur ses célestes ondes les intelligences qui s'abreuvent d'elle, et, dans son invariable cours que rien n'arrête, que rien ne retarde, les élevant peu à peu vers la source d'où elle est partie. Et puisqu'elle est infinie, nul, quel qu'il soit, à quelque point qu'il lui ait été donné d'être, ne sauroit se flatter de la posséder complètement. Entre elle et lui, quelle proportion, quelle mesure commune? Coquille imperceptible qui, sur le rivage, se diroit : « J'ai en moi l'Océan ». Point d'état donc plus déraisonnable que de rester immobile dans les mêmes idées, quand elles ne sont pas celles qui forment en quelque manière le lit sur lequel coule perpétuellement la vérité progressive... Solon disoit : « Je vieillis en apprenant toujours ». Cet avancement dans la connoissance, cette continuelle évolution dans le vrai, est une des premières lois des êtres créés. Mais toute connoissance, toute idée nouvelle ne se surajoute pas seulement aux idées et aux connois-

sances acquises déjà, elle les modifie encore, en se combinant avec elles; de sorte qu'indépendamment des erreurs qui lui appartiennent en propre, qui dérivent immédiatement de sa foiblesse intrinsèque et native, l'esprit ne peut croître en lumière, étendre sa vue, découvrir au delà, sans trouver quelque chose à redresser dans ses pensées et jugements antérieurs. Ceux-mêmes qui annoncent hautement la prétention d'être invariables en ce sens, qui disent : « Pour moi, je n'ai jamais changé, mes opinions sont « ce qu'elles étoient il y a dix ans, il y a trente ans »; ceux-là s'abusent, ils ont trop de foi en leur imbécilité; l'idiotisme humain, même soigné, cultivé sans relâche, avec un infatigable amour, ne va pas jusque-là, ne sauroit atteindre à cette perfection idéale, et il n'est personne qui, le voulant ou non, ne subisse à quelque degré l'influence du progrès commun : malgré soi l'on s'éclaire, malgré soi l'on marche, la foule vous emporte et la sotte vanité qui, à chaque pas, conteste ce mouvement, traînée à reculons, voit peu à peu fuir dans le lointain ses convictions inébranlables.

« Pour nous, notre joie la plus vive comme la plus intime est de ne rien sentir en nous qui résiste à cette merveilleuse impulsion, qui n'est celle de personne, qui est celle de tous, et dont le résultat est le développement de la vérité dans la raison de tous...

« Si nous jetons un regard attentif sur le passé de notre esprit, nous ne pouvons méconnoître l'action successive exercée sur lui par l'intelligence générale. Il a, pour ainsi dire, végété dans ce sol; il y a puisé la sève que le travail interne lui a rendue propre, et, se modifiant toujours en acquérant toujours, il a parcouru de la sorte, selon la mesure de sa foiblesse que

nul ne connoît mieux que lui, les phases de sa croissance individuelle.

« Nous n'avons à désavouer aucune de nos paroles, en tant que sincères. Toutes ont été dictées par une persuasion non moins désintéressée que profonde, notre conscience nous en assure, mais nous nous sommes souvent trompé, et quelquefois gravement. C'est pourquoi, dans le calme de la solitude, libre autant qu'on peut l'être de tout engagement de parti, de toute passion, de toute prévention, nous voulons nous juger nous-même, et, sans aucun retour sur ce qui nous est personnel, avec la même impartialité que s'il s'agissoit de quelqu'un qui nous fut étranger de toute manière, examiner ce qu'il y a eu de raisonnable et d'irréfléchi dans nos efforts, de vrai et de faux dans nos pensées. »

H. Rigault, ce brillant esprit si prématurément enlevé aux lettres, eut l'occasion de voir Lamennais quelques semaines avant sa mort, et de l'entendre parler de l'unité de sa vie.

« Je ne puis oublier, dit-il, le dernier jour où je le vis et la dernière parole qu'il a prononcée devant moi. Nous étions plusieurs autour de lui qui l'écoutions. Debout, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux baissés, il parlait avec une voix faible, lente et expressive, du développement de la littérature française. Il montrait dans une longue suite de faits l'esprit français marchant toujours et suivant sa ligne, alors même qu'il paraissait immobile ou contrarié par une influence étrangère. « On ne voit pas tou-
« jours le courant, disait-il, mais il est invincible. On
« ne résiste pas à la logique des événements pas plus
« qu'à celle des principes. Seulement, cette logique, on
« ne l'aperçoit pas toujours, et on croit qu'elle n'existe
« pas. » Et par une association d'idées toute naturelle,

faisant un retour sur lui-même, il ajouta presque à voix basse : « On m'accuse d'avoir changé! Je me « suis continué, voilà tout. »

Le vrai Lamennais est tout entier dans ce mot, aussi sincère que profond.

# LIVRE I

## LA JEUNESSE DE F. DE LA MENNAIS

---

### I

Origines de la famille Robert. — Les La Mennais et les Des Saudrais. — Chateaubriand et Lamennais, fils de la Bretagne. — Leurs impressions d'enfance à Saint-Malo. — L'Océan et Lamennais.

C'est à Saint-Malo, petite ville féodale, entourée de remparts, aux maisons élevées et qui surplombent des rues étroites et tortueuses, que naquit le 19 juin 1782, treize années après Chateaubriand, Félicité Robert de La Mennais.

Enrichie par le commerce et la course, dans tous les temps occupation favorite des Malouins, la famille Robert comptait parmi les premières de la bourgeoisie de ce petit port breton de Saint-Malo, qui a donné naissance à des explorateurs, des marins et des colonisateurs, tels que Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Mahé de la Bourdonnais. Les habitants de Saint-Malo étaient célèbres, non seulement en Bretagne et en France, mais dans le monde entier, par leur esprit d'aventure, leur indépendance, et, s'il faut le dire, par un certain orgueil naïf, qui se tra-

duisait par une foi bruyante en leur noblesse. Ayant eu l'honneur de prêter des fonds à Louis XIV, dans un moment de détresse royale, les Malouins se croyaient tous gentilshommes, ayant le droit de porter épée à la cour, et ils le disaient avec complaisance.

Ce qui est certain, c'est que le père de La Mennais, Pierre-Louis Robert, qui n'était pas noble d'origine, fut vraiment anobli par lettres patentes du roi, à lui délivrées à Versailles, le 18 mai 1788, sur la demande des États généraux de Bretagne, et les dernières que Louis XVI ait signées. Ces lettres patentes sont de vrais titres de noblesse : elles font mention des actes nombreux d'intelligence maritime et commerciale, de bienfaisance publique et privée, de patriotisme élevé qui avaient valu à Pierre-Louis Robert l'estime et l'affection de ses concitoyens; elles lui concèdent des armoiries et le droit de porter le nom de La Mennais.

Ce nom destiné à devenir si célèbre, dérivé du celtique *menez*, montagne, et tiré d'un petit domaine situé dans la commune de Trigavoux (Côtes-du-Nord), déjà Pierre Robert l'avait pris, avant qu'il fût question de l'anoblir, pour suivre la coutume bourgeoise qui poussait, sous l'ancien régime, alors que le haut tiers état s'essayait à supplanter la noblesse, les fils d'un même père, afin de se distinguer les uns des autres, à faire suivre leur nom patronymique du nom de quelque terre que plus tard ils devaient recueillir en héritage. C'est ainsi que Pierre-Louis Robert s'appelait Robert de La Mennais et signait Mennais-Robert, et que son frère Denys-François Robert prit le nom d'un autre domaine, celui des Saudrais, et signa des Saudrais-Robert [1].

1. Félicité Robert de La Mennais, pendant la première partie de sa vie, signa ses livres et ses articles : F. de La Mennais;

Les deux frères Robert de La Mennais épousèrent les deux sœurs Lorin, filles de Pierre Lorin, premier juge, magistrat civil, criminel et de police de la juridiction de Saint-Malo. Leur intimité était ainsi fort étroite, et profonde leur affection mutuelle, bien que leurs caractères paraissent avoir été assez différents. Ils tenaient de leur race un tempérament âpre, violent, fait à la fois d'énergique ténacité et de calme résolution, mais prompt à s'emporter tout à coup à de terribles colères qui heureusement ne duraient pas. Pierre Robert de La Mennais s'occupait des grandes affaires de sa maison de commerce, travaillant à accroître pour sa nombreuse famille [1] une

plus tard, après sa rupture avec l'Église, et sans doute pour que personne n'eût désormais la tentation de l'appeler l'abbé ou M. de La Mennais, il écrivit et signa F. Lamennais. C'est le nom sous lequel il ira à la postérité, et c'est l'orthographe qu'à l'exemple de tous ceux qui parlent ou écrivent aujourd'hui sur ce grand homme, j'ai cru devoir adopter.

Toutefois, en suivant à travers l'histoire les phases diverses de la carrière de Lamennais, il m'a paru naturel et conforme à la vérité historique de respecter les différentes orthographes de cet illustre nom.

1. De son mariage avec Gratienne Lorin, Pierre-Louis Robert de La Mennais eut six enfants : 1° Louis-Marie; 2° Pierre-Jean, qui tous les deux moururent jeunes et qui étaient destinés à la marine et au commerce; 3° Jean-Marie, né le 8 septembre 1780, celui dont la vocation religieuse se révéla dès la plus tendre enfance et qui devint plus tard le célèbre abbé Jean de La Mennais; fondateur d'un ordre religieux qui dure encore et forme des institutions pour les enfants des campagnes bretonnes, il fut longtemps collaborateur dévoué et ami intime de son illustre frère, auquel il survécut; 4° Félicité de La Mennais, celui qui nous occupe; 5° Marie-Robert de La Mennais, qui épousa M. Ange Blaize et devint la mère de M. Ange Blaize, ancien préfet de la Défense nationale en 1870, neveu de Lamennais et son biographe, et de Mme Élie de Kertanguy, sa légataire universelle; 6° enfin, Gratien-Claude de La Mennais, né en 1785 et mort en 1818, à la veille de prendre un engagement dans la flotte.

Qui croirait que cette généalogie pourtant si facile à établir

fortune qui fut un moment considérable. Robert des Saudrais, au contraire, qui n'eut pas d'enfants, cultivait les lettres en philosophe amateur, et c'est ainsi qu'il put donner ses premiers soins à l'éducation de ses neveux et particulièrement de Félicité de La Mennais, qui lui fut confié de très bonne heure, après la mort de sa mère.

Pour ceux qui croient à l'héréditaire transmission des instincts et des facultés, il y a déjà là des indications intéressantes. Toutefois, à n'en juger que par le physique, Lamennais semble avoir tenu beaucoup plus de ses ascendants maternels que de ses pères de Bretagne. Sa grand'mère, Mme Lorin, était d'origine irlandaise, race rêveuse et, par certains côtés, mystique jusqu'à l'exaltation. Lamennais avait de son aïeule le front élevé et large, le visage ovale et maigre, les pommettes un peu saillantes, les yeux gris, les lèvres minces, le corps grêle. Il était né avant terme, à l'âge de sept mois, avec une dépression notable de l'épigastre, véritable infirmité qui fut sans remède et donna souvent à craindre pour sa vie. La débilité de sa constitution était extrême. Sans les soins assidus d'une vieille servante qu'on appelait la Villemain, il n'eût pas franchi les limites de la première enfance : aussi pendant longtemps, ce fut la seule personne qui pût se faire écouter de lui, habile à tempérer ce qu'il y avait en cet enfant diffi-

— et c'est pour cette raison qu'elle est rapportée ici — a été ignorée de la plupart de ceux qui ont parlé de Lamennais, notamment de M. Émile Forgues, qui a publié ses *Œuvres posthumes* et qui semble n'avoir pas connu l'existence du jeune Gratien, tant regretté de son frère?

Il en est de même de la date précise de la naissance de Lamennais; elle varie suivant les auteurs. J'ai adopté celle que donne M. Ange Blaize dans son *Introduction* aux *Œuvres inédites de Lamennais*.

cile de nerveuse irritabilité, d'humeur fantasque et dégénérant en accès de colère qui se terminaient par des syncopes accompagnées de fièvre. De sa mère qu'il avait à peine connue — car elle mourut en 1789, avant qu'il eût atteint sa cinquième année, — Lamennais n'avait conservé que deux souvenirs : il se rappelait, disait-il, l'avoir vue réciter son chapelet et jouer du violon. Dans la famille, Mme Robert de Lamennais avait laissé la réputation d'une femme douée d'une haute raison servie par une instruction solide; elle était de plus d'une insigne piété. Lamennais la perdit si jeune que l'on est tenté de s'unir aux écrivains catholiques dans les regrets qu'ils expriment à l'envi du malheur qu'un tel enfant n'ait pas été élevé sous les ailes de la tendresse maternelle; mais ces écrivains oublient que Mme Robert de Lamennais fut remplacée — si toutefois une mère peut l'être — dans l'éducation de ses enfants par sa sœur, Mme Robert des Saudrais, personne d'un esprit élevé et rare, d'une foi douce et sincère, qui, par ses leçons et son exemple, sut inspirer à ses neveux ce respect pour les faibles et les malheureux, cet amour si noble des causes vaincues où se prend, pour ne plus s'en détacher, la loyale fidélité des cœurs bretons, et qui, de l'abnégation de soi-même, les élève souvent jusqu'au martyre.

Il n'est donc point exact de dire que Lamennais ait eu la mauvaise fortune de ne subir à aucune époque de sa vie cette irrésistible influence du cœur des femmes, qui eût adouci les aspérités de sa rugueuse nature. Ce qui est vrai, c'est que, de trop bonne heure peut-être, il se trouva livré à lui-même, à un goût inné pour la solitude, à une passion très précoce pour la méditation spontanée et personnelle. Mais qui pourrait dire que telles ne furent pas les

vraies causes de sa forte originalité? Il semble bien que jamais, à aucune époque de sa vie, il n'ait reconnu qu'il dût quoi que ce fût de sa pensée à ses ascendants selon la nature. En 1828, il perd son père, et il écrit à Mme de Senfft, celle de ses correspondantes à laquelle il a ouvert le plus profondément son cœur :

« Je viens d'éprouver une vive affliction; nous avons perdu mon pauvre père; il avait quatre-vingt-six ans, et sa vie n'était plus qu'une lente agonie supportée avec toute la patience de la foi et toute la vigueur d'âme d'un chrétien. Je le recommande à vos prières, bien que je le croie maintenant plus heureux que nous. Cette perte, après tant d'autres, pèse tristement sur mon cœur. *Siccine separat amara mors!* »

Dix-huit mois après, meurt son oncle Robert des Saudrais, celui qui l'a élevé. Quels regrets lui donne-t-il? Il écrit à la même Mme de Senfft :

« Encore une nouvelle douleur! Je viens de perdre mon pauvre oncle, qui avait été pour moi un second père. Les deux frères avaient épousé, le même jour, les deux sœurs. Ils sont réunis maintenant et nous restons seuls! Tout s'en va, tout passe, tout meurt : *Beati qui in Domino moriuntur*. Je n'ai jamais compris, mais aujourd'hui je comprends moins que jamais comment les hommes peuvent s'attacher à cette vie misérable, *où nous n'avons rien autre chose à faire*, dit Tertullien, *que d'en sortir au plus vite.* »

N'est-il pas vrai que l'on ne ressent, dans ces quelques lignes données à la mémoire de ses plus proches, nulle douleur intime, passionnée, étreignant le cœur de Lamennais et le faisant souffrir? Il enterre ses proches, en récitant des versets de l'Écriture, comme ferait tout autre prêtre. Une telle

sécheresse serait-elle un effet de ce pessimisme chrétien, dont la forte parole de Tertullien est ici l'expression?

Si les hommes du pays breton, même ceux qui le touchaient le plus près, ne paraissent pas avoir laissé grande impression sur l'esprit de Lamennais, en revanche le pays lui-même, Saint-Malo et l'Océan, ont marqué son imagination d'une empreinte ineffaçable. Toute sa vie, il a aimé sa Bretagne d'un amour jaloux. Ainsi, lorsque son existence morale se trouva foudroyée dans le grand orage qui déracina ses plus anciennes et ses plus chères amitiés, le plus violent chagrin qu'il éprouva, ce fut de ne pouvoir retourner vers ces rivages tour à tour riants et sombres, où s'étaient déroulées son enfance et sa jeunesse. Toute sa vie, il a gardé dans son langage, le pur accent breton et, dans son écriture, la vieille orthographe apprise dans ses premières leçons.

La mer fut sa véritable nourrice.

Les rues de Saint-Malo sont noires et tristes, mais quand on monte sur les remparts, la vue sur la campagne et sur l'Océan devient splendide. Du côté de la terre, on découvre la vallée de la Rance si pittoresque et si charmante avec ses villas et ses verdures, et du côté du large, accourt deux fois par jour, tantôt avec un fracas terrible, tantôt avec le doux murmure d'une caresse, le flot qui vient mourir sur le sable doré de la plage.

Les deux grands écrivains à qui Saint-Malo a donné le jour ont peint tour à tour cet admirable paysage de leur plume merveilleuse, tous les deux avec poésie et tous les deux avec mélancolie. On a souvent dit que Lamennais était né triste, et quant à la tristesse de Chateaubriand, elle est immortelle comme celle de René. La vue de la mer porte à la rêverie, et, de

la rêverie à la tristesse, quelle pente facile irrésistible pour l'âme émue d'un grand poète!

« Rien de plus charmant, dit Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, que les environs de Saint-Malo, dans un rayon de cinq à six lieues. Les bords de la Rance, en remontant cette rivière depuis son embouchure jusqu'à Dinan, mériteraient seuls d'attirer les voyageurs; mélange continuel de rochers et de verdure, de grèves et de forêts, de criques et de hameaux, d'antiques manoirs de la Bretagne féodale et d'habitations modernes de la Bretagne commerçante. Celles-ci ont été construites en un temps où les négociants de Saint-Malo étaient si riches que, dans leurs jours de goguette, ils fricassaient des piastres, et les jetaient bouillantes au peuple par les fenêtres. Ces habitations sont d'un grand luxe, ornées d'orangeries, d'eaux jaillissantes et de statues. Quelquefois les jardins descendent en pente au rivage derrière les arcades d'un portique de tilleuls, à travers une colonnade de pins, au bout d'une pelouse; par-dessus les tulipes d'un parterre, la mer présente ses vaisseaux, son calme et ses tempêtes. »

« Chaque paysan, matelot ou laboureur est propriétaire d'une petite bastide blanche, avec un jardin; parmi les herbes potagères, les groseilliers, les rosiers, les iris, les soucis de ce jardin, on trouve un plant de thé de Cayenne, un pied de tabac de Virginie, une fleur de la Chine, enfin quelque souvenir d'une autre rive et d'un autre soleil : c'est l'itinéraire et la carte du maître du lieu. Les tenanciers de la côte sont d'une belle race normande; les femmes grandes, minces, agiles, portent des corsets de laine grise, des jupons courts de callemandre et de soie rayée, des bas blancs à coins de couleur. Leur front est ombragé d'une large coiffe de basin ou de batiste

dont les pattes se relèvent en forme de béret, ou flottent en manière de voile. Une chaîne d'argent à plusieurs branches pend à leur côté gauche. Tous les matins, au printemps, ces filles du Nord, descendant de leurs barques, comme si elles venaient encore envahir la contrée, apportent au marché des fruits dans des corbeilles, et des caillebottes dans des coquilles : lorsqu'elles soutiennent d'une main sur leur tête des vases noirs remplis de lait ou de fleurs, que les barbes de leurs cornettes blanches accompagnent leurs yeux bleus, leur visage rose, leurs cheveux blonds emperlés de rosée, les Walkyries de l'Edda dont la plus jeune est l'*Avenir* ou les Canéphores d'Athènes n'avaient rien d'aussi gracieux. Ce tableau ressemble-t-il encore? Ces femmes, sans doute, ne sont plus ; il n'en reste que mon souvenir. »

Telle est la mélancolie charmante et douce de Chateaubriand, sorte de volupté où se plaît son âme d'artiste, avec la pointe d'égoïsme qui marque tout ce qu'il a écrit, tristesse qui commence par le ravir avant d'enchanter les autres, et par où il ne laisse pas de leur faire entendre qu'il leur reste supérieur.

Toute différente est la tristesse de Lamennais : que l'on en juge par la différence de la touche, dans le même tableau !

« L'automne n'a point de plus belles journées. La mer scintilloit au soleil ; chaque goutte d'eau reflétoit comme une pointe de diamant une lumière blanche et pure, que l'œil supportoit à peine. Du village déserté, hommes, femmes, enfants, arrivoient en foule sur les dunes où, mêlé au thym, l'œillet sauvage, aux fleurs violettes, exhaloit son parfum de girofle.

« Munis de paniers, de légers filets, de pelles et de longs bâtons armés d'un crochet de fer, ils atten-

doient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers, pour recueillir le riche butin préparé par la Providence, le lançon argenté qui glisse dans le sable humide, les crabes voraces, et les homards aux larges pinces, et la crevette et la moule nacrée, et les coquillages de toute sorte.

« Vers le soir, à l'heure où le reflux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnoit le village. Mais tous n'y revinrent pas.

« Plongée dans les songes de son cœur, une jeune fille s'étoit oubliée sur un rocher lointain. Lorsqu'elle sortit de sa rêverie, le flot déjà serroit le rocher de ses nœuds mobiles et montoit, montoit toujours. Personne sur la grève, point de secours possible.

« Que se passa-t-il alors dans l'âme de la vierge? Nul ne le sait, c'est resté un secret entre elle et Dieu.

« Le lendemain, on retrouva son corps. Elle avoit noué aux algues pendantes ses longs cheveux noirs, sans doute pour n'être pas emportée par la houle, pour reposer dans la terre bénite près des siens.

« Une croix de bois marque dans le cimetière le lieu où elle dort. Souvent l'une de celles qui furent ses compagnes, agenouillée sur le gazon, prie pour elle, et, le cœur ému de souvenirs tristes, s'en va, le front baissé, en essuyant ses pleurs. »

Quel accent de vérité et de poésie, dans cette petite pièce! Quel sentiment profond de la nature et de l'humanité! Cette sensibilité si pure et si sincère, cette sympathie si cordiale pour les joies comme pour les douleurs de la pauvre espèce humaine, cette impersonnalité, cette abnégation de soi-même sont d'un charme inexprimable, attendrissant. Ici, l'écrivain s'efface si bien qu'on ne songe plus à lui : il s'est si peu réservé!

Cependant, il a ses regrets et ses souffrances, dès qu'il rêve à son pays.

« Mon cœur ne s'acclimate point hors de la Bretagne, écrit-il à un de ses plus vieux amis qui habite une de ces coquettes maisons des coteaux de la Rance; partout ailleurs je me sens étranger : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus!* Au reste, n'est-ce pas là l'histoire de toutes les créatures? Elles sont toutes sur le bord du temps, *gementes et flentes*, en attendant qu'elles entrent dans leur vraie patrie. »

Et plus tard, quand il sera sorti de l'Église :

« Mon ami, il faut voir le monde comme vous voyez de votre fenêtre les bateaux qui descendent et remontent la Rance. Quand on est las de ce mouvement, on ferme son volet, on s'approche du feu et, si l'on est deux, on se dit tout ce qu'on a dans l'esprit; on voyage sans fatigue dans le passé, dans l'avenir, et l'on fait sa partie de tric-trac. Dans ce pêle-mêle universel, savez-vous, cher ami, qui je trouve heureux? vous, que je vois vous promenant dans les allées de votre joli jardin, regardant vos arbres qui fleurissent, vos légumes qui poussent, vos lilas qui parfument l'air qu'embaumeront bientôt vos jasmins et vos rosiers. »

Mais ce n'est pas seulement au paysage breton, c'est à Saint-Malo, sa ville natale, que Lamennais s'intéresse. Il en suit de loin les progrès, les améliorations, les changements; il veut qu'on lui écrive ce que deviennent ces maisons, ces quais, ce port qu'il a connus et aimés.

« Le bassin à flot que l'on construit, demande-t-il en 1839 à son ami Marion, avance-t-il? Je ne le verrai jamais, et je ne sais pourquoi je serois bien aise de savoir quelle impression ce changement a

produit sur vous. Il me semble, à moi, que l'on me gâte mon vieux Saint-Malo, ce n'est plus celui de mon enfance, celui où tout me rappeloit quelqu'un de ces souvenirs qui ne s'effacent jamais. Cette grève, ces ponts qui la coupoient, ces bateaux à mer haute, ces charrettes à la basse marée, qui me rendroit maintenant tout cela? Et tout cela, c'est ma vie, la vie de ma jeunesse, alors que l'horizon indéfini où plonge le regard est encore si pur et si beau. »

Voulant sans doute décrire avec un extraordinaire relief la toute-puissante et décisive impression que la mer avait faite sur l'imagination de Lamennais encore tout enfant, son neveu, M. A. Blaize, dans son *Introduction* aux *Œuvres inédites*, raconte une anecdote, que nombre de critiques ont rapportée, sans la discuter.

« Un jour, dit M. Blaize, Félicité de La Mennais se promenait avec sa bonne sur les remparts de Saint-Malo; à l'aspect de la mer soulevée par une violente tempête, *il crut voir l'infini et sentir Dieu*. Etonné de ce qui se passait dans son âme, il se retourna vers la foule et se dit en lui-même : « Ils regardent ce que « je regarde, mais ils ne voient pas ce que je vois ». Lamennais ne racontait jamais cette anecdote, sans ajouter : « Toutes les fois que mes souvenirs me « reportent vers ces temps éloignés, une telle pensée « d'orgueil dans un enfant de huit ans me fait encore « frémir. »

Personne ne s'étonnera qu'après un tel aveu, fait par Lamennais lui-même, ceux de ses ennemis qui n'ont cessé de le poursuivre de l'accusation d'orgueil, aient repris à cette occasion le thème de leurs déclamations accoutumées. « L'orgueil existait donc au fond de cette intelligence, s'écrie le P. Mercier, de la Compagnie de Jésus; ce n'était qu'un feu caché; tou-

tefois, on pouvait déjà prévoir l'avenir, lorsque ce feu, attisé par la tempête des passions impétueuses de la jeunesse, trouverait un aliment dans les succès et la gloire humaine. » Holà! sommes-nous tentés de dire, n'est-ce pas aller trop vite? Sans révoquer en doute la bonne foi du narrateur de l'anecdote, qui voudra croire de prime abord que cet enfant de huit ans, que sa bonne aimait à mener sur le port pour lui faire voir les bateaux, ait eu tout à coup, un jour de tempête, la révélation de Dieu et de l'infini? Qui pensera surtout qu'il ait eu, en ce moment et sous le coup d'une telle impression, assez de force d'esprit pour « se dire en lui-même », comme le rapporte assez naïvement M. Blaize, ce qu'il se dit en se comparant à la foule? Si vraiment Lamennais a fait à plusieurs reprises le récit merveilleux qu'on lui attribue, on ne peut que le plaindre d'avoir compté à ce point sur la crédulité de ceux qui l'écoutaient. Ce pur jeu d'imagination ne prouve rien, ni le génie ni l'orgueil de Lamennais; ce n'est qu'une illusion d'esprit qui n'aurait dû tromper personne. Sainte-Beuve, avec son tact exercé, délicat et défiant, s'est bien gardé de s'arrêter à ce récit de M. Blaize : il n'en fait pas même mention.

On a vu plus haut comment Lamennais parle des souvenirs que lui avaient laissés les premières impressions de son enfance. Il ne voyait dans la mer que ce qu'y voyait tout le monde; il l'aimait, comme tous ceux qui l'ont de bonne heure fréquentée, à la fois pour son charme et pour son horreur, et jusqu'à s'aventurer seul au milieu des flots sur une barque furtivement détachée du rivage, ainsi qu'ont fait tous les enfants du littoral, avec l'imprudence de leur âge; seulement, il voyait la mer et il l'aimait avec les yeux et l'imagination d'un poète qui sentait plus vivement que les autres hommes, et le poète décrivait ce qu'il

avait ressenti, sous une forme et avec des couleurs d'une incomparable beauté! Qui ne se souvient de cette page des *Affaires de Rome*?

« D'Antibes à Gênes, la route côtoie presque toujours la mer, au sein de laquelle ses bords charmants découpent leurs formes sinueuses et variées, comme nos vies d'un instant dessinent leurs fragiles contours dans la durée immense, éternelle. Aucunes paroles ne sauroient peindre la ravissante beauté de ces rivages toujours attiédis par une molle haleine de printemps. D'un côté, la plaine à la fois mobile et uniforme où apparoissent çà et là quelques voiles blanches qui la sillonnent en des sens divers. Sur la pente opposée des montagnes, que coupent de fertiles vallées ou de profonds ravins, les inépuisables richesses d'une nature tour à tour imposante, gracieuse, qui s'empare de l'âme, y apaise les tumultueuses pensées, les amers ressouvenirs, les prévoyances inquiètes, et peu à peu l'endort dans la vague contemplation de je ne sais quoi d'insaisissable comme le son fugitif, de mystérieux comme l'univers et d'infini comme son auteur.

« Cependant telle est la puissance des premières impressions que, dans ses riantes et magnifiques scènes, rien pour moi n'égaloit celles qui frappèrent mes jeunes regards : les côtes âpres et nues de la vieille Armorique, ses tempêtes, ses rocs de granit battus par des flots verdâtres, ses écueils blanchis de leur écume, ses longues grèves désertes où l'oreille n'entend que le mugissement sourd de la vague, le cri aigu de la mouette tournoyant sur la nuée, et la voix triste et douce de l'hirondelle de mer. »

L'éternelle mobilité du flux qui s'approche et du reflux qui s'éloigne; la plainte, tantôt douce, tantôt terrible, des vagues qui viennent sur les rochers

tantôt lutter avec fracas et violence, tantôt mourir avec langueur et souplesse; les nuages subits, noirs et lourds dans un ciel tout à l'heure plein de lumière, la poussée du vent du large; la brise qui laisse aux lèvres quelque chose de fortifiant et d'amer : telles sont les vraies images de l'âme de Lamennais.

Fils de l'Océan breton, il a tout gardé de ses origines.

## II

**Première éducation de F. de La Mennais. — Les messes sous la Terreur. — Premiers doutes de Lamennais. — Formation de son esprit. — Ses occupations, ses plaisirs à Saint-Malo.**

Cet enfant malingre et chétif qui avait eu tant de peine à se prendre à la vie, Félicité de La Mennais [1] n'eut pas moins de mal à se laisser élever.

Lorsqu'après la mort de sa mère, son oncle et sa tante Robert des Saudrais le prirent avec son frère Jean-Marie, pour lui inculquer les premiers éléments des connaissances, ils rencontrèrent dans cette organisation débile la plus incroyable indocilité. Jean répondait à tant de soins et de sollicitude par une application digne de son intelligence précoce et déjà remarquable, mais Féli [1] ne voulait écouter les leçons ni les conseils : aussi, à dix ans, savait-il à peine lire.

Leur mère, Gratienne Lorin, femme de Pierre-

1. Félicité de La Mennais fut désigné de bonne heure dans sa famille sous le nom de *Féli*, par abréviation de son prénom. Cette désignation lui resta toute sa vie, et jamais ses disciples, ses amis intimes ne le nommèrent autrement, à tel point que M. Th. Foisset lui-même, quand il en parle, dans sa très intéressante *Vie du R. P. Lacordaire*, l'appelle presque toujours Féli de La Mennais.

Louis Robert de La Mennais, avait hérité de ses parents, dans l'indivision avec sa sœur, Mme Robert des Saudrais, une propriété située sur la lisière de la forêt de Coëtquen, dans la commune du Plesdet, à dix kilomètres de Dinan, laquelle portait le nom, assez répandu en Bretagne, de La Chênaie, qui est devenu depuis si célèbre.

La Chênaie! le seul lieu du monde où Lamennais, dans le cours de son orageuse existence, ait ressenti quelques joies et goûté quelques douceurs; La Chênaie, blanche maison de bourgeoise apparence, qui apparaissait, à travers les clairières de la forêt, au bout d'une longue avenue de hêtres, de châtaigniers et de sapins; La Chênaie renfermait une bibliothèque où Robert des Saudrais, quand il avait à punir les escapades de son neveu Féli, l'enfermait seul, livré à lui-même, au milieu des livres. L'enfant apprit à lire pour les dévorer tous. Dans les premiers temps, avant que les deux frères de La Mennais en eussent changé le caractère et la destination, cette bibliothèque renfermait, comme celle de tous les riches bourgeois de l'époque, non seulement des livres d'édification et de piété, et les classiques consacrés, mais aussi les livres des philosophes du XVIIIe siècle, les œuvres de Voltaire et de Rousseau au premier rang; plus tard, pendant les orages de la Révolution, après la dispersion des couvents, la bibliothèque de La Chênaie s'enrichit de leurs dépouilles et abonda en ouvrages de théologie et d'histoire ecclésiastique. C'est là que le jeune Féli fit son éducation. Il lut avec une activité dévorante tout ce qui lui tomba sous la main, sans choix et sans discernement. Sa passion pour la lecture était devenue telle qu'il se faisait enfermer dans la bibliothèque, en commettant exprès quelque peccadille, pour avoir l'occasion de se livrer à sa passion favorite. Les

écrivains catholiques n'ont pas manqué de reprocher comme une faute grave à l'oncle Robert des Saudrais l'imprudente liberté qu'il crut devoir laisser à son neveu, et dont Lamennais profita, sans s'en repentir jamais. C'est ainsi qu'en 1826, envoyé par les médecins aux eaux de Saint-Sauveur, dans les Pyrénées, il y rencontra le jeune E.-D. Forgues auquel il s'attacha profondément et dont il fit à sa mort l'éditeur de ses *Œuvres posthumes*. Un jour que la conversation était tombée sur la littérature, l'enfant, âgé de treize ans, avoua sans détours qu'il avait lu le roman de Le Sage, *Gil Blas*, et plus d'une fois, tant il y avait trouvé plaisir. Quelqu'un, présent à l'entretien, ne put s'empêcher de blâmer la négligence qui avait laissé parvenir entre les mains d'un enfant un livre aussi dangereux. Mais Lamennais, se souvenant sans doute des longues heures passées dans la bibliothèque de La Chênaie, dit aussitôt : « Bah! l'essentiel, c'est que l'enfant lise et qu'il aime à lire. Le choix des lectures se fera plus tard. » On voit par là que Lammenais, même au temps de sa plus grande ferveur religieuse, n'avait pas échappé à l'influence des idées de J.-J. Rousseau, qui dit que l'essentiel, c'est qu'Émile vive et lise, et que le choix des lectures se fera plus tard, quand il pourra discerner lui-même ce qui est bon de ce qui est mauvais. Cependant, ce ne sont pas ces premières lectures, assez mal digérées, qui ont eu sur la pensée de Lamennais, comme sur l'imagination la plus directe ni la plus durable action. Il apprit dans le grand et austère livre de la vie plus que dans tous les autres.

La Révolution avait éclaté. Elle fut plus violente et plus dure en Bretagne, cette vieille province croyante et royaliste, et à Saint-Malo, ville riche, dont le commerce au dehors était prospère et fort étendu, que

partout ailleurs. La famille des La Mennais fut atteinte de désastres irréparables. Fortune, noblesse, estime publique, rien ne manquait à cette famille pour être désignée aux coups du sort. C'est en vain que Pierre Robert de La Mennais fut appelé aux fonctions publiques par les suffrages de ses concitoyens; son industrie d'armateur n'échappa point à la tourmente où périt tout le commerce de sa ville natale, par suite de la paralysie des affaires et de l'interruption totale des transactions dont les guerres d'alors furent la cause immédiate et d'ailleurs impossible à conjurer. C'était un homme de mœurs douces, mais de convictions très fermes, profondément attaché à la foi catholique, et qui crut de son devoir, sans jamais prendre ouvertement parti contre le nouvel ordre politique et social, de donner asile à des prêtres poursuivis pour refus de serment à la constitution civile du clergé et que pour cette raison Pierre de La Mennais considérait comme des martyrs. Plus d'une fois, la mansarde de la maison des Lamennais vit cette famille se réunir pour assister à la célébration du culte proscrit, tandis que la dévouée Villemain veillait au dehors. La messe se célébrait après minuit sur une table transformée en autel. Un prêtre non assermenté, l'abbé Viel, assisté du jeune Jean-Marie de La Mennais, alors âgé de treize ans, disait cette messe au milieu du plus profond recueillement; puis, les enfants, Jean et Féli, recevaient la bénédiction du prêtre qui se retirait avant le jour, fuyant les colères de la population, et cherchant une retraite plus écartée. Lamennais garda toujours de ces scènes graves et terribles un souvenir vivant. Il voua, dès cette époque, à la Révolution une haine qui l'entraîna si loin que jamais il n'en put revenir, même quand il fut à l'extrême opposition des opinions de sa jeunesse. On peut dire qu'il a fini

ses jours dans le parti de la Révolution sans lui avoir jamais appartenu. A ce moment de sa vie, il témoignait de la plus grande ferveur religieuse. Il aimait, comme beaucoup d'enfants, à jouer à la petite chapelle, à dire les offices, à s'agenouiller dans les sanctuaires de la Bretagne où la piété bretonne honorait la Vierge d'un culte passionné; ses camarades l'appelaient le « petit cagot »; mais ces effusions mystiques ne le détournaient pas de ses lectures, et, tout en se montrant dévot à l'excès, il apprenait dans les livres des philosophes à raisonner des matières religieuses, au point d'embarrasser par ses objections le prêtre qui voulait lui faire faire sa première communion. En présence d'une telle rébellion, disent les écrivains catholiques, ce prêtre, saisi de scrupules, dut ajourner pour Féli de La Mennais, cet acte si important de la vie chrétienne.

Tout différent dans ses dispositions de cœur et d'esprit apparaît Jean-Marie, le frère de Lamennais. L'abbé Viel, celui qui célébrait dans la mansarde de la maison de la rue des Juifs les messes sous la Terreur, avait observé cet enfant dans le regard duquel étincelait déjà ce que des juges (un peu prévenus contre son frère) appelleront plus tard son génie religieux. « Jean de La Mennais leur apparaissait avec sa foi divine, son cœur si ardent, son intelligence si puissante, sa noble soif de savoir et sa soif plus noble encore de travailler pour l'Église et de souffrir pour elle. » Ce sont là des louanges d'oraison funèbre et dont il faut rabattre. La vocation sacerdotale de Jean de La Mennais s'est déclarée de bonne heure et ne s'est jamais démentie; il a été un bon et pieux prêtre, un administrateur remarquable, voire une intelligence peu ordinaire; mais il n'y a aucune comparaison à établir entre son frère Féli et l'abbé Jean,

et ce saint homme, d'une si douce et si vraie modestie, eût protesté le premier contre les audaces d'un tel panégyrique. Il connaissait mieux Féli que personne; et c'est déjà bien assez, c'est peut-être trop qu'il ait employé l'influence qu'il avait prise sur son esprit à le ramener à lui et à ses propres vues sur l'Église. Il fut aidé dans cette œuvre par un jeune homme de Saint-Malo, Gabriel Bruté. Celui-ci avait, non sans succès, commencé par étudier la science à la fois et l'art de guérir dans les amphithéâtres de l'École de médecine à Paris. Plus tard, s'étant affilié à l'association religieuse fondée sous le nom de Congrégation par un prêtre revenu de l'exil, le Père Bourdier-Delpuits, ce Bruté finit par se faire prêtre lui-même; il partit comme missionnaire pour les États-Unis d'Amérique, contribua à y répandre le catholicisme romain, et finit par y mourir évêque du diocèse de Vincennes. Ces deux hommes, Jean de La Mennais et Gabriel Bruté, sont les premiers instigateurs de la vocation sacerdotale de Féli de La Mennais. Il est à croire qu'ils s'emparèrent de lui, en le prenant par les côtés mystiques de son ardente nature. En tout cas, c'est à Gabriel Bruté que Féli de La Mennais écrivit cette lettre étrange, où il s'accusè d'avoir commis tous les crimes.

« Hélas! cher Bruté, c'est la misère toute vive que votre pauvre ami. Quand je réfléchis sur ma vie passée, sur cette vie toute de crimes que les austérités les plus rigoureuses, la pénitence la plus sévère et la plus longue ne seraient pas suffisantes pour expier, et qu'après cela je viens à considérer mon état présent, cette tiédeur, cette mollesse, ce poids des sens qui me lasse et m'abat, cet amour-propre qui ne se sacrifie jamais qu'à demi et qui *renaît sous le couteau même*, j'entre dans une frayeur qui n'a que

trop de fondement, et je me demande en vérité si c'est à moi, à un malheureux tel que moi, de pénétrer dans le sanctuaire. »

Cette lettre est de 1809.

Féli de La Mennais avait fait sa première communion en 1804, à l'âge de vingt-deux ans. C'était son frère qui l'y avait décidé, non sans avoir eu à vaincre des hésitations sans cesse renaissantes. La grande intimité des deux frères date des longues séances, des études faites en commun dans la bibliothèque de La Chênaie. Pendant que son aîné se mettait résolument à l'étude de la patrologie et des controverses religieuses, afin de s'armer pour la lutte qu'il voulait soutenir contre la philosophie, Féli reprenait les auteurs classiques et apprenait les langues modernes, et tout cela sans maître, tant bien que mal, en laissant vagabonder son esprit. Dans l'antiquité grecque, il lut surtout Platon et Plutarque; dans la romaine, Tacite, qui lui inspira la plus vive admiration, et Cicéron, qu'il regardait comme une mine inépuisable. Dans notre littérature nationale, il donna toujours la préférence à Montaigne dont il se nourrit toute sa vie, à Pascal, à Malebranche, que son oncle Robert des Saudrais ne craignait pas de lui désigner comme les trois plus grands poètes de notre langue. On ne peut guère douter qu'il n'ait fréquemment tenu et retenu les grands écrivains de Port-Royal : c'est Sainte-Beuve qui en fait la remarque, en citant Nicole parmi les plus étudiés. L'éloquence extraordinaire qu'il déploya plus tard a sa source première dans Bossuet, et dans les sermonnaires tels que Bourdaloue dont la dialectique est si puissante. Enfin ce fut J.-J. Rousseau qui lui imprima le sceau de son génie d'écrivain. Mais les véritables objets de ses études, ce furent, à l'instigation de son frère Jean,

les théologiens et les anciens apologistes de la religion, sans parler des mystiques et de la Bible qui était son livre de chevet. Il s'adonna aussi à l'étude des sciences, des mathématiques en particulier, et aussi des langues modernes, de l'anglais surtout et de l'italien, qu'il reprit vers la fin de sa carrière, quand il traduisit *la Divine Comédie* de Dante, comme pour donner une consolation et un couronnement à sa vie.

A travers toutes ces échappées, on ne voit pas tout d'abord son propre génie se révéler. Il ne fit cependant toutes ces lectures variées, et parfois si opposées, que pour apprendre à écrire. Son oncle Robert des Saudrais fut le premier qui devina ses rares facultés; il l'engageait à n'étudier qu'un petit nombre d'écrivains, penseurs énergiques et concis, et lui répétait, pour l'exciter, qu'il trouvait en lui « tout ce qui fait qu'on sait écrire, la connaissance du style et le goût qui l'épure ».

Cette éducation toute personnelle et à bâtons rompus, cette érudition fort souvent indigeste, cette science hâtive et faite de plus de mots que d'idées, laisse entrevoir de profondes lacunes dans l'ensemble des connaissances acquises, comme aussi les plus dangereuses directions intellectuelles. L'esprit de Lamennais était des plus puissants, mais son imagination, cette folle du logis, comme disait son maître Malebranche, était plus active et plus forte encore que son esprit. Elle l'emportait dans ses rêves, bien au delà des faits de l'histoire et des réalités de la vie. Lamennais a été surtout un idéaliste, dont l'essor devait être d'autant plus périlleux pour lui-même comme pour les autres, qu'il se sentait armé de cette logique souple, ductile, irrésistible dont les écrivains scolastiques offrent tant de modèles. Il raisonnait ses songes et leur donnait, grâce à son génie littéraire,

la forme la plus admirable. Au fond, ce n'en était pas moins des rêves. Jamais il n'a étudié le monde, non plus que l'histoire. Il croyait d'une foi ardente; et, dans toute la trompeuse sécurité de foi qui n'hésite pas, il se rendait pour ainsi dire spontanément, il abdiquait devant la puissance invincible d'un raisonnement bien fait, formulé dans un beau langage. Son intelligence si vigoureuse, ne s'attaquant qu'à des concepts de l'esprit et ne s'étant jamais laissé entraîner à suivre les divers éléments de la vérité dans ses incessantes transformations à travers le cours des siècles, était par là même aussi peu souple qu'elle se trouvait limitée par l'insuffisance même des points de vue. Il n'a pas su, comme Descartes l'a fait pour l'éternel honneur de l'esprit humain, prendre chacune de ses idées afin de la scruter, de la vérifier et l'admettre au nombre des vérités qu'il s'autorisait, dans les scrupules de sa conscience de philosophe, à tenir pour enfin démontrées. Il a pris souvent pour des idées, à lui propres et personnelles, des opinions qu'il trouvait chez les autres et qu'il jugeait démontrées, mais il les a présentées, défendues, exaltées, et glorifiées avec une force et un éclat hors de pair. C'est ainsi qu'il n'a été ni historien ni philosophe, tout en restant un artiste du premier ordre. L'ardeur de son imagination, allumée à l'inextinguible foyer d'une âme affamée plus encore de justice que de vérité, devait faire de lui ce qu'il a été et ce qu'il restera, un grand prophète, au verbe éclatant et sonore, plein de colères et d'imprécations terribles, quand il avait à maudire, et, par un rare privilège, passant tout à coup, presque sans transition, du fracas de la violence la moins contenue à la plus exquise mansuétude, une fois que, sa colère tombée, il s'abandonnait aux mouvements intimes de son cœur, un des plus

généreux qui aient jamais battu pour le bonheur des hommes.

*Fides ex auditu*, a dit saint Paul. Ce n'est pas en lisant des livres et toutes sortes de livres que Féli de La Mennais pouvait espérer de s'affermir dans la foi religieuse. Sa raison puissante le fit douter d'abord et le rendit longtemps rebelle à l'acceptation pure et simple des vérités qu'on lui enseignait comme révélées. Il était plus épris des idées abstraites que curieux des faits; il n'avait d'ailleurs aucune expérience de la vie, ne connaissait pas le prix du temps, et confondait trop facilement l'exercice de ses facultés logiques avec la véritable méditation. Il devint ainsi chimérique et absolu. Son oncle lui écrivait, en 1807, le touchant au défaut de la cuirasse : « Ta logique, mon cher Féli, est bien serrée, bien roide et bien rude ». La logique, en effet, devait le mener loin. Elle n'a pas cessé un seul jour de le gouverner.

Lorsque de La Chênaie, cette maison de campagne solitaire, calme et triste, les deux frères revenaient à Saint-Malo passer quelques jours auprès de leur père, ils tombaient dans une autre tristesse, celle que cause la gêne, plus dure encore à supporter quand elle succède à l'aisance. Tous les efforts de Pierre de La Mennais pour relever sa fortune commerciale étaient demeurés sans résultat, et cet honnête homme qui , au temps de son opulence , avait employé une partie de ses richesses à servir l'État et à nourrir les pauvres, devait mourir à Rennes presque dans l'indigence, ne subsistant que d'une pension que lui faisaient ses enfants. La vie, dans la maison paternelle, était monotone, sans agréments, surtout sans espérances, et Féli de La Mennais la supportait difficilement. C'est à ce moment de son existence que lui échappa cette parole amère : « L'ennui naquit en

famille — par une soirée d'hiver ». L'ennui, « cet inexorable fléau de la vie humaine », comme parle Bossuet, a trop souvent rongé les jours désolés de Lamennais, pour que l'on puisse voir une simple boutade dans ce mot qui lui a été certainement arraché par sa sincérité.

C'est sans doute pour l'arracher à cet ennui que son père, appelé à Paris par ses affaires, le prit pour compagnon de voyage, en 1796 : il n'avait que quatorze ans. Plus tard, il aimait à raconter à ses amis les impressions qu'il avait rapportées de cette première visite à la grande ville qui devait garder un jour sa dépouille dans la fosse commune des pauvres. La vue du monde parisien lui causa une sorte d'éblouissement. Quel contraste entre cette activité et le repos des campagnes bretonnes! Ce qui le frappa surtout, c'est la presse aux cent voix. Il ne pouvait croire à tant de journaux paraissant tous à la même heure et parlant tous sur le même sujet : « Moi-même, ajoutait-il, à quatorze ans, je glissai quelques articles dans je ne sais quelle feuille obscure ». On aimerait à retrouver ces premiers essais d'un enfant si jeune, que sa destinée encore inconnue appelait à devenir l'un des plus grands journalistes de son siècle. Tout ce que l'on en sait, c'est que ces articles parurent dans un journal royaliste. Là était la vraie vocation de Lamennais, et, plus d'une fois, il dut ressentir des regrets de n'avoir pas été laissé à Paris, où il eût certainement trouvé sa voie.

Il revint à Saint-Malo, à La Chênaie, et c'est là qu'il acheva de passer son adolescence, dans l'étude entrecoupée par la rêverie, éprouvant, comme tout le monde, avec les soubresauts du sang, les orages du cœur. Était-ce pour apaiser les tumultes d'une nature violente sous une enveloppe frêle et délicate qu'il se

livrait avec une sorte de frénésie à tous les exercices du corps, qu'il nageait avec délices dans l'Océan, qu'il parcourait à cheval les landes et les bruyères, qu'il faisait des armes pendant des journées entières? L'escrime était pour lui le plus sérieux des délassements. Il eut même un duel, à l'âge de vingt ans, un vrai duel, où il blessa son adversaire : heureuse blessure, aurait-on pu dire, si cet accident avait été considéré jusqu'au bout, comme il le fut un instant, comme un empêchement canonique à entrer dans les ordres sacrés! On le représente aussi comme fort adonné à la musique, ce grand art qui devait lui inspirer tant de belles pages, mais on ne sait pas bien de quel instrument il jouait. Encore que l'on nous dise qu'il faisait sa partie de flûte dans les concerts de la Société philharmonique de Saint-Malo, il paraît avoir, selon la mode du temps, pincé de la guitare, ou même tiré des sons de l'accordéon. La musique resta l'un des divertissements qu'il aima plus tard à se donner; il en éprouva la douceur, dans la solitude triste et nue de la mansarde qu'il occupa plus tard sous les toits de la prison de Sainte-Pélagie.

Avec une âme aussi tendre que forte, il devait aimer et il aima. Quelle femme mérita de toucher ce grand cœur, d'une naïveté égale à sa noblesse? Le voile le plus épais la couvre, et Sainte-Beuve, à peu près le seul des biographes de Lamennais qui ait osé toucher, avec une extrême légèreté de main, à ce point délicat, ne fait guère qu'exprimer un soupçon, une conjecture. Il croit qu'une profonde et inconsolable douleur accabla Lamennais dans le premier éveil de son âme et la ferma pour jamais à la passion. Le jeune homme eut le malheur de rencontrer une femme inconstante et frivole, qui se plut à exciter en lui des sentiments dont elle recueillit l'aveu sans les parta-

ger. Cet amour trompé le fit cruellement souffrir. Il se crut coupable du plus grand des crimes, pour avoir un instant détourné son cœur et ses yeux du seul objet que les vrais mystiques puissent adorer ; il revint à la religion, et, pour la première fois peut-être, il se sentit une foi d'autant plus sincère qu'il voulait agir.

A l'heure où cette catastrophe morale vint bouleverser toute la vie de Lamennais, il était royaliste décidé, mais sans grande ferveur, ni religieuse ni politique. Le christianisme était à ses yeux la meilleure et la plus élevée des religions. Toutefois il en parlait, comme en parlerait un philosophe rationaliste, animé d'un juste et sage esprit de tolérance. Ni son père ni son oncle n'étaient des fanatiques. On n'avait pas contrarié la vocation sacerdotale de l'abbé Jean, mais on pensait que c'était assez d'un prêtre dans la famille, si bien que l'entrée de Féli dans les ordres mineurs, qui n'eut lieu d'ailleurs qu'en 1809, fut cachée à son père, dont on redoutait la désapprobation. L'oncle Des Saudrais prévoyait pour son neveu un avenir plus brillant et plus certain dans les lettres, et l'excitait sans cesse à travailler. « Aujourd'hui, le style fait tout », répétait ce brave homme, qui aimait à écrire et qui composa même un petit livre, intitulé *Des Philosophes* et consacré à l'innocente réfutation des écrits principaux du XVIII[e] siècle. F. de La Mennais mit une préface au devant du livre de son oncle, et c'est même là ce que l'on considère comme son premier ouvrage. C'est vraiment attacher une importance trop grande à ces deux ou trois pages, sans aucun rapport avec les écrits subséquents du célèbre auteur. A cette époque, d'ailleurs, il songeait à toute autre chose qu'à composer. Dans la détresse où se trouvait sa famille, il ne pensait qu'à se créer une indépendance matérielle, qui lui permît

de vivre en paix et de travailler à son aise. Il pensa même à rejoindre un de ses cousins occupé à gagner quelque argent loin de la France. Ce projet n'eut pas de suites, et F. de La Mennais suivit son frère l'abbé Jean au collège de Saint-Malo, où il fut admis comme professeur de mathématiques. Ce collège de Saint-Malo était une école ecclésiastique, fondée par l'abbé Jean, qui en donna la propriété à l'évêque du diocèse, et destinée à former des élèves pour le ministère pastoral, comme le porte l'acte même de sa fondation, approuvé par décret de l'Empereur et roi. Elle subsista sous le titre collège de Saint-Malo et même prospéra jusqu'à la fondation de l'Université impériale par Napoléon. F. de La Mennais prit la défense de cet établissement, dès qu'il le vit menacé par l'institution nouvelle, dans un Mémoire adressé à un des hauts conseillers de l'Université, et c'est une des premières pièces de la *Correspondance inédite*. C'est de là que date la haine implacable que Lamennais porta toute sa vie à l'Université et qu'il sut communiquer à tous ceux qui le suivirent. De cette haine est née la revendication de cette fameuse liberté de l'enseignement qui donna lieu en 1831 au grand procès de l'École libre devant la Cour des Pairs et où furent impliqués les « trois maîtres d'école » l'abbé Lacordaire, le comte Ch. de Montalembert et M. de Coux, tous les trois rédacteurs de *l'Avenir* et disciples de Lamennais, et qui enfin, après bien des vicissitudes et toute une polémique à la tribune et dans les journaux, sous le règne de Louis-Philippe, aboutit, sous la seconde République, à la loi de 1850, qui a gardé le nom de loi Falloux : c'est ainsi que l'on trouve le nom de Lamennais à l'origine de toute l'action catholique en France au XIX^e^ siècle.

## III

**La bibliothèque de La Chênaie. — Travaux en commun des deux frères de La Mennais. — Les *Réflexions sur l'état de l'Église*. — Le livre de la *Tradition de l'institution des évêques*.**

Les deux frères de La Mennais ne demeurèrent pas longtemps à Saint-Malo. Le 16 avril 1807, l'abbé Jean écrivait : « Nous nous sommes retirés (Féli et moi) dans une maison de campagne, qui nous appartient, située à une lieue et demie de Dinan, et nous avons défendu à l'ennui d'approcher de nous. Il n'a pas osé encore une seule fois se présenter à notre porte, mais la santé n'a pas été si docile. Cependant mon état n'est pas plus mauvais, et si cela continue, je ne désespère pas de mourir en bonne santé. » Sous cet enjouement, l'abbé se dissimulait peut-être à lui-même la gravité de la crise morale que venait de traverser son frère. A partir de ce moment, F. de La Mennais est tout à la religion, et les études sacrées absorbent son activité. Pendant trois années, les deux frères ne se quittent plus. Leurs travaux, leurs prières, comme toute leur vie, sont en commun. Il faut lire, dans les derniers chapitres de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, de l'abbé Rohrbacher, un des plus zélés

disciples de Lamennais, le naïf récit de l'existence édifiante et laborieuse menée à La Chênaie par les deux frères :

« Pendant leurs promenades dans les bois, dit-il, ils s'entretenaient de leurs travaux habituels. S'agissait-il des efforts que l'on faisait pour affaiblir l'autorité du Pape : « Telle ne peut être la tradition de « l'Église, s'écriait le plus jeune; il faut chercher dans « les Conciles et dans les Pères ». De retour à la maison, ils cherchaient dans leurs livres, et ils trouvaient qu'ils avaient bien deviné. Et ils rédigeaient leurs découvertes, et ils en cachaient soigneusement les feuillets, de peur que la police ne vînt mettre la main dessus. »

De cette collaboration sortit un premier livre, qui parut en 1808 et fut aussitôt saisi, par ordre des autorités impériales : ce sont les ***Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et sur sa situation actuelle***. Ce court écrit, d'une centaine de pages, est d'une importance capitale dans la vie de F. de La Mennais; c'est son vrai point de départ, et il convient d'y remonter, si l'on veut se faire une juste et complète idée de son extraordinaire influence sur la conduite de l'Église en France, depuis bientôt un siècle. Il n'y a pas à douter de la part considérable de l'abbé Jean dans l'ébauche des *Réflexions*, mais la composition, la rédaction du livre appartiennent exclusivement à Lamennais. Le style de cet ouvrage est fort travaillé, et par cela même quelque peu tendu; on y sent la recherche laborieuse de l'effet à produire, et que l'écrivain n'est pas encore tout à fait maître de son instrument. Mais déjà les idées sont rigoureusement enchaînées, et surtout les vues que l'on y trouve exposées pour la première fois sont aussi hardies que neuves. Dès qu'il s'agit des intérêts de l'Église à défendre et à faire prévaloir, Lamennais

apparaît dans la lice, comme un champion armé de toutes pièces. La doctrine compte ici pour très peu. Le tableau des hérésies qui ont affligé l'Église depuis la fin du moyen âge est peint des plus sombres couleurs, et la raison humaine, la liberté de penser y sont prises et attaquées avec la plus rude véhémence. Ecoutez ce que F. de La Mennais dit à ce sujet :

« Cette liberté de penser, si flatteuse pour l'orgueil, si commode pour toutes les passions, dut trouver de nombreux partisans; et, en effet, on vit se répandre dans la société, sous le nom d'esprits forts, une nouvelle espèce d'hommes qui, affectant un superbe dédain pour tout ce que les autres hommes révèrent, ne reconnaissoient d'autorité que celle de leur propre raison, qu'ils érigèrent en tribunal, où ils citèrent toutes les vérités; comme depuis, à un autre tribunal dont le seul nom effrayera la postérité, nous les avons vus citer toutes les vertus. Ainsi après avoir éteint le flambeau qui l'éclairoit depuis dix-sept siècles, l'esprit humain descendant des hauteurs où le christianisme l'avoit élevé, se précipitoit, à travers les sombres régions du doute, dans l'abîme sans fond de l'athéisme. »

Luther et la Réforme, le Calvinisme et le Jansénisme, Bayle et l'esprit critique, la société épicurienne du Temple et les soupers de Ninon, Voltaire et tous ses écrits, le système de Law et les débauches de la Régence, Diderot et l'Encyclopédie, le club irréligieux de d'Holbach, tout y est décrit avec une ironie corrosive et dans les termes du plus dénigrant mépris; tout y passe, rien ne subsiste, excepté peut-être J.-J. Rousseau, dont F. de La Mennais parle avec avec une insultante pitié, où l'on sent toutefois percer la sympathie, tant l'influence du puissant séducteur avait été et resta vive sur son esprit!

A l'époque où parurent les *Réflexions sur l'état de l'Église*, tout cela était neuf et vivant; aujourd'hui, ce ne sont plus guère que des lieux communs qui ont traîné partout, défrayant cette littérature subalterne dont les défenseurs de la foi catholique ont tant abusé. On ne trouve dans le livre nulle critique, nulle discussion : ce sont de pures et simples affirmations, produites avec un éclat factice et déclamatoire dont on est vite lassé. Mais l'auteur a saisi dans ses causes encore cachées le mal dont souffre l'Église, et il croit en avoir trouvé le remède. Après l'immense cataclysme de la fin du XVIII[e] siècle, après la Révolution française et le nouvel ordre qu'elle a créé, il faut à l'Église un nouveau clergé. Ainsi, dès son premier écrit, Lamennais s'annonce comme réformateur. Il n'a pas encore pris possession de toutes ses idées, mais il a déjà tous ses projets. Il se reporte au temps où le prêtre Bourdoise, sans cesser d'être intimement uni à la hiérarchie catholique, accomplit sa réforme. C'était après les commotions des guerres de religion, après la Ligue et la pacification momentanée des esprits que sut opérer le génie de Henri IV, aidé par les hommes du parti des politiques. « O Bourdoise! ou êtes-vous? » s'écrie F. de La Mennais et il semble en attendre, en préparer un autre, qui ne serait pas moins nécessaire. Il gémit hautement de l'insuffisance des études dans le clergé, surtout en ce qui touche l'exégèse biblique et les langues orientales. Bien plus, il réclame, dès cette époque où personne n'y songeait, le rétablissement des conciles provinciaux, les synodes diocésains, les retraites ecclésiastiques, les conférences doctrinales sous la présidence des curés doyens, la vie de communauté dans les presbytères, la restauration de l'instruction cléricale par des congrégations ensei-

gnantes, l'évangélisation des paroisses par des missionnaires, l'éducation confiée à des instituts religieux d'hommes et de femmes. Comme le dit M. Foisset, dans sa *Vie du R. P. Lacordaire*, n'est-ce pas ce que nous avons vu tenter depuis, et encore fort incomplètement?

Il est en effet remarquable que, du premier coup, dans le premier en date de ses écrits, en deux ou trois pages, Lamennais ait tracé tout le plan de ce que l'on a appelé la renaissance catholique aux temps où nous sommes, et que ce plan ait été si bien conçu, si fortement et si justement établi que les princes de l'Église n'ont eu qu'à le suivre pour opérer la transformation à laquelle nous avons assisté et qui a rendu à l'Église catholique la situation à beaucoup d'égards prépondérante dont elle jouit parmi nous. Lamennais est sorti de l'Église après une éclatante condamnation; et l'Église l'a, depuis cette rupture à jamais mémorable, traité avec la dernière rigueur, au moins par l'organe de ses écrivains et de ses prédicateurs. Mais l'Église, tout en condamnant Lamennais, n'a pas oublié ses conseils: elle a soigneusement conservé ses idées; elle a fait mieux, elle les a mises à l'épreuve.

Peu de temps après le coup d'État du Deux-Décembre, le comte Charles de Montalembert, autrefois disciple ardent de Lamennais, publiait une éloquente brochure intitulée *Des Intérêts catholiques au XIX*^e^ *siècle*, où, sans même rappeler le nom de son ancien maître, il retraçait les progrès de l'Église en France depuis le Concordat, et il en attribuait le mérite à la liberté politique dont l'Église avait pu jouir, comme tous les autres citoyens depuis la chute du premier Empire. Tenu à l'étroit par sa foi religieuse, M. de Montalembert ne pouvait peut-être pas

rendre à Lamennais tout ce qui lui appartenait dans ces prodigieux changements accomplis, sinon d'après ses conseils, tout au moins sous son inspiration. Mais l'historien, dégagé de tous liens dogmatiques, doit dire sans hésitation ni ménagements que Lamennais a été, dans cette transformation, le véritable précurseur. L'épiscopat français l'a conspué, mais il n'a pas laissé de mettre à profit ses enseignements. A coup sûr, la liberté politique et ses institutions, la tribune et la presse, la chaire et la prédication, les œuvres pies, les congrégations, les assemblées annuelles des catholiques laïques, certainement tout cela compte et pour beaucoup; mais tout cela, ce ne sont que des moyens. Le but, qui l'a marqué, en indiquant ce qui était à faire, non pas dans la vie externe de l'Église, si l'on peut ainsi parler, mais dans sa vie intime, dans sa propre constitution? Lamennais. C'est là ce qui ne doit pas être oublié, quand il s'agit de mesurer l'importance du rôle d'un tel homme et son action sur son temps.

Le court écrit de 1808, les *Réflexions sur l'état de l'Église*, mérite donc de rester placé, comme il l'a toujours été, dans la collection des *Œuvres complètes* de F. Lamennais. Au contraire, un autre livre également sorti de la collaboration des deux frères, n'a jamais figuré dans cette collection, si ce n'est peut-être dans les éditions contrefaites en Belgique, bien que Féli de La Mennais en ait été le principal, sinon le seul rédacteur : c'est le traité de la *Tradition de l'institution des évêques en France*. « On doit supposer, dit M. E.-D. Forgues, l'éditeur testamentaire des *Œuvres posthumes*, que Féli ne se regardait pas comme « le principal auteur » de ce livre, d'une importance capitale à l'époque où il parut; mais on sait aujourd'hui, par la correspondance des frères Lamennais

avec leur ami Gabriel Bruté, que Félicité de La Mennais donna tous ses soins à la publication de ce traité de la *Tradition de l'institution des évêques*, après l'avoir rédigé. « Je suis venu à Paris, écrit-il en 1814, pour l'impression de notre ouvrage la *Tradition* qui paraîtra sous trois semaines au plus tard »; et plus tard, en 1815, il écrit encore : « La *Tradition* est mon ouvrage, l'ayant fait *en entier* sur des textes que Jean avait recueillis ». C'est bien ici la collaboration décrite par l'abbé Rohrbacher, avec la méthode de travail adoptée par les deux solitaires de La Chênaie.

La recherche patiente et opiniâtre de la tradition de l'Église, dans les écrits des Pères de l'Église et les décisions des Conciles, ne semble pas avoir amené tout d'abord les frères Lamennais à cet ultramontanisme hardi, dont le grand écrivain devait plus tard élever si fièrement le drapeau. Dans les *Réflexions sur l'état de l'Église en France* Lamennais se garde bien d'attaquer le concordat ni même les articles organiques. Il voudrait tout simplement les éluder, au moyen des institutions qu'il préconise et dont il recommande l'adoption au clergé. Il n'oppose pas encore, comme il le fera si ouvertement plus tard, l'autorité temporelle à l'autorité spirituelle, pour les subordonner l'une à l'autre; il croit à l'alliance de fait, aux services mutuels, aux bons rapports possibles et même désirables; il va même jusqu'à donner un coup de chapeau à Napoléon, l'homme de génie « qui venait de « refonder » la morale et la religion et qui avait rendu à la France son bonheur ». On se demande dès lors ce qui put attirer à la brochure des *Réflexions* les rigueurs de la police. C'est que Lamennais avait lu, dans le rapport de Portalis l'ancien, présentant la loi du 18 germinal an X, cette affirmation si nette du principe même de la société laïque, en face des

prétentions de l'Église : « La puissance publique n'est rien, si elle n'est tout; les ministres de la Religion ne doivent point avoir la prétention de la limiter ». Pour Lamennais, défenseur de ce qu'il considérait comme les droits de l'Église, ce fut le vrai trait de lumière. Les articles organiques ne permettaient pas la réunion des conciles provinciaux, et il en demandait la reprise traditionnelle; il écrivit dès lors que « ces assemblées ne sauraient inspirer de défiance raisonnable à un prince qui n'aurait pas le secret dessein d'envahir l'autorité spirituelle ». Il n'en fallut pas davantage pour faire saisir le livre, et telle fut l'origine du ressentiment que les frères Lamennais nourrirent contre Napoléon et sa dynastie. Cette haine survécut dans le cœur de l'abbé Jean, à travers toutes les révolutions, à tous les changements de règne avec une telle vivacité qu'en 1858, lors du voyage de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, il refusa péremptoirement aux frères de la communauté spirituelle qu'il dirigeait, l'autorisation sollicitée par eux d'aller présenter leurs hommages aux hôtes couronnés de la Bretagne.

De jour en jour, les deux Lamennais se détachaient des doctrines du gallicanisme qui était à cette époque si fort en honneur. On peut même dire qu'ils furent les premiers des catholiques français qui virent et mesurèrent le coup mortel que le Concordat de 1801 avait porté à la Déclaration de 1682 et à ce que l'on nommait les libertés de l'Église gallicane. Mais c'était surtout le jansénisme, « cette hérésie sourde et traîtresse, qui dévorait les entrailles de l'Église », dont ils étaient alarmés comme d'un mal trop longtemps laissé sans remède. C'était le jansénisme qui avait abouti à la constitution civile du clergé, à la rupture avec la hiérarchie romaine, et ce mal pouvait toujours

renaître. La réunion du Concile de 1811 les décida à précipiter la publication de leurs longues et patientes recherches sur la *Tradition de l'institution des évêques*; mais le livre ne parut qu'en 1814, et, tout en produisant sur le public spécial pour lequel il était écrit une impression durable, il ne vint plus à son heure. A la vérité, mis en vente plus tôt, il n'eût peut-être pas été laissé longtemps dans la circulation.

Les auteurs remontent par la tradition jusqu'à la juridiction spirituelle de Pierre, dont la primauté sur ses frères, les apôtres, a été établie divinement par Jésus-Christ, fondateur de l'Église, et qui, en vertu de cette primauté, à laquelle est attaché le privilège de confirmer ses frères dans la foi, a le droit d'instituer les patriarches et les évêques catholiques. Ils s'efforcent de démontrer la suite ininterrompue de cette tradition, que d'ailleurs l'Église gallicane a de tout temps reconnue, et ce qui paraît être l'objet principal de leur livre, ils réfutent les écrivains jansénistes, les Ellie Dupin, les Tabaraud, qui l'ont contestée.

Les évêques qui gouvernaient alors les diocèses de la France étaient ceux qui avaient siégé au Concile impérial de 1811, et dont plusieurs s'étaient arrangés pour se passer du Pape, retenu prisonnier à Savone. En plaçant résolûment l'autorité du Pontife romain au-dessus de toutes les autres dans l'Église, sans toutefois rudoyer encore ni courber les évêques sous le joug de Rome, Lamennais annonçait l'évolution qui n'allait pas tarder à s'accomplir dans ses idées. Par l'entraînement logique de son esprit enclin aux théories absolues, de la primauté il pousserait jusqu'à l'infaillibilité, et devancerait ainsi le comte Joseph de Maistre qui ne faisait alors que méditer, au milieu

des glaces de la Néva, les théories historiques de son livre *du Pape*, dont le retentissement dans le monde politique et religieux devait être si considérable.

Bien que Lamennais fût violemment épris de la polémique, son livre de la *Tradition de l'institution des évêques* était cependant écrit avec mesure, sans passion, sans aigreur, et sur le ton d'une controverse d'autant plus sûre d'elle-même qu'elle se sent plus modérée. On discerne toutefois que l'auteur aurait désiré mieux pour cet ouvrage qu'un simple succès d'estime.

« L'impression que cet ouvrage a produite ici, écrit-il à son ami Bruté, nous paie assez du travail qu'il nous a coûté — que Dieu en tire sa gloire, c'est tout ce que nous désirons! Nous avons désormais perdu l'espoir d'être attaqués. Nous disons l'espoir, parce que nous aurions pu fortifier beaucoup notre thèse dans notre réponse, qui ne se seroit pas fait trop longtemps attendre; mais le goût des réfutations est passé : est-ce un bien? est-ce un mal? Je crains qu'il y ait moins de sagesse que d'indifférence dans cette facilité avec laquelle on laisse tout dire, sans éprouver les doctrines par une contradiction savante et raisonnée. »

## IV

F. de La Mennais reçoit les ordres mineurs. — Ses dispositions mystiques. — Ses irrésolutions. — Il a besoin d'un guide. — L'abbé polytechnicien Teysseyrre. — Pamphlet contre l'Université. — Les Cent-Jours. — Départ pour l'Angleterre.

Avec ces dispositions à la lutte, l'écrivain ne laissait pas d'être en proie, pendant ces années de travail, à une mysticité débordante. Son frère, l'abbé Jean, qui ne lui voyait d'autre avenir que dans le sacerdoce, ne cessait de le pousser vers les ordres. C'est en 1809 que Féli de La Mennais reçut à Rennes la tonsure, et, quelques semaines plus tard, les ordres mineurs, des mains de l'évêque Enoch. On avait craint d'abord quelque opposition de son père, mais celui-ci laissa faire : « Papa a été sensible à la détermination de mon frère, écrivait l'abbé Jean; cependant, il s'est résigné.... Dieu soit béni! »

Il y avait bien de l'exaltation dans tout cela, et de la plus dangereuse. L'abbé Jean, craignant toujours que son frère n'échappât à la destinée qu'il lui croyait marquée par la Providence, écrivait à Bruté, entré depuis peu de temps au grand séminaire de Rennes :

« Faites-moi, je vous en prie, mon digne ami, le

plaisir de me marquer le plus tôt possible, si l'ordination aura lieu dans la première semaine de carême. Je désire le savoir de bonne heure, pour que mon frère puisse prendre ses arrangements en conséquence. Papa ignore encore sa résolution et ne la connaîtra qu'au moment où elle devra s'exécuter. — Nous nous recommandons l'un et l'autre à vos prières ainsi qu'à celle de tous vos messieurs. Gardez le secret de mon frère jusqu'à nouvel ordre ; ne parlez de lui qu'au bon Dieu; il se consacre à son service avec bien de la joie, et je crois qu'il dira dans toute l'étendue de son âme... *Dominus pars*, etc. La mienne est remplie des plus douces consolations; aidez-moi, mon tendre ami, aidez-moi à remercier le bon Dieu : chantons, chantons les éternelles miséricordes. *Totus tuus in Christo.* »

On s'explique que l'abbé Jean chantât cet hosanna. Lorsqu'il lisait les lettres écrites par son frère à leur ami, comment aurait-il pu douter de sa vocation?

« O douce patrie, s'écriait F. de La Mennais, chère éternité! Venez! venez, Seigneur Jésus; mon âme languit, elle défaillit dans l'ardeur de s'unir à vous. O mon trésor! ô tout mon bien! Quand je pense, vile créature que je suis, que vous serez à jamais mon partage, je n'ai plus de paroles, ô mon Dieu! je ne sais plus qu'aimer et adorer en silence. — Il se fit un silence comme d'environ une demi-heure. — Oh! que de choses, que de choses dans le silence du ciel! »

Est-ce sur cette lettre que l'abbé Bruté traça cette note : « Sensibilité si vive que toute la lettre est un peu exagérée »? Est-ce à cette même lettre que l'abbé Jean demandait que l'on fît une réponse prudente? « Je vous le demande en grâce, disait-il, dans votre réponse à Féli, ne mettez rien qui puisse enflammer une imagination si vive. » On peut le croire, car il y

avait dans cette brûlante extase de quoi effrayer un jugement simple et rassis, comme celui que ses panégyristes se plaisent à reconnaître au frère de Lamennais. Il n'y avait pas à se fier à tant de pieuse ardeur. Souvent les hésitations revenaient au bouillant néophyte. Tout à coup, il se sentait glacé, paralysé. De nouveaux délais lui paraissaient nécessaires. « Il ne faut rien brusquer, ni rien négliger, disait-il, surtout pour apporter les dispositions convenables à une action si grande et qui en exige de si parfaites. » L'abbé Jean faisait tout pour le distraire. C'est ainsi qu'il le chargeait de la construction d'une chapelle dans la propriété de La Chênaie, trop éloignée de la paroisse; et l'on voit Lamennais tout occupé des soins à donner à cette petite bâtisse, comme s'il se fût agi de quelque grande entreprise. La plaie au cœur, avec laquelle il était né, répétait-il souvent, n'en saignait pas moins, et sa mélancolie devenait plus douloureuse :

« Sécheresse, amertume, paix crucifiante, voilà ce que j'éprouve, et je ne veux rien de plus; la souffrance est mon lit de repos. Quelquefois, surtout en lisant les relations des missionnaires, je serois tenté de m'affliger de ma profonde nullité qui m'ôte tout moyen d'être jamais utile à l'œuvre de Dieu. Je me sentirois, dans ces moments, un si grand désir de partager les travaux d'un si touchant apostolat! Mais bientôt je fais réflexion que l'orgueil humilié et dépité a plus de part peut-être dans ces désirs inquiets que le véritable zèle : on est tourmenté de n'être rien, de n'être bon à rien; tout en s'avouant son incapacité, on en souffre; on se figure un état et des occupations auxquels on seroit plus propre : quelle misère! Eh! pourquoi s'obstiner à vouloir rendre à Dieu des services qu'il ne veut recevoir de nous? Mais c'est qu'à tout prix et à toute force il faut nourrir cette vie

secrète d'amour-propre qui languit dans l'obscurité, et expire faute de pâture dans le vide du parfait anéantissement. Oh! que nous ne sommes rien! s'écrioit Bossuet; et à mon tour, je m'écrierois volontiers : oh! qu'il fait bon n'être rien! la belle! la sainte vocation! Mais qu'il est difficile d'y être fidèle! Puisse le bon Dieu me donner la force d'avancer dans cette voie, où j'ai refusé si longtemps d'entrer. »

Il ne se lasse point de s'épancher lui-même dans le sein de son frère, de verser dans cette âme qu'il croit plus robuste et plus courageuse que la sienne, le trop-plein de sa tristesse. Il lui écrit, après une lecture de Fénelon :

« Cette tristesse qui vous fait languir, m'alarme et me serre le cœur, je la crains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté de tout ce qui pourroit lui donner du soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale; et je sens bien que, si elle y étoit sans intervalle, je ne pourrois y résister longtemps. »

« C'est Fénelon qui écrit ainsi à l'un de ses amis. Il ne faut pas se plaindre de souffrir ce que tant d'autres ont souffert. La fin d'ailleurs, quelle qu'elle soit, est toujours prochaine. *Adhuc modicum.* Je ne me sens aucun désir, ni de vie, ni de mort, ni de joie, ni de douleur. Tout m'est bon, parce que tout m'est, ce me semble, également indifférent. La vue de ces champs qui se flétrissent, ces feuilles qui tombent, ce vent qui siffle ou qui murmure, n'apportent à mon esprit aucune pensée, à mon cœur aucun sentiment. Tout glisse sur un fond d'apathie stupide et amère. Cependant les jours passent, et les mois, et les années emportent la vie dans leur fuite rapide. Au milieu de ce

vaste océan des âges, quoi de mieux à faire que de se coucher, comme Ulysse au fond de sa petite nacelle, la laissant errer au gré des flots et attendant en paix le moment où ils se refermeront sur elle pour jamais? Je sais bien que c'est là de la philosophie humaine, mais tout n'est pas erreur dans la sagesse de l'homme comme tout n'est pas folie dans sa raison. Au reste, tout ce qui est de réflexion n'est point de mon état habituel, qui me paroît être en ce moment une résignation sèche et tranquille. »

Un des plus anciens et des plus fidèles amis des Lamennais, cet abbé Viel qui célébrait les messes sous la Terreur, au milieu de dangers si terribles, ne voyait pas cette tristesse de Féli, sans les plus vives appréhensions; il lui prêchait, en exemples et en paroles, le calme et la résignation. « Il faut que je vous parle à cœur ouvert, lui écrivait-il. Je crains que vous ne vous livriez trop à une certaine mélancolie qui vous dévore. En vain, cher ami, chercherions-nous le vrai bonheur sur la terre. Dieu nous a faits pour lui, et ce n'est qu'en lui que nous trouverons ce parfait repos, ce contentement parfait après lesquels nous soupirons sans cesse. »

A quoi Lamennais répondait dans une lettre à son frère, l'abbé Jean :

« J'envie M. Viel, bien plus que je ne le plains; cette paix me touche et m'est presque incompréhensible; non que je ne conçoive, ce me semble, qu'on se mette par la foi au-dessus des douleurs du corps, que l'habitude d'ailleurs contribue à rendre supportables : mais les douleurs de l'âme! mais la secrète angoisse d'un cœur malade, où les sentiments les plus doux s'aigrissent, et qui n'a de force que pour se tourmenter lui-même, voilà ce qui ne peut s'allier avec la tranquillité que nous admirons, et ce qui ne laisse espérer d'autre

paix que la paix éternelle de la tombe. Incapable de travailler, j'ai beaucoup souffert ces deux derniers jours. Quand je considère cette disposition toujours croissante à une mélancolie aride et sombre, l'avenir m'effraye; de quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois qu'un horizon menaçant, de noires et pesantes nuées s'en détachent de temps en temps et dévastent tout sur leur passage; il n'y a plus pour moi d'autre saison que la saison des tempêtes. »

Et tout de suite, comme par une sorte de brusque retour sur lui-même, il laisse échapper cet accent de joyeuse confiance, comme on en trouvera tant plus tard, sous sa plume tour à tour tendre et irritée, dans ses plus sombres poèmes :

« Au reste, Dieu est toujours Père, même quand il frappe : tout a sa mesure comme tout a son terme, et le petit oiseau jeté par les vents sur une plage stérile et déserte, n'a pas, du moins, longtemps à y regretter les frais abris et les doux aliments de la terre natale. »

On le voit ainsi payer son tribut à la maladie morale du commencement du siècle. Il se sent végéter plutôt que vivre; il traîne ses rêves dans la langueur et l'ennui; il doute de lui-même et de son génie.

« Je ne peux pas dire que je m'ennuie, dit-il, dans une de ses lettres; je ne peux pas dire que je m'amuse; je ne peux pas dire que je sois oisif; je ne peux pas dire que je travaille. Ma vie se passe dans une sorte de milieu vague entre toutes ces choses, avec un penchant très fort à une indolence d'esprit et de corps triste, amère, fatigante, plus qu'aucuns travaux et néanmoins presque insurmontable. Quelquefois, dit Fénelon, la mort me consoleroit. »

Et reparaissent aussitôt ses inquiétudes sur sa vocation ecclésiastique qu'il ne découvrait pas aussi ferme, aussi décidée qu'il l'aurait voulue :

« Je suis habituellement, écrit-il à son frère, dans l'état que les Anglais appellent *despondency*, où l'âme est sans ressort et comme accablée d'elle-même. Peut-être se relèveroit-elle un peu, si j'étois plus éclairé sur ma destinée. Cette pauvre âme languit et s'épuise entre deux vocations incertaines qui s'attirent et se repoussent tour à tour. Il n'y a point de martyre comme celui-là. Ce qui me plaît dans le parti pour lequel je m'étois décidé, c'est qu'il finiroit tout, et qu'après l'avoir pris je ne vois pas quels sacrifices il me resteroit encore à faire; mais cela même n'est peut-être qu'une illusion et qu'un désir produit par un retour subtil de l'esprit de propriété et l'ennui de la souffrance. »

Quelles douleurs morales! et pourtant rien d'irrévocable encore n'était survenu dans la vie de Lamennais! Ce doute de soi-même et de sa propre volonté, cette inquiétude de l'emploi à donner à son intelligence, cette désolation désespérée, Lamennais a connu toutes ces souffrances, non pas comme un héros de roman, fabriqué de toutes pièces par l'imagination d'un poète, comme un René ou un Obermann, mais comme un homme vivant, fait de chair, de sang et de nerfs, comme une créature excitable, nerveuse, maladive et douée au plus haut degré du sentiment des misères de la condition humaine. Qui pourrait lui refuser les vives sympathies que tant de tortures éveilleront jusqu'à la fin dans les âmes compatissantes?

« Dis-moi sincèrement ce que tu penses de moi, écrit-il à son frère. Je ne me connais plus. Depuis quelques mois je tombe dans un état d'affaissement incompréhensible. Rien ne me remue, rien ne m'intéresse, tout me dégoûte. Si je suis assis, il me faut faire un effort presque inouï pour me lever. La pensée

me fatigue. Je ne sais sur quoi porter un reste de sensibilité qui s'éteint; des désirs, je n'en ai plus; j'ai usé la vie.... »

Et, une autre fois, avec un accent plus déchirant encore :

« Il me semble que le jour ne se lève que pour me convaincre de plus en plus de ma parfaite ineptie. Je ne saurois ni étudier, ni composer, ni agir, ni ne rien faire. Cette incapacité absolue me tranquillise un peu sur l'inutilité de ma vie; je ne puis enfouir ni faire valoir un talent que je n'ai point reçu. A quoi suis-je bon? A souffrir; ce doit être là ma façon de glorifier Dieu. Il ne faut pas gémir sur ce partage, il est encore assez beau. »

Ainsi, il ne croyait même pas à son talent; mais qui se connaît jamais bien soi-même? Ce talent se formait, grandissait chaque jour en force et en éclat, et déjà l'écrivain supérieur commence à se montrer dans les pages émues et émouvantes que l'on vient de lire. Toutefois, comme il n'est pas dans la puissance du doute de posséder un homme tout entier et qu'il reste toujours quelque point par où cet homme, à de certaines heures peut se ressaisir, Lamennais, venant à Paris pour y surveiller l'impression et la publication du livre sur la *Tradition de l'institution des évêques*, y apporta la résolution de se consacrer définitivement à la défense des intérêts de l'Église, sans se considérer comme tenu d'entrer dans les ordres. Il prit logis dans une pauvre maison du pays latin, dans le quartier Saint-Sulpice, et se mit à travailler pour vivre, s'occupant à composer des livres de piété populaire et à traduire des ouvrages de haute spiritualité. En ce genre, il avait déjà publié une traduction du *Guide spirituel* de Louis de Blois; il continua par celle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais ce n'était pas

là ce qu'il visait. Dès cette époque, il avait le projet de fonder un grand journal catholique. Les impressions de son premier voyage à Paris en 1796 s'étaient ranimées; il croyait à la puissance de la presse et méditait d'en faire l'organe d'un apostolat nouveau : vue de génie qui lui appartient en propre, qu'il sut appliquer lui-même, après la révolution de juillet 1830, avec une autorité sans égale, et qui a largement contribué, en dépit de bien des résistances, à imprimer à toute l'Église catholique le mouvement qui l'emporte aujourd'hui vers des destinées nouvelles.

Avec cela, nulle connaissance, nulle expérience, pas même le souci du monde, du milieu ambiant, de cette société qu'il se proposait de convertir et de ramener à la religion. Lamennais ne voit rien de ce qui se passe autour de lui. L'Empire, ses guerres, son administration ; la France nouvelle créée par la Révolution, avec des intérêts, des passions, une littérature, des arts tout différents de ceux de l'ancien régime, avec des mœurs, des opinions, des préjugés, enfin tout ce qui constitue précisément la vie morale d'une nation : rien ne l'intéresse, ne l'appelle, ni ne le charme; il est absorbé par ses propres idées, qui toutes se rapportent au même objet, la situation diminuée de l'Église, l'autorité et l'influence qu'il s'agit de lui rendre. Il ne compte, pour mener à bonne fin sa tâche, que sur ses études personnelles et acharnées, et aussi sur les conseils de son frère, l'abbé Jean, dont il ne peut plus se passer, ayant pris l'habitude de travailler avec lui.

A l'heure qu'il est, Jean de La Mennais est devenu, malgré son jeune âge, vicaire général de l'évêché de Saint-Brieuc; il est tout à ses devoirs, il a de son côté ses projets personnels, ses vues propres, et il médite déjà les établissements qu'il fondera plus tard. Féli-

cité de La Mennais, au contraire, croit qu'il faut dès maintenant et sans plus tarder, parler de loin comme de haut dans l'intérêt de l'Église. Il veut une action centrale dont le journalisme sera l'instrument. Il appelle son frère pour l'aider dans la tâche qu'il se donne, mais celui-ci fait la sourde oreille, et refuse de venir.

« Je sens mieux que personne, écrit Félicité à l'abbé Jean, la force des liens qui t'attachent à l'évêque de Saint-Brieuc, et, quoi qu'il pût m'en coûter, je ne te conseillerai jamais une démarche qui pût blesser la délicatesse. Mais ne s'agit-il pas ici de choisir entre deux engagements très nets l'un et l'autre? Quand tu es allé t'établir à Saint-Brieuc, n'espérions-nous pas nous y réunir? Qui t'a empêché de te lier à ce diocèse, si ce n'est la liberté que tu voulais te réserver de le quitter, encore que les événements m'appelassent ailleurs? Au fond, ne nous devons-nous pas plus mutuellement, que nous ne nous devons à qui que ce soit? Pourquoi donc sacrifierions-nous cette sorte de devoir réciproque et tout ensemble notre bonheur à des considérations étrangères? Il y a partout du bien à faire, et ici plus que nulle part. C'est ce que Teysseyrre ne cesse de me répéter. J'ajoute un motif d'un grand poids. J'ai besoin de quelqu'un qui me dirige, qui me soutienne, qui me relève; de quelqu'un qui me connaisse et à qui je puisse dire absolument tout. A cela peut-être est attaché mon salut. Pèse cette dernière considération. »

« J'ai besoin de quelqu'un qui me dirige! » Sur cete parole, Sainte-Beuve s'écrie : « il a besoin d'un guide! ce mot donne la clef de Lamennais ». Et le rusé et subtil critique, après avoir dit assez cruellement à « ceux qui prirent à un certain moment Lamennais pour un maître et pour un guide » — Sainte-Beuve

a été lui-même de ceux-là et peut-être plus étroitement et plus fidèlement qu'à la fin de sa vie il ne voulait le laisser paraître, — qu'ils se sont bien trompés, rappelle malicieusement tous ceux dont l'illustre écrivain a subi l'influence, depuis l'abbé Jean, son frère, jusqu'à Béranger, en passant par Jean Reynaud, Charles Didier, George Sand et le pianiste Franz Liszt. Ce sont là des épigrammes spirituelles, mais sans grande portée. Pourquoi ne retiendrait-on pas l'aveu fait avec tant de candeur par F. de La Mennais dans sa lettre à son frère, comme la démonstration la plus frappante d'une modestie et d'une sincérité qui ne cadrent guère avec l'orgueil indomptable, et souvent qualifié de monstrueux et d'infernal, que ses ennemis se sont plu à lui attribuer? Qui d'ailleurs n'a pas besoin, dans les mêlées souvent atroces de la vie militante de la politique et de la polémique, d'avoir à côté de soi un homme qui soutienne le moral, quand il s'affaisse, et qui relève le courage, quand il s'abat? Qui n'a senti l'avantage d'avoir sous la main ce « et quelqu'un à qui l'on puisse dire absolument tout »?

Quel était ce Teysseyrre dont parle Lamennais comme d'un ami qui lui prodigue les conseils?

Paul-Emile Teysseyrre, originaire de Grenoble et né dans une famille pieuse, était entré à l'École polytechnique en 1805, à l'âge de seize ans, avec toute la ferveur de sa foi religieuse; il s'y montra croyant, pratiquant, et bientôt animé d'une véritable fièvre de prosélytisme. L'École polytechnique, d'abord appelée École des travaux publics, était alors considérée comme le temple de l'esprit positif et scientifique; mais les catholiques comprirent de très bonne heure la grande importance du rôle politique et social réservé aux jeunes hommes qui en sortiraient pour

occuper les premières places dans la France nouvelle de la Révolution; et ils s'efforcèrent, dès que cela fut en leur pouvoir, d'y introduire ceux de leurs enfants qui leur donnaient les plus belles espérances.

« Dans cette École, a écrit plus tard le duc de Rohan — celui qui, entré dans les ordres, devint archevêque de Besançon et mourut cardinal de l'Église romaine, — l'élite de la jeunesse française, sortie à peine des horreurs de l'anarchie révolutionnaire, avait porté toute l'énergie que donnent les grandes secousses politiques, mais aussi toute l'immoralité qui accompagne d'ordinaire les révolutions. Le désir de la gloire y était devenu une frénésie; l'amour de la patrie y était dégénéré en fanatisme, parce que l'amour de Dieu, seul moteur des grands et nobles sentiments, trouvait tous les cœurs fermés; la France semblait placer l'espoir de son bonheur dans cette jeunesse bouillante, tandis que la religion, pleurant sur les malheurs passés, tremblait sur les suites des triomphes qui s'annonçaient. »

Sous cette phraséologie quelque peu emphatique, on retrouve aisément ce parti pris de dénigrement qui a de tout temps distingué les écrivains catholiques, aussitôt qu'ils parlent des écoles qui ne sont pas dirigées par l'Église. Lamennais a donné l'un des premiers le triste exemple de ces accusations de libertinage et d'impiété dirigées contre l'Université. En cette année même de 1814 à laquelle nous sommes parvenus, il publia un pamphlet violent et haineux où, même après la chute de l'empire, il osait soutenir que l'Université « de toutes les conceptions de Buonaparte, la plus effrayante pour l'homme qui réfléchit, la plus profondément anti-sociale, en un mot la plus digne de lui » était « l'instrument exécrable d'une politique qui avait l'ignorance et la servilité du

peuple français pour but, en corrompant ses mœurs, en ne lui laissant que l'espoir et le goût de la vie de caserne, en brisant tout esprit de famille, tout sentiment d'honneur et de vertu dans les âmes des enfants livrées à l'enseignement public de la débauche et de l'athéisme ». On voit que les déclamations des pamphlétaires dévoués à l'Église ne sont pas nouvelles; ici encore Lamennais a été un maître qui a laissé de trop nombreux disciples.

Telle était sa passion que, sous la première Restauration, il n'admettait pas qu'il fût possible, même à un gouvernement royaliste, de corriger les vices de l'Université impériale. « Etudier le génie de Buonaparte dans les institutions qu'il forma, c'est sonder les noires profondeurs du crime et chercher la mesure de l'humaine perversité », écrit-il dans son pamphlet. Il semble qu'on ne puisse guère aller plus loin, mais voici ce qu'on lit dans une lettre à l'abbé Jean en date du 6 mars 1815, presque à la veille de la rentrée triomphale de Napoléon échappé de l'île d'Elbe : « Maudites soient la fille et la mère, l'ancienne et la nouvelle Université! Maudits soient les fabricateurs de cette infernale engeance! maudits soient ceux qui l'ont fait naître et qui contribueront à l'élever! Maudits les chefs! Maudits les subalternes! Maudite toute cette infâme canaille! » On peut juger, par ces paroles dignes d'une misérable pitié, à quel besoin F. de La Mennais avait besoin d'un guide et d'un modérateur.

Un instant, l'abbé Jean, qui décidément ne voulait pas quitter sa chère Bretagne ni le vicariat général du diocèse de Saint-Brieuc, eut la pensée de placer son frère sous la direction de Teysseyrre. Ce jeune polytechnicien, après avoir essayé ses forces comme apôtre, en réunissant autour de lui après 1805, dans

l'École même, plus de vingt de ses camarades qu'il avait ramenés à la religion, s'était d'abord affilié à la Congrégation instituée à Paris par le P. Bourdier Delpuits; et bientôt il s'était fait prêtre lui-même, en passant par le séminaire de Saint-Sulpice. Dans un de ses voyages à Paris, l'abbé Jean de La Mennais avait demandé son admission dans la Congrégation du P. Delpuits, et, de retour en Bretagne, il s'était occupé de fonder, pour sa part, deux succursales, l'une à Saint-Malo, l'autre à Rennes, avec le concours de l'abbé Gabriel Bruté, cet ancien interne des hôpitaux de Paris, devenu séminariste sulpicien comme le polytechnicien Teysseyrre, son grand ami. C'est ainsi que l'abbé Jean connut l'abbé Teysseyrre.

Dans la Congrégation et dans le clergé de Paris on entourait l'abbé Teysseyrre d'une considération toute spéciale, à raison de son intelligence vive et ornée et des charmes d'une nature pleine d'onction et de douceur, mais surtout à cause de son origine. Un homme qui avait été élève et même répétiteur à l'École polytechnique! C'était à cette époque pour le clergé une recrue qui n'était pas ordinaire, comme l'on dit aujourd'hui.

Mis en relation avec l'abbé Teysseyrre, F. de La Mennais subit la séduction comme les autres, et laissa prendre à son nouvel ami la plus grande influence sur son esprit et son cœur. Comment s'exerça cette influence, et de quel poids elle pesa, hélas! sur la vie tout entière du chimérique et malheureux Breton? on ne le verra que trop tôt.

Survint tout à coup Buonaparte, comme disait, à la mode royaliste du temps, F. de La Mennais : Buonaparte débarquant au golfe Juan, courant à travers la France, entraînant tout sur son passage, et revenant coucher sans coup férir dans le lit de Louis XVIII

aux Tuileries! L'arrivée subite de l' « homme altéré de crimes » inspira à l'auteur de la *Tradition de l'institution des évêques* et du pamphlet dirigé contre l'Université impériale, les craintes les plus vives, sinon les plus naturelles. Avec son imagination toujours débridée, sa tête se montait vite, et sa résolution fut bientôt prise. Il écrivit à son frère Jean, le 1er avril 1815 :

« Je t'annonce, mon cher Jean, une nouvelle qui te surprendra peut-être; lorsque tu recevras cette lettre, je serai parti pour les colonies. Il m'a semblé que, dans les circonstances présentes, l'auteur de la *Tradition* ne pouvoit sagement demeurer en France. Comme j'ignore combien de temps durera mon absence, j'ai pris le parti de vendre à Ange (M. Blaize, son beau-frère) tout ce que je possède, afin d'emporter de quoi vivre. J'ai mieux aimé lui vendre qu'à un autre, afin que mon bien ne sortît pas de la famille. Ce n'est pas sans regrets que je me sépare de vous tous, mais comme je suis le seul qui puisse avoir quelque chose à craindre, j'ai voulu vous épargner des inquiétudes en m'en allant. Puissions-nous un jour nous revoir! c'est le vœu le plus ardent de mon cœur, qui ne cessera jamais de vous aimer.... Je serai obligé de passer par l'Angleterre, n'y ayant point ici (à Saint-Malo) de navire prêt à partir pour nos colonies. »

## V

F. de La Mennais chez lady Jerningham. — L'abbé Carron devient son père spirituel. — Son amitié pour Henry Moorman. — Il entreprend sa conversion. — Théologie et théocratie de F. de La Mennais. — Il hésite sur sa vocation. — On le fait prêtre malgré lui.

De Saint-Malo, sa ville natale, F. de La Mennais, fuyant les rigueurs de la police impériale, passa dans l'île de Guernesey où, quarante ans plus tard, un autre de nos grands contemporains, Victor Hugo, qui fut à son heure sous la direction spirituelle de l'illustre prêtre, devait vivre dix-neuf années d'un exil glorieux, mais involontaire. Le séjour de Lamennais dans l'île normande ne paraît pas avoir été de longue durée. Il avait hâte d'arriver à Londres, comme pour s'y orienter vers d'autres destinées. On se rappelle que, dès le temps de sa jeunesse, il avait songé à partir pour les colonies, afin d'y conquérir l'indépendance qui accompagne la richesse. Avait-il, en arrivant en Angleterre, la pensée de reprendre ce projet? Il était déjà bien engagé dans les luttes religieuses. Il est plus probable qu'il nourrissait le dessein de porter son ardeur de propagande dans les colonies. Lamennais est un des premiers — en ceci comme en

tout — qui ait aperçu, reconnu et célébré la force d'expansion du catholicisme romain dans les pays du Nouveau-Monde, et particulièrement aux États-Unis. Voyant l'avenir du christianisme singulièrement compromis et entravé en Europe, il opposait dans son esprit la prospérité des missions au sein de la libre Amérique, à la langueur anémiée de l'Église de France sous le régime du Concordat.

« Notre partage à nous, écrivait-il en 1812, est d'assister au lit de mort d'une chrétienté expirante, d'être témoin de ses angoisses et de mêler douloureusement nos sueurs aux sueurs stériles de sa dernière agonie. »

Mais Lamennais était pauvre, et à ce moment de sa vie, il éprouva plus amèrement que jamais toutes les difficultés qui naissent du défaut d'argent. Forcé par la gêne rigoureuse où il se trouvait de se créer des ressources, il dut chercher à donner des leçons pour vivre. Il avait pris le nom assez transparent de Patrick Robertson (fils de Robert) et s'était mis en quête de se procurer un gagne-pain. Muni d'une lettre de recommandation pour lady Jerningham, sœur de lord Stafford, le futur tribun sacerdotal, il se présenta si pauvrement vêtu, et d'un air si humble et si misérable, qu'il fut mal reçu par les domestiques.

Sa mine chétive, sa mise peu soignée étaient telles qu'ayant été un jour invité à dîner dans une famille, les valets, le prenant pour quelque émigré famélique, lui dirent : « On ne donne rien aujourd'hui ». Plus tard, Lamennais aimait à raconter que, le jour de sa première entrevue avec lady Jerningham, il en avait reçu un accueil presque rebutant : il a l'air trop bête ! aurait dit la grande dame anglaise.

Il fut bien heureux de trouver un asile auprès de l'un de ses compatriotes, l'abbé Carron, né à Rennes,

ecclésiastique d'une obligeance égale à ses autres vertus, et qui, émigré lui-même, avait fondé à Kensington un pensionnat pour les filles pauvres des Français émigrés. Cet homme respectable et vénéré offrit à Féli de La Mennais, avec la table et le logement, les fonctions de maître d'étude dans son établissement. Le maître d'étude ne passa guère que sept mois avec le directeur, mais ce fut assez pour enchaîner Lamennais dans les liens de la plus confiante affection et de la plus touchante reconnaissance. En 1818, rendant compte de l'un des ouvrages de l'abbé Carron, les *Vies des Justes*, Lamennais écrivait : « M. l'abbé Carron a donc rendu un véritable service à la religion en publiant les *Vies des Justes*. Elles sont toutes éminemment propres à édifier, à instruire, à faire aimer et bénir la religion. Il en est une qui, si jamais elle est écrite, ne produira pas moins sûrement les mêmes effets. »

A peine la monarchie des Bourbons fut-elle rétablie, après la chute de Napoléon et de la France à Waterloo, que Lamennais désira rentrer. Il était, comme on le sait, passionnément royaliste; mais dans son exil, il n'oublia jamais le respect qu'il devait à la patrie humiliée, abîmée dans les désastres de la défaite, vouée à une inconsolable douleur.

« C'est que la patrie, comme il l'a écrit plus tard dans le *Livre du peuple* en termes magnifiques, c'est la commune mère, l'unité dans laquelle se pénètrent et se confondent les individus isolés; c'est le nom sacré qui exprime la fusion volontaire de tous les intérêts en un seul intérêt, de toutes les vies en une seule vie perpétuellement durable.... A la patrie donc tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, votre cœur, vos bras, vos veilles, et vos biens et votre vie; qui hésite à mourir pour elle, celui-là est infâme à jamais. »

Il souffrit cruellement de cette deuxième invasion étrangère, amenée par la criminelle ambition de l'homme qu'il regardait comme le plus exécrable des tyrans.

« A quels temps, grand Dieu, nous étions réservés! Et l'horizon s'obscurcit tous les jours. Je ne prévois que calamités, révolutions et guerres interminables. L'infâme conduite des alliés n'est pas propre à ranimer l'espérance de tout homme qui voit un peu au delà du moment actuel. Ils travaillent, comme de concert, à détrôner le monarque qu'ils nous ont rapporté sur leurs sanglantes baïonnettes. Cette homme désormais ne peut plus être vu de la nation que comme l'instrument ou le prétexte de sa honte et de ses malheurs. L'acte de son rétablissement a été signé avec le sang français, à la lueur de nos villes et de hos hameaux incendiés. Une armée étrangère peut seule le maintenir sur le trône, et si cette armée reste en France, si le pillage régulièrement organisé continue; en un mot, si l'on nous traite comme Buonaparte a traité l'Espagne, nous n'avons non plus qu'un exemple à suivre, celui des Espagnols, car il n'y a point de maux pour un peuple qui ne soient préférables à la perte de l'honneur et de l'indépendance. »

Comme il ne voulait rentrer en France qu'avec l'abbé Carron, qui méditait d'y transporter son établissement, il n'avait pas encore quitté Londres, au mois de septembre 1815 :

« Mille raisons les plus fortes m'attachent à M. Carron, écrit-il à son frère. Il m'aime comme un fils, je l'aime comme un père, comme un ami, comme l'instrument des desseins de Dieu sur moi. Mon sort désormais est lié au sien; je ne l'abandonnerai jamais, à moins que lui-même ne me montre loin de lui le lieu où Dieu m'appelle. Nous avons un mois de septem-

bre superbe, mais il n'y a point de beau temps, loin de son pays. Je ne saurais penser à la France sans une tristesse profonde, et pourtant je ne fais autre chose du soir au matin. »

Son séjour en Angleterre resta marqué pour lui par deux événements qui ont singulièrement affecté sa vie morale, à la fois dans son intelligence et dans son cœur.

Il se lia d'amitié avec un jeune Anglais, Henry Moorman, dont il fit la connaissance probablement dans le salon de lady Jerningham. Ce jeune homme appartenait par sa naissance à l'Église anglicane, et manifestait le désir de rentrer dans le giron du catholicisme. Lamennais se crut appelé à ramener au bercail cette brebis égarée. Aussi s'attacha-t-il à convertir Henry Moorman avec ce zèle passionné que les catholiques romains déploient dès qu'il s'agit d'un Anglais.

Nulles autres conversions, en effet, ne les touchent davantage que celles des fils de cette Grande-Bretagne, qui fut autrefois appelée l'île des Saints, « des fils de l'Angleterre, dit Montalembert, cette nation souveraine, héritière et rivale de l'ancienne Rome, par l'étendue de sa puissance, la durable majesté de ses institutions, l'énergie de sa politique, la persévérance de ses desseins, de l'Angleterre si longtemps chère et fidèle à l'Église, puis révoltée contre sa mère et au sein de son apostasie comblée de toutes les prospérités humaines ».

Henry Moorman paraît avoir été pour Lamennais un fils spirituel, tendrement préféré. Ce jeune Anglais était de nature humble et douce, plein de confiance et d'abandon. Toutefois, ce n'était pas avec l'agrément de sa famille qu'il se tournait vers le catholicisme romain : on intercepta souvent sa correspon-

dance avec Lamennais. Celui-ci lui écrivit jusqu'à seize lettres consécutives qui, ne parvenant pas à leur adresse, demeurèrent sans réponse. Ces obstacles ne firent qu'irriter le zèle apostolique de Lamennais, qui alla même jusqu'à pousser son jeune néophyte à prendre la fuite, à quitter sa famille, à passer en France, afin d'y consommer son abjuration entre les mains de Teysseyrre à qui il le recommanda. Comme on le pense bien, l'abbé polytechnicien ne s'épargna point, pour s'attacher le jeune protestant par les liens les plus étroits. Non content de le faire catholique romain, il le voulut faire prêtre.

« Oh! cher ami, lui écrivait-il de son style le plus mystique, que de grandes choses viennent de se passer entre vous et N.-S. J.-C.! que de mystères d'amour! Le sacerdoce est véritablement la région des miracles. Je suis curieux de savoir ce que notre bon maître vous aura dit au cœur pour la première fois où, au grand étonnement des anges, il est descendu des cieux, docile à votre voix, pour s'incarner de nouveau entre vos mains sacerdotales. »

Toute cette pieuse aventure finit par la rentrée de Henry Moorman au sein de sa famille qui, avec le sens pratique des Anglais, fit du nouveau converti un simple *chemist*, pharmacien utile à la société. Mais l'amitié exaltée de Lamennais pour Henry Moorman ne finit point pour autant. On les voit l'un et l'autre tout occupés de l'idée de se retrouver, de se réunir, de vivre en commun, liés par une étreinte si forte que la mort seule put les séparer. La mort vint, hélas! pour le pauvre Moorman, plus tôt que l'on ne devait s'y attendre à un âge aussi peu avancé. Lamennais en éprouva une douleur inconsolable, et qui ne finit qu'avec lui.

Telle est du moins l'opinion que semble expri-

mer E.-D. Forgues dans ses *Notes et Souvenirs*. L'éditeur des *Œuvres posthumes* est d'ailleurs le seul biographe de Lamennais qui ait cru devoir attacher à cet épisode de sa vie une importance que les autres écrivains, catholiques ou philosophes, ne paraissent pas lui avoir reconnue. Si E.-D. Forgues a voulu prouver que l'âme de Lamennais, toute pénétrée de tendresse, était ouverte à l'amitié, il y a réussi; mais d'autres preuves abondent, notamment dans la Correspondance qu'il a publiée. L'amitié a été, en effet, l'un des plus grands et des plus nobles sentiments que Lamennais, souvent misanthrope, ait reconnus comme l'apanage privilégié de la nature humaine. Il avait beaucoup lu Montaigne, et l'amitié du grand écrivain gascon pour Étienne de la Boëtie l'avait vivement frappé. Il y revenait sans cesse et ne se lassait pas de conseiller la lecture des pages admirables que Montaigne a consacrées à son ami. Dans un ordre plus mystique, qu'est-ce autre chose qu'un traité de l'amitié, que ce livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* que Lamennais traduisit avec tant d'amour et d'onction et qu'il enrichit de *Réflexions* que l'on considère aujourd'hui comme le meilleur de ses ouvrages et même comme le seul qui soit appelé à lui survivre? Il n'était donc pas bien nécessaire de tant insister sur la liaison de cœur de Lamennais avec Henry Moorman, alors que le biographe avait à parler de l'amitié non moins passionnée que ce grand homme témoigna plus tard à ses jeunes disciples du cénacle de La Chênaie, et notamment à l'abbé Philippe Gerbet et au comte Charles de Montalembert.

Le point le plus intéressant peut-être à noter dans la rencontre inopinée de Lamennais avec Henry Moorman, c'est qu'elle s'est produite au moment précis où la pensée maîtresse de ce puissant esprit s'est révélée

complètement à lui-même, et décida de la direction de toute la première partie de sa carrière.

Ayant à ramener au catholicisme romain un protestant de l'Église anglicane, il lui proposait, avec une logique des plus serrées, toute une série de raisonnements, en forme de sorites, qui mérite d'être rapportée, car c'est la clef de toutes les opinions de Lamennais à cette époque de sa vie.

Il disait à H. Moorman :

« Tout rapport entre les êtres dérive nécessairement de leur nature, car s'il n'en dérivoit pas, ce ne seroit pas un rapport, ce ne seroit rien.

« Donc les rapports entre Dieu et l'homme dérivent de la nature de l'homme et de Dieu.

« Ces rapports constituent ce que j'appelle la religion.

« Mais de lui-même l'homme ne connoît ni la nature de Dieu, ni sa propre nature, l'une et l'autre éternellement inexplicables à sa raison.

« Donc il falloit que Dieu suppléât à son impuissance, en lui révélant ce qu'il étoit nécessaire qu'il connût de sa propre nature et de celle du premier Etre.

« Donc il n'est pas de vraie religion, ou cette religion est révélée.

« La nature de Dieu comme la nature de l'homme étant immuables, les rapports qui en dérivent sont également immuables.

« Donc la religion, qui n'est au fond que l'expression de ces rapports, est immuable comme eux.

« Donc toute religion variable est une religion fausse, puisqu'elle n'a pu varier, sans cesse d'être, à une époque ou à l'autre de ses variations, l'expression des véritables rapports, des rapports nécessaires qui existent entre Dieu et l'homme.

« Donc l'homme ne peut se sauver que dans la

vraie religion, car le salut n'est autre chose qu'une union éternelle avec Dieu, comme la damnation n'est autre chose qu'une éternelle séparation de Dieu.

« Mais Dieu veut sauver tous les hommes; il a donc donné à tous les hommes un moyen suffisant de discerner la vraie religion des religions fausses.

« Quel est ce moyen?

« Selon les protestants, c'est la raison humaine. Dieu, disent-ils, nous a révélé dans les Écritures toutes les vérités nécessaires au salut, et c'est à l'homme de les y chercher et de les y reconnaître.

« Ainsi la raison, reconnue impuissante par elle-même à découvrir ces vérités, en demeure néanmoins l'unique et infaillible juge : c'est bien étrange pour ne pas dire inadmissible, impossible.

« La raison et l'Écriture repoussent le principe de l'examen particulier; il faut chercher une autre règle de foi.

« Il n'y en a pas d'autre que l'autorité, caractère au moyen duquel tous les hommes peuvent aisément discerner la vraie religion de toutes les autres.

« Ce caractère ne peut se trouver que dans la religion catholique.

« Donc on ne peut se sauver hors de la religion catholique. »

Voilà pour la théologie; et voilà, si l'on peut s'exprimer ainsi, le côté religieux du système auquel s'était arrêté Lamennais. Suivons-le dans ses déductions et venons avec lui au côté politique et social. Il continue la série de ses raisonnements :

« Dans l'invariable religion catholique, dit-il, aucun individu ne crée la vérité ou ne la détermine par son jugement, mais il la reçoit sans discussion, d'une autorité toujours vivante et parlante, spirituelle par sa nature et infaillible même humaine-

ment, puisqu'il n'en est point de plus élevée sur la terre.

« Cette autorité toujours vivante et parlante, c'est le Pontife romain, c'est le Pape.

« Point de Pape, point d'Église.

« Point d'Église, point de christianisme.

« Point de christianisme, point de religion, au moins pour tout peuple qui fut chrétien et par conséquent, point de société. »

Le Pape devient ainsi la clef de voûte de la société.

Telle est la théocratie de Lamennais.

Simple, claire, d'une logique rigoureuse, une semblable théorie devait enivrer cet esprit ardent qui n'avait que trop de tendances à pousser ses idées jusqu'aux points extrêmes. Pendant ce temps, son imagination, surexcitée sans doute par cette amitié passionnée que nous lui connaissons, l'emporte vers l'idéal de tout homme qui croit tenir la vérité et qui se sent possédé du désir de la répandre.

Pourtant, ses hésitations n'avaient pas encore cessé. Mais la force de jour en jour croissante de ses convictions religieuses; ses souvenirs de Bretagne où, suivant la remarque de M. Ernest Renan, l'état ecclésiastique est envisagé comme le seul auquel puissent songer ceux qui se vouent aux travaux de la pensée; les adjurations pressantes de son frère Jean et peut-être aussi les revers de fortune que sa famille avaient éprouvés et dont elle ne se relevait pas; enfin, la douce influence de l'abbé Carron l'inclinaient par degrés vers le sacerdoce. L'abbé Carron avait promis à Jean; il avait promis à Bruté; il avait promis à Teysseyrre de faire de Félicité de La Mennais un prêtre; il voulait tenir ses promesses; il écrivait à Gabriel Bruté : « Reposez-vous sur mon cœur, et bien spécialement sur ma conscience, du sort de ce

bien-aimé Féli; il ne m'échappera pas; l'Église aura ce qui lui appartient. »

Et Lamennais lui-même se sent peu à peu comme engagé; il va même jusqu'à se plaindre d'avoir différé si longtemps d'entrer au service de Dieu, pour réparer ce qu'il appelle ses fautes et ses crimes; il écrit à son frère, à la fin d'août 1815 :

« Me voici donc maintenant, grâce à mon bon et tendre père (l'abbé Carron), irrévocablement décidé. Jamais je ne serois sorti de moi-même, de mes éternelles irrésolutions; mais Dieu m'avoit préparé en ce pays le secours dont j'avois besoin; sa Providence, par un enchaînement de grâces admirables, m'a conduit au terme où elle m'attendoit; pleine d'amour pour un enfant rebelle, pour le plus indigne des pécheurs, elle m'arrache à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à ce fantôme de repos que je m'épuisois à poursuivre, et m'amène aux pieds de son ministre pour y confesser mes égarements et m'y déclarer ses volontés. Gloire à Dieu, à son ineffable tendresse, à son incompréhensible bonté, à cet amour adorable qui, entre toutes ses créatures, lui fait choisir la plus indigne pour en faire un ministre de son Église, pour l'associer au sacerdoce de son Fils! Mais honte, confusion, humiliation profonde au misérable qui a si longtemps fui devant son divin Maître, et avec une si horrible fascination s'est refusé au bonheur de le servir! Hélas! en ce moment même, je ne le sens que trop, si ma volonté tout entière n'étoit pas entre les mains de mon père bien-aimé, si ses conseils ne me soutenoient pas, si je n'étois pas complètement résolu à obéir sans hésiter à des ordres salutaires, oui, en ce moment même, je retomberois dans mes premières incertitudes, et dans l'abîme sans fond d'où sa main charitable m'a retiré. Combien cependant

n'est-il pas pressant que je répare tant d'années perdues, et plus que perdues, puisqu'elles ont été remplies des plus horribles offenses contre ce même Dieu qui m'appelle à lui avec une si touchante bonté. »

Lamennais quitta l'Angleterre et revint à Paris en novembre 1815. Une des premières personnes qu'il revit, ce fut l'abbé Teysseyrre, qui tout de suite le mit à la théologie, se réservant de le faire entrer à Saint-Sulpice. Il se sentait peu de goût pour la métaphysique sacrée. « Le temps est court, il faut le ménager », disait-il. C'étaient là de singulières dispositions que des directeurs plus sages et plus prudents que les abbés Carron et Teysseyrre auraient certainement remarquées. Lamennais écrivait même à sa sœur, Mme Ange Blaize, à la date du 14 décembre 1815, une lettre qui prouve que ses irrésolutions étaient loin d'être vaincues :

« Ce n'est sûrement pas mon goût que j'ai écouté en me décidant à reprendre l'état ecclésiastique, mais enfin, il faut tâcher de mettre à profit pour le ciel cette vie si courte. Ce qu'on donne à Dieu est bien peu de chose, rien du tout, et la récompense est infinie. C'est samedi que commence la retraite! Elle durera huit jours. Je la ferai à Saint-Sulpice. »

Le 21 décembre, il reçut le sous-diaconat. « Cette démarche m'a prodigieusement coûté, écrit-il, Dieu veuille en retirer sa gloire! » Et en même temps, par une contradiction extraordinaire, il se déclarait prêt à procurer la gloire de Dieu, en servant l'Église dans le clergé séculier ou régulier, c'est-à-dire dans la Compagnie de Jésus. Au cours de l'année 1815 si féconde pour lui en événements mémorables, F. de La Mennais eut un instant la pensée de se faire jésuite. Dans son livre des *Réflexions sur l'état de l'Église* il avait

parlé de la célèbre Compagnie, alors proscrite, en termes élogieux, rappelant ses services et répétant, après de Bonald, qu'elle ne serait jamais remplacée que par elle-même. L'abbé Jean n'aurait pas vu avec trop de déplaisir son frère s'engager dans la milice de Loyola, ni l'abbé Teysseyrre non plus : tous les deux comptaient sur la forte discipline des *Exercices spirituels* pour assouplir et dompter cette nature irascible, tempêtueuse et indépendante! Mais dans cette résolution à prendre et qui, semble-t-il, devait tant coûter à son caractère ombrageux Lamennais ne voyait qu'une voie ouverte au libre cours de sa ferveur religieuse. Las du monde et de la vie, il espérait trouver la paix au fond d'un monastère. « Les asiles semblent faits pour moi. Je n'aurai de paix que quand je pourrai dire : *aufugi fugiens et mansi in solitudine.* » Plus tard, au plus fort de la crise la plus douloureuse de sa vie, il se retrouvait dans le même ordre d'idées, en visitant le couvent des Camaldules à Mondragone :

« Nous concevons très bien, écrit-il dans les *Affaires de Rome*, le genre d'attraits qu'a pour certaines âmes, fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, cette existence solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil? qui n'a pas, plus d'une fois, tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos en un coin de la forêt, ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel? »

Mais à ce moment l'esprit nouveau a passé sur lui, et Lamennais retrouve à son tour, sous sa plume d'or, la grande pensée qui anima l'existence entière de Voltaire :

« Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme : il est né pour l'action; il a sa tâche qu'il

doit accomplir. Qu'importe qu'elle soit rude, n'est-ce pas à l'amour qu'elle est proposée? »

Le P. Mercier, dans la *Revue* des PP. Jésuites, n'hésite pas à faire application à son Institut, de ces dernières paroles de Lamennais, écrites en un temps où l'auteur avait rompu avec ceux qui s'appellent eux-mêmes les rameurs de la barque de Saint-Pierre et qu'il appelait, après les avoir vus monter la garde autour du Vatican, « les grenadiers de la folie ». Il est clair que l'auteur des *Affaires de Rome* entendait l'action dans la vie tout autrement que le Jésuite et que, s'il avait dit comme lui : *amor ubi est, labor non sentitur*, il n'entendait plus travailler à la même tâche. Quoi qu'il en soit, le projet de F. de La Mennais qui souriait à ses amis, n'eut pas même un commencement d'exécution. Il eût fallu débuter par un noviciat au *Gesù* de Rome; Lamennais demeura à Paris sans faire de théologie. Il est trop évident qu'il allait à la prêtrise, beaucoup plus par entraînement irréfléchi que par vocation sacerdotale.

L'abbé Carron, qui le voyait repris de ses tristesses, lui écrivait :

« Mon bon ami, je suis inquiet de votre santé qui nous est si chère, mais je le suis encore plus de l'état actuel de votre âme. Je ne saurais trop vous dire, mon cher fils : Paix, confiance, abandon à la volonté divine; douce assurance du secours du ciel, souvenir précieux des promesses que nous a faites le Père céleste. Vous êtes, mon ami, présent devant Dieu, à tous les moments, et je le conjure de vous combler de sa grâce. »

Deux mois après, l'accès semble passé et la souffrance de l'âme calmée; mais le pieux et candide directeur, redoutant toujours l'effet dangereux de ces mélancolies, lui écrit encore pour le soutenir,

le consoler, l'exhorter, le fortifier dans sa résolution.

« Que votre lettre m'a fait de bien, mon tendre fils! comme elle m'a fait verser de douces larmes! Je bénis de toute mon âme notre cher et divin maître des dispositions qu'il met en votre âme, et je le conjure de les y conserver.... Il n'y a pas eu de jour, je dirai mieux de moment depuis votre départ (F. de La Mennais était retourné en Bretagne) où je n'aie prié de toute mon âme pour mon bien-aimé fils en Jésus-Christ.... Pourquoi, mon Féli, cette vilaine mélancolie? Est-ce que la vie du bon chrétien n'est pas comme un festin continuel? Est-ce que le souvenir de Dieu ne nous donne pas de la joie? *Memor fui Dei, et delectatus sum.* »

Et puis on appelle à la rescousse, qui? l'abbé Teysseyrre lui-même, le mathématicien devenu mystique. C'est lui qui verse, non pas le baume dans la plaie, mais l'huile sur le feu.

« J'adore, cher ami, écrit Teysseyrre, à la date du 27 février 1816, les desseins de miséricorde du Seigneur sur votre âme. Je vous félicite de ce qu'il vous prive de tout bonheur en ce monde, en sorte que vous n'éprouviez pas même la douceur de son amour, et que vous ne ressentiez pas même la gloire du sacerdoce. Vous allez à l'ordination comme une victime au sacrifice. Le saint autel est dépouillé pour vous de ses ornements, le calice enivrant a perdu ses délices, et, nu, vous embrassez et suivez la croix toute nue. *Nudus nudam crucem sequor.* Qu'avez-vous donc fait au Père céleste pour qu'il daigne ainsi vous traiter comme son fils bien-aimé? Par où avez-vous mérité ce partage qui fut l'objet des vœux des plus grandes âmes? Hélas! pauvres êtres imparfaits que nous sommes, nous avons célébré notre première

messe sur le Thabor; pour vous, il vous sera donné de la célébrer sur le Calvaire. Votre âme y sera peut-être comme celle de Jésus dans l'agonie, triste jusqu'à la mort. »

Le 8 juin suivant, l'abbé Jean écrivait à Bruté :

« Féli a été fait diacre à Saint-Brieuc dans la première semaine de carême, et il a été ordonné prètre à Vannes, quinze jours après, le 9 mars. Il lui a singulièrement coûté pour prendre sa dernière résolution. M. Carron d'un côté, moi de l'autre, l'avons entraîné; mais sa pauvre âme est encore ébranlée de ce coup. »

La victime était montée à l'autel et le sacrifice était consommé.

Ce dernier pas franchi, Félicité de La Mennais avait quitté le siècle où il ne devait rentrer que dix-sept années plus tard, dix-sept années remplies de travail et de gloire, d'épreuves et de luttes, de tourments et d'orages. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il se hâta d'accourir auprès de l'abbé Carron, pour se replacer sous sa direction spirituelle. Il dit sa première messe aux Feuillantines, au milieu de ces femmes de tous rangs et de tous âges que l'abbé Carron avait rassemblées, à son retour d'exil, et dont Lamennais s'habitua peu à peu à faire sa société habituelle.

Il fut longtemps à la dire.

Un des assistants, M. Ange Carron, rapporta plus tard à son neveu, M. Jules Carron, que le malheureux officiant était d'une pâleur livide et qu'à un moment son visage parut se couvrir d'une sueur froide.

Est-ce à cette angoisse douloureuse que Lamennais faisait un jour allusion, quand, dans un moment d'épreuve, il dit à l'un de ses premiers disciples, l'abbé de Salinis, mort depuis archevêque d'Auch : « Vous savez que je ne suis pas crédule, mais je puis vous assurer que ce qui m'arrive ne me surprend pas. Le

jour où je dis ma première messe, j'entendis très distinctement une voix intérieure qui me disait : Je t'appelle à porter ma croix, rien que ma croix, ne l'oublie pas. » Les écrivains catholiques ont voulu voir dans ces paroles de visionnaire un avertissement d'en haut. Hélas! Pourquoi le ciel n'a-t-il point averti ceux qui ont poussé Félicité de La Mennais vers un état qui ne devait pas être le sien?

Il n'y a plus à douter, en effet, que la vocation de Lamennais n'ait été surprise par le zèle trop indiscret de ceux à qui il avait donné sa confiance. Il ne se sentait pas né pour être prêtre, et il a résisté à le devenir aussi longtemps que les forces de sa pauvre âme troublée le lui ont permis. Qui s'étonnerait donc maintenant que, trouvant l'occasion de libérer cette âme rivée à un joug si obstinément imposé à sa faiblesse, il ait brisé sa chaîne et rompu ses engagements avec une Église qui le condamnait sans l'entendre? Qui pourrait le blâmer, et qui se refuserait à le plaindre? Certes les intentions de personne ne sont à incriminer ici, ni celles de Teysseyrre, ni celles de Carron, encore moins celles de l'entêté Breton que fut Jean de La Mennais, et qui, prêtre lui-même, croyait, en l'entraînant dans le sacerdoce, assurer l'avenir matériel de son frère en ce monde en même temps que son salut éternel dans l'autre. Mais n'est-ce pas le cas de répéter avec saint Paul : *Spiritus flat ubi vult* : L'inspiration divine a fait défaut à tous ceux qui se sont mêlés de cette affaire. Sans doute à cette époque F. de La Mennais n'avait pas encore donné les preuves du génie que sa destinée l'appelait à mettre au service de l'Église; si on le fit prêtre, c'est qu'il avait déjà montré un talent vigoureux dont on jugea bon de s'emparer pour la plus grande gloire de la religion. Mais le talent, le génie

même ne sont pas des marques de vocation certaine, et, si l'on suit bien l'Église dans ses traditions comme dans sa doctrine, il est des talents qu'il faut savoir tenir éloignés du sacerdoce. Qui ne savait, parmi ceux qui l'avaient approché, que F. de La Mennais était né avec un esprit plus puissant que juste, avec une imagination rebelle, dans son extraordinaire essor, à toute règle comme à toute contrainte, avec un tempérament débile et porté à cette noire mélancolie qui accompagne presque toujours une santé chancelante, avec une prédisposition marquée à la tristesse, à la misanthropie, à l'amer dégoût des hommes et des choses? Ce ne sont pas là les caractères du vrai prêtre tel que le veut l'Église, du prêtre humble, de sens rassis, d'humeur douce, paisible et toujours égale, et surtout d'un cœur plein de cette allégresse qui porte au dévouement et à la charité.

Une grave erreur fut ainsi commise, et par des gens de foi, par des prêtres catholiques. Ne semble-t-il pas qu'il y ait là pour l'Église, et pour tous ceux qui trop souvent parlent en son nom, toutes raisons de montrer plus de réserve et moins d'arrogance dans les anathèmes que l'on jette à la mémoire d'un homme qui a tant souffert à cause de l'Église et pour elle?

Peu de temps s'écoula dans cette fatale année 1816, avant que F. de La Mennais ressentît le besoin de s'expliquer à cœur ouvert avec son frère Jean sur sa situation morale, si douloureuse. En post-scriptum d'une lettre que lui adressait l'abbé Carron, il lui écrivit:

« Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentiments, je crois pouvoir et devoir m'expliquer avec toi une fois pour toutes. Je ne suis et ne puis qu'être désormais extraordinairement malheureux. Qu'on raisonne là-dessus tant qu'on voudra, qu'on s'alambique l'esprit pour

me prouver qu'il n'en est rien ou qu'il ne tient qu'à moi qu'il en soit autrement, il n'est pas fort difficile de croire qu'on ne réussira pas sans peine à me persuader un fait personnel contre l'évidence que je sens. Toutes les conclusions que je puis recevoir se bornent donc au conseil banal de faire de nécessité vertu.... Je n'aspire qu'à l'oubli dans tous les sens, et plût à Dieu que je pusse m'oublier moi-même. La seule manière de me servir véritablement est de ne s'occuper de moi en aucune façon. Je ne tracasse personne; qu'on me laisse en repos de mon côté; ce n'est pas trop exiger, je pense. Il suit de tout cela qu'il n'y a point de correspondance qui ne me soit à charge. Écrire m'ennuie mortellement et, de tout ce qu'on peut me marquer, rien ne m'intéresse. Le mieux est donc de part et d'autre de s'en tenir au strict nécessaire en fait de lettres. J'ai trente-quatre ans écoulés, j'ai vu la vie sous tous ses aspects, et ne saurois dorénavant être la dupe des illusions dont on essayeroit de me bercer encore. Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit, il y a des destins inévitables; mais si j'avois été moins confiant ou moins faible, ma position seroit différente. Enfin, elle est ce qu'elle est, et tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne, heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil. »

Par cette lettre qui contient toute son âme, F. de La Mennais se reprend tout entier, avec toute l'âpre énergie qui était le fond de son caractère; mais cette lettre laisse voir aussi à quel point il se sentait à la fois diminué et blessé. Ce sont là les révélations dont parle M. Foisset dans la *Vie du R. P. Lacordaire* et qui ont appris à cet écrivain, autrefois disciple lui-même

de Lamennais, qu'aux approches de l'ordination des scrupules terribles avaient agité son âme. « Suivant moi, dit M. Foisset, il n'y a aucune induction à tirer de cette crise passagère ; beaucoup d'excellents prêtres ont passé par là. Lamennais a reçu le sous-diaconat à trente-trois ans, la prêtrise à trente-quatre. Longtemps il a été un bon prêtre. » Ces quelques mots, d'une étrange dureté, ne font-ils pas frémir? Serait-il vrai que nombre de prêtres à la veille de la redoutable épreuve de l'ordination, fussent exposés à de pareilles angoisses, à d'aussi intolérables tourments? Ah! qu'une telle pensée doit inspirer de prudence à ceux qui font des prêtres, aux pères de famille qui les donnent aux séminaires comme aux évêques qui les y reçoivent! Et quelle sympathique pitié ne doivent pas inspirer à leur tour les infortunées victimes des fausses vocations!

F. de La Mennais demanda au travail les seules consolations qu'il pût trouver désormais. S'il écrivait à sa sœur, Mme Blaize, pour lui parler de détails de ménage poussés parfois jusqu'à la minutie, il écrivait à son père, en homme de courage qui a pris sa résolution.

« La chose la plus essentielle est de mettre sa conscience à l'abri. Il n'y a que cela de solide et de durable. Tout le reste passe, et bien tristement, et bien vite. Plus je vis et plus je réfléchis, plus je me confirme dans la conviction qu'il n'existe ici-bas de sagesse et de bonheur que dans un christianisme pratique. Hors de là, je ne vois que folie et misère sans ressource. J'espère rendre ceci sensible pour tout homme de bonne foi dans un ouvrage auquel je travaille depuis un an. »

Cet ouvrage, c'était le livre de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

# LIVRE II

## L'ABBÉ DE LA MENNAIS DANS L'ÉGLISE

---

### I

*L'Essai sur l'Indifférence en matière de religion.*

Ce livre qui a fait sa gloire, l'abbé de La Mennais le portait depuis longtemps dans sa pensée; mais avant d'être donné à la France et à l'Europe qu'il frappa d'étonnement et d'admiration, ce livre changea plusieurs fois de caractère. Après avoir eu pour la polémique religieuse un goût très marqué et que l'abbé Carron ne cessait d'exciter, l'abbé de La Mennais s'était tout à coup refroidi. Il calculait toutes les difficultés de l'entreprise matérielle d'une feuille catholique; il voyait surtout qu'un bon article de journal ne s'écrit pas avec la facilité d'une lettre, mais demande du temps et cause de la fatigue, les idées ne se présentant pas toujours à l'esprit du journaliste ni à point nommé ni à heure fixe.

C'est alors qu'il commença de s'appliquer « à un ouvrage de quelque étendue » ou bien « aux œuvres

d'une charité active ». On sait d'ailleurs que cet écrivain de génie, que l'on se plaît à représenter comme un monstre d'orgueil, doutait de son talent et souffrait mille maux à écrire. Néanmoins, il lui semblait qu'il y avait beaucoup à tenter dans les voies nouvelles d'une apologétique du christianisme différente de l'ancienne. Bien que fort attaché aux idées les plus rétrogrades, l'abbé de La Mennais était novateur par tempérament. Trois hommes diversement illustres étaient alors en possession de défendre la religion : M. de Bonald, esprit élevé et puissant, mais trop métaphysicien; M. de Maistre, écrivain original, vigoureux et d'une éloquence saisissante, mais peu connu, peu lu, et qui d'ailleurs à cette époque n'avait pas encore publié son grand livre *du Pape*; et enfin M. de Chateaubriand dont le *Génie du christianisme*, coïncidant avec le Concordat et le rétablissement du catholicisme en France, avait été pour les âmes pieuses, après la tempête révolutionnaire, un cordial si réconfortant et si généreux qu'il en était sorti comme une véritable renaissance religieuse. Toutefois, sous la Restauration, même après la publication des *Martyrs*, ce poème chrétien qui n'était pour ainsi dire que l'application pratique des principes et des idées du *Génie du christianisme*, le grand livre de M. de Chateaubriand paraissait avoir perdu quelque chose de son empire; il ravissait toujours les imaginations, mais il n'entraînait plus les esprits. Félicité de La Mennais méditait de donner aux chrétiens de son temps un autre livre qu'il eût appelé l'*Esprit du christianisme*, et qui devait être pour l'intelligence et la raison ce que le *Génie du christianisme* avait été pour le cœur.

Il s'ouvrit de ce projet avec ses confidents habituels, son frère l'abbé Jean, et ses amis, les abbés

Gabriel Bruté, Carron et Teysseyrre. Le biographe de ce dernier ecclésiastique, M. l'abbé Paguelle de Follenoy, va même jusqu'à prétendre que ce fut l'abbé Teysseyrre qui donna à Lamennais l'idée et le plan de cet ouvrage. C'était un travail très vaste et qui exigeait plusieurs années d'application : il s'agissait de composer un livre dans lequel les erreurs contemporaines seraient réfutées et les bases rationnelles de la vraie religion solidement établies. M. l'abbé de Follenoy veut bien dire que Teysseyrre comptait sur la puissance et la grandeur du style de Lamennais pour confondre l'incrédulité et pour réfuter J.-J. Rousseau, cette dangereuse sirène qui attirait à elle tant de jeunes âmes séduites par son génie d'écrivain. Teysseyrre ne manquait pas de coup d'œil; mais à conclure de là que c'est l'abbé polytechnicien qui a conçu le plan de l'*Esprit du christianisme*, rassemblé les notes et documents, et poursuivi de déductions en déductions les idées qui forment le fond du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, le seul auquel Teysseyrre aurait pu travailler, car il mourut en 1818, il y a loin. La distance est si grande que le biographe de l'abbé Teysseyrre aurait dû peut-être y regarder à deux fois avant de la franchir. Mais on doit pardonner beaucoup à un auteur passionnément épris de son sujet. M. l'abbé Paguelle de Follenoy, supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, découvre Lamennais pour couvrir Teysseyrre : c'est péché véniel, car Teysseyrre, malgré ses vertus et ses mérites, est resté presque inconnu, tandis que Lamennais, en dépit de ses erreurs et de ses fautes et à l'encontre de ses adversaires, n'a cessé de grandir dans l'histoire politique et sociale comme dans la littérature religieuse de son siècle.

« Je voudrois faire mon *Esprit du christianisme*, écrivait en 1814 Féli de La Mennais à son frère Jean; en d'autres mains, ce seroit un bien bel ouvrage. Mon travail n'empêcheroit pas que tu ne commençasses à préparer les matériaux de l'histoire ecclésiastique dont j'ai le plan dans la tête. » On sait que ce dernier ouvrage a été entrepris et mené à bonne fin par un des disciples de La Chênaie, l'abbé Rohrbacher, qui l'entreprit sous les yeux mêmes de Lamennais et qui l'exécuta selon le plan tracé par le maître.

Quant à l'*Esprit du christianisme*, il fut définitivement abandonné après la publication du premier volume de cet autre livre, qui prit le nom désormais glorieux d'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* et qui parut vers la fin de l'année 1817. Le premier volume seul fut donné au public, et bien avant que les autres fussent seulement commencés.

« Les circonstances, dit l'abbé de La Mennais dans l'*Avertissement* de la première édition, ont déterminé à publier séparément ce premier volume, car dans ce *siècle des lumières*, tout est de circonstance, les doctrines, les mœurs, les gouvernements même, et les lois; et les réflexions de la veille sont rarement applicables le lendemain. Quand tout étoit stable, les livres arrivoient toujours à temps. Aujourd'hui, il faut se hâter, parce que la société elle-même se hâte d'accomplir ses destins; il faut se presser de parler de vérité, d'ordre, de religion aux peuples, de peur de ressembler au médecin qui disserteroit sur la vie près d'un tombeau. »

Ce premier volume fut mis en vente sous le voile de l'anonyme; la couverture ne portait pas le nom de l'auteur; les journaux gardèrent le plus profond silence sur cette œuvre, qui traitait d'un sujet si austère, et

qui était d'ailleurs inachevée, si bien que M. de Féletz, rendant compte dans le *Journal des Débats* de la seconde édition, put dire que, présentant au public un livre dont personne n'avait parlé, il révélait à la fois et l'ouvrage et l'auteur. Mais, comme on le voit, le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* n'en avait pas moins fait son chemin. Ce fut bientôt une acclamation universelle. Au sein d'une véritable léthargie de la foi chrétienne et de la pensée philosophique, une voix venait de s'élever tout à coup avec une force et un éclat extraordinaires : âcre dans son éloquente ironie, violente dans ses invectives, irrésistible par l'ascendant d'une dialectique tour à tour forte et subtile et par les charmes d'une imagination à la fois séduisante et dominatrice. Cette voix était celle d'un prêtre, la veille encore inconnu, et qui, le lendemain, parut investi dans l'Église d'une puissance égale à celle de Bossuet. Enfin, il y avait donc un prêtre qui sût écrire! Tout le clergé de France, et particulièrement le jeune clergé, celui des presbytères de village comme celui des grandes paroisses des villes les plus populeuses, tressaillit de joie et d'espérance, à la vue de ce champion qui descendait dans la lice, armé comme personne ne l'avait été depuis la mort du grand évêque de Meaux, et à qui l'on donna bientôt comme à Bossuet, ainsi qu'avait fait La Bruyère en pleine Académie française, le titre de dernier des Pères de l'Église.

Que pensait l'abbé de Lamennais, celui que l'on devait appeler, pendant plus de quinze ans, « le pieux auteur de l'*Essai sur l'indifférence* », de tout ce fracas d'éloges? « Je sens combien tout cela est exagéré, écrivait-il à son frère. Dis-moi franchement ton opinion, elle ne sera certainement pas plus sévère que la mienne. » Au milieu des cris d'enthousiasme qui

retentissent de toutes parts, il regrette le bonheur qui suit l'obscurité, la perte du repos, du seul vrai bien. Les suffrages flatteurs lui arrivent de tous côtés. Mais qu'est-ce que tout cela, dit-il encore, des mots, et rien de plus. Il ne se glorifie pas de cette domination qu'il exerce sur les esprits; « c'est le propre des imaginations fortes, et on dit que j'en ai. Je me trouverois bien mieux loué par une seule conversion. » Telle était à cette époque l'âme de l'abbé de La Mennais : qui oserait l'accuser d'orgueil?

On n'y a pas manqué, cependant.

Il demandait à son frère de lui faire connaître son opinion. Cette opinion, nous la connaissons par une lettre de Jean de La Mennais à Gabriel Bruté. « Livre excellent, lui écrit-il, livre admirable, qui finit toutes nos controverses avec les philosophes, comme les ouvrages de Bossuet avaient fini celles de son temps; c'est un coup de massue donné d'un bras vigoureux, sur la tête de nos sages. Aussi frémissent-ils de colère, et jettent-ils de beaux cris. Quoi qu'il en soit, la première édition est vendue; la seconde le sera bientôt. Il semble que cette malheureuse France qu'on croyait perdue, soit affamée de religion. »

Le comte Joseph de Maistre, après avoir lu le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, et y avoir remarqué « des pensées fortes et profondes, de grandes vues », après y avoir trouvé, dans un style parfaitement adapté au sujet, la « rondeur » de Cicéron et la « pointe » de Sénèque, avait résumé son jugement en un mot qui avait fait grande fortune : « Ce fut, dit-il, un tremblement de terre sous un ciel de plomb ».

Parmi les philosophes, il y eut d'abord, à ce qu'il semble, comme un émoi véritable, dont ils ne tardèrent pas à se remettre, « les uns prenant, selon

la remarque de Sainte-Beuve, l'abbé de La Mennais pour un converti effervescent qui voulait faire du bruit; les autres, interprétant son livre comme un retour fougueux après une jeunesse orageuse. » Dans le haut monde politique, on n'admit pas aisément qu'un simple prêtre parlât sur ce ton aux puissances et qu'il se posât plus haut qu'elles avec une pareille audace. Pendant ce temps-là, le vieil épiscopat français se morfondait dans ses palais épiscopaux, se contentant de maudire la Révolution qui engendrait de semblables nouveautés.

Les premiers qui, dans l'Église, jetèrent un cri d'alarme furent les Jésuites.

Bien que l'abbé de La Mennais adoptât sur bien des points leurs opinions et leurs doctrines, il leur apparut comme un auxiliaire solitaire et indiscipliné, qui échappait à leur direction et qui les éclipsait par son génie; non contents de lui témoigner peu de bienveillance, jamais leur défiance ne se rendormit; et, dès ce jour, ils le comptèrent parmi ceux que l'esprit de leur Institut les appelle à combattre avec la plus grande énergie. La prudente compagnie de Saint-Sulpice ne se montra pas moins circonspecte.

Toutefois la vaillance et la résolution que l'abbé de La Mennais montra dans son attaque offensive à l'incrédulité firent reconnaître à l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, dont les conférences à Notre-Dame, pourtant si admirées en ce temps-là, semblèrent désormais bien pâles, qu'un grand défenseur était né pour l'Église : « En voilà un, dit-il, qui va nécessairement grandir, pendant que moi je diminuerai : *illum necesse est crescere, me autem minui*. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Cet homme-là possède un genre d'éloquence qui réveillerait un mort! »

Ce qu'il y eut peut-être de plus curieux dans la

destinée du livre de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, c'est que la pensée principale de l'auteur n'en fut pas tout d'abord comprise. On a fait souvent à l'abbé de La Mennais un grand mérite d'avoir découvert et mis en lumière que le plus grand mal dont puisse souffrir la religion, c'est l'indifférence qu'on lui témoigne; et, par indifférence, on entend généralement l'état d'esprit de ceux qui n'ont aucune opinion dogmatique sur les questions religieuses ou qui, en ayant une, se conduisent dans la vie pratique comme s'ils n'avaient aucune croyance, ou enfin qui pratiquent leur religion, quand ils la pratiquent, sans aucune ferveur, mais par convenance sociale, par respect du « comme il faut » et pour ne point se ranger parmi les mécréants de basse qualité. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Pascal et Bossuet avaient reconnu, combattu, flétri ces différentes sortes d'indifférence dont étaient affectés à leurs yeux ceux que l'on appelait alors du nom d' « esprits forts ». L'abbé de Lamennais les combat à son tour, et presque tout le premier volume de son livre est consacré à démontrer l'importance de religion par rapport à l'homme et par rapport à a société.

Mais ce n'est pas là sa thèse véritable.

Ce n'est pas tant à l'indifférence pratique des hommes qui vivent en dehors de la religion sans y croire ou même sans y penser, qu'à l'indifférence dogmatique de ceux qui, tout en ayant une religion, professent l'indifférence sur les dogmes essentiels, sur les vérités qui constituent la religion. Que l'on se reporte à la série de raisonnements proposés par Lamennais à cet Anglais protestant qu'il voulait convertir, et l'on se rendra aisément compte que ce qu'il avait le plus à cœur de prouver, c'est qu'il ne

peut y avoir de religion vraie que celle qui est confiée à la garde d'une autorité absolument et nécessairement infaillible, c'est-à-dire le catholicisme romain. Il y a donc des hommes qui peuvent considérer la religion comme utile, et même comme avantageuse aussi bien à l'homme qu'à la société, et qui, au jugement de l'abbé de Lamennais, n'en sont pas moins des indifférents qu'il faut combattre et ramener, pour peu qu'ils pensent qu'il n'y a pas d'intérêt à connaître et à pratiquer les vérités de foi que la seule religion divinement révélée et infailliblement gardée ordonne de croire. C'est là l'indifférence à laquelle s'attaque l'auteur de l'*Essai*, et c'est celle que le *Syllabus* promulgué par le pape Pie IX, a condamnée sous le nom d'indifférentisme ou de tolérance (*indifferentismus, tolerantismus*). C'est le principe même du monde moderne, en ce qui touche la liberté de conscience, que Lamennais veut réfuter et abolir. La tolérance, en effet, telle que la philosophie du XVIII[e] siècle, confirmée par celle du XIX[e] siècle, la comprend et la définit, consiste à considérer toutes les religions d'un point de vue supérieur à ces religions elles-mêmes, du point de vue de la conscience qui doit rester libre de croire ou de ne pas croire, au sein et sous la protection d'une société qui n'a pas à s'enquérir des croyances religieuses. Pour l'abbé de La Mennais, une pareille doctrine était la plus monstrueuse des erreurs : tolérer Dieu, c'était le plus grand des crimes, l'invention la plus satanique du génie du mal, le fléau le plus terrible qui eût encore été déchaîné sur la terre pour perdre l'humanité.

Et tout de suite, l'abbé de La Mennais passe de la tolérance dogmatique à la tolérance pratique, celle qui résulte de l'application des principes posés par la Révolution française et à laquelle la Restauration elle-

même était dans l'impossibilité de se soustraire et de se dérober. Cette tolérance pratique ne l'indignait pas moins que l'autre, et il croyait avec la sincérité la plus ingénue qu'il appartenait aux gouvernements de guérir les maux de l'indifférence. « L'autorité peut tout, pensait-il, pour le bien comme pour le mal. » On aperçoit ici, dans toute sa force, le principe erroné, qui a classé Lamennais parmi les utopistes du XIX[e] siècle. Jamais il n'y eut d'homme plus étranger au concept de la vraie politique, concept essentiellement relatif. Pour lui, le pouvoir peut tout, et il lui demande tout. Il a tout demandé d'abord au Roi, puis au Pape, et enfin au Peuple : ni le peuple, ni le pape ni le roi, qui n'ont pas la puissance de réaliser un tel rêve, ne se sont trouvés en position de déférer à ses sommations. Il a porté ainsi sa chimère à travers les vicissitudes d'une existence pleine d'égarements, de misères et de fureurs, heureusement rachetés par la plus entière bonne foi et le plus admirable désintéressement.

En démontrant à sa manière, avec autant de logique dans le raisonnement que d'éloquence dans la passion, qu'en dehors de l'Église catholique, la seule autorité infaillible qui ait la garde de la vérité révélée, il ne peut y avoir que doute général et indifférence universelle, l'abbé de Lamennais présentait, aux applaudissements de ses amis et disciples, le catholicisme romain sous la forme la plus hardie et la plus hautaine qu'il eût encore revêtue. Mais ces aveugles admirateurs ne virent pas tout d'abord que, pour avoir raison de ses adversaires, l'auteur de l'*Essai* avait été forcé de faire une autre table rase que celle du grand Descartes, et qu'il avait dû noyer la raison humaine dans le gouffre du scepticisme. Ils ne reconnurent le danger que deux ans plus tard, quand parut

le deuxième volume de l'*Essai sur l'indifférence*, où l'on voit l'abbé de La Mennais à la recherche d'un nouveau principe de certitude. Ce nouveau et sûr principe, il croyait l'avoir découvert dans ce qu'il appelle le sens commun, le consentement universel, la tradition non interrompue du genre humain : c'était l'application de la maxime bien connue dans l'Église depuis saint Vincent de Lérins, *quod ab omnibus, quod ubique, quod semper*.

Comme l'a écrit l'abbé Lacordaire, « des hauteurs de la défense antique de la foi, M. de La Mennais était descendu aux discussions arides de la philosophie. La solution qu'il proposa partagea violemment les esprits. » Aussitôt il y eut une réaction violente contre l'*Essai sur l'indifférence* et son auteur. L'abbé Frayssinous reprit son mot, pour le changer : « C'est un grand écrivain, dit-il, qui n'a pas fait une bonne théologie ». Un autre prêtre, qui a laissé un nom dans l'Église de Paris comme fondateur de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, l'abbé Des Genettes, ecclésiastique d'une rare piété mais d'esprit assez mordant, lança ce trait : « Le malheureux! il ne sait pas son catéchisme. » La vérité est que l'abbé de La Mennais était un théologien des plus médiocres, et que les courts et distraits séjours qu'à diverses reprises il avait faits dans différents séminaires, à Saint-Malo, à Vannes, à Saint-Sulpice même, ne lui avaient pas permis de s'initier bien complètement aux enseignements dogmatiques de l'Église. Aussi dès cette époque, il fut en plein dans l'erreur, aux yeux des vrais maîtres de la science sacrée. Mais sa foi était entière et absolue comme son intelligence même. Il allait droit devant lui, non pas comme un théologien qui argumente ou comme un philosophe qui raisonne, mais comme un apôtre parti pour la

conquête des âmes et qui, pour les mieux entraîner, commence par abattre coûte que coûte tous les sophismes qui les retiennent dans les liens des fausses doctrines.

Il parlait de son second volume, comme du plus important de son livre : « J'y développerai, écrivait-il à Bruté, un nouveau système de défense du christianisme contre tous les incrédules et hérétiques, système extrêmement simple, d'où sortiront des preuves si rigoureuses qu'à moins de renoncer à dire : Je suis, il faudra qu'on dise : *Credo*, jusqu'au bout ».

Il se sentait d'ailleurs encouragé dans la voie où il poussait si hardiment, par les deux écrivains les plus en vue du monde catholique, par le vicomte de Bonald qui lui écrivait, en parlant des réserves faites par Saint-Sulpice, et des attaques des théologiens de la Sorbonne : « Laissez coasser toutes ces grenouilles »; et aussi par Joseph de Maistre qui, tout heureux de se sentir, au point de vue politique, affermi dans son propre système, l'excitait à poursuivre son œuvre, en lui disant : « Ne laissez pas dissiper votre talent. Vous avez reçu de la nature un boulet; n'en faites pas de la dragée. » L'abbé de La Mennais n'avait d'ailleurs pas besoin d'être ainsi aiguillonné. Nulle passion n'était égale à la sienne. Il avait pris conscience de sa force; et, quoique le second volume de l'*Indifférence* eût été accueilli par des applaudissements moins unanimes, il sentait qu'il avait pour lui les jeunes gens et les femmes, et il savait maintenant comment on remue les esprits et les cœurs.

Son paradoxe n'en était pas moins insoutenable. L'abbé de La Mennais ne voulait accepter d'autre critérium de certitude que le consentement du genre humain; mais le genre humain a de tout temps admis les motifs de croire que rejette l'*Essai*, lui objectaient

tout aussitôt les théologiens. Le genre humain lui-même est d'ailleurs récusable, car il est sujet à errer. N'était-il pas dans l'erreur, par exemple, quand, à part les Juifs, il était universellement polythéiste? Polythéiste! répliquait l'abbé de La Mennais, je nie que le monde ait jamais été polythéiste; et là-dessus il écrivait deux volumes pour prouver que les anciens eurent tort de ne pas croire à leur religion, qui n'était que la vraie, l'unique religion révélée, mais défigurée.

Sur quoi P.-J. Proudhon, dans la *Création de l'ordre dans l'humanité*, écrit ces remarques aussi sensées que malicieuses :

« Ce fut une singulière controverse que celle soulevée par M. de La Mennais dans l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Entreprendre de prouver à Cicéron, Brutus, Scipion, Atticus, César, Horace, Virgile, Mécène qu'ils avaient tort de rire de Pluton et des Euménides, de la naissance de Minerve et de l'incarnation de Bacchus; que Cerbère, avec sa triple gueule, pourrait bien les dévorer et qu'il y allait pour eux d'une éternité de peines dans le Tartare, s'ils continuaient à se moquer des augures et des sacrifices, à négliger les ablutions et les féries; tandis qu'ils jouiraient de la vision béatifique dans l'Élysée, s'ils se montraient humbles et fervents adorateurs d'Ammon; qu'un homme raisonnable ne pouvait négliger de si précieux intérêts, et que la chose, toute affaire cessante, devait être au plus tôt examinée : une semblable pensée, dis-je, eût été le comble du délire, si la bonne foi du prêtre n'avait excusé l'écrivain. Que d'érudition, d'éloquence et de chaleur d'âme, quel luxe de raisonnements furent développés dans cette inconcevable dispute! Le sacerdoce fut ému, les libertins tremblèrent, les littérateurs admirèrent le talent de l'orateur, et le monde rit beaucoup. Se pouvait-il

en effet une plus étonnante alliance de la raison et de l'absurde? Et admirez la force des mauvaises influences! Il fallut vingt ans à ce vigoureux génie, pour comprendre qu'un honnête homme pouvait très bien ne pas aller à la messe, jamais ne faire ses pâques, violer les prescriptions de l'Église et mourir sans sacrements dans la plus parfaite sécurité de conscience. Ceux que possède la crainte du diable sont bien possédés. »

L'observation de P.-J. Proudhon est juste, ce fut une singulière controverse. Mais comme le dit M. Foisset : « Telle était la fascination que le génie de l'abbé de La Mennais exerçait sur ses admirateurs que les derniers volumes de l'*Essai sur l'indifférence*, aujourd'hui si généralement abandonnés, leur semblaient tout à fait sans réplique. Il nous en coûtait tant de brûler ce que nous avions adoré! »

Dès ses premières études faites en commun avec son frère, l'abbé de La Mennais s'était convaincu de la nécessité de porter la défense de la Religion sur un autre terrain que celui où se confinaient les apologistes du XVIII[e] siècle. En réalité, son grand ouvrage est une apologie du catholicisme romain, conçue et exécutée d'après ses vues nouvelles :

« Qu'on n'oublie pas, dit-il, que ce livre n'est pas à proprement parler une apologie du christianisme; que, quand après m'avoir lu, on ne seroit pas persuadé de la vérité de la Religion chrétienne, pourvu qu'on soit convaincu de la nécessité d'en faire l'objet d'une étude sérieuse, j'aurai pleinement atteint mon but. Je ne veux, en un mot, qu'éveiller le doute dans l'esprit des indifférents, leur faire sentir qu'un mépris aveugle, que le bon sens désavoue, est un aussi triste gage de sécurité qu'un foible titre à la supériorité d'esprit; et leur montrer qu'à moins d'abjurer la

raison, il faut qu'ils examinent et comparent, avec tout le soin dont ils sont capables, les fondements de la foi et les fondements de l'incrédulité. »

A ce point de vue, la formidable dialectique déployée contre les sectes séparées du catholicisme romain subjuguait et ravissait les fidèles, et l'*Essai sur l'indifférence* reste comme un arsenal rempli d'arguments que l'on retrouve sous la plume des écrivains secondaires du catholicisme. La plupart du temps ils empruntent tout à l'abbé de La Mennais, sans jamais le citer.

Quant à la philosophie proprement dite, elle a profité, elle aussi, des analyses psychologiques si pénétrantes que l'on trouve dans ce livre célèbre. Ainsi, par exemple, si, dans ces derniers temps, les maîtres de la psychologie moderne ont pu construire une théorie de la croyance, qui marque aujourd'hui dans la science par la manière dont elle rend compte de certains états de notre esprit et de certaines dispositions de notre âme, on peut affirmer que les admirables intuitions de l'abbé de La Mennais ne sont pas étrangères à ces vues nouvelles.

Mais c'est surtout dans la littérature religieuse que l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* a laissé une trace profonde. Tous ceux qui, à cette époque, étaient sensibles à la parfaite appropriation du langage au sujet, à la force comme à la magnificence du style, se montrèrent unanimes dans leur admiration.

Dans son cours de la Sorbonne, Villemain, parlant de l'abbé de La Mennais, ne craignait pas de le ranger parmi les grands écrivains, dont la gloire naissante allait remplir le XIX^e^ siècle : « Il est inutile de dire, observait l'éloquent professeur, combien il a de talent, de verve, de vigueur; on ne peut surtout lui refuser

ce talent d'une controverse spirituelle, animée, mordante, telle qu'elle se développe dans les États libres. Plus coloriste que créateur, plus passionné que philosophe, il ne peut cependant être retenu dans les entraves du système qu'il défend, et, en voulant la théocratie et le pouvoir absolu, il est emporté par son génie vers la dissidence et la liberté. » C'était faire preuve pour le temps d'un jugement singulièrement perspicace que de prédire l'évolution à laquelle, par l'entraînement de sa propre intelligence, ne devait pas échapper l'abbé de La Mennais. Mais quand Villemain relève dans l'auteur de l'*Essai* cette verve éloquente, cette vigueur dans l'attaque, cette controverse mordante, pleine de railleries poussées jusqu'à l'invective, il annonce d'avance les écrivains de l'école catholique, ceux qui, sans jamais nommer Lamennais autrement que le réprouvé et l'apostat, lui empruntent les formes de sa polémique, en se gardant bien de les atténuer. C'est l'abbé de La Mennais qui, par ses écrits polémiques sur la religion et la politique, a formé les journalistes soi-disant religieux, ces auteurs, dont quelques-uns sont même devenus évêques et cardinaux, à la fois hardis et violents, qui, se disant engagés au service de Dieu et de son Église, ne s'imposant ni frein ni règle, poussant droit à l'ennemi sans le moindre esprit de mesure et de charité, et semant partout la révolte, ont rempli tout le siècle d'une guerre de plume, faite au nom d'une doctrine toute de mansuétude, de paix et de soumission.

L'influence de M. de La Mennais comme écrivain lui a donc survécu. Plus d'une fois, cette influence a contristé, dans l'Église même, des hommes qui, par leur passé, leurs luttes en commun, leurs souvenirs, étaient plus liés à M. de La Mennais que ceux qui

s'évertuaient à l'imiter : qu'on lise à ce sujet les plaintes et les récriminations du P. Lacordaire, du comte Charles de Montalembert, sans parler de celles du prince Albert de Broglie et de M. de Falloux, à l'adresse de M. Louis Veuillot et de tous les écrivains catholiques qui se sont rattachés de près ou de loin au journal l'*Univers* !

L'abbé de La Mennais a été de la sorte, bien avant le comte de Maistre, le véritable père de l'école ultramontaine. On peut dire que c'est lui qui a donné l'exemple d'être, en religion, plus papiste que le pape et, en politique, d'être plus royaliste que le roi.

En 1821, il écrivait à Joseph de Maistre, qui avait publié son traité *du Pape* :

« Je suis étonné que Rome ait eu tant de peine à comprendre vos magnifiques idées sur le pouvoir pontifical. J'ai vu en France des gens du monde, très étrangers assurément à la théologie, les saisir parfaitement à une première lecture. Notre nation a, je l'oserai dire, cet avantage, que tout ce qui est naturel et vrai entre avec une facilité extrême dans les têtes. S'il m'étoit permis de juger les Romains par les livres qui nous viennent de leur pays, j'aurois quelque penchant à croire qu'ils sont un peu en arrière de la société. On diroit à les lire que rien n'a changé dans le monde depuis un demi-siècle. Ils défendent la religion comme ils l'auroient défendue il y a quarante ans. Ils semblent toujours parler à des gens qui admettroient certaines bases générales, des principes et des faits, qui malheureusement sont bien loin aujourd'hui d'être admis. Aussi ce genre de preuves ne fait-il maintenant aucune impression sur les esprits, comme je suis tous les jours à même de le remarquer. Je connois même plusieurs personnes qui, de chrétiennes qu'elles étoient, sont devenues

incrédules en lisant les apologies de la religion. Ce n'est pas que ces apologies ne soient certainement très solides : elles étoient excellentes pour le temps où elles ont paru, lorsque tout étoit stable et qu'il existoit des idées universellement reçues; mais elles ne répondent ou répondent mal à la raison qui les interroge dans un autre état de société. Il ne faut pas qu'on s'y trompe à Rome : leur méthode traditionnelle, où tout se prouve par des faits et des autorités, est sans doute parfaite en soi, et l'on ne peut ni l'on ne doit l'abandonner; mais elle ne suffit pas, parce qu'on ne la comprend plus : et depuis que la raison s'est déclarée souveraine, il faut aller droit à elle, la saisir sur son trône et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu. »

Cette lettre au comte de Maistre est une des plus importantes qui soient tombées de la plume de Lamennais. Nulle autre ne permet de sonder plus avant dans les plis et replis de sa pensée. Dès 1821, il jugeait déjà Rome avec une singulière hauteur de vues, n'hésitant plus guère à se placer au-dessus de son autorité. Après la publication des derniers volumes de l'*Essai* et surtout du second, l'abbé Carron le conjurait de ne plus rien écrire sur des matières aussi difficiles, sans consulter des théologiens exercés, et avec un esprit de parfaite soumission à l'Église. « Si l'on rejette mes thèses, répondit l'abbé de La Mennais, je ne vois aucun autre moyen de défendre solidement la religion. Au reste, j'ai demandé à Rome d'examiner mon livre : si le jugement m'est désavantageux, je suis décidé à ne plus écrire. » En rapportant ce mot de l'abbé de La Mennais, M. Foisset dit : « Si Rome n'est pas de son avis, l'abbé de La Mennais brisera sa plume. N'est-ce pas précisément ce qu'il dira douze ans plus tard? Le Lamennais de 1832 était

dans celui de 1820. Cela fait trembler. Au fond l'humilité n'était pas là. » Toujours l'accusation d'orgueil! M. Foisset, dont la foi n'a jamais vacillé, en parle bien à son aise! Oublie-t-il, que, d'après le catéchisme, la foi est un don de Dieu, et que l'on ne croit pas ce que l'on veut? Lamennais était trop sincère pour jamais rien écrire qui ne fût dans sa conviction.

Le livre de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* est tombé dans l'oubli, et la beauté de la forme ne l'a pas sauvé du naufrage où il s'est abîmé. On ne lit même plus le premier volume, bien qu'au dire des écrivains catholiques, l'*Introduction* en soit sublime; mais ce n'est plus à l'heure présente qu'un lieu commun. La théorie de la certitude fondée sur le consentement général du genre humain condamnée par la théologie a été reconnue fausse et réfutée par la philosophie. L'apologie du christianisme présentée par l'auteur à grands renforts de textes orientaux, grecs ou latins, a vieilli; elle paraît aujourd'hui ce qu'elle a toujours été, dénuée d'esprit critique. D'ailleurs, la science des religions a fait des progrès inouïs et que Lamennais n'a jamais soupçonnés. Il ne reste donc rien de l'*Essai*, rien excepté son apparition dans le monde religieux, moral et littéraire, qui fut plus qu'un événement, mais une sorte d'ébranlement général des esprits, dont les suites se font encore sentir. L'esprit même de l'*Essai* lui a survécu. Cet esprit persiste, et tous les jours, comme pour les animer, il semble souffler à la face de ceux qui s'occupent des questions contemporaines, aussi bien que des problèmes de l'avenir. L'abbé Teysseyrre avait raison, quand il disait de son jeune ami : « Je ne connais personne capable plus que lui de donner à l'erreur la couleur de la vérité ».

# II

**L'abbé de La Mennais aux Feuillantines. — Ses écrits ascétiques. — *Réflexions sur l'Imitation de J.-C.* — Ses lettres de direction. — Sa polémique de journaliste. — Son premier voyage à Rome.**

A sa rentrée en France, après les Cent-Jours, l'abbé Carron s'était installé dans une maison de l'impasse des Feuillantines, au faubourg Saint-Jacques, et y avait réuni une sorte de communauté dont il était le directeur spirituel, et qui se composait de quelques ecclésiastiques, de vieilles dames jadis ses protégées et ses collaboratrices dans l'exil, enfin de jeunes filles, parentes de ces dernières et dont on faisait l'éducation sous leur surveillance. Pendant les séjours intermittents qu'il faisait à Paris, l'abbé de La Mennais, qui avait lié son existence à celle de l'abbé Carron, vivait et travaillait aux Feuillantines. Il se plaisait au milieu de ce petit groupe de catholiques fervents et de royalistes dévoués, qui ne lui marchandaient ni la tendresse ni l'admiration. Il avait fait venir de Bretagne ses nièces, les filles de sa sœur Mme Blaize, et les avait remises entre les mains de trois pieuses dames, Bretonnes d'origine, Mlles Angélique de Tremereuc, de Villiers et Annette de

Lucinière. Cette dernière, l'abbé de La Mennais l'appelait familièrement Ninette et il paraît l'avoir préférée, parce qu'elle avait gardé avec lui, tout en l'aimant beaucoup, son franc parler, et que, dans sa correspondance, elle se plaisait à le tenir au courant des petites nouvelles, qui défrayaient les conversations de cette espèce de béguinage. Tout ce petit monde vivait dans une honorable pauvreté. L'abbé Carron, dont les services rendus pendant l'émigration avaient été fort appréciés des princes, eut une part assez large aux aumônes royales, aussi longtemps qu'il vécut : Mlles de Lucinière et de Trémereuc touchaient sur la cassette de modiques pensions, l'une de mille, l'autre de huit cents francs, mais sous Charles X ces pensions furent réduites : on voudrait croire que la brouille survenue entre les ministres du roi et l'abbé de La Mennais, que ces respectables personnes continuèrent à aimer, ne fut pour rien dans la disgrâce qui les atteignit.

Après la publication de l'*Essai sur l'indifférence* dont le premier volume fut écrit aux Feuillantines, en leur compagnie et en quelque sorte sous leurs yeux, la renommée bruyante, la gloire dont fut tout à coup enveloppé le nom de l'homme qu'elles regardaient comme un frère, n'étourdirent ni n'éblouirent pas ces dignes femmes, qui donnaient à l'affection et à la piété le meilleur et le plus pur de ce qu'elles avaient dans le cœur. Au reste, cette affection leur était délicatement rendue par l'abbé de La Mennais. Avec ses vieilles et spirituelles commensales, il se montrait plein de bonté, de grâce, de douceur et de gaîté; les lettres qu'il leur écrivait, lors de ses absences, et qui ont été connues seulement après sa mort, ont révélé un Lamennais tendre, enjoué, spirituel, animé surtout du désir touchant de procurer quelque joie

à ceux qu'il aime. Jamais bien certainement les dames des Feuillantines n'ont su que ce livre de l'*Essai* qui leur inspirait une si naïve et si sincère admiration, son auteur aussi malheureux qu'éloquent l'écrivait avec amertume et comme à contre-cœur. « Pour moi, écrivait-il, je ne fais qu'un mauvais livre; je ne prends jamais la plume, pour y ajouter quelques lignes, sans éprouver un dégoût et des angoisses inexprimables. » La sombre imagination de l'abbé de La Mennais le portait à voir l'avenir tout rempli de désastres et de catastrophes « On ne peut humainement prévoir, disait-il, que de nouvelles calamités, tout se prépare pour une crise, le fleuve approche du Niagara; heureux s'il rencontre au-dessous un lit tranquille; mais nul ne vit jamais les pays qu'il doit traverser. »

Telle fut la disposition maîtresse de son âme, d'un bout à l'autre de sa vie.

Ayant jeté sur la société de son temps ce que l'on a appelé « le regard noir et profond du prêtre », il n'y aperçut jamais que des raisons de la maudire. A tous les instants, il annonçait la fin de ce monde politique, social et religieux, où sa maudite destinée le forçait à vivre. « Je cherche vainement, écrivait-il au comte de Maistre, à concevoir par quel moyen le genre humain pourroit guérir de la maladie dont il est atteint. Puissé-je me tromper, mais je la crois mortelle. Remonter du fond de l'erreur au sommet de la vérité, malgré la science, malgré l'imprimerie, malgré les passions, cela me paroît contraire à tout ce que nous connoissons des lois qui régissent le monde moral. Le dirois-je? Il me semble que tout se prépare pour la grande et dernière catastrophe. » On devine à travers ces lignes découragées que Lamennais a souvent réfléchi, au fort même des

luttes qu'il soutenait pour l'impossible restauration du passé, sur la parfaite inanité des efforts dans lesquels il consumait sa vie. Les changements amenés dans la vie des peuples, par le cours paisible du temps comme par le choc violent des révolutions, lui paraissaient avoir eu leur contre-coup jusque sur les passions des hommes de jour en jour plus éclairés; et, quant aux progrès du savoir positif, sans pouvoir s'y opposer, il en voyait les conséquences inévitablement fatales aux conceptions théologiques.

Avec de telles inquiétudes morales, Lamennais ne pouvait goûter quelque joie que dans un milieu tranquille et simple comme celui des Feuillantines. Bien qu'il n'ait jamais aimé beaucoup à séjourner longtemps à Paris, et qu'il revînt toujours avec satisfaction à ses bois et à ses landes de Bretagne, il ne s'éloignait jamais de l'impasse du faubourg Saint-Jacques, sans de vifs regrets. Ses vieilles amies, femmes de l'ancien régime, avaient de l'instruction, du trait, un jugement vif et sûr. Il lui fallait les fines réparties de la spirituelle, de l'excellente Ninette, et qui sait? peut-être même ses conseils, car elle avait le goût pur, délicat avec la bonté qui vient du cœur. Un jour qu'il était absent de Paris, il lui écrivait : « Vous me plaignez donc beaucoup, mon excellente amie? Hélas! vous avez raison, puisque je suis loin de vous, loin de « notre Père », loin de tous nos chers Feuillantins et Feuillantines. Je ne vois âme qui vive. Pour peu que cela dure, il est à croire que j'oublieroi à parler, comme j'ai presque oublié à rire. »

Rire! qui croirait, à voir le masque tourmenté de Lamennais, son front plissé, et jusqu'à ce profil qui ressemble à celui de Dante Alighieri, « l'homme qui est revenu de l'enfer », qu'il ait jamais ri de sa vie? Mais ceux qui l'ont connu dans l'intimité disent qu'il

était facile à amuser et à faire rire comme un enfant. Sa naïveté était extrême, et il l'a gardée jusque dans sa vieillesse. Il ne connaissait pas la valeur de l'argent, quoique né avec un certain goût pour le brocantage et même la spéculation, qui fut pour lui une cause de ruine. Jusqu'à la fin, il eut des embarras pécuniaires. A de certains moments, trente sous qu'on lui aurait donnés lui auraient causé une joie inexprimable. Sa gaieté dans la conversation était souvent lourde. Jamais son esprit ne fut celui du grand monde, bien qu'il fût, comme on l'a vu, d'extraction assez relevée. D'ailleurs, il a eu de tout temps le grave et pénétrant désir du vrai perfectionnement chrétien, celui qui consiste à se rapprocher par le cœur des simples et des humbles. Dans ses lettres, il s'intéresse à tout le monde, aux vieux et aux jeunes, à ses nièces et jusqu'aux bons domestiques qui soignent la communauté, à Peggy l'Anglaise que l'abbé Carron a ramenée de l'émigration, à Jeannette, la Bretonne dévouée qui, ayant suivi son maître dans l'exil et passé vingt ans en Angleterre, ne sait plus le français, n'a pas appris l'anglais et n'a pour causer avec elle que son perroquet. Ces servantes fidèles veillaient sur lui sans jamais le déranger. Pour la commodité de son travail, il avait ses notes et ses livres sur la cheminée et des chaises autour de lui. Frileux et de tempérament fiévreux et chétif, il se mettait presque dans le feu, étendait son mouchoir sur ses genoux, et quand il se levait, le mouchoir tombait dans le feu et était brûlé. Cela arrivait souvent, et toute la communauté, à qui l'on contait ces légers accidents, riait à gorge déployée.

Quant à l'onction, cette grâce sacerdotale, on a quelque peine à croire qu'elle adoucît quelquefois les emportements de cette âme le plus ordinairement hautaine et irritée. Et cependant, dans tout ce qu'a

écrit l'abbé de La Mennais, à travers toutes ces pages débordantes de violence, que de belles et humbles prières par où il semble détendre sa colère et se reposer de ses haines! Son esprit amoureux des idées abstraites avait comme un véritable besoin de s'épancher dans la haute spiritualité.

Il aimait les écrivains ascétiques.

Comme il en a parlé, dans la préface de sa traduction du petit livre de Louis de Blois! « Ne pourroit-on pas supposer, dit-il, que ces hommes ou plutôt ces anges sur la terre, éclairés intérieurement de l'éternelle splendeur, rafraîchis et vivifiés par cette rosée de lumière dont parle le prophète, en ont laissé tomber quelques gouttes dans leurs écrits, et que c'est moins encore leur parole qu'ils nous font entendre que la parole de Dieu même? Leur pensée, leur langage, tout chez eux décèle une origine céleste. Non, ce n'est pas ainsi que l'homme parle : il n'a point avec tant de grandeur tant de simplicité, ni tant de calme avec tant d'amour. Ce mélange divin de naïveté et de sublimité, d'ardeur et de quiétude est encore un caractère distinctif des auteurs ascétiques. Eux seuls savent toucher, émouvoir profondément l'âme, sans lui rien faire perdre de sa paix. L'éloquence de l'homme, toute passionnée, parce qu'elle s'adresse aux passions, échauffe, exalte, remue, bouleverse; sa force est dans sa violence; c'est un torrent qui, dans sa course, froisse, brise et entraîne les cœurs. Mais écoutez un pauvre moine parlant du Sauveur Jésus : son front est calme et serein, ses paroles sont simples et douces; et toutefois à peine a-t-il dit deux mots que vous vous sentez tout ému, et que vos larmes coulent délicieusement. Avec des moyens en apparence si foibles, comment produit-on de si merveilleux effets? Il faudroit pour

expliquer ce miracle spirituel, dévoiler tout le fond de cette âme pieuse et fervente; il faudroit entrer dans le secret de la grâce, montrer par quelles voies cachées, par quels mystérieux canaux elle se communique, et passe d'un cœur dans un autre : toutes choses presque ineffables, et qu'il n'est donné qu'à très peu d'hommes de connoître et de révéler. »

Le plus beau comme le plus populaire des livres mystiques devait attirer l'abbé de La Mennais. Il avait depuis longtemps fait de la Bible, des Évangiles, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, sa lecture habituelle. Mécontent des traductions qui ont été données de l'*Imitation*, même de celle du chancelier de Marillac, dont le vieux langage, empreint de tant de simplicité naïve, n'est plus de notre âge, il voulut en faire une lui-même, en serrant le texte d'aussi près que possible, et il fit suivre chacun des chapitres de *Réflexions* marquées au coin de la piété la plus édifiante. L'*Imitation*, « ce livre sorti, comme l'Évangile, du sein de la mort », a dit J. Michelet, était fait pour toucher et consoler un homme tel que Lamennais. « Cet entretien tendre et sublime, ce dialogue d'amitié entre Jésus et son serviteur fidèle, a lieu sur les ruines, sur le tombeau du genre humain. » Lamennais ne rêvait que ruines et mort. Les images qui reviennent le plus souvent sous sa plume, aussi effrayée qu'effrayante, sont des images lugubres et funèbres. Il ne voit partout que des cadavres en proie aux vers et à la dissolution, des ossements arides, des sépulcres ouverts qui ne montrent que pourriture; un jour, il ira même jusqu'à parler de ces « âmes cadavéreuses » qui sont vouées à l'exécration des siècles. Il avait besoin de rafraîchir son cœur altéré de justice à la source pure où le pauvre moyen âge a bu pour tromper ses douleurs. Il écrivit

donc les *Réflexions* sur chacun des chapitres de l'*Imitation*, et bien lui en prit, non seulement pour sa gloire mais pour sa tranquillité matérielle. La traduction de l'*Imitation* fut le seul livre de Lamennais, avec d'autres ouvrages de piété comme la *Journée du Chrétien*, la *Bibliothèque spirituelle des Dames*, qui lui rapporta quelque argent : à la fin il n'avait même plus guère que ce produit de sa plume pour vivre; et, pour ce qui est de la gloire, les *Réflexions* ont semblé à de bons juges n'être pas indignes de figurer à côté des *Élévations sur les mystères* de Bossuet. L'abbé de Salinis ne craignit pas de dire, quand les *Réflexions* parurent, qu'elles étaient comme de véritables post-scriptum écrits par le tendre et pieux auteur de l'*Imitation* lui-même. Que si l'on veut descendre de ces sommets élevés, on se contentera de dire avec M. de Sacy que « M. de La Mennais n'a peut-être imprimé son génie d'une manière durable que sur ces modestes Réflexions qu'on lira toujours, parce que le cœur y parle au cœur, que le talent même de l'illustre Breton y a je ne sais quoi de plus parfait et de plus attrayant, et que c'est le chef-d'œuvre de l'écrivain, non moins que le chef-d'œuvre du prêtre ». Ici encore, nous avons une nouvelle preuve de « l'infernal orgueil » de l'abbé de La Mennais : « Je trouve toujours, disait-il, que ces *Réflexions* jurent par leur contraste avec l'incomparable naïveté du texte », et quand il s'était décidé à les écrire, à la demande de son éditeur, il s'était écrié, dans un moment d'impatience : « On en aura donc, puisque l'on en veut; mais tant pis pour ceux qui les auront voulues! »

On s'est demandé si l'abbé de La Mennais, avec tant de dons merveilleux, aurait pu être ce que l'on appelle un bon directeur de consciences. La partie

de sa vaste correspondance qui a été livrée au public ne le présente pas sous ce jour. Au fond de lui-même, pensait-il qu'ayant été fait prêtre sans vocation véritable, il ne devait pas rechercher ni même accepter la direction des âmes. Ce n'est pas qu'il n'eût point la foi, une foi qui est restée longtemps fort vive. Un de ses disciples de La Chênaie, Ch. Sainte-Foi, a écrit de lui qu'il était pieux, qu'il aimait Dieu, qu'il le priait avec ferveur et le servait avec fidélité, et que, pour s'en convaincre, il suffisait d'assister à sa messe et d'être témoin du recueillement avec laquelle il la disait. Mais cette foi vive ne l'a jamais engagé dans la pratique des devoirs mystiques de son état, et c'est ici qu'il faut mettre en lumière ce point particulier du caractère de Lamennais, entrevu autrefois par Sainte-Beuve avec la plus sagace pénétration et qui fait saillie, maintenant qu'il est découvert : c'est que Lamennais n'a jamais aimé à envisager le christianisme, comme l'ont fait tant de grands saints, tant de pieux maîtres de la vie intérieure et cachée, tant de moralistes excellents du XVIIe siècle, c'est-à-dire par le côté intime, celui par où l'on peut pénétrer dans les âmes, pour les éclairer, les consoler, les émouvoir et les entraîner dans la voie du salut jusqu'à Dieu pour récompense. Lamennais s'est toujours attaché de préférence au côté social de la religion chrétienne, et c'est par là qu'il prend place entre les grands publicistes catholiques, Bonald et Joseph de Maistre. Sous certains rapports, il est même plus exclusivement catholique que ces deux champions du trône et de l'autel, de la légitimité des rois et de l'infaillibilité des papes. Il a été aussi loin qu'eux dans la double voie où ils étaient entrés, mais il est resté beaucoup moins qu'eux lié à certaines considérations d'histoire et de politique, dans la dé-

fense des grands intérêts de la religion et de l'Église, par la défense même des grands intérêts sociaux. Ses deux rivaux sont encore des hommes d'État, quand déjà F. de La Mennais est un polémiste, un journaliste, qui ne craint pas de s'adresser au peuple chrétien, afin de le retenir ou de le pousser dans le droit chemin.

L'abbé de La Mennais ne se sentait donc pas nettement destiné à la prédication restreinte, à la direction intime; il se croyait — et en cela, malgré tout ce que pouvait lui objecter l'abbé Carron, il ne se trompait point — appelé à embrasser et poursuivre un plus vaste apostolat, et c'est là ce qui explique sa grande prédilection pour la presse qu'il devait si bien mettre à profit pour sa cause et tant illustrer par ses écrits.

On est en droit de tenir ce langage, quand on s'en tient aux lettres de Lamennais que l'on connaît; mais il en reste tant d'autres à connaître qu'il est impossible de dire que l'on n'y trouvera pas quelques-unes au moins de ces *Lettres spirituelles* comme en ont écrit Bossuet, Fénelon et d'autres grands directeurs de conscience. C'est un point qui reste douteux. Une Correspondance, encore inédite et adressée à une dame chrétienne, qui a conservé pour lui jusqu'à sa mort l'affection la plus respectueuse, autorise à croire que Lamennais est resté fidèle avec tous ses amis à la résolution qu'il paraît avoir prise de ne jamais rien entreprendre directement sur leur conscience. Cette Correspondance est du plus grand charme. On y voit Lamennais avec ses tristesses, ses désillusions, ses colères et aussi ses tendresses accoutumées; de temps en temps, il décrit sa propre vie, toujours orageuse, jamais paisible et sereine; il parle du bonheur qu'il aurait à se reposer : « Avez-vous

jamais passé un hiver à la campagne? demande-t-il. Il y est, à mon avis, moins hiver que partout ailleurs. Il y a peu de jours où l'on ne puisse sortir, et ces longues soirées qu'on redoute tant, ont un charme particulier, pourvu qu'on sache les remplir par le travail, la lecture ou une douce causerie. Le soir, quand je tire mon rideau, et que la flamme du foyer éclaire seule ma chambre, j'éprouve un sentiment de bien-être que je ne puis vous exprimer. On va chercher le bonheur bien loin, et il est toujours près de ceux qui savent le goûter. » Lui qui est né triste, comme on lui a tant reproché, il ne veut pas que les autres pleurent; il sait que les larmes sont amères à l'âme. Sa correspondante a perdu une fille; il essaie de la consoler : « Votre douleur est naturelle, lui écrit-il; elle est juste, mais elle n'est pas résignée. Rappelez la foi dans votre cœur; ne vous affligez pas comme les païens, qui n'ont point d'espérance... Priez, et votre âme se consolera. Dieu ne demande qu'à vous consoler. Lui direz-vous : Je ne veux pas. »

Et faisant un retour sur lui-même et ses chagrins les plus cruels, il ajoute :

« Je relisois hier soir quelques lettres de mon aimable Henry (H. Moorman). Je pleurai beaucoup; cela m'a fait du mal. Ces souvenirs trop vifs me sont mauvais. Il est quelquefois dangereux de trop arrêter ses regards sur l'autre vie, à cause du dégoût que celle-ci inspire. Quand le cœur se sent attiré avec une certaine force au delà du tombeau, tout l'homme défaillit, et il devient inutile sur la terre. Après tout ce ne sera pas long, et nous pouvons bien attendre le moment marqué par la Providence. L'essentiel est qu'il nous trouve préparés. »

L'abbé de La Mennais croyait à la loi de la souf-

france, imposée à l'homme en expiation de la chute originelle. Un jour, il en parle à son amie : « Si j'étais près de vous, lui écrit-il, je vous parlerois d'une grande loi à laquelle on fait généralement bien peu d'attention et que j'admire d'autant plus que j'y réfléchis davantage; c'est la loi de souffrance, sans laquelle il n'y a rien de beau, de grand, ni même de véritablement doux. Le bonheur n'attache point les hommes les uns aux autres; il faut qu'ils aient souffert ensemble, pour s'aimer autant qu'ils sont capables de s'aimer. Dans les arts, dans les lettres, dans le monde, toujours et partout, la joie est stérile; c'est la douleur qui enfante tout ce que les hommes admirent, et la vertu qui est la beauté par excellence « se per« fectionne dans la souffrance », dit saint Paul. « Heu« reux ceux qui pleurent! » Il y a plus de vérité dans cette parole et plus de consolation réelle que dans les innombrables traités de philosophie sur le souverain bien. »

Qu'y a-t-il de plus beau que cette page dans Pascal ou dans Fénelon?

Après la publication de l'*Essai sur l'indifférence*, l'abbé de La Mennais était passé de simple apologiste de la religion au rang de grand écrivain; et, tout de suite, il avait employé son talent à faire campagne avec ses amis pour la cause qu'il avait embrassée, c'est-à-dire pour la royauté au service de l'Église. Il avait ainsi pris place dans la rédaction du *Conservateur* d'où il passa au *Drapeau blanc*, dès qu'il reconnut que, dans ce dernier journal, il serait encore plus maître d'écrire sans être tenu de brider sa fougue habituelle. Dans sa polémique, il ne ménageait rien, ni les idées ni les personnes. Les amateurs peuvent relire ses pamphlets sur l'Université et la guerre d'Espagne : avec les articles de Chateau-

briand, dans le *Journal des Débats*, après sa rupture avec le ministre; avec la polémique d'Armand Carrel contre la royauté de Juillet; avec la campagne de P.-J. Proudhon de 1848 à 1850, et une centaine de pages de Louis Veuillot, c'est tout ce qu'il y a de plus puissant comme pensée et comme style dans la presse française. M. Thiers avait coutume de dire : « Je n'ai connu dans ma vie que trois journalistes, M. Carrel, M. de Rémusat et moi ». M. Thiers avait de justes raisons de se considérer comme un journaliste, et comme un journaliste aussi heureux qu'habile, mais oublier Chateaubriand, oublier surtout Lamennais! C'était faire preuve ou d'une mémoire bien légère ou d'un parti pris indigne de l'intelligence ordinairement si sagace du fondateur du *National*.

Les attaques contre l'*Essai* n'en étaient que plus vives : on a compté jusqu'à 350 libelles contre l'abbé de La Mennais et son livre. L'auteur se décida à composer et à publier une *Défense* que, suivant le désir de ses amis, il soumit au jugement du Saint-Siège. Rome répondit, avec sa prudence accoutumée; elle ne dit rien sur le fond, et se contenta de laisser paraître une traduction italienne de la *Défense de l'Essai*, avec une approbation très élogieuse du maître des sacrés palais.

L'abbé de La Mennais voulut alors juger par lui-même des dispositions de la cour romaine à son égard, et prit la résolution de se rendre à Rome où régnait le pape Léon XII. On le considérait alors dans le monde religieux comme l'athlète le plus vigoureux que l'Église, non pas seulement celle de France, mais l'Église catholique eût à son service. Le voyageur prit sa route par la Suisse, et Genève fut une de ses premières étapes. « Tout m'y déplaît, écrit-il à ses chères Feuillantines, et j'aimerois mieux cent fois

vivre chez les Turcs qu'au milieu de son abominable population. Le reste de la Suisse n'est guère meilleur, et je doute qu'il y ait au monde un pays plus ennuyeux. Quant aux curiosités naturelles, montagnes, vallées, lacs, torrents, cascades, ce sont des choses bientôt vues et qui ne séduisent pas autrement. J'aime mieux mes tisons. » Cette boutade de l'abbé de La Mennais, si piquante dans sa vivacité, est bien d'un « ponantais » qui préfère la mer infinie à tous les autres spectacles de la nature.

On réservait à Rome l'accueil le plus empressé à l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Le pape lui fit offrir un logement au Vatican, et quand il le reçut dans son cabinet, après lui avoir donné sa bénédiction, le Saint-Père fit remarquer à son visiteur que ce cabinet avait pour tout ornement un Christ, une image de la Vierge et le portrait lithographié de l'écrivain qui était la force et la joie de l'Église. C'était le Père Ventura de Raulica, de l'ordre des Théatins, qui avait offert cette lithographie au Souverain Pontife. A plusieurs reprises, le Pape demanda des nouvelles de l'illustre prêtre français avec l'intérêt le plus affectueux, et dans une allocution consistoriale, Léon XII déclara cardinal réservé *in petto* « un écrivain accompli, dont les œuvres avaient non seulement rendu un grand service à la Religion, mais étonné et réjoui l'Europe ». A cette époque, personne ne s'y méprit. Ces paroles désignaient l'abbé de La Mennais, et pendant toute sa vie, personne ne douta que la pourpre romaine n'eût été offerte à l'abbé de La Mennais [1].

1. Une décision récente prise par M. le ministre des affaires étrangères, sur la proposition de la Commission des archives diplomatiques, ayant autorisé la communication au public des dépêches, lettres, documents, notes et papiers conservés dans

Après la mort de Lamennais, un écrivain de peu d'autorité, M. Crétineau-Joly, auteur d'une *Histoire*

les dépôts du département, pour la période qui s'étend de 1814 à 1830, je me suis hâté de profiter de cette autorisation pour consulter les archives du ministère des affaires étrangères sur ce premier voyage et séjour à Rome de l'abbé de La Mennais.

Les lettres et dépêches adressées de Rome à Paris par l'ambassade de France auprès du Saint-Siège sont signées par le chevalier Artaud de Montor, connu par sa traduction de la *Divine Comédie*, qui remplissait alors les fonctions de premier secrétaire de l'ambassade.

Ces lettres et dépêches ne font aucune allusion, même indirecte, à l'intention attribuée au pape Léon XII de créer l'abbé de La Mennais cardinal de l'Église romaine; à plus forte raison ne disent-elles rien de l'incident si curieux mais si improbable, qui est rapporté plus loin et que M. Crétineau-Joly relate d'après une lettre du cardinal Bernetti au duc de Montmorency-Laval.

On y voit simplement que l'abbé de La Mennais est arrivé à Rome, en compagnie de M. Vuarin, qui paraît avoir été l'un des premiers curés des catholiques de Genève, après le rétablissement du presbytère catholique dans la Rome protestante. L'abbé de La Mennais, d'une santé délicate, semble avoir été fort éprouvé dans les premiers temps de son séjour dans la ville éternelle, qui tombait dans les mois les plus chauds de l'année, c'est-à-dire dans la saison la moins favorable aux étrangers non acclimatés. Il ne parle à tous venants que de son désir de quitter en toute hâte Rome, où il ne se trouve pas bien.

Il a été présenté au Pape directement, et sans avoir recouru à l'entremise de l'ambassade, ce dont le chevalier Artaud de Montor ne laisse pas de témoigner quelque mauvaise humeur. Le secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, en annonçant au premier secrétaire de l'ambassade de France la réception dont le célèbre auteur de l'*Essai sur l'indifférence* a été honoré au Vatican, lui dit qu'il croyait savoir que l'abbé de La Mennais s'était plaint du mauvais état de sa santé et aussi de la pénurie d'argent où il se trouvait momentanément : « Il m'a fait entendre, dit le chevalier Artaud de Montor, que s'il se trouvait sans argent, on y pourvoirait, et il a ajouté en propres termes : « S'il veut ici un canonicat, nous le lui donnerons : « on pourrait l'attacher à quelque bibliothèque, comme Monsi- « gnor Maï. »

« Monsignor Maï est un savant de Bergame, précédemment

*de la Compagnie de Jésus* écrite aux gages du célèbre Institut, a publié un autre livre : *l'Église*

domicilié à Milan, où il a fait des découvertes importantes en retrouvant, sous l'écriture d'anciens manuscrits nommés Palimpsestes, des textes qui n'étaient pas connus. Le pape Pie VII jugea à propos de l'attirer à Rome, où il a découvert, en effet, sous l'écriture d'un manuscrit négligé, des fragments considérables et inédits de *la République* de Cicéron.

« Cette ouverture de M. le cardinal secrétaire d'État, continue le chevalier Artaud, m'a paru un peu singulière. La conversation ayant pris une autre direction, je n'ai pas répondu à cette offre, et je n'en ai pas parlé à M. de La Mennais, qui du reste me semble toujours déterminé à rentrer en France. Pour que je puisse prendre une couleur quelconque dans cette négociation, il aurait fallu que je connusse le désir du gouvernement du Roi. »

Le premier secrétaire de l'ambassade de France dit encore, dans la même lettre à M. de Villèle : « M. de La Mennais, que j'ai vu souvent depuis et que j'ai traité avec distinction, s'exprime en termes très circonspects sur toutes les affaires de France. Il dit qu'il ne veut plus que retourner dans sa province pour y travailler à de nouveaux ouvrages qu'il médite depuis longtemps. »

La réserve de l'abbé de La Mennais s'explique, ainsi que celle de M. Vuarin, curé de Genève, son compagnon de voyage. Ces deux voyageurs, d'une renommée si inégale, étaient également importuns. Le chevalier Artaud de Montor insinue qu'ils ne se sont présentés à l'ambassade que malgré eux, tant ils craignaient de mettre les agents de la diplomatie française dans l'embarras. L'abbé de La Mennais savait, à n'en pas douter, que son livre avait été envoyé à une congrégation pour être examiné et, s'il se pouvait, condamné. Quant à M. Vuarin, l'établissement du presbytère catholique à Genève n'avait pas laissé de créer certaines difficultés à la France, l'intention de Rome ayant été de rattacher cette cure à l'un de nos évêchés. Le secrétaire de l'ambassade française conclut, en faisant observer au ministre que le dessein de retenir M. de La Mennais à Rome est impraticable.

Dans une autre lettre, le chevalier Artaud de Montor, rapportant un entretien qu'il a eu avec le cardinal secrétaire d'État, écrit au ministre des affaires étrangères :

« Le pape voit moins d'étrangers, dit Son Éminence. Pour M. de La Mennais, vous craigniez qu'il ne vît trop le pape. Eh bien! vous ne savez pas que, la première fois, il lui parla très

*romaine en face de la Révolution*, où il relate une lettre du cardinal Bernetti au duc de Laval-Montmorency, alors ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Cette lettre conteste que le pape Léon XII ait jamais eu la pensée d'appeler l'abbé de La Mennais dans le Sacré-Collège. « A une de mes dernières audiences, raconte le cardinal Bernetti, le Saint-Père m'a demandé si j'avais vu l'abbé de La Mennais, et ce que j'en pensais. Ne voulant pas m'avancer sur ce terrain et ayant entendu dire que le Pape se montrait bien disposé pour lui, j'ai fait une réponse dilatoire. Bientôt je suis resté tout stupéfait, lorsque le Saint-Père, d'une voix calme et presque triste, m'a dit : « Eh bien! nous l'aurons mieux jugé que pas un. « Quand nous l'avons reçu et entretenu, nous avons

peu, et si peu que celui-ci en était très mécontent et voulait partir; à la dernière audience où il l'a vu, ils ont parlé beaucoup; mais ce qui est resté de lui à Sa Sainteté, c'est qu'il est un *esaltato*; cependant Lamennais n'est pour rien dans tout cela, c'est d'une date antérieure. »

Enfin, à la date du 13 septembre 1824, il écrit encore.

« Voici encore une information très sûre :

« Le pape a dit au cardinal Turiozi, à propos du départ de M. de La Mennais : « Ce Français est un homme distingué; « c'est un écrivain; il a du talent, de l'instruction; je lui crois « de la bonne foi; mais c'est un de ces amants de la perfection « qui, si on les laissait faire, bouleverseraient le monde. »

Telles auraient donc été les impressions que l'abbé de La Mennais auraient laissées au pape Léon XII : nous sommes loin, comme on le voit, de l'enthousiasme qui aurait porté le pape à déclarer l'illustre prêtre français cardinal réservé *in petto*. Ces impressions d'ailleurs sont trop conformes à ce que l'on sait de la prudence romaine pour ne pas offrir un certain caractère de vraisemblance. Il ne faut cependant pas oublier qu'elles sont rapportées par un agent de la diplomatie royale, et que cet agent en écrivant à son ministre, n'a peut-être pas voulu laisser échapper l'occasion de tenir sur l'abbé de La Mennais, le langage qui pouvait être le plus agréable à M. de Villèle, chef du gouvernement du roi.

« été frappé d'effroi. Depuis ce jour nous avons sans « cesse devant les yeux sa face de damné. » Le Saint-Père me disait cela si sérieusement que je n'ai pu m'empêcher de sourire. « Oui, ajouta-t-il, en me « regardant fixement, oui, ce prêtre a une face de « damné. Il y a de l'hérésiarque sur son front. Ses « amis de France et d'Italie voudraient pour lui un « chapeau de cardinal. Cet homme est trop possédé « d'orgueil pour ne pas faire repentir le Saint-Siège « d'une bonté qui serait justice si on ne considérait « que ses œuvres actuelles; mais étudiez à fond, « détaillez les traits de son visage, et dites-moi s'il n'y « a pas une trace de la malédiction céleste. » Je n'ai « jamais pu faire revenir le Pape sur cette idée. »

Sans manquer à la mémoire du cardinal Bernetti, lequel d'ailleurs n'a jamais été investi du privilège de l'infaillibilité, on peut trouver que cette histoire est trop bien arrangée pour être tout à fait vraie. Rien n'y manque, ni l'accusation d'orgueil, ni la prédiction de la future destinée d'hérésiarque de l'abbé de La Mennais, ni enfin cette face de damné qui annonce si visiblement la malédiction céleste. Le duc de Laval-Montmorency s'est laissé faire un conte à dormir debout, et c'est ce qu'il y a de plus honorable à dire pour la mémoire du pape Léon XII. Si par hasard le Pape avait eu, après son entrevue avec l'abbé de La Mennais, l'impression rapportée par le cardinal Bernetti, que faudrait-il penser de la duplicité que le Saint-Père aurait montrée dans ses rapports avec l'homme que la catholicité tout entière tenait alors pour le plus illustre prêtre de l'Europe? Il aurait accablé l'abbé de La Mennais de compliments et de prévenances, et par derrière, il l'aurait appelé damné, le voyant maudit d'avance par la colère céleste! Quelle plus indigne hypocrisie!

L'abbé de La Mennais ne revint pas de la Ville éternelle cardinal de la sainte Église romaine. Après tout qu'aurait ajouté à sa gloire comme à son influence, un lambeau de la pourpre sacrée? Il en revint pour être chef de parti : c'était mieux dans son caractère.

## III

Ses dispositions à son retour. — La dispense du bréviaire. — Le livre *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.* — Procès de l'abbé de La Mennais. — Défaite du gallicanisme. — Premières visions de l'avenir. — Vues sur la régénération de l'Église. — Premiers doutes du côté de Rome. — Lamennais se tourne vers la liberté. — Le livre *des Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église.* — *Lettre à l'archevêque de Paris.*

A son retour en France, au commencement de 1825, l'abbé de La Mennais était profondément pénétré de l'idée que ni ses vues politiques ni son système de philosophie ne couraient risque d'être désapprouvés et condamnés, ni par le Pape ni par les congrégations qui l'entourent et forment ses conseils. Il avait bien senti comme une sourde malveillance parmi les hauts personnages du Vatican; mais il ne se croyait pas mal avec les Jésuites, dont plusieurs, et des plus éminents, lui avaient fait visite, et cela lui suffisait. N'était-il pas avant tout l'homme plein d'illusions qui abonde toujours dans son propre sens? Il revenait donc tout à fait décidé à tourner de plus en plus ses regards vers Rome avec une fidélité obstinée, pour y chercher la lumière et la force, et pour y prendre son point d'appui dans les luttes qu'il se préparait à soutenir. La personne du Pape, son action

personnelle, son autorité dans l'Église avaient attiré son attention : « Ce pauvre pape, écrivait-il à son frère, ne sort jamais; il est extrêmement faible. Le matin, il reçoit, il s'occupe d'affaires. Il passe l'après-midi sur son lit, sans néanmoins se déshabiller. Hélas! la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte? Un pape est l'homme du monde le moins libre, le plus complètement privé de tout ce qui répandra un peu de douceur sur cette triste vie. Et pour arriver là, que de travaux, de soins, de contrainte! Oh! que c'est une sotte chose que les désirs de l'homme et son ambition! Je veux me faire un genre de vie douce, tranquille, obscure, partagée entre un peu d'étude, de réflexion solitaire, et la conversation de vrais amis ». Hélas! quand il écrivait ainsi, le pauvre homme s'exprimait avec sa sincérité habituelle, car il dit encore, quelques jours plus tard : « Du repos, voilà ce que je désire, et ce que j'espère enfin trouver. Plus on voit le monde, plus on s'en dégoûte. Les hommes, à quelques nuances près, sont les mêmes partout, occupés d'eux-mêmes, de leurs affaires, de leurs petites ambitions, de leur petit amour-propre et ne concevant pas que le bien puisse être aimé pour le bien : c'est leur nature, on ne les corrigera point. Le mieux est de les laisser faire et de vivre à l'écart avec des livres et quelques amis. » Les amis, il les avait, et c'est avec eux qu'il allait se jeter en pleine mêlée des partis : nul ne peut s'arracher soi-même à sa propre destinée.

Très touché des attentions particulières dont, à Rome, on avait entouré sa personne, l'abbé de La Mennais n'avait, dit-on, demandé et obtenu qu'une seule grâce, la dispense de réciter quotidiennement son bréviaire, à cause de la faiblesse de sa vue. Cette faveur pontificale a été diversement interprétée. Les

uns prétendent que si Lamennais l'a sollicitée, c'est que, dès cette époque, il se considérait comme ayant mieux à faire pour le service de Dieu et de l'Église qu'à marmotter des oraisons comme un vicaire de campagne, et ils en tirent la conséquence que déjà il avait perdu l'humilité qui convient à un prêtre. Les autres assurent que jamais, tant qu'il fit profession du catholicisme romain, Lamennais n'usa de cette prétendue dispense; que, jusqu'à son dernier jour, il se livra à des prières assidues et prolongées, qui n'étaient sans doute que les méditations de son puissant esprit, et enfin que, dans les heures si tristes qui précédèrent sa mort, il demanda à tenir encore entre ses mains défaillantes le chapelet de jaspe que le pape Léon XII lui avait donné, en même temps que sa bénédiction, le jour où il le reçut en audience de congé. Ces détails seraient de peu d'importance, si cette dispense du bréviaire, dont on ne peut rien dire de sûr, n'avait servi de prétexte aux ennemis de l'abbé de La Mennais pour le dénoncer, en style théologique, comme un suppôt de Satan, voué de toute éternité à cette damnation dont il portait la marque sur son visage : tant les haines religieuses sont implacables!

Dans cette campagne qu'il fit contre l'Université avec une flagrante injustice qu'il poussa bientôt jusqu'à la plus violente atrocité, et qui lui valut d'être une première fois traduit devant le tribunal correctionnel de la Seine où il fut d'ailleurs acquitté, l'abbé de La Mennais avait rencontré un ardent admirateur, en la personne d'un jeune aumônier du lycée Henri IV à Paris, l'abbé de Salinis; et celui-ci lui amena bientôt un autre jeune prêtre, l'abbé Philippe Gerbet, son ami de cœur, « son ange de Saint-Sulpice ». Ces deux ecclésiastiques se déclarèrent les premiers, bien qu'ils sortissent d'une Compagnie où

les doctrines de l'abbé de Lamennais excitaient les plus vives défiances, disciples de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Ils étaient décidés à le suivre partout où il les conduirait.

Les abbés Gerbet et de Salinis avaient fondé un journal, *le Mémorial catholique*; l'abbé de La Mennais devint leur plus éminent collaborateur, et leur donna deux écrits qui firent en leur temps beaucoup de bruit, l'un sur la loi relative aux congrégations de femmes, l'autre sur la loi du sacrilège. Dans ces deux pamphlets écrits de sa plume la plus virulente, l'abbé de La Mennais allait jusqu'au bout des doctrines ultramontaines les plus caractérisées, à ce point que les Jésuites eux-mêmes déclarèrent que jamais les théologiens romains n'avaient ni admis ni proposé des thèses aussi extrêmes. L'abbé de La Mennais ramassait ses forces pour combattre le gallicanisme, tel qu'il est formulé dans la Déclaration de 1682 : c'était à ses yeux l'hérésie la plus dangereuse dont pût souffrir l'Église. Il écrivit alors son livre *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.*

C'est l'exposé magistral des plus audacieuses prétentions de la théocratie.

L'abbé de La Mennais commence par retracer, suivant sa méthode habituelle, l'état de la société telle qu'il lui paraît que la Révolution et ses principes l'ont faite. La France depuis 1789 est une démocratie; bien qu'il y ait un roi à sa tête, c'est une république où l'ordre véritable ne peut régner; nous sommes en pleine anarchie, par cela seul que nous sommes en révolte contre la seule autorité qui puisse procurer l'ordre. Il s'applique ensuite à démontrer que la religion en France est entièrement hors de la société politique et civile, et que, par conséquent, l'État est

athée, que l'athéisme a passé de la société politique et civile dans la société domestique, et que la religion n'est plus aux yeux de la loi qu'une chose qu'on administre; il suit de là que les relations des évêques avec le Pape ne peuvent être que profondément perverties et troublées. L'abbé de La Mennais revient sur la série de ses déductions : sans Pape, point d'Église; sans Église, point de christianisme; sans christianisme, point de société : donc le Pape est au-dessus de tout.

Il n'y a pas deux puissances, mais une seule, celle qui a été instituée pour la garde de la vérité dans le monde, l'Église qui se résume dans le Pape. Tout ce qui porte atteinte à l'autorité du Pape est une erreur et un péril. Péril pour la religion, péril pour la société, le gallicanisme, qui, par la Déclaration officielle de 1682, présente comme indépendantes l'une de l'autre les deux puissances spirituelle et temporelle, ruine le principe monarchique dans l'Église et fait de son gouvernement une république aristocratique : de là, une pernicieuse atteinte au dogme de l'infaillibilité pontificale, garantie suprême, boulevard invincible de l'unité catholique. De même que dans l'ordre philosophique, l'abbé de La Mennais avait cru trouver le critérium de la certitude dans cette loi universelle, une et perpétuelle qu'il appelait le consentement du genre humain et la philosophie du sens commun; de même, dans l'ordre politique, il soumet tout à l'Église personnifiée dans le Pape, et il lui accorde jusqu'au pouvoir de déposer les rois : en philosophie comme en politique, la doctrine était la même. Comme l'a justement dit M. Ch. de Rémusat, dans le *Globe*, le Pape était la preuve comme l'autorité, universelles toutes les deux et au même titre. Pour l'abbé de La Mennais, cette effrayante doc-

trine résultait non pas seulement des enseignements, mais de la constitution même de l'Église; on ne pouvait s'y soustraire, sans tomber à la fois dans la double révolte de l'anarchie et de l'athéisme.

Et tout cela, soutenu avec la plus indéfectible logique et l'éloquence la plus enflammée. Le talent d'écrire de l'abbé de La Mennais grandissait à chacun de ses écrits. Dans ses polémiques, il devint de jour en jour plus hautain, plus amer, plus provoquant. Ses jeunes amis du *Mémorial* lui donnaient un concours d'autant plus apprécié qu'ils lui empruntaient ses formes; un surtout, M. Mahony, se distinguait par une ironie âcre et brûlante qui faisait les délices des partisans de ces idées nouvelles et les tourments des catholiques restés fidèles aux opinions de l'ancienne Église de France. L'écrit de l'abbé de La Mennais sur *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* sembla, quand il parut, dépasser toutes les bornes. La monarchie ne pouvait se laisser ainsi battre en brèche. On considéra la Déclaration du clergé de France comme loi du royaume, et le gallicanisme si durement attaqué, par le redoutable écrivain, comme un des remparts de l'État. Les ministres du roi Charles X décidèrent que l'auteur, malgré la gloire de son nom et l'éclat de ses services, serait déféré aux tribunaux. Cette mesure fut regardée par l'opposition d'alors comme un acte de faiblesse politique : c'est ordinairement ce que l'on dit de tous les gouvernements qui se défendent. Quoi qu'il en soit, l'opinion fut vivement surexcitée. On avait longtemps hésité avant de poursuivre, et, la poursuite commencée, on avait l'air de la regretter : pitoyable moyen d'apaiser les clameurs publiques.

L'abbé de La Mennais comparut devant les juges

du tribunal correctionnel, ayant à ses côtés pour défenseur Berryer fils, avocat célèbre depuis le procès du maréchal Ney où il avait plaidé sous les auspices de son père. M. Berryer qui a laissé une si grande renommée et dont on a pu dire avec vérité qu'il était l'éloquence même, à la tribune comme au barreau, parla admirablement, ainsi que le dit Lamennais dans une de ses lettres à Mme la comtesse de Senfft. Ecartant la question de doctrine sur laquelle, dit-il, il ne pouvait pas plus défendre son client que le tribunal ne pouvait le juger, il discuta la question légale de savoir si la Déclaration de 1682 était encore loi de l'État, et s'attacha à démontrer qu'on ne tendait à rien de moins par ce procès qu'à établir une Église nationale et à préparer à la France un avenir semblable à celui que présente l'histoire d'Angleterre sous Henri VIII et ses successeurs. C'était l'une des thèses contenues dans le livre incriminé : après quoi, le président ayant demandé, suivant l'usage, au prévenu s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, l'abbé de La Mennais se leva et dit ces quelques mots : « Je dois à ma conscience et au caractère sacré dont je suis revêtu de déclarer devant le tribunal que je demeure inébranlablement attaché aux principes que j'ai soutenus, c'est-à-dire à l'enseignement invariable du chef de l'Église, que sa foi est ma foi, sa doctrine ma doctrine et que jusqu'à mon dernier soupir, je continuerai de la professer et de la défendre ». Le tribunal, « attendu que le caractère de l'abbé de La Mennais, ses opinions, ses sentiments religieux et monarchiques ne permettaient pas même de supposer l'intention d'un pareil délit », acquitta le prévenu sur le chef de prévention d'attaque à la dignité du roi, à l'ordre de successibilité au trône; et « attendu que le livre incriminé ne pouvait être lu et apprécié que

par les personnes instruites et éclairées, et que d'ailleurs le caractère de l'abbé de La Mennais devait être pris en grande considération », le condamnait, du chef d'atteinte portée aux lois de l'État, à trente francs d'amende, et ordonnait la saisie du livre. Cette condamnation parut de pure forme, et arrachée aux juges par la nécessité d'accorder quelque chose à de vives sollicitations.

Le coup n'en était pas moins porté : le gallicanisme avait été terrassé si violemment qu'il ne s'en est pas relevé. Qu'on relise en effet le livre *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, et l'on y retrouvera, dans toute leur force inébranlée, les arguments qui ont défrayé la polémique catholique pendant cinquante années de notre siècle et qui, avec ceux du livre de M. de Maistre, *du Pape*, ont servi aux écrivains ultramontains, évêques et théologiens, journalistes et laïques, à subjuguer les catholiques français, le clergé comme les fidèles, et à incliner leur foi sous la déclaration dogmatique, au concile du Vatican de 1870, de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pontife romain. Après avoir été précurseur de cette doctrine, Lamennais a donc triomphé avec elle.

Le gallicanisme de l'ancien régime, le gallicanisme même de la Restauration ont succombé. Est-ce un bien? Est-ce un mal? C'est une question qui n'intéresse que les catholiques. De bons esprits estiment qu'il y a toujours imprudence à pousser un principe jusqu'à ses conséquences extrêmes, et il est certain que l'infaillibilité du pape, proclamée solennellement sur la ruine du gallicanisme, ressemble beaucoup à une victoire abusive de l'esprit théocratique qui, ayant désormais épuisé sa vertu, ne peut plus guère que déchoir. Pour ce qui est du gallica-

nisme lui-même, qui sans doute ne peut plus renaître tel que nous le montre l'histoire, il y a, dans une lettre adressée en 1847 à son ami, le comte Ch. de Montalembert, par le dominicain Lacordaire, une opinion qui mérite d'être méditée par tous les esprits sages et modérés : « L'omnipotence papale, dit l'éminent religieux, est sans doute une expression dont on peut se servir, puisque le concile œcuménique de Florence définit le pouvoir du Pape *plenam potestatem pascendi, regendi et gubernandi ecclesiam Dei.* Mais ces dernières expressions réduisent déjà l'omnipotence au gouvernement intérieur de l'Église. De plus, tous les catholiques instruits savent que le Pape ne peut rien contre les dogmes ni contre les institutions apostoliques. Mais les ignorants qui sont nombreux ne le savent pas. Le mot d'omnipotence se traduit dans leur pensée par celui de pouvoir absolu et arbitraire, au lieu que rien n'est moins arbitraire ni moins absolu que le pouvoir pontifical.... Le gallicanisme ancien est une vieillerie qui n'a plus que le souffle, et à peine. Mais le gallicanisme qui consiste à redouter un pouvoir sans limites, s'étendant par tout l'univers sur deux cents millions d'intelligences, est un gallicanisme très vivant et très redoutable, parce qu'il est fondé sur un instinct naturel et même chrétien. » Ce sont là les vues d'un homme qui n'avait pas ménagé le gallicanisme, au temps où il écrivait dans les journaux sous l'ardente inspiration de Lamennais, mais qui étant naturellement modéré et politique, voyait très clair, la fumée du combat dissipée, dans l'avenir inquiétant que les hardiesses ultramontaines ont préparé à l'Église. Qui sait? sans ressusciter l'ancien gallicanisme, peut-être reviendra-t-on à l'ancien bon sens français; mais, pour le moment, il n'y paraît guère, et à l'heure qu'il est c'est plutôt « le grand

esprit immodéré » de Lamennais, comme dit Sainte-Beuve, qui semble inspirer les catholiques français, dans leur conception du gouvernement général de l'Église.

Ce « grand esprit immodéré » ressentit vivement l'offense qui lui était faite par cette condamnation dérisoire, prononcée contre lui par le tribunal de la Seine. Ni plus ni moins que tout autre prévenu religieux ou politique, qui toujours brûle d'être frappé jusqu'au martyre, l'abbé de La Mennais aurait voulu souffrir pour sa cause. Il n'est pas probable que son intention ait été de s'en prendre directement à la monarchie, bien qu'il eût poursuivi de ses traits les plus acérés les ministres du roi, et principalement son vieil ennemi, M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis. Si Lamennais se fût déclaré ouvertement contre la royauté, certainement Berryer ne l'eût pas défendu. Mais son livre n'en parut pas moins aux royalistes comme le point de partage de la vie politique de l'abbé de La Mennais. Jusqu'alors il avait dit le pape et le roi, il disait maintenant le pape sans le roi : en attendant qu'il dît : ni roi, ni pape; le peuple, l'humanité. On voit dans sa correspondance avec Mme de Senfft que sa foi monarchique est en train de chanceler; il ne croit plus à la royauté. Le nouveau nonce Lambruschini, plus tard un de ses ennemis les plus acharnés, vient d'arriver à Paris; Lamennais écrit au comte de Senfft : « Vous avez raison d'attendre du bien de la mission du nonce. Cependant, je crois que vous en concevez un peu trop d'espérance. Il n'arrêtera rien et ne suspendra rien. Son influence sur le gouvernement sera nulle; on se moquera de ses paroles; on se défiera de ses conseils, s'il lui est permis d'en donner, et quand on les écouterait, ils ne retarderaient pas l'avenir d'un moment. Cet avenir est tout entier dans

l'état moral des peuples, état qui n'est lui-même que le développement naturel et progressif de doctrines qui remontent bien haut dans le passé. Il faudrait que le Pouvoir pour se sauver, changeât sa propre essence, chose impossible, et qu'en tout cas il ne comprendra jamais. Ce qui est vicieux radicalement ne se réformera jamais soi-même; et je ne parle pas ici des formes du pouvoir, seule question qui occupe aujourd'hui les esprits, peut-être parce qu'il n'y en a pas de plus vaine. La société se meurt; on se dispute, on se bat pour savoir de quelle manière on habillera le moribond, car il est bien clair que la maladie est dans son habit, les sages ne cessent de le dire d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami, à quoi sert de se tromper? Nous sommes au commencement d'une immense révolution qui se terminera par la mort ou la renaissance des peuples, mais qui durera quoi qu'il arrive, aussi longtemps qu'il restera quelque débris apercevable du grand cadavre dont la dissolution a commencé en 1789. »

C'est ici l'un de ces premiers regards d'ensemble qu'avec sa grande intelligence Lamennais jette sur l'Église et sur le monde. Il ne pense plus aux rois, aux monarchies; il ne voit que les nations et les peuples, et c'est l'Église qui lui apparaît comme leur conductrice nécessaire.

La même idée se trouve exprimée, en termes encore plus saisissants, dans le chapitre qui termine le livre *De la Religion* :

« Que si les gouvernements aveuglés sans retour, dit-il comme un prophète, persistent à se perdre, s'ils ont résolu de mourir, l'Église gémira sans doute, mais elle n'hésitera pas sur le parti qu'elle doit prendre : se retirer du mouvement de la société humaine, resserrer les liens de son unité (à plus de

cinquante ans de distance de la proclamation de l'infaillibilité, quelle vue perçante!), maintenir dans son sein, par un libre et courageux exercice de son autorité divine, et l'ordre et la vie, ne rien craindre des hommes, n'en rien espérer, attendre en patience et en paix ce que Dieu décidera du monde.

« S'il est dans ses desseins qu'il renaisse, alors voici ce qui arrivera après d'affreux désordres, des bouleversements prodigieux, des maux tels que la nature n'en a point connu encore : les peuples épuisés de souffrance regarderont le ciel; ils lui demanderont de les sauver, et, avec les débris épars de la vieille société, l'Église en formera une nouvelle, et telle qu'elle résultera des éléments qui devront entrer dans sa composition.

« Si au contraire ceci est la fin, et que le monde soit condamné, au lieu de rassembler ces débris, ces ossements des peuples et de les ranimer, l'Église passera au-dessus et s'élèvera au séjour qui lui est promis, en chantant l'hymne de l'éternité. »

Tels étaient les rêves apocalyptiques de ce visionnaire. Et cependant que ne dit-on, que ne prévoit-on pas déjà du rôle que jouera certainement l'Église dans le xx<sup>e</sup> siècle où le monde chrétien va entrer, quand, rapprochée, par des efforts que l'on voit commencer, de la démocratie universelle, elle reprendra, comme on l'espère, le gouvernement de la société? Oh! en ce temps-là, on se souviendra du grand Lamennais, et qui pourrait dire comment on en parlera?

Vers l'année 1824, Berryer voyageant en Bretagne, poussa une pointe vers La Chênaie où se trouvait alors Lamennais, et les deux amis passèrent ensemble deux ou trois journées à s'égarer dans les bois et dans des causeries sans fin, où ils passaient en revue les sujets qui occupaient les esprits curieux et attentifs

de l'époque. Un jour, après avoir parlé du magnétisme, des idées mystiques de Swedenborg, on en vint à parler des trois Églises, celle qui combat, celle qui souffre, celle qui triomphe. L'abbé de La Mennais, emporté par l'ardeur de son imagination, s'envola comme un « aigle d'intelligence », ainsi que l'appelle Sainte-Beuve, vers les régions les plus hautes de la pensée, et se mit, tel que le *vates* antique, à subitement prophétiser l'avenir. Berryer, qui l'écoutait, ravi d'admiration par tant d'éloquence et de poésie, et qui tenait ses yeux fixés sur les tourbillons de la petite rivière de la Rance, se leva tout à coup, lui prit le bras et l'interrompit, en lui criant : « Taisez-vous! vous me faites peur! — Et pourquoi? — Je vois que vous deviendrez chef de secte! — Jamais, jamais! Plutôt rentrer dans le sein de ma mère, que de sortir du giron de l'Église! — Je vous dis que vous en sortirez; je vous en vois sortir. — Et pourquoi? et comment? — Pourquoi? c'est que vous suivez inexorablement vos idées où elles vous mènent, sans qu'aucune considération puisse vous arrêter; c'est que votre esprit domine tout, sans que rien le domine! »

A l'heure où l'abbé La Mennais repoussait avec tant d'énergie toute pensée de séparation, il parlait dans la sincérité de son âme. Il était acerbe et violent jusqu'à l'injustice. Enivré du vin pur de la logique, il se trouvait même souvent sur le point d'oublier toute raison, à force de raisonner avec vigueur. Mais il n'était point haineux. Au contraire, il était plutôt tendre, et de la plus exquise comme de la plus chrétienne sensibilité. On prétend que la première fois où, pour un article du *Drapeau blanc* contenant les attaques les plus passionnées contre l'Université, il fut poursuivi devant les tribunaux, mais acquitté, il laissa échapper cette noire parole, qui lui fut souvent reprochée : « Je leur

ferai voir ce que c'est qu'un prêtre! » L'abbé de La Mennais se défendait d'avoir tenu ce propos, dont se réjouissaient ses ennemis sous la Restauration. « Un prêtre, a-t-il dit dans une de ses brochures de 1825, est un homme de paix, qui compatit à toutes les foiblesses comme à toutes les misères humaines; mais il est en même temps un ministre de Dieu, chargé de veiller à sa religion et de combattre pour elle. Que si on lui dit : nous vous défendons d'enseigner en ce nom, sa réponse est simple : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Préparé à tout mais tranquille, si on l'outrage, si on le persécute, c'est alors qu'il commence, comme l'apôtre saint Paul, à reconnaître en lui-même un ministre de Jésus-Christ. Il endure, sans se plaindre, pour son maître, le travail, les périls, la prison, la mort. Il compte avec joie ses plaies, et il dit : s'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes souffrances. Qu'on le haïsse, qu'on l'insulte, il aime et il bénit; qu'on le tue, il pardonne. Si vous ne le saviez pas, voilà le prêtre! »

Son zèle pour la cause qu'il avait embrassée le consumait. En 1826, il fut obligé d'aller aux eaux de Saint-Sauveur, dans les Pyrénées, afin de rétablir sa santé compromise par un commencement de maladie du cœur. L'année suivante, à La Chênaie, il fut à deux doigts de sa fin. Ses amis et son frère le soignaient; il était alors dans toute l'exaltation de sa piété, mais il ne perdait pas de vue ses grandes idées de régénération de la société par l'Église. A un moment, tout près de passer, il dit à l'abbé Jean cette simple et forte parole, digne de sa grande âme : « Je te lègue la plus belle chose du monde, la vérité à défendre ». Et il semblait appeler la mort comme une délivrance : « Mon ami, répétait-il à l'abbé Gerbet, qui ne quittait pas son chevet, j'ai bien envie de m'en aller, j'ai

assez de la terre ». A minuit, se sentant défaillir, il pria d'ouvrir la fenêtre; il faisait un clair de lune magnifique : « La nuit est belle, dit son garde-malade. — Pour ma paix, s'il plaisait à Dieu, ce serait la dernière,... » répondit-il d'une voix presque éteinte.

Et cependant sa vaste intelligence roulait les projets les plus hardis comme les plus étonnants. Toutes ses pensées se rattachaient à des vues générales sur l'avenir de l'Église au sein de ces sociétés modernes qu'il voyait s'acheminer de jour en jour vers une émancipation plus complète; et c'est ainsi qu'il méditait de fonder, sinon un ordre religieux, au moins une congrégation, dont la mission eût été de donner à l'Église des clercs instruits et vraiment de leur siècle, élevés à l'école des grands maîtres de toutes les littératures, au courant des progrès des sciences positives, capables de lutter avec avantage contre les rationalistes et les athées, et de ramener la philosophie à n'être plus, comme au moyen âge, que la servante de la philosophie. Il voulait aussi réunir, discipliner, pousser à l'action tous les laïques vraiment dévoués à leur religion, et il jetait les bases de cette association pour la défense de l'Église, qu'il reprit et développa plus tard, après la révolution de Juillet, et qui est restée comme le premier essai de ces congrès, de ces assemblées générales de catholiques, dont la fin du siècle est toute remplie. On le voit, par un contraste saisissant et dont il n'apercevait pas la contradiction, l'abbé de La Mennais voulait faire de la réaction avec du progrès, comme plus tard un autre disait qu'il faisait de l'ordre avec du désordre. Ses idées allaient vers l'avenir, tandis que ses sentiments restaient inconsciemment attachés au passé.

Il avait une foi absolue en Rome, vers laquelle

ses regards étaient incessamment tournés : « Le Pape est instruit, écrivait-il au comte de Senfft; il a une grande âme; l'Esprit-Saint ne l'abandonnera pas. Il fera ce que la Providence lui inspirera pour l'accomplissement de ses desseins sur la société et sur l'Église. Croyons, et ne nous laissons pas ébranler. Je suis prodigieusement foible par nature, mais le bon Dieu me donne le courage dont nous avons besoin dans ces tristes circonstances, et j'ai la confiance qu'il me le conservera. » Mais, bien qu'il parle de sa confiance, on le sent déjà tout inquiet. Rome lui semble bien immobile, bien silencieuse, en un siècle où il entend la pensée publique parler tous les jours par les mille voix de la presse, et où il voit les nations se lever et marcher. Comment ne serait-il pas troublé de tant de quiétude en face d'un si grand mouvement? « Ne croyez pas, écrit-il, qu'on puisse arrêter le mouvement qui emporte la société ni se rendre maître de sa direction par aucun des moyens que fournit la politique. Ce mouvement est dans les esprits qui, préoccupés d'idées nouvelles, en partie fausses, vraies en partie, s'avancent vers un avenir aussi inconnu qu'inévitable. Jamais on ne relèvera l'ancien édifice, et, sous presque aucun rapport, il ne seroit à désirer qu'on le relevât. Les États avoient renoncé depuis longtemps à tous les principes constitutifs de la société chrétienne, et même de toute société! L'Europe n'offroit plus, dans toutes les relations établies entre les puissances, qu'une grande association des forts contre les foibles, sans que la moindre idée de justice ou de droit modifiât cette monstrueuse coalition. Les foibles ont brisé le joug, mais en adoptant les doctrines des forts, ce qui caractérise précisément la Révolution; le système de l'intérêt continue de dominer exclusivement; les hommes sont gouvernés, comme aupa-

ravant, par des volontés arbitraires; on a changé de despotisme, voilà tout; et ce sera tout jusqu'à ce que les doctrines sociales aient repris leur empire, ce qui ne saurait arriver bientôt, et n'arrivera peut-être jamais. Nous savons *qui* devrait de nouveau les annoncer au monde, mais combien les espérances qu'on pourroit avoir de ce côté paroissent foibles et lointaines encore! »

Lamennais se précipitait ainsi, dès les premiers regards qu'il jetait sur le monde, alors qu'il était encore pleinement théocrate, vers la politique émouvante et pathétique, et si bien faite pour enflammer l'imagination populaire, surtout à l'époque où elle parut, qu'il n'a cessé d'exposer dans ses livres considérés comme les plus imbus de l'esprit révolutionnaire, dans le *Livre du peuple*, dans l'*Esclavage moderne*, dans l'*Esquisse d'une philosophie*, au chapitre détaché de la *Société première et de ses lois*. Les idées ne sont jamais chez lui, bien qu'on l'ait souvent pensé, à l'état de coups de tête, si l'on peut parler ainsi; elles naissent à la suite de méditations anciennes et prolongées, après une véritable incubation cérébrale, dont la première origine remonte fort loin. Avec autant de sagacité philosophique que de finesse et de goût littéraires, M. Ernest Renan a remarqué que cette tendance, ce besoin qu'a toujours éprouvé Lamennais de partager l'humanité en bons et en méchants, en victimes et en bourreaux, en faibles et en puissants, cette conception persane et manichéenne du bien et du mal incessamment en lutte au sein de la pauvre humanité, tiennent à son tour d'esprit et d'imagination. Lamennais n'a été ni un philosophe profond, ni un historien rigoureux, encore moins un politique positif; il était avant tout écrivain de génie, artiste supérieur. Ces classifica-

tions tranchées lui plaisaient; elles lui étaient commodes. Il s'y habituait peu à peu, et ne voyait plus le monde autrement. Il prenait les concepts de son esprit et les rêves de son cœur pour des faits véritables et constatés, et c'est ce qui explique la roideur hautaine avec laquelle il prodigue des affirmations sans preuves et le plus souvent en désaccord avec la réalité.

Mais pourquoi l'abbé de La Mennais commence-t-il à douter de Rome? Tout simplement parce que Rome, consultée dans un conflit entre l'Église et l'État, avait répondu avec sa réserve ordinaire, et d'une façon tout évasive, « qu'il n'y avait rien de mieux à faire qu'à s'en rapporter à la prudence des ministres du Roi ». Eh quoi! c'est là tout ce que trouve à dire Celui qui d'un mot peut tout ordonner, en faisant rentrer tout le monde dans le silence? Mais Rome ne connaît donc pas sa puissance! et si elle refuse de l'exercer, serait-ce donc qu'elle veut ménager la monarchie? La monarchie, déjà l'abbé de La Mennais ne la connaît plus. Le jour de Pâques de l'année 1827, il disait en propres termes à M. Foisset, qu'il avait connu avec les autres jeunes gens de la Congrégation et de la Société des Bonnes Études : « C'en est fait à jamais des Bourbons, et je voudrais que c'en fût fait demain ». A quoi il ajoutait le mot si souvent cité : « *Quod facis, fac citiùs* ». L'abbé de La Mennais n'est plus royaliste, mais il est toujours papiste, et plus papiste que le Pape, comme nous l'avons déjà dit. Il pensait que Rome devait jouer le principal rôle dans ce mouvement mystérieux qui lui paraissait entraîner le monde vers un avenir inconnu. « Chaque flot a sa voix dans cette mer agitée et confuse des opinions humaines; seul, le souverain de l'Océan se tait », disait-il avec tristesse. C'est alors

qu'il commença de croire que la papauté, plus soucieuse de ses intérêts terrestres que de sa domination spirituelle, pourrait bien être au-dessous de la grande mission que, dans ses rêves ambitieux de réformateur, il prétendait lui assigner. « *Là* d'où le salut aurait pu venir, on dort, on tremble.... Un mot arrêterait le torrent de l'erreur, *on* le sait, mais *on* craint les souverains,... *on* dort toujours et plus que jamais, *là* où l'on devrait veiller. » Telles étaient ses plaintes habituelles; mais ses espérances n'étaient point abattues et sa dévorante activité d'esprit ne lui permettait pas de se reposer. « Dans ce temps de couardise, répétait-il souvent, j'espère n'être pas couard. »

Son influence s'étendait tous les jours à la fois comme prêtre et comme écrivain. Toute la partie jeune et ardente du clergé, mais particulièrement un groupe de laïques distingués qu'attiraient son génie et sa renommée, formaient autour de lui toute une école qu'il n'eut aucune peine à transformer en parti. C'est encore à Lamennais que l'on doit la rentrée des laïques dans la vie générale de l'Église, et rien de pareil ne s'était vu depuis les temps où florissait la foi catholique. Ce qui fut une nouveauté plus hardie encore, ce fut la constitution des catholiques en parti. S'il y a eu, dans notre siècle, parmi nos querelles et nos agitations politiques et sociales, des hommes qui ont pu se déclarer catholiques avant tout, c'est Lamennais qui le premier les a inspirés et groupés. Autrefois, sous la Ligue, il y avait eu un parti catholique, mais ce nom avait disparu de notre langue depuis plus de deux siècles. Rome d'ailleurs n'a jamais aimé cette dénomination. Rome se montre ainsi fidèle au véritable esprit catholique, dont le propre est de tout embrasser dans la vie des nations, sans jamais se réduire à l'état de parti. Mais les catho-

liques français, à l'exemple du prêtre résolu et courageux qu'ils reconnurent pour chef, ne reculèrent point devant cette appellation. Déjà les catholiques belges et les catholiques irlandais l'avaient adoptée, et c'est sous la bannière d'un parti qu'ils étaient parvenus à conquérir contre les protestants, anglicans ou réformés, qu'ils regardaient comme leurs oppresseurs, l'égalité des droits politiques. Daniel O'Connell commençait alors la campagne d'éloquence, qui a été couronnée par le bill d'émancipation des catholiques dans le Royaume-Uni; l'abbé de La Mennais le suivait de ses sympathies et l'encourageait de ses vœux, rêvant quelquefois qu'un O'Connell encore inconnu pourrait bien se lever un jour pour la France. Mais c'est surtout la Belgique qui frappait son attention. « La Belgique, dit Montalembert dans sa brochure des *Intérêts catholiques au XIX^e^ siècle*, avait conservé plus fidèlement qu'aucun autre peuple les mœurs et les institutions du vieux monde catholique : le moyen âge n'y avait jamais été travesti par l'esprit de cour. Aussi a-t-elle été appelée la première à appliquer les conditions et à recueillir les fruits de l'action catholique dans le monde moderne. Sa nationalité, noblement reconquise, repose sur une constitution que ses enfants catholiques ont eu la gloire de lui donner et de défendre fidèlement jusqu'à ce jour. Elle a consacré tous les vœux et toutes les conquêtes du catholicisme dans les temps modernes : l'indépendance absolue de l'Église, le libre choix des évêques par le vicaire du Christ, la liberté complète de l'enseignement et des associations religieuses. Son territoire s'est graduellement couvert de monastères, de collèges, de fondations pieuses. Seule, en Europe, elle a vu renaître une de ces universités comme on en voyait tant aux siècles de foi, uniquement consacrée à

l'enseignement et à la défense de la vérité. » C'était là tout ce que demandait l'abbé de La Mennais. N'est-ce pas encore aujourd'hui ce que demandent les catholiques, et n'aspirent-ils pas à constituer l'Église en France, comme elle est constituée en Belgique, avec les mêmes immunités et privilèges, en organisant un grand parti qui prendra tour à tour et délaissera le pouvoir, suivant les flactuations de l'opinion? L'abbé de La Mennais ne semble pas avoir jamais eu grand goût pour le régime représentatif à la manière anglaise, et tout porte à croire que, sorti de la monarchie, il ne fit qu'un saut dans la République. Mais la Belgique elle-même, après la conquête de son indépendance en 1830, ne faillit-elle pas en faire autant? Et les catholiques belges n'étaient-ils pas tout près d'accepter des institutions républicaines, en gardant l'arrière-pensée de les faire tourner à l'avantage comme à la plus grande gloire de l'Église?

Par la fougue de son esprit toujours entraîné sur sa pente, l'abbé de La Mennais allait de la sorte vers les libertés modernes, sans toutefois se l'avouer bien nettement encore. Il ne comptait plus sur les gouvernements monarchiques qu'il enveloppait tous dans le plus injurieux mépris. Lorsque survinrent les ordonnances de 1828, qui renouvelèrent les anciennes interdictions contre les congrégations religieuses et en particulier contre les Jésuites dont les établissements d'éducation furent fermés au profit de l'Université qu'il avait de tout temps détestée, la mesure lui parut comble. L'autorité même chrétienne devenait oppressive pour l'Église. L'abbé de La Mennais se sépara d'elle, et se tourna définitivement vers la liberté. Il écrivit son livre *des Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église.*

« Une immense liberté est indispensable, dit-il,

pour que les vérités qui sauveront le monde, s'il doit être sauvé, se développent comme elles le doivent; et les souverains jugent avec raison que cette liberté les tueroit à l'instant même. Ils luttent donc contre elle de toutes leurs forces et niaisement, dans les formes et dans les détails; mais le besoin qu'en a la société est trop grand, pour qu'ils luttent longtemps avec succès. Qu'en résultera-t-il? La force irrésistible qui les auroit emportés les brisera. »

En donnant à son ouvrage le titre *des Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, l'abbé de La Mennais ménageait encore sa clientèle d'autrefois; mais, à partir de ce livre, il réserve toutes ses sévérités pour les gouvernements monarchiques. L'impulsion intime et spontanée des nations modernes vers l'état démocratique ne lui apparaît plus, comme naguère, la violation de toutes les lois divines et humaines, mais il y reconnaît au contraire une légitime et prophétique aspiration à un ordre meilleur, fondé sur la justice et la liberté. Il comprend les efforts de ceux qui travaillent à conquérir la puissance dans l'intérêt du peuple; il souhaiterait de voir ces efforts aboutir et triompher, à la condition que l'Église présidât à cette grande évolution. L'Église était toujours son grand amour et la dominatrice de sa pensée. « Qu'est-ce que le dernier ouvrage de l'abbé de La Mennais? demandait la duchesse d'Angoulême à quelqu'un de son entourage. — C'est un livre, lui fut-il répondu, qui prouve que vous perdez à la fois la monarchie et la religion. Quant à la monarchie, l'abbé en porte le deuil, mais il voudrait sauver l'Église! »

Dans tout le monde politique et religieux, l'émotion fut extrême. Six mille exemplaires du livre, enlevés en quinze jours, attestaient que tout le public éclairé

s'attachait à suivre l'abbé de La Mennais dans ses déductions nouvelles. Sa verve caustique, sa dialectique puissante, son éloquence souveraine, n'avaient pas encore été si remarquables ni si remarquées. Les chancelleries des cours européennes commencèrent à s'occuper de ce prêtre audacieux qui ébranlait toutes les colonnes du temple. Qu'auraient dit les diplomates et les magistrats de l'ancien ordre de choses si, au lieu de son livre, ils avaient eu sous les yeux les lettres intimes de l'abbé de La Mennais à cette date? Il écrivait à son ami, le comte de Senfft : « Il faut que tout se fasse par les peuples, c'est-à-dire par un peuple nouveau, formé peu à peu sous l'influence du christianisme mieux conçu, au milieu des nations en ruine. Quand les catholiques aussi crieront : Liberté! bien des choses changeront. »

Et s'il poussait les catholiques à crier : Liberté! c'était uniquement dans l'intérêt de l'Église, car il n'avait nullement renoncé à sa chimère théocratique. « Nous demandons pour l'Église, disait-il dans la *Préface* de son livre, la liberté promise par la charte à toutes les religions, la liberté dont jouissent les protestants, les juifs, dont jouiraient les sectateurs de Mahomet et de Bouddha, s'il en existait en France. Nous demandons la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté de l'éducation, et c'est là ce que demandent comme nous les catholiques belges, opprimés par un gouvernement persécuteur. » Est-il besoin d'ajouter qu'à ce moment de sa vie, l'abbé de La Mennais n'entendait pas la liberté — et sous ce rapport ses disciples, et les continuateurs de son œuvre qu'il a eus dans notre siècle, sont restés fidèles à son ancien esprit — comme les philosophes et les politiques de l'école libérale et républicaine l'ont toujours entendue? Pour lui, la liberté, c'est la liberté du bien, la liberté de la

vérité, telle que l'Église l'enseigne; pour nous, le vrai principe libéral nous interdit de distinguer entre la liberté du bien et la liberté du mal, entre la liberté de la vérité et la liberté de l'erreur; car nous ne pensons pas qu'il y ait une vérité révélée, gardée, promulguée, enseignée, en dehors de laquelle il n'y a plus qu'erreur et mal; nous appelons liberté le droit de croire comme le droit de ne pas croire, et nous faisons consister la pratique de la liberté dans la recherche désintéressée et patiente de la vérité.

L'abbé de La Mennais avait longtemps médit du libéralisme : son évolution surprit nombre de gens, qui lui faisaient observer, non sans malice, que décidément le libéralisme a du bon : « Non, dit-il, le libéralisme, tel que vous l'entendez, est toujours aussi mauvais que par le passé; voulez-vous le rendre bon? Commencez par le christianiser. » Mot très profond, au regard de l'Église : toute la politique nouvelle et si surprenante à certains égards, vers laquelle l'Église semble évoluer, y est contenue.

Assailli de toutes parts, par les publicistes libéraux aussi bien que par les journaux royalistes et ultramontains, par les philosophes du *Globe* comme par les pères de la Compagnie de Jésus, l'abbé de La Mennais tint tête à l'orage. Les évêques s'en mêlèrent, et M. de Quélen, archevêque de Paris, crut devoir écrire tout un mandement contre lui. L'écrivain se défendit, comme autrefois J.-J. Rousseau contre Christophe de Beaumont, dans deux lettres, chefs-d'œuvre de polémique, dignes de figurer parmi les plus belles pages de l'histoire du pamphlet en France. Le froid dédain que le simple prêtre témoigna, dans cette circonstance, au personnage le plus haut placé dans le clergé français devint une cause de scandale pour toutes les âmes pieuses, et jusqu'aux fidèles et dévouées Feuil-

lantines, tous les amis de l'abbé de La Mennais se prirent à trembler. « Quel bruit vous faites! » lui écrivait la dévouée Ninette de Lucinière, espérant le calmer. Mais lui, combattant héroïque, répondait : « Je suis engagé dans une grande et fatigante guerre, à peu près seul contre le pouvoir, contre tous les partis et contre la portion ambitieuse, ignorante et passionnée du clergé. Je ne me décourage point. »

Il avait raison. Après *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique*, le livre *des Progrès de la Révolution* porta les derniers coups au gallicanisme, et la *Lettre à l'archevêque de Paris*, à M. de Quélen, qui en avait pris la défense, l'acheva. Ce fut, il faut bien le dire, une mêlée furieuse. Mais qui contestera que cette guerre violente ait contribué, dans une mesure abandonnée au jugement de l'histoire, à rendre à la fois plus facile et plus paisible la victoire remportée par Rome, au concile de 1870, quarante années après? En 1829, Rome sollicitée de toutes parts, priée, suppliée de se prononcer contre le prêtre téméraire, refusa de parler. L'abbé de La Mennais espérait, attendait mieux que le silence : il aurait voulu un mot d'approbation. Léon XII venait de mourir, le mot ne fut pas dit. Le pauvre Lamennais en resta tout pénétré de tristesse. « L'Église étoit là, écrivait-il, seule dans l'arène livrée aux bêtes et aux gladiateurs; j'ai senti le désir de combattre pour elle, de la défendre selon ma foiblesse. Aussitôt évêques et prêtres accoururent pour voir cela; les poches remplies de pierres, ils s'asseoient, et c'est à qui lapidera le mieux le malavisé qui a eu l'audace de s'exposer à la dent des ours et des tigres. »

Le ministère des ordonnances de 1828 disparut, pour faire place à un autre ministère, à celui qui devait signer les ordonnances de Juillet 1830, autre-

ment fatales à la Royauté. Avec M. de Polignac, c'étaient les anciens amis de l'abbé de La Mennais qui revenaient au pouvoir; M. Berryer crut pouvoir réclamer le secours de sa plume puissante pour ce dernier cabinet de la monarchie en détresse. Pour toute réponse, l'abbé de La Mennais se contenta de répéter le mot de Marthe à Jésus, devant le cadavre de Lazare : *Jam fœtet.*

## IV

**L'école mennaisienne. — Salinis et Gerbet. — La Chênaie et Malestroit. — La vie à La Chênaie. — L'abbé de La Mennais songe à partir pour les États-Unis. — L'abbé Lacordaire à La Chênaie.**

Pendant ces années de luttes fiévreuses, l'abbé de La Mennais partageait son temps entre la polémique politique et le soin des grands intérêts religieux dont il croyait avoir la garde. Il allait ainsi, de Bretagne à Paris et de Paris en Bretagne, sans ménager ses forces, prodiguant sa frêle santé, quelquefois même au péril de sa vie. La Chênaie l'attirait invinciblement. Avec son goût natif pour la solitude, cette paisible maison où il avait tant travaillé était sa résidence de prédilection : *in angulo cum libello*, disait-il souvent, comme le moine du moyen âge. Mais en aspirant à la vie purement contemplative, il se trompait lui-même; il était homme d'action avant tout, et de La Chênaie même, cette retraite silencieuse, il fit bientôt une maison d'études où il voulut s'entourer de quelques jeunes gens d'élite, qui fussent comme le noyau de cette école appelée à régénérer l'Église. Il cherchait avant tout à la remettre en contact avec le monde, dont, suivant son opinion de cette époque, elle ne peut ni ne doit abdiquer la direction.

Ses premiers disciples furent les deux abbés de Salinis et Philippe Gerbet. Avec le Maitre, ces deux hommes ont été les vrais fondateurs de ce que l'on appelle encore aujourd'hui l'école mennaisienne. D'autres sont venus plus tard, qui ont eu des talents plus éclatants et dont la renommée a été plus retentissante; mais ceux qui sont entrés le plus avant dans la confiance de Lamennais, sans doute parce qu'ils adoptèrent le plus complètement ses idées, surtout en philosophie, ce sont ses deux collaborateurs du *Mémorial catholique*, Salinis et Gerbet. Dès 1826, ce dernier publiait un opuscule intitulé *des Doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la théologie*, où il reprenait et défendait les thèses de l'*Essai sur l'Indifférence* avec une vivacité toute juvénile.

Rien de plus dissemblable au physique et au moral que ces deux prêtres, liés cependant par la plus étroite et la plus touchante amitié :

Salinis, petit homme joufflu et fleuri, issu d'une des plus anciennes familles nobles de l'ancienne province du Béarn, alliant les habitudes du monde et le goût des réceptions à la plus parfaite régularité de mœurs, spirituel et fin, plein de diplomatie et même d'une certaine cautèle tout ecclésiastique et méridionale, par-dessus tout, légitimiste renforcé : ce qui ne l'a pas empêché plus tard, devenu évêque d'Amiens sous la seconde République par le choix de M. le comte de Falloux, de se rallier à l'Empire avec un éclat qui ne laissa point de scandaliser ses anciens amis, notamment le père Lacordaire, et celui-ci, à cette occasion, manifesta sa rupture par une lettre des plus sévères à l'adresse de ceux qui, dans le clergé comme dans le journalisme catholique, pouvaient être regardés comme « la queue du mennaisianisme ».

Gerbet, au contraire, jeune homme maigre et fluet, d'une assez grande taille, d'une démarche noble mais un peu traînante et molle, aux yeux pleins de feu, à la voix faible mais douce comme le miel, d'un esprit plus vif que juste et tout orné de grâces littéraires, d'une simplicité charmante et d'une parfaite affabilité dans les manières avec les plus sérieux mérites de l'esprit, d'une gaîté naturelle, aimable et qui ne se refusait pas le plaisir de lancer parfois quelque épigramme inoffensive, d'une piété fine et suave, telle qu'on pouvait l'attendre de l'intelligence exquise, d'un talent capable d'écrire les *Considérations sur le Dogme générateur de la piété catholique*, l'un des plus beaux livres de piété qui aient paru dans notre langue depuis Fénelon, enfin d'une fidélité à son maître dont il ne se délia que tout à la fin et quand sa propre résolution de se soumettre à l'autorité du Saint-Siége ne lui permit plus de le servir en le ramenant à leur foi commune, et qui, après s'être montré si hostile à l'épiscopat, est mort évêque de Perpignan, heureux et sans regrets de la vie, si toutefois, quand on est écrivain et prélat, on peut mourir sans regret de n'avoir pas, malgré le crédit de ses amis, passé le seuil de l'Académie française.

Au mois de janvier 1825, l'abbé de La Mennais amena pour la première fois avec lui à La Chênaie l'abbé Gerbet, à qui il s'était ouvert de ses projets. « C'est une belle maison, écrit l'abbé Gerbet dès son arrivée, située agréablement. A côté se trouve une assez vaste pièce d'eau; les rochers qui la bordent sont d'un effet pittoresque. Quelle croyez-vous qu'ait été notre première action en arrivant? Je vous le donne en mille. — Une partie de tric-trac, mon cher ami; puis une autre partie de tric-trac; puis une autre partie d'échecs.... M. de La Mennais, en réflé-

chissant sur le projet d'une société d'ecclésiastiques, dont il a souvent parlé avec nous, a pensé qu'on pourrait commencer par se réunir quatre ou cinq, dans le but d'étudier et d'écrire. On trouverait en Bretagne un local convenable. Le seul produit des ouvrages qui sortiraient de cette société serait d'un très grand secours pour l'établissement. Le nom de M. de La Mennais, le caractère de cette société qui fixerait de suite l'attention publique, contribuerait à leur donner cours. Comme il paraît que c'est le nom de la communanté religieuse qui détermine plus facilement l'homme de M. B. (probablement quelque généreux donateur que l'on avait en vue) à faire des dons, présentez-lui cet établissement comme une communauté d'ecclésiastiques qui se forme pour répondre aux plus grands besoins de la religion. M. de La Mennais attache la plus grande importance à tout ceci. »

Et, en effet, l'abbé de La Mennais tenait à fonder un institut religieux. Sous le nom de son frère, l'abbé Jean, qui devait en être le chef ostensible, il acquit à Malestroit, dans le diocèse de Vannes, une maison dont il comptait faire le séminaire de son œuvre, qu'il appela la Congrégation de Saint-Pierre. Ce nom est significatif, car il indique la préoccupation visible de Lamennais de rattacher toute l'Église au pontife romain, qui, d'après ses écrits, doit être la clef de voûte de toute la Société. L'abbé de Salinis, sur son lit de mort, dans le palais archiépiscopal d'Auch, se rendait à lui-même ce témoignage : « Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, c'est en contribuant à dissiper des préjugés qui tenaient beaucoup d'esprits éloignés de Rome. Quand nous avons commencé avec l'abbé Gerbet, nous étions presque seuls; maintenant il n'y a pas un catholique intelligent qui ne

comprenne que la pierre sur laquelle le Sauveur a posé son Église est la pierre angulaire de tout l'édifice de ce monde. » L'archevêque d'Auch oublie de parler de Lamennais, son maître. C'est lui qui fut le véritable initiateur des catholiques à cette extraordinaire et presque païenne dévotion au Pontife romain, qui est en train de changer et de renouveler la face de la catholicité. L'histoire doit rendre à chacun ce qui lui appartient.

Faut-il croire avec M. Foisset que l'abbé de La Mennais, en fondant à Malestroit la Congrégation de Saint-Pierre, poursuivit le dessein singulièrement audacieux de supplanter et de remplacer la Compagnie de Jésus, et qu'il rêva d'être au XIX[e] siècle, après la Révolution française, ce qu'a été au XVI[e], après la Réforme, ce gentilhomme espagnol, d'un mysticisme si exalté mais d'un si rare génie politique, qui s'est appelé Ignace de Loyola? Bien que l'abbé de La Mennais, dans maints passages de ses écrits, ait parlé presque toujours avec respect des vertus et des services de la Compagnie de Jésus, il est certain qu'il n'a jamais beaucoup aimé les Jésuites, comme il n'a jamais été aimé d'eux. Dans son livre *des Progrès de la Révolution*, il déclarait encore « qu'on ne pouvoit trouver nulle part une Société dont les membres eussent plus de droits à l'admiration que les Jésuites par leur zèle et au respect par leurs vertus ». « Après cela, ajoutait-il, que leur institut si saint en lui-même soit exempt aujourd'hui d'inconvénients même graves, qu'il soit suffisamment approprié à l'état actuel des esprits, aux besoins présents du monde, nous ne le pensons pas. » Cette simple réserve aliéna pour jamais à l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* les sympathies de la Compagnie de Jésus. Lamennais ne tarda pas à s'en apercevoir, et

il écrivait à son correspondant politique et religieux le plus intime, au comte de Senfft : « Ma conscience m'obligeait à parler ainsi.... L'ambition de dominer, l'intrigue et la fausseté, toutes choses mortelles maintenant à la religion, sont inhérentes à ce corps. Point de véritable christianisme, des études excessivement foibles, aucune habitude du travail, voilà ce que m'écrit un bon prêtre que vous connaissez »; et dans une autre lettre au marquis de Coriolis : « Rassurez Mme de la Trémoïlle sur les Jésuites. Pour moi, ils ne me « font peur » que par leur insignifiance. C'est un corps qui périt de foiblesse; il n'a de vie que dans le rudiment; ce qui fait qu'outre le reste il seroit cruel de le lui ôter. »

C'est aller un peu loin, ce nous semble, que de conclure de ces traits satiriques à une résolution mûrie et prise par l'abbé de La Mennais de supplanter la Compagnie de Jésus. Il est infiniment plus probable que tout préoccupé, comme on l'a vu dans le livre des *Réflexions sur l'état de l'Église*, d'animer le clergé français d'un esprit nouveau par la réforme de l'enseignement ecclésiastique, il voulut tout simplement prêcher d'exemple, en fondant la Congrégation de Saint-Pierre et le séminaire de Malestroit. Mais ici, encore, il convient de mettre en lumière l'initiative de Lamennais. Sans parler de l'école ecclésiastique des Carmes ouverte près d'un quart de siècle plus tard, que de changements introduits dans les grands séminaires, sous l'influence de ses idées!

Si l'abbé de La Mennais ne cherchait pas à remplacer l'Institut de Loyola dans l'Église, il songeait à une autre entreprise encore plus chimérique, à celle qui consisterait à faire tourner les progrès des sciences positives au plus grand avantage de la religion : c'était ce qu'il appelait une éducation nouvelle, et

suffisamment appropriée à l'état actuel des esprits, aux besoins présents du monde. « L'Église, disait-il, a, même en ce qui tient à la science, une magnifique carrière à remplir : c'est à elle qu'il appartient de féconder le chaos et de séparer une seconde fois la lumière des ténèbres. Et il ne suffit pas pour cela de perfectionner les premières études cléricales, on doit étendre plus loin son regard et se proposer un but plus élevé. Lorsque l'Église tenoit entre ses mains le sceptre de la science, c'étoit une des causes de l'ascendant qu'elle avoit sur les esprits. Ce moyen d'action seroit maintenant plus puissant qu'à aucune autre époque et l'on feroit ainsi tourner à l'avantage des hommes les connoissances indifférentes au bien et au mal, mais qui produisent infailliblement plus de mal que de bien, quand le principe religieux ne préside pas à leur développement. »

On touche ici du doigt l'un des plus grands défauts de l'intelligence d'ailleurs si étendue et si forte de Lamennais : il n'avait aucun sens de l'histoire. Réenchaîner les sciences positives que leurs progrès mêmes ont définitivement affranchies du joug des conceptions théologiques, c'est se révolter contre l'esprit humain, en essayant d'arrêter sa marche irrésistible. Lamennais n'avait aucune idée du caractère utopique d'une pareille entreprise. Il croyait de la meilleure foi du monde que, dans ce domaine des sciences qui lui était d'ailleurs à peu près fermé, il suffit de vouloir, pour que les faits se plient d'eux-mêmes aux théories. Plus tard, quand, pour achever son grand ouvrage, l'*Esquisse d'une Philosophie*, il recommença, pour ainsi dire, toutes ses études, il dut se convaincre que rien n'est plus impossible.

A l'époque de sa vie où nous sommes, il ignorait presque tout des sciences. Il savait cependant qu'un

jeune philosophe, Auguste Comte, avait annoncé dans le *Producteur* « une doctrine toute faite » qui avait pour conclusion la constitution nécessaire et inévitable d'un nouveau pouvoir spirituel. Cet article du *Producteur* avait été signalé et critiqué par l'abbé Gerbet, qui sans doute en parla à son maître. L'abbé de La Mennais voulut voir et connaître Auguste Comte, et des relations s'établirent entre eux, sous les auspices du savant Blainville. Lamennais disait de M. Comte : « C'est la plus forte tête du parti libéral; c'est une belle âme qui ne sait où se prendre ». Auguste Comte, de son côté, racontait que, dans ses conversations avec l'abbé de La Mennais, il n'avait jamais pu obtenir que celui-ci se prononçât sur la question du mouvement de la terre et de la théorie de Copernic, soit pour l'accepter, soit pour la rejeter : « Je l'aurais mené loin, disait M. Comte, quelle qu'eût été sa solution ». Les relations de Lamennais avec Auguste Comte reprirent sous le gouvernement de Juillet, quand tous les deux ils se retrouvèrent à la Cour des Pairs, parmi les défenseurs républicains des accusés d'avril. Toutefois, ces relations ne furent jamais bien étroites. Lamennais s'éloigna même de plus en plus des doctrines de la philosophie et de la politique positives; mais ces doctrines, il les a connues, ayant connu leur auteur en personne; et il est surprenant que M. Paul Janet, dans son petit opuscule si estimable sur *la Philosophie de Lamennais*, ait cru pouvoir dire que l'école positiviste a toujours été ignorée de ce grand esprit.

La Chênaie était le vestibule du séminaire de Malestroit. Peu à peu, le nombre des jeunes gens s'accrut, à cause du mérite des maîtres et professeurs, groupés autour d'un homme de génie. A Malestroit, le directeur des études était l'abbé Rohrbacher

qui y commença son *Histoire de l'Église*; le supérieur était l'abbé Blanc, vulgarisateur éminent des doctrines romaines, et d'autres ecclésiastiques de réelle valeur. Mais à La Chênaie résidait le Maître, et c'est auprès de lui surtout qu'accoururent les disciples enthousiastes, les de Coux, les Cazalès, les Montalembert, les Combalot, les La Morvonnais, les Jules Morel, les Boré, la Provostaye le savant et Joseph d'Ortigue le musicien, Sainte-Beuve toujours avide de tout voir sans jamais se donner, et plus tard Maurice de Guérin, cette âme tendre et naïve de poète qui, s'ignorant elle-même, se livrait tout entière.

C'est que Lamennais exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une véritable fascination. Un de ses ennemis, le cardinal Wiseman, après plusieurs entrevues avec lui, ne peut s'empêcher de lui rendre ce témoignage. « Il est difficile, dit-il, dans son ouvrage sur *les Quatre derniers papes*, d'expliquer le secret de l'influence que Lamennais exerçait sur ceux qui l'abordaient. Certes, son aspect n'avait rien d'imposant : il était chétif, petit, d'attitude commune, sans autorité dans le regard, en un mot sans grâce extérieure. C'était donc dépourvue de tout prestige que sa langue, organe puissant, traduisait une merveilleuse succession de pensées à la fois claires, profondes et fortes. J'ai eu parfois à différentes époques de longs entretiens avec lui, et toujours je l'ai trouvé le même, la tête penchée en avant, les mains jointes devant lui. Une simple question faisait jaillir un flot d'idées dont le courant spontané, uni, rappelait celui d'un frais ruisseau dans les prairies brûlées par l'été. Il s'emparait du sujet dans son ensemble, le divisait par chapitres, comme l'eussent pu faire Massillon ou Fléchier, et avec une symétrie de prédicateur; puis, reprenant une à une toutes ces divi-

sions, il les développait.... Sa parole était restée toujours dure, un peu monotone; il y avait d'ailleurs peu d'interruptions ou d'hésitations, et la phrase était si bien polie et si élégante que, venant à fermer les yeux, vous auriez pu vous figurer qu'il vous lisait un volume amené par de longs travaux à sa forme la plus parfaite. »

A cette analyse passablement pédante du talent de conversation de l'abbé Félicité de La Mennais que nous donne un Anglais, dont la compétence est si naturellement récusable, il y a d'autres jugements à opposer, par exemple celui de l'un de ses disciples de La Chênaie, Eloi Jourdain, plus connu dans les lettres catholiques sous le nom de Charles Sainte-Foi, qui, après l'avoir bien connu, a consigné, dans une étude approndie, le souvenir qu'il avait gardé de tant d'entretiens admirables. « Il avait, dit-il, la timidité d'un enfant; et ne pouvant ni parler ni chanter en public, c'est à peine s'il osait se présenter. Si vous le regardez, vous le gênez; si vous le louez, vous l'embarrassez et le réduisez au silence. Que faut-il donc faire avec lui? L'écouter, comme un disciple doit écouter le maître. »

L'abbé de La Mennais a toujours fait grande impression sur les hommes qui l'ont approché par ce prestigieux talent d'improvisation qu'il possédait à un si haut degré. Sainte-Beuve est resté frappé de cette faculté extraordinaire que le grand écrivain avait d'entrer à tout instant avec impétuosité, puissance et intérêt, et pour des heures entières, dans n'importe quel sujet élevé. Et tout cela, sur un mot, sur une remarque qui le frappaient, d'ordinaire en se promenant de long en large, d'un pas rapide, et en marquant, pendant les longs monologues, une agitation sans pareille des membres. Il mettait une telle ardeur

dans les discussions qu'il avait besoin de mouvement. Ses derniers amis, Béranger surtout qu'il aimait d'une affection très vive, lui barraient le chemin avec des fauteuils et des chaises, mais il ne s'en apercevait pas, et s'embarrassait dans ces obstacles, à faire rire aux larmes toutes les personnes présentes.

Sa vie à La Chênaie était des plus régulières. Il se levait comme tous les hôtes de la maison à cinq heures; quelquefois même, après de longues nuits d'insomnie causée par la gastralgie dont il souffrait, il était debout avant les élèves et les maîtres. Après sa messe, il déjeunait dans sa chambre d'une bouillie de pommes de terre; il descendait dans son salon du rez-de-chaussée, et se mettait à une table où il ne souffrait autre chose qu'une écritoire, quelques plumes et du papier de petit format doré sur tranche, qu'il couvrait d'une écriture fine et régulière, sans ratures ni surcharges : ce qui ferait croire qu'il avait le travail extrêmement facile et qu'il écrivait d'un jet ses plus belles pages, mais il n'en était rien. Il travaillait selon la méthode de J.-J. Rousseau. Il est telle de ses périodes qu'il a vingt fois tournée et retournée dans sa tête avant de l'écrire. Il les composait sur sa terrasse, en se promenant et en se martyrisant les ongles avec un canif.

A La Chênaie, la plus grande liberté de travail était admise. C'était un principe de laisser à chaque individualité le plus de jeu possible, afin que l'esprit pût se développer librement. Il était défendu de lire autrement que la plume à la main. Le soir, on n'avait le droit que de s'occuper de langues et de littératures anciennes ou modernes. L'abbé de La Mennais se plaisait à expliquer tour à tour Dante ou Milton. A la promenade hebdomadaire, on était tenu de parler une langue étrangère. Maîtres et élèves étaient fort attachés les uns aux autres, et, dans les récréations, c'était à

qui serait le plus entraîné à tous les jeux. La Chênaie et Malestroit furent ainsi comme une sorte de Port-Royal mennaisien, et, dans le monde catholique, on dit qu'il faut remonter jusqu'aux beaux siècles de l'Église pour retrouver une pareille association d'âmes passionnées pour ce qu'elles croyaient le bien. « Quel tableau et quel cadre! s'écrie le vieil écrivain royaliste Armand de Pontmartin; quelle grandeur dans ces horizons! quelle élévation dans ces âmes! quelle harmonie entre ces paysages bretons, ce ciel mélancolique, ces jardins dépouillés par l'automne, ces nuages où passent avec des sifflements d'ailes des bandes d'oiseaux sauvages, ces étangs surmontés d'une brume où les hôtes de La Chênaie peuvent voir tout ce qu'ils veulent — et les beaux songes juvéniles où s'unissent la religion, la liberté et la poésie! »

Ce n'est pas dans ses entretiens avec ses jeunes disciples de La Chênaie dont il reste d'ailleurs peu de traces, mais dans ses correspondances intimes qu'il faut chercher les pensées qui se pressaient tumultueuses, contradictoires et toujours pleines de colère et de passion, dans le cerveau fumeux de l'abbé de La Mennais. Après la publication de son livre *des Progrès de la Révolution*, la politique ne lui inspire plus que le dégoût le plus profond : c'est le combat des punaises et des araignées, écrit-il un jour. Il a perdu toute foi dans les gouvernements et les monarchies. Le ministère relativement libéral de M. de Martignac lui semble avoir tout compromis, sinon tout perdu : « Même avant que ces gens-là fussent au pouvoir, dit-il dans une lettre à la comtesse de Senfft, j'avois toujours pensé qu'ils en finiroient de la monarchie. Je ne me suis pas trompé. Seulement, on peut employer plus ou moins de temps à régler ses funérailles. Chaque année, la nation active se recrute d'une

génération enivrée des idées nouvelles, de sorte que le temps seul feroit, sans secousse, ce qui est dans les vœux des révolutionnaires plus pressés. La cause générale de cet état de choses, c'est que le principe de vie de l'ancienne société ayant été détruit, et originairement par les souverains, il faut nécessairement que cette société meure. »

Il voyait donc monter la marée qui, selon lui, devait engloutir tout le vieux monde, sans s'étonner ou plutôt en ayant l'air de l'appeler de ses vœux : *quod facis, fac citiùs*, semble-t-il dire au flot irrésistible, qu'il voit gagner le rivage. Ses lettres sont toutes remplies des cris de douleur que lui arrache l'aveuglement du chef de l'Église. Le Pape s'obstine à refuser la grande mission de guider les peuples dans la voie de la liberté. Rome dès lors ne lui inspire plus que des plaintes et des regrets désolés : « Je suis plus affligé que surpris des dispositions où l'on est *là*. Il faut qu'il en soit ainsi, pour que ce qui doit arriver arrive et que l'épreuve comme la vengeance s'accomplissent pleinement. Levez les yeux sur le Sinaï. Le sacré mont n'est plus recouvert du nuage enflammé que sillonnoit l'éclair et où grondoit la foudre ; un brouillard humide et sombre enveloppe sa tête, et, dans ce brouillard, un silence de mort. Aussi entendez ce qu'ils disent : « Elle s'est éteinte la voix qui effrayoit « les rois et consoloit les peuples. La dominatrice des « nations n'est plus ; son temps est passé, elle le sent, « elle a perdu la foi dans sa force. » Et, eux, parce qu'ils ont foi dans la leur, prévaudront, car tout est possible à celui qui croit. Jamais, à beaucoup près, le monde chrétien ne fut frappé au même degré des deux fléaux de la foiblesse et de l'idiotisme. Chaque jour apporte un surcroît d'angoisse. Cela donne bien envie de s'en aller. Pour moi, je ne sais plus prendre intérêt

à rien de la terre, et dans ce corps qui s'use rapidement, mon âme est comme en un premier tombeau. »

Dans ces heures si cruelles de scepticisme découragé, il n'apercevait plus d'autre salut que de se rattacher à ceux qui croyaient encore à quelque chose : ceux-là, c'étaient, non pas les libéraux parlementaires qu'il couvrait de sa méprisante pitié, mais les républicains, encore si peu nombreux à cette époque, qui rêvaient d'un ordre social entièrement nouveau, sans monarque, avec la loi pour unique souveraine, la loi faite par des mandataires du peuple, source unique de tous les pouvoirs. Pour reprendre une expression de M. Thiers, Lamennais ne s'arrêtait pas en Angleterre; il traversait l'océan, pour aller aux États-Unis. Il comptait y trouver, dans les institutions fondées par Washington et Jefferson, la complète et véritable liberté.

C'est à ce moment que lui fut amené à La Chênaie un jeune prêtre doué des plus rares facultés d'orateur et d'écrivain, d'un esprit fier et ardent, mais déjà capable de se modérer lui-même dans les élans de sa nature franche et fougueuse : c'était l'abbé Henri Lacordaire, ami de MM. de Salinis et Philippe Gerbet qui depuis longtemps cherchaient à le gagner à la politique religieuse comme à la personne de leur maître, l'abbé de La Mennais. Lacordaire, fils d'un médecin bourguignon, élève brillant du lycée de Dijon, avait commencé par être du parti de la Révolution française. Né démocrate, bien qu'il ait plusieurs fois protesté dans le cours de sa glorieuse carrière contre cette qualification qu'il n'aimait pas, il est resté démocrate, tout en ne voulant que se dire libéral impénitent. Le système philosophique de l'abbé de La Mennais ne lui paraissait pas d'une solidité à toute épreuve, mais ses opinions politiques,

son goût pour les traditions monarchiques, ses idées absolutistes et son caractère entier lui déplaisaient encore plus. Néanmoins, ayant lu le livre *des Progrès de la Révolution* il reconnut l'évolution de l'intelligence de Lamennais vers le libéralisme et même vers la démocratie. L'abbé Lacordaire, qui traversait à ce moment une véritable crise morale, et qui, effrayé de l'inutilité de sa vie, songeait à quitter la France et l'Europe pour se rendre, lui aussi, en Amérique, ne voulut pas quitter son pays, sans avoir approché de plus près la personne du prêtre qui portait le plus grand nom de l'Église de France, et sans lui avoir demandé sa bénédiction pour un jeune homme « navré par instinct des mêmes douleurs qui consumaient son invincible génie ». « C'est M. de La Mennais, écrivait Lacordaire à son ami de collège M. Foisset, qui sera en France le fondateur de la liberté chrétienne et américaine. Oter l'Église de l'état d'engrènement où elle est chez nous, pour la mettre dans l'état d'indépendance absolue où elle est en Amérique, voilà ce qui est à faire avant tout. Une fois que j'ai cru cela, je suis allé à La Chènaie. »

Dès qu'il y fut arrivé, il se sentit, comme les autres, séduit, fasciné, subjugué, encore que la soumission de Lacordaire à Lamennais n'ait jamais été aussi complète que celle des autres disciples de l'école mennaisienne. Dans le *Mémoire sur le rétablissement de l'ordre des Frères prêcheurs en France* qu'il a dicté en 1861 à Sorèze, sur son lit de mort, et que l'on peut considérer comme son testament religieux et politique, le P. Lacordaire a jugé sévèrement cette démarche « fausse et peu explicable » qui avait cependant décidé de sa destinée. L'abbé de La Mennais, le premier jour de son arrivée à La Chênaie, lui avait lu sur la Trinité et sur la Création, deux chapitres

de l'*Esquisse d'une Philosophie*, ce grand ouvrage auquel il ne cessa de travailler toute sa vie, et ces deux fragments avaient étonné le jeune prêtre, sans le convaincre. Ce n'était d'ailleurs pas pour philosopher que Lacordaire se donnait volontairement à l'École qui n'avait pu conquérir jusque-là ni ses sympathies ni ses convictions : c'était plutôt la conception nouvelle du rôle pratique de l'Église dans les sociétés modernes, telle que l'abbé de La Mennais l'avait exposée dans son dernier écrit, qui ralliait Lacordaire et l'amenait au petit cénacle breton.

## V

**La Révolution de Juillet. — Le journal *l'Avenir* et l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse.***

Survinrent les ordonnances du roi Charles X et la révolution foudroyante et triomphante de Juillet. Le trône de la vieille dynastie fut emporté comme la paille au vent. L'abbé de La Mennais, après tant de prédictions, crut voir distinctement l'arrêt de la Providence, et il salua la Révolution, lui qui l'avait si souvent maudite, comme l'aurore d'une ère nouvelle pour l'Église et les peuples. A son imagination aux grandes ailes toutes déployées, l'avenir du monde chrétien apparut tout radieux, l'avenir, ce mot magique qui revenait si souvent sur les lèvres et sous la plume de ce Voyant sublime.

Il écrit à son ami, le marquis de Coriolis : « Les vaincus ont, de toute manière, mérité leur défaite, et cette défaite est sans retour. Il est à désirer que cette conviction devienne universelle, car de fausses espérances pourroient produire des maux infinis. Chacun doit aujourd'hui chercher sa sûreté dans la sûreté de tous, c'est-à-dire dans une liberté commune. La liberté, c'est le droit et la faculté de se défendre contre toute volonté arbitraire et oppres-

sive. Il est à souhaiter ardemment que ce principe prévaille dans le gouvernement que l'on va nous donner »; et, deux jours plus tard, à Mme de Senfft, le 6 août 1830 : « On va mettre la couronne sur la tête du duc d'Orléans. Le plus grand nombre préféreroit la République, une République franchement déclarée, et je suis de ceux-là, mais j'espère que la royauté sera purement nominative »; et enfin, à M. de Coriolis, le 26 août : « Vous avez mille fois raison; ceci doit, tôt ou tard, finir par la République, j'entends République de droit, car nous avons déjà celle de fait, et comme d'ici à longtemps peut-être nul autre gouvernement ne sera possible en France, j'aimerais mieux pour la tranquillité de ce pays qu'on mît plus d'unité dans les institutions qu'on nous fabrique; car tout ce qui s'y trouvera d'opposé à l'esprit républicain ne pourra ni durer ni être changé sans de nouvelles secousses qui ne seront pas médiocrement dangereuses. » Qui oserait soutenir, en face de telles déclarations, que Lamennais ne s'est fait républicain que par désespoir et dépit de sa rupture avec l'Église?

On l'a dit cependant.

*L'Avenir!* Tel fut le titre que l'abbé de La Mennais donna au journal que l'abbé Gerbet, avec son activité ordinaire, mit en état de paraître le 16 octobre 1830; il lui donna aussi pour épigraphe cette noble devise : *Dieu et la liberté!* Ce sont les deux mots que Voltaire prononça, en bénissant à Ferney le petit-fils de Franklin; mais ici l'inspiration est toute différente : Dieu veut dire le catholicisme et son chef infaillible, le Pontife romain; quant à la liberté, c'est l'arme avec laquelle on se propose de combattre pour les droits de l'Église. Les principaux collaborateurs de l'abbé de La Mennais étaient l'abbé Gerbet, l'abbé Lacordaire, l'abbé Rohrbacher, M. de Coux, M. d'Ault-

Dumesnil, le comte Charles de Montalembert, M. Harel du Tancrel, à qui l'on donne souvent, parmi les catholiques, l'honneur de la fondation du journal, comme si l'abbé de La Mennais n'eût pas existé, et enfin M. Waille, gérant du journal, qui a laissé un nom bien connu dans diverses entreprises de presse religieuse.

On a répété souvent un mot, qui méritait en effet de faire fortune : on a dit que l'histoire du journal *l'Avenir*, c'était le roman de la presse. Rien de plus vrai, car rien n'est plus attachant, plus pathétique dans l'histoire du journalisme, que la courte et brillante destinée de cette feuille si nouvelle, si originale, si vivante, dégagée si vigoureusement et si complètement de l'esprit des anciens partis, uniquement vouée à la défense des plus grandes et des plus nobles idées de foi religieuse, de justice sociale et de liberté politique, rédigée avec tant de zèle et d'amour sous l'inspiration d'un écrivain de génie tel que Lamennais, qui était pour ses collaborateurs plus qu'un maître conseillé et obéi, mais un père adoré par toute une pléiade de jeunes gens pleins d'enthousiasme et de talent, où brillaient des étoiles de première grandeur comme Lacordaire et Montalembert, ces noms déjà couronnés des feux naissants de la gloire.

L'*Avenir* eut un succès prodigieux, non seulement en France mais dans toute l'Europe et au delà. Plus de 140 000 francs de souscriptions recueillies en quelques mois tant pour les procès qu'il eut à soutenir que pour les pauvres Irlandais en proie à la famine, prouvent assez l'influence qu'à peine naissant ce courageux journal exerça dès qu'il parut, et les persécutions de tout genre auxquelles il fut en butte la prouvent encore mieux. Il ne dura que l'espace

d'une année, 1831, mais Lacordaire a pu dire que « cette année mémorable resterait à jamais ensevelie comme une vierge dans son cœur ».

C'est à Lamennais lui-même qu'il faut demander le secret de la vraie pensée religieuse, politique et sociale de l'*Avenir*.

« Quelques-uns, dit-il, dans la *Préface* des *Troisièmes Mélanges*, ne virent dans les événements de Juillet qu'une émeute heureuse; nous y vîmes un mouvement social, un pas fait par l'humanité vers les destinées meilleures qu'amène infailliblement le progrès intellectuel et moral. On pouvoit craindre néanmoins que le catholicisme, compromis sous l'ancien gouvernement, n'eût à souffrir que des fautes commises, et cette crainte, chacun le sait, préoccupoit vivement le clergé et la population croyante. On pouvoit craindre encore que le principe d'émancipation ne fût, quoique victorieux, arrêté dans son développement. Alors nous conçûmes la double pensée de préserver le catholicisme des malheurs qui le menaçoient, et, en unissant étroitement sa cause à celle de la liberté, de préparer le triomphe durable et pacifique de celle-ci. Tel fut le but que l'on se proposa en fondant l'*Avenir*.

« Nous pensions, dit-il encore, que les peuples ayant aujourd'hui le sentiment d'un droit social dont ils attendent le soulagement de leurs souffrances intolérables, par la substitution d'une liberté légitime à la servitude que leur impose le pouvoir oppressif des souverainetés absolues, devoient trouver dans le christianisme un appui et une règle pour atteindre le but sans désordres, puisque la loi évangélique, qui, en rappelant aux hommes leur égalité native et le lien de fraternité qui doit les unir, a tant contribué à l'abolition de l'esclavage ancien, n'est pas moins favo-

rable à l'abolition de l'esclavage moderne ou de l'esclavage politique. Et combien ne leur fût pas devenue chère et vénérable la religion céleste qui, compatissant à leurs maux, eût ouvert, pour les adoucir, tous les trésors de sa charité inépuisable et béni au nom de Dieu, qui ne fait point d'exception entre ses enfants, les efforts tentés en faveur du foible, du pauvre, c'est-à-dire de l'incomparablement plus grande portion de la famille humaine, pour l'affranchir de la tyrannie que quelques-uns exercent sur elle à leur profit, au mépris de toutes les notions de justice gravées dans la conscience universelle? Il nous sembloit que s'il étoit une voix pour ramener le monde au catholicisme, c'étoit celle-là. »

Ces paroles suffisent à démontrer que c'est Lamennais, cet ancien champion de la légitimité appuyée à la théocratie, qui, le premier des hommes de son siècle et de sa foi religieuse, a nettement aperçu les conditions nouvelles de vie et d'influence que font à l'Église catholique et la liberté conquise par l'esprit moderne et le pouvoir enfin tombé aux mains de la démocratie. On remarquera cette préoccupation, qui désormais sera dominante dans l'esprit de ce grand homme, des souffrances morales et matérielles du peuple, de sa situation précaire dans les sociétés, de son droit à prétendre à une plus juste répartition des bienfaits de la civilisation. Lamennais demande à l'Église de se pencher sur ces plaies et ces misères, d'y apporter le baume de la charité chrétienne, et d'animer de son souffle tout-puissant de grâce et de bonté ces foules qui ne demandent qu'à s'incliner sous une main paternelle. Quoi de plus nouveau que de pareilles idées sous la plume d'un prêtre, au moment où elles parurent? Quelle hardiesse étonnante, imprévue, et si audacieuse qu'elle fut jugée coupable! Lamennais ne faisait

cependant que remonter à la source même de l'inspiration chrétienne, et c'est en reprenant la tradition des siècles de foi, en se reportant aux premiers jours du christianisme qu'il devint une fois de plus initiateur.

Ce n'est pas tout. Il va droit au fond de la vraie question : comment réconcilier la religion avec la liberté? En séparant la religion de la politique, et cet aperçu n'est pas moins vrai ni moins fécond que ses vues sur l'Église. Non seulement, il pense que le temps est venu de briser l'antique alliance du trône et de l'autel, mais il va jusqu'à dire que le Pontife romain ne doit conserver d'autre autorité que son autorité spirituelle. Il veut en faire le souverain des âmes dans l'univers et il déclare qu'un pareil souverain doit renoncer à tout pouvoir temporel. La place du Pape n'est point parmi les puissances du siècle, de même que le clergé, prêtres et évêques, ne doivent plus rester assujettis à l'État pour le maigre salaire qu'ils en touchent. Que faut-il au vrai prêtre de Jésus-Christ? Des lèvres libres, et un morceau de pain. Que l'État laisse au prêtre la liberté, la charité de ses frères le nourrira.

Toute la doctrine de la séparation de l'Église et de l'État est contenue dans ces quelques mots. C'est l'idée américaine qui fait irruption en France, où la constitution indépendante de l'Église en Belgique avait déjà frappé les esprits. L'exaltation progressive du Pontificat romain a fait le reste. Il est clair que le catholicisme romain, avec l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape, doit nécessairement aboutir à placer l'Église comme pouvoir spirituel au-dessus de toute puissance civile. Or, comme la puissance civile, dans les États modernes, ne peut admettre sa propre subordination sans se renier elle-même, car, suivant la forte expression de Portalis l'ancien, elle n'est rien, si elle

n'est tout, il s'ensuit que les deux puissances, devenues également absolues, chacune dans son domaine, ne pouvant se subjuguer ni l'une ni l'autre, doivent tendre à se séparer, à moins que, sous le régime de traités entre elles librement débattus, dans l'intérêt de la paix religieuse comme de la paix sociale, elles ne vivent en accord, ce qui est pour le moment la doctrine qui prévaut à Rome comme dans les conseils des États européens.

La séparation de l'Église et de l'État apparaît ainsi, avec son véritable caractère historique. Ce *modus vivendi* n'est nullement un principe, ni même la conséquence de l'un des principes de la Révolution française, tels qu'ils ont été formulés et définis dans les Déclarations des droits de l'homme et du citoyen promulguées par nos grandes assemblées révolutionnaires. Le régime de la séparation a été préconisé, vanté, célébré et défendu d'abord par ceux qui voulaient avant tout la prédominance du catholicisme romain, et bien avant d'être réclamé au nom de la liberté ! Ce n'est que le premier, mais le plus éclatant exemple de cet artifice prestigieux par lequel, depuis Lamennais et son école, les prétentions et les privilèges les plus exorbitants sont présentés par les catholiques comme une revendication toute naturelle de la liberté ! Il n'y a point d'équivoque plus intolérable.

Avec autant de hardiesse que de talent, les rédacteurs de l'*Avenir* exposèrent leurs doctrines ; et, bien que le journal ait cessé de paraître après la publication de l'Encyclique *Mirari vos* du pape Grégoire XVI, ces doctrines fort habilement reprises, en quelque sorte par-dessous main, par les catholiques militants, se retrouvent au fond de toutes les revendications du parti ultramontain depuis soixante ans.

Entièrement soumis aux maximes et aux déci-

sions du Saint-Siège, les rédacteurs de l'*Avenir* repoussaient les opinions gallicanes comme étant en désaccord avec les traditions de l'Église. En ce qui touche le gouvernement du pays, ils lui promettaient obéissance et concours, tant qu'il ne porterait pas atteinte aux libertés qu'ils jugeaient de droit commun. Sur la question de république ou de monarchie, l'abbé de La Mennais ne fit rien pour imposer sa propre opinion. L'*Avenir* fut très vif contre la légitimité tombée, et c'est un article de Ch. de Montalembert, de la plus rare éloquence, qui adjura les anciens royalistes de renoncer à des regrets honorables mais inutiles, et de se rallier aux espérances nouvelles des catholiques. Mais l'*Avenir* ne se prononça point contre la monarchie : Lamennais et ses jeunes amis crurent, eux aussi, suivant le mot du jour, que la royauté de Louis-Philippe d'Orléans pourrait bien être la meilleure des républiques, au moins temporairement.

Les libertés réclamées par l'*Avenir*, au nom du droit commun, étaient : la liberté de conscience entière, universelle, sans restrictions ni privilèges, entraînant en ce qui touche le catholicisme, l'entière séparation de l'Église et de l'État, la suppression de tout salaire payé au clergé, l'abrogation du Concordat, la libre communication du clergé avec la cour de Rome, et surtout la non-intervention de l'autorité civile dans le choix des évêques, — la liberté de l'enseignement, — la liberté de l'association, deux libertés qui, pour le rappeler en passant, ne figurent pas non plus dans les *Déclarations des droits de l'homme et du citoyen*. Dans l'ordre administratif et politique, l'*Avenir* demandait qu'on étendît le principe électif, en réduisant les conditions d'âge, de cens et de domicile pour l'électorat comme pour l'éligibilité, qu'on abolît le système de la centralisation consulaire et impériale, afin d'or-

ganiser le département et la commune sur les bases de la plus large liberté. Cette dernière partie du programme de l'*Avenir* était depuis longtemps en honneur parmi les légitimistes des provinces. Ils comptaient que la décentralisation aurait pour effet d'affermir et d'accroître l'influence locale qu'ils devaient à leur naissance et à leur fortune.

Mais les fondateurs de l'*Avenir* ne se contentèrent pas de proclamer platoniquement leur amour de la liberté; ils le mirent hardiment en pratique. Convaincus, suivant le mot de l'un d'eux, que l'on ne reçoit pas la liberté mais qu'on la prend, ils organisèrent, sur de plus larges bases que toutes les entreprises analogues et déjà tentées sous la Restauration, une *Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, dont l'abbé de La Mennais fut le directeur.

Cette association se donnait la mission de défendre dans la vie publique les doctrines que l'*Avenir* cherchait à propager. Elle devait s'occuper : 1° de redresser tout acte que l'*Agence* envisagerait comme contraire à la liberté du ministère ecclésiastique, au moyen de poursuites devant les Chambres et devant les tribunaux, depuis le Conseil d'État jusqu'à la justice de paix; dans les procès les plus importants, des mémoires judiciaires, plaidoyers, consultations, etc., devaient être publiés et répandus aux frais de l'*Agence*; 2° de protéger tout établissement d'instruction primaire, secondaire et supérieure, contre les actes attentatoires à la liberté de l'enseignement; 3° de maintenir le droit de s'unir pour prier, pour étudier ou pour obtenir toute autre fin avantageuse à la religion, aux pauvres et à la civilisation; 4° de servir de lien commun à toutes les associations locales déjà établies en France ou qui s'y établiraient pour former

une assurance mutuelle contre tout acte hostile à la liberté religieuse.

Dès que cette *Agence générale* fut constituée, elle se donna toute à son œuvre. Le commandant militaire ayant voulu interdire aux capucins d'Aix de paraître en public sous leur froc, l'*Agence* le poursuivit à ses frais, au nom des religieux, devant le Conseil d'État, et ne se désista de sa poursuite qu'après le transfert du commandant dans une autre garnison, à l'extrémité opposée de la France. La dispersion des Trappistes de la Meilleraye ayant été ordonnée et des troupes envoyées pour l'exécution de cet ordre, l'*Agence* poussa l'audace jusqu'à offrir au Père supérieur, qui eut le bon sens de refuser, d'organiser une résistance à main armée. L'*Agence* fonda des journaux, des cercles, des associations; elle prit l'initiative d'un vaste pétitionnement en faveur de la liberté de l'enseignement; quinze mille signatures furent recueillies, et trois cents pétitions adressées à la Chambre des députés. Enfin trois des rédacteurs de l'*Avenir*, ceux qui étaient le plus en vue, Henri Lacordaire, Ch. de Montalembert et de Coux, ouvrirent sans autorisation, sans titres universitaires, contrairement aux lois, une école libre pour les jeunes enfants catholiques du quartier de la rue de Seine, à Paris. Par ordre de l'autorité, l'école fut fermée, et procès-verbal dressé contre les délinquants. La mort du comte de Montalembert, pair de France, étant survenue pendant la procédure, son fils Charles, héritier de sa pairie, l'un des soi-disant « maîtres d'école » poursuivis, réclama le privilège de sa dignité, et l'affaire fut portée devant la Cour des Pairs. Ce procès eut un retentissement extraordinaire, moins encore par l'intérêt de la cause, si grand qu'il fût, que par le talent déployé par les prévenus dans leur défense.

L'abbé Lacordaire fut admirable de présence d'esprit, de dignité ferme et de courtoise ironie; son jeune ami, Montalembert, dont c'était le début comme orateur, montra, par un discours tout à fait digne d'un maître de l'éloquence, quel orateur et quel chef il serait un jour à la tribune des assemblées et à la tête du parti catholique. Il est à peine besoin de dire que les trois « maîtres d'école » furent condamnés pour la forme à cent francs d'amende.

Ce n'est pas le seul procès qu'eurent à subir l'*Avenir* et ses rédacteurs. Deux articles, l'un de l'abbé de La Mennais, l'autre de l'abbé Lacordaire, furent déférés aux tribunaux. C'était le jury qui connaissait alors des délits commis par la voie de la presse. Les journalistes incriminés avaient dit que les évêques devaient recevoir leur institution exclusivement du chef de l'Église sur la présentation des fidèles, et que l'État devait renoncer à salarier les prêtres qu'il cesserait de nommer. Le jury de la Seine acquitta les accusés.

L'abbé de La Mennais, s'irritant de ces tracasseries, devint graduellement hostile au gouvernement monarchique issu de la révolution de Juillet; et, dans la politique extérieure de l'*Avenir*, il embrassa chaque jour avec plus d'ardeur la cause des peuples qui combattaient pour leur liberté, surtout quand ces peuples étaient catholiques et résistaient à des puissances ennemies de Rome. La révolution belge, l'insurrection polonaise, la résistance de l'Irlande à ses oppresseurs d'Angleterre lui semblaient comme autant d'efforts du christianisme pour renaître sur les débris de la vieille société européenne et pour reconstituer le monde sur des bases nouvelles. C'est toujours du côté de Rome qu'il se tourne :

« Votre puissance se perd et la foi en elle, criait-il

à la Papauté. Voulez-vous sauver l'une et l'autre? Unissez-les toutes deux à l'humanité, telle que l'ont faite dix-huit siècles de christianisme. Rien n'est stationnaire en ce monde; vous avez régné sur les rois, puis les rois vous ont asservi. Séparez-vous des rois. Tendez la main aux peuples. Ils vous soutiendront de leurs robustes bras, et, ce qui vaut mieux, de leur amour. Abandonnez les débris terrestres de votre ancienne grandeur ruinée, repoussez-les du pied comme indignes de vous. »

Cette polémique si hardie et ce langage si nouveau jetèrent le plus grand trouble dans les esprits. Clercs et laïques, tout le monde fut saisi de surprise. Mais, dans le clergé, il y eut bientôt deux camps. Le journal audacieux, éloquent, aux larges horizons, aux vues supérieures, trouva naturellement les plus vives sympathies dans le jeune clergé, et surtout dans les rangs inférieurs, parmi ceux qui forment la plèbe ecclésiastique. Quelles vastes espérances s'ouvraient alors devant ces âmes à la fois tendres et fortes, qui respiraient à pleins poumons l'air vivifiant d'une doctrine de renaissance et de régénération! Ce serait profondément méconnaître le cœur des hommes que de croire qu'il ne reste rien de transmis par la tradition, dans le clergé de France, de cet incomparable mouvement d'aspiration vers un avenir meilleur de justice et de liberté, vers cet apostolat idéal, qui excitera toujours, quelle que soit la soupçonneuse surveillance de la hiérarchie, les plus intimes et les plus saintes ardeurs des vocations vraiment sacerdotales. Tous les contemporains de l'*Avenir* et de l'abbé de La Mennais, tous ses amis et collaborateurs ont depuis longtemps disparu; mais ce qu'ils ont écrit sur cette feuille de papier jauni par le temps, ce qu'ils ont fait pour conformer leur conduite à leurs écrits, tout cela demeure.

Les faits passent, les idées sont immortelles. Ceux qui croiraient que tout a péri de l'*Avenir* se tromperaient gravement. Après les condamnations intervenues, personne, dans le clergé catholique, ne pourrait ni ne voudrait même songer à reprendre les thèses de l'*Avenir* pour en présenter l'apologie : Rome a parlé; dès lors, la cause est finie. Qui ne sent pourtant à de certains signes que l'esprit de l'*Avenir* a survécu? Cet esprit est maintenant où il doit être, répandu dans l'Église tout entière.

Tandis que le clergé de condition inférieure, vivement secoué, se sentait entraîné vers les doctrines de l'abbé de La Mennais et de ses collaborateurs, la plus vive opposition éclatait dans les rangs élevés de la hiérarchie. C'était principalement la séparation de l'Église et de l'État, la renonciation au budget des cultes, la rupture entre les deux puissances qui épouvantaient les évêques, sans parler des prédications révolutionnaires des tribuns en soutane du téméraire journal. Pour la plupart, les évêques étaient de noble naissance, avec des manières polies et douces, et un esprit de docilité qui trop souvent dégénérait en courtisanerie : comment auraient-ils pu, sur les sommations d'un simple prêtre, si grand qu'il fût par le génie, le caractère et les services, consentir à répudier toutes relations avec les pouvoirs publics, pour se jeter dans les aventures, pour sacrifier le certain à l'incertain, et renoncer à une situation acquise en vue d'une autre, aléatoire, chimérique et qui eût été toute à créer? Aussi lançaient-ils des mandements de blâme, et sollicitaient-ils avec vivacité du Saint-Siège un bref de censure. Déjà la nonciature apostolique à Paris se rangeait du côté de l'épiscopat, et l'on commençait à murmurer tout bas dans les sacristies contre les périls que faisaient courir au clergé comme

à l'Église la polémique plus que risquée des novateurs. On attendait, on annonçait de Rome un ordre de suspendre la publication de l'*Avenir*, et les abonnements à la feuille devenaient plus rares.

Cependant, l'abbé de La Mennais ne cessait de son côté d'avoir les yeux fixés sur Rome. Son idée le tenait toujours : « Pour moi, écrivait-il à M. de Senfft, je crois profondément à une transformation universelle de la société, sous l'influence du catholicisme qui, affranchi et ranimé, reprendra sa force expansive et accomplira ses destinées, en s'assimilant les peuples qui ont jusqu'ici résisté à son action; tout se prépare pour cela, et la politique européenne n'a été et n'est encore que l'instrument aveugle de la Providence, qui se sert d'elle comme elle se sert du libéralisme chrétien pour réaliser cette grande promesse : *Et erit unum ovile et unus pastor*. Si les puissances comprenoient cela, elles sauveroient aux peuples d'effroyables calamités et se sauveroient elles-mêmes. Tout le monde aujourd'hui agit contre soi, et c'est à mes yeux une des plus fortes preuves que tout ce qui est, est réprouvé et que Dieu a pris en main le gouvernement du monde pour établir un ordre nouveau; s'il existoit, dans une certaine position, un homme qui sentît cela, et qui se plaçât, pour ainsi dire, au milieu de l'action divine, jamais il n'auroit paru sur la terre rien de si grand que cet homme. »

L'homme d'intelligence et de volonté que l'abbé de La Mennais souhaitoit de voir « dans une certaine position », c'est-à-dire sur la chaire de Saint-Pierre, aurait dû, pour remplir son rôle, unir la fermeté d'âme d'un Grégoire VII à l'infinie patience politique d'un Sixte-Quint : il n'y avait alors sur le Saint-Siège, qu'un moine italien de l'ordre des Camaldules, ami de son repos et plus pressé d'écarter les questions

que de les résoudre, Mauro Capellari, qui avait pris le nom, en ceignant la tiare, de Grégoire XVI, sans avoir aucune des qualités qui ont rendu ce nom de Grégoire si glorieux dans l'histoire de l'Église.

Aussi bien l'abbé de La Mennais se reprenait il à douter, non de l'œuvre à faire, mais de l'ouvrier capable de l'entreprendre : « Mes forces s'en vont, écrit-il au mois d'août 1831, au milieu des chagrins et des soucis de toutes sortes dont la Providence a semé ma route en ce monde. Je ne suis plus qu'un vieillard qui se traîne vers sa fosse. Je prévois de grands maux, mais je ne crois pas que la civilisation finisse; je crois qu'elle se transforme; je crois qu'à l'ordre ancien, le catholicisme renaissant en substituera un nouveau et que la dernière ère de l'humanité commence. Il ne faut plus songer au passé, il est mort à jamais. Notre tâche est de préparer l'avenir, que Dieu réserve aux peuples destinés un jour à se rassembler comme une seule famille à l'ombre de la croix. Je ne dirai pas que je comprends que cela doit être; il me semble que je le vois plus clairement et plus vivement qu'aucune chose présente, mais *là* on ne voit rien, on ne comprend rien encore : on est plongé, perdu dans les ténèbres extérieures des intérêts terrestres, qui ne laissent pénétrer aucun rayon de lumière. Dieu le veut ainsi. »

Les affaires matérielles de l'*Avenir* devenaient plus difficiles et les embarras de sa situation morale, à cause des conflits avec la hiérarchie, tout à fait inextricables. On faisait parler Rome sous le manteau. A tout prix, il fallait sortir d'une position aussi équivoque. L'abbé Lacordaire émit l'avis de suspendre la publication de la feuille et d'aller à Rome demander au pape lui-même la parole suprême, le conseil infaillible sur la conduite à suivre. Pour quelques-uns des

rédacteurs de l'*Avenir*, c'était la fin la meilleure, la retraite la plus honorable; pour Montalembert, c'était courir le risque, en étant désavoué par le Saint-Siége, de voir brusquement s'interrompre cette renaissance catholique dont l'*Avenir* avait si glorieusement donné le signal. « Et si nous sommes condamnés! » disait le jeune et bouillant orateur. Nous ne pouvons être condamnés, répondait Lamennais, non pas avec orgueil mais avec candeur, tant sa foi dans la cause qu'il défendait était absolue! Quant à Lacordaire, en allant à Rome, il voulait retrouver la paix de sa conscience, partagée entre les satisfactions de cœur que lui procuraient les succès de l'œuvre commune et les inquiétudes d'esprit dont l'avaient accablé les blâmes des évêques. Seul, l'abbé de La Mennais partait pour la Ville éternelle, comme autrefois Œdipe sur la route de Thèbes, avec la résolution de voir le Sphinx face à face, de lui arracher son secret en le forçant à parler, dût-il mourir comme prêtre, dévoré entre ces terribles griffes qui n'ont jamais jusqu'à présent lâché leur proie.

# VI

**Les rédacteurs de l'*Avenir* à Rome. — Impression sur Lamennais, de Rome et de la papauté. — Lacordaire et Lamennais. — Le pape Grégoire XVI. — Départ de Rome.**

Les « pèlerins de Dieu et de la liberté », comme ils s'intitulèrent eux-mêmes, l'abbé de La Mennais, l'abbé Henri Lacordaire, le comte Charles de Montalembert, avant de partir, s'adressèrent en ces termes à leurs lecteurs, par la plume du plus grand d'entre eux : « Si nous nous retirons un moment, ce n'est point par lassitude, encore moins par découragement, c'est pour aller comme autrefois les soldats d'Israël, consulter le Seigneur en Silo. On a mis en doute notre foi et nos intentions mêmes, car en ce temps-ci que n'attaque-t-on point? Nous quittons un instant le champ de bataille, pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur à la main, nous nous acheminerons vers la chaire éternelle, et là, prosternés aux pieds du pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : « Ô Père, daignez abaisser vos regards « sur quelques-uns d'entre les derniers de vos en« fants, qu'on accuse d'être rebelles à votre infaillible « et douce autorité : les voilà devant vous; lisez dans

« leur âme; il ne s'y trouve rien qu'ils veuillent ca-
« cher; si une de leurs pensées, une seule, s'éloigne
« des vôtres, ils la désavouent, ils l'abjurent. Vous êtes
« la règle de leurs doctrines; jamais, oh non! jamais
« ils n'en connurent d'autres. Ô Père, prononcez sur
« eux la parole qui donne la vie, parce qu'elle donne
« la lumière, et que votre main s'étende sur eux pour
« bénir leur obéissance et leur amour! »

Le conseil donné à leur maître par l'abbé Lacordaire et ses collaborateurs de l'*Avenir*, de recourir à Rome pour se délivrer des perplexités morales dont ils se sentaient assaillis, répondait trop bien à la pensée la plus intime de l'abbé de La Mennais pour n'être pas suivi; mais ce conseil n'en était pas moins imprudent, et fatalement il devait avoir les conséquences les plus funestes. Lacordaire a déclaré lui-même, à son lit de mort, que Lamennais eût dû lui répondre que « Rome n'a pas coutume de juger des opinions qui touchent à la politique variable des temps et des lieux ». Ce n'était pas là une raison qui pût entrer dans l'esprit du véhément champion de l'omnipotence pontificale, de celui qui avait mis au-dessus de tout l'autorité religieuse, morale et politique du Pape, incarnation suprême de l'Église. Est-il bien sûr d'ailleurs que l'abbé de La Mennais eût accueilli sans sourire l'affirmation quelque peu naïve de son disciple, lui déclarant que Rome ne se mêle point de la politique variable des temps et des lieux? Non, ce qu'il fallait représenter à l'abbé de La Mennais, c'est que Rome n'a jamais permis à qui que ce soit de lui dicter la politique qu'elle entend suivre. L'Église se croit et se dit en possession de promesses éternelles. Elle est catholique, c'est-à dire universelle; elle est infaillible, c'est-à-dire que, le voulût-elle, elle ne saurait errer. Personne, fût-il le plus

grand génie, ne peut avoir la prétention d'en savoir plus long qu'elle-même sur ses propres affaires. A Rome d'ailleurs, se concentre toute une hiérarchie incapable de consentir, à moins de signer sa propre abdication, à s'incliner devant les avis, à plus forte raison devant les sommations d'une individualité, quels que soient son mérite et ses services. La hiérarchie romaine est un gouvernement qui a ses traditions, ses règles, sa diplomatie, ses agents, avec tout un système de conduite, toute une série de méthodes dont elle ne peut se départir. Ce gouvernement composé de vieillards a pour premier principe de toujours attendre; et c'est, qu'on nous permette de le dire, le premier effet des « promesses divines ». L'Église dit volontiers d'elle-même ce que saint Augustin disait de Dieu : *patiens quia æterna*. Il était certain que le voyage à Rome des rédacteurs de l'*Avenir* serait mal vu de la Curie. Le premier qui ait su dire parmi nous que le voyage à Rome de Lamennais et de ses disciples était une entreprise pleine de hasards et de périls, c'est M. de Sacy, dans le *Journal des Débats* : « Jamais, écrivait-il, jamais l'esprit qui nous est propre n'a mis la cour de Rome, cette sage cour, plus mal à son aise ».

La vérité est que si l'on regarde de près à l'histoire, ce n'est pas toujours Rome qui s'est jetée par ambition dans les querelles religieuses dont sont remplies nos annales. Rome au contraire a le plus souvent usé de patience, et c'est la France, la fille aînée de l'Église, qui l'a forcée, dans la plupart des cas, à sortir de la réserve où elle voulait se tenir. Ainsi, dans l'affaire du quiétisme qui mit aux prises les deux plus hautes personnalités du clergé de France, Bossuet et Fénelon, Rome serait-elle intervenue, si l'archevêque de Cambrai ne lui avait

soumis ses opinions, et se serait-elle même prononcée sur le recours de Fénelon, si Louis XIV, pressé sans doute par Bossuet et Mme de Maintenon, n'avait insisté par son ambassadeur pour avoir une condamnation? Ainsi encore, dans la querelle janséniste qui intéressait bien autrement Rome, combien de temps ne fallut-il pas attendre et quelles démarches ne durent pas être commencées, reprises et renouvelées, pour obtenir du pape la fameuse bulle *Unigenitus* qui causa tant de troubles dans l'Église de France? De même, en 1831, Rome ne se souciait nullement de se prononcer dans l'affaire de l'*Avenir*, et la sagesse eût consisté à ne point la provoquer.

« Mais comme le dit excellemment le P. Chocarne, dans sa *Vie intime et religieuse du P. Lacordaire*, le moindre souci des esprits ardents ou absolus est de compter avec l'opportunité, la patience et le temps; leur tort est d'oublier que la logique des faits n'est pas aussi pressée que celle des idées; que si le grain n'arrive à maturité que de longs mois après avoir été confié à la terre, l'esprit public est un sol plus froid encore et plus lent; que c'est beaucoup pour une vie d'homme d'avoir jeté dans le monde une idée féconde et qu'il faut s'estimer heureux, si la génération suivante la voit fleurir et germer à son soleil. C'était le tort des hommes de l'*Avenir*. Oublieux du titre de leur journal, ils mettaient tout au présent. Ils s'étaient jetés, en enfants terribles et à l'arme blanche, à l'encontre des puissances humaines; ils allaient se heurter plus inconsidérément encore au pouvoir qui n'est pas de ce monde. Ils allaient demander une solution si simple et définitive à l'oracle qui en donne le moins possible sur les questions controversées, montrant ainsi pour la liberté plus de respect que ceux qui s'en targuent le plus. »

Le recours à Rome est, à n'en plus douter aujourd'hui, la faute capitale de Lamennais, si l'on se place, pour en juger, au point de vue d'ailleurs banal et subalterne de ceux qui voient dans sa rupture avec l'Église une catastrophe morale à jamais déplorable. Mais telle ne saurait être l'opinion de ceux qui suivent le développement de la pensée de ce grand homme dans son admirable continuité. Le conseil de Lacordaire était imprudent, en ce sens qu'il ne pouvait aboutir qu'à un dénouement fâcheux pour les écrivains hardis qui avaient traité avec tant d'éloquence et de bonne foi toutes les questions si généreusement posées par le journal *l'Avenir*; mais ce conseil, si imprudent qu'il fût, l'abbé de La Mennais ne pouvait faire autrement que de le suivre : car c'était la conclusion à la fois logique et pratique de tous les écrits de l'illustre prêtre. D'ailleurs, au mois de février 1831, l'abbé de La Mennais n'avait-il pas lui-même essayé de faire passer sous les yeux du pape un exposé des doctrines de l'*Avenir*, par l'intermédiaire du cardinal Weld, un de ses amis particuliers, qui s'était engagé à les faire examiner? Longtemps Lamennais attendit une réponse, et cette réponse ne venant pas, il crut devoir aller la chercher lui-même. Pour ce qui est de Lamennais, tout le secret du recours à Rome est là. N'avait-il pas eu de tout temps les regards tournés de ce côté? N'en attendait-il pas la parole suprême de vie? Il se serait menti à lui-même, si jusqu'au bout il n'eût pas cru, avec la foi qui ne s'arrête devant aucun obstacle, en la toute-puissance de l'Église personnifiée dans son chef.

L'abbé de La Mennais ne pensait pas d'ailleurs qu'il pût être en instance devant le Saint-Siège sans trouver des défenseurs. Il ne faut pas croire en effet que la cour de Rome ne comporte pas, comme tout

autre gouvernement humain, ses divisions et ses rivalités, ses partis et ses coteries. Sans doute l'autorité du chef y est plus grande qu'ailleurs, et quand le chef a prononcé, tout est dit. Mais avant qu'il parle, et pendant que se prolongent ces interminables lenteurs de procédure, d'instruction des affaires, de discussion et d'examen dans les congrégations, on négocie et même on intrigue; on cherche à conquérir, à gagner à soi cette autorité sans réplique; on la recherche, on l'entoure, on la circonvient, pour lui inspirer et quelquefois même pour lui dicter la décision qu'elle seule peut rendre.

L'abbé de La Mennais avait donc des amis et des partisans à Rome. C'est ainsi que généralement les ordres monastiques, les Capucins avec le cardinal Micara, les Carmes avec le P. Olivieri, « forte et vaste tête unie à un cœur simple et bon », étaient bien disposés en sa faveur. En revanche, les cardinaux d'ordre séculier, les princes du Sacré-Collège, le cardinal Lambruschini, le cardinal Zurla, vicaire du Pape, d'autres encore, parmi lesquels le cardinal duc de Rohan réfugié à Rome depuis la révolution de Juillet, ardent légitimiste qui ne pouvait pardonner aux rédacteurs de l'*Avenir* la hardiesse avec laquelle ils avaient rompu avec toutes les monarchies, étaient fort hostiles à ces inventeurs de nouveautés. Par considération pour M. de Montalembert, qui était de ses amis d'enfance, le cardinal de Rohan consentit à recevoir Lamennais et Lacordaire, mais le cardinal Zurla leur opposa un refus qui fut pour eux un premier avertissement.

C'est surtout la politique extérieure de l'*Avenir* qui nuisit à ses rédacteurs dans l'esprit des principaux de la cour de Rome. Les représentants des puissances accrédités auprès du Saint-Siège n'avaient pas manqué

de protester contre des doctrines aussi dangereuses que celles qui avaient été exprimées en ces termes, par l'abbé de La Mennais, d'abord : « Nous n'attendons rien des rois, mais nous attendons beaucoup des peuples qui nous semblent être les instruments choisis de Dieu, pour rétablir son règne sur la terre » ; et ensuite, par l'abbé Lacordaire : « Les rois ont été bien coupables et, chaque jour, ils ajoutent à leur faute contre la religion et la liberté des fautes qui font pressentir que leur réprobation s'accomplira peut-être jusqu'au bout, et que la tribune de France aura prophétisé quand elle disait : « Les rois s'en vont.... Que les rois « descendent en paix dans leur tombe; leur sort est « accompli. Nous voulons séparer notre cause de la « leur. » On a même prétendu que, dans l'intérêt de la pacification religieuse en France, le grand ministre d'alors, Casimir Périer, qui gouvernait avec tant d'autorité le pays en s'appuyant sur le Parlement, avait demandé à la Curie romaine de ne point ménager les rédacteurs de l'*Avenir*, si l'on tenait à rétablir de bons rapports entre l'Église et l'État. Ce qui est certain, c'est que le Saint-Siège sentait le besoin, dans cette période troublée, de donner des gages à l'autorité temporelle, et la démarche de l'abbé de La Mennais et de ses amis ne pouvait tomber en un moment plus inopportun.

Les adversaires les plus redoutables que les rédacteurs de l'*Avenir* rencontrèrent à Rome, ce furent les Pères de la Compagnie de Jésus, et en particulier, le P. de Rozaven, le théologien le plus consommé, au dire de l'abbé Dupanloup, que l'Église ait connu depuis Bossuet, et depuis longtemps adversaire déclaré de l'abbé de La Mennais et de ses doctrines philosophiques et politiques. Les Jésuites employèrent tout leur crédit à balancer l'influence des autres

ordres religieux, et l'abbé de La Mennais se trouva bientôt sans protecteurs. La seule vengeance qu'il ait tirée de la Compagnie de Jésus, ce sont les quelques pages qu'il a consacrées, dans son livre des *Affaires de Rome*, à la juger dans son esprit, dans ses œuvres et dans ses tendances. Ce jugement d'une extrême modération de langage, mais qui respire la force implacable de la vérité, demeure comme une véritable sentence de réprobation prononcée après tant d'autres contre le célèbre Institut.

Presque aussitôt après leur arrivée à Rome, l'abbé de La Mennais, d'accord avec ses amis, avait décidé de faire présenter au Pape non plus un exposé des doctrines mais un *Mémoire justificatif* de l'œuvre accomplie par le journal *l'Avenir* et l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*. La rédaction de ce *Mémoire* appartient presque en entier à l'abbé de Lacordaire, et c'est le cardinal Pacca, doyen du Sacré-Collège, qui se chargea de le faire passer sous les yeux du pape Grégoire XVI. Entre temps, les trois pèlerins demandèrent au Saint-Père une audience qu'il leur fit longtemps attendre. « Que voulait-on de nous, a écrit plus tard l'abbé de La Mennais, dans les *Affaires de Rome*? Nous avions soumis au Saint-Siège une exposition exacte et nette de nos doctrines. Jamais, que nous sachions, elle n'a été examinée.... Il ne paraît pas qu'on éprouvât un désir extrêmement vif de connaître nos pensées et d'en occuper les consulteurs romains. Pas un mot ne nous fut dit sur l'objet de notre voyage, pas une explication ne nous fut demandée. »

Dans les commencements de cette longue attente, l'abbé de La Mennais ne désespérait point. Il n'était pas sans voir se nouer et se dénouer autour de lui toutes sortes d'intrigues, mais il comptait toujours sur

le Pape. Dès le 14 janvier 1832, il écrivait à son ami M. de Vitrolles, l'ancien serviteur du roi Louis XVIII : « Comme je l'avois prévu, il paroît que notre séjour ici sera long et partant fort ennuyeux. A mon âge, il est pénible d'être hors de ses habitudes. Cependant il faut bien finir l'affaire qui m'a amené si loin de mon pays. Tous les propos que des intrigants avoient prêtés au Pape sont faux, et il a trouvé fort mauvais qu'on l'ait fait parler. Il n'y a qu'une voix ici sur la parfaite catholicité de nos doctrines; les dissentiments ne portent que sur des choses de pure politique. Sur ce point, les esprits sont partout divisés, et le moment ne me paroît pas prochain où ils seront d'accord. » Et puis, retombant dans son pessimisme habituel, même quand il est calme, il ajoute, en parlant de la France sur laquelle commençait de régner l'esprit bourgeois du juste milieu : « Il faut convenir que nous donnons un beau spectacle au monde. On dit que M. Périer est pâle : c'est qu'il regarde l'avenir et qu'il y voit son nom. » Tristes effets de la passion politique! Comme La Mennais se trompait! L'avenir est venu pour Casimir Périer, et bien loin de l'avoir accablé, l'histoire l'a grandi, pour avoir exercé hautement et noblement le pouvoir, sans avoir restreint la liberté, et même en faisant à la démocratie les concessions commandées par les progrès de l'opinion telles que l'abolition de l'hérédité de la pairie, prélude d'une autre abolition également inévitable, celle de l'hérédité de la fonction royale.

A peu près à la même date, le 28 janvier 1832, Lamennais écrit à son plus ancien et plus fidèle disciple, à l'abbé Gerbet : « Le Pape est un bon religieux, qui ne sait rien des choses de ce monde, et n'a nulle idée de l'état de l'Église. Sa piété réelle et profonde lui inspire un courage passif, c'est-à-dire qu'il souffriroit

tout plutôt que de manquer à sa conscience. Mais, en même temps, on ne sauroit être plus dépourvu de courage actif : cela passe tout ce qui se peut imaginer. Or, représentez-vous ce vieillard entouré d'hommes qui mènent les affaires et dont plusieurs ne sont même pas tonsurés; hommes à qui la religion est aussi indifférente qu'elle l'est à tous les cabinets de l'Europe, ambitieux, cupides, avares, lâches comme un stylet, aveugles et imbéciles comme des eunuques de Bas-Empire : voilà le gouvernement de ce pays-ci, voilà ceux qui conduisent tout, et qui sacrifient journellement l'Église aux plus misérables intérêts et le plus sottement conçus de leurs affaires temporelles. Ils ne comptent les peuples pour rien, et ne voient dans le monde que dix ou douze hommes devenus, parce qu'ils sont forts ou parce qu'on les croit tels, leur véritable divinité. Et cependant tout se dégrade, tout s'en va, tout meurt. Il y a des gens de vertu qui le sentent et qui en gémissent; mais le remède, où est-il? On n'en voit point. C'est pourquoi j'ai la ferme conviction que Dieu se chargera lui-même de sauver ce que les hommes perdent, et que nous touchons à de grands événements. D'ici à peu d'années, l'Église, affranchie par des événements extraordinaires, se régénérera, et jusqu'à ce moment on ne doit rien en attendre. Les choses se préparent pour une réforme immense dont tout le monde presque a le pressentiment, et qui commencera sous le prochain pontificat, je le crois du moins, car il est clair que le désordre actuel ne pourroit se prolonger, sans que la foi s'éteignît dans le monde. Je ne sache point de spectacle plus triste que celui qu'on a ici sous les yeux. L'on n'a, pour se soutenir, que les promesses divines et les impérissables espérances qui ont en elles leur fondement. »

Le spectacle de Rome et de la Curie paraît avoir

produit sur l'abbé de La Mennais une impression profonde de dégoût et de mépris qui rappelle l'indignation violente de Luther. « J'espère, écrit-il à Mme de Senfft, que mon séjour à Rome ne se prolongera pas désormais longtemps, et l'un des plus beaux jours de ma vie sera celui où je sortirai de ce grand tombeau où l'on ne trouve plus que des vers et des ossements. Oh! combien je me félicite du parti que j'ai pris il y a quelques années de me fixer ailleurs et que vous m'avez tant reproché. — Visiblement La Mennais se reporte à son premier voyage en 1824 et à l'offre que le pape Léon XII lui fit de le garder auprès de lui, en lui offrant le chapeau de cardinal. — J'aurois traîné dans ce désert moral, une vie inutile, me consumant d'ennui et de chagrin. Ce n'étoit pas là ma place. J'ai besoin d'air, de mouvement, de foi et d'amour, de tout ce qu'on cherche vainement au milieu de ces vieilles ruines sur lesquelles rampent comme d'immondes reptiles, dans l'ombre et dans le silence, les plus viles passions humaines. » Et, tout de suite, le démon prophétique le ressaisit : « Encore vingt ans d'un pareil état, et le catholicisme seroit mort. Dieu le sauvera par les peuples : que m'importe le reste? Ma politique, c'est le triomphe du Christ; ma légitimité, c'est sa loi; ma patrie, c'est le genre humain qu'il a racheté de son sang. »

Quant à l'objet même de son voyage, l'abbé de La Mennais ne semblait s'étonner que du silence obstiné que l'on gardait sur ses doctrines. Il ne croyait pas une condamnation possible, après les déclarations réitérées que lui avaient faites les théologiens les plus considérables de Rome sur sa parfaite orthodoxie. « Nos doctrines comme notre conduite sont jugées ici à l'abri de tout reproche; seulement il est probable que l'*on* ne se prononcera pas publiquement.

*On* ne fera rien pour la vérité, *on* n'en a pas le courage; *on* ne fera rien contre, les promesses ne le permettent pas. » La curie invoquait, pour ne pas répondre aux demandes des rédacteurs de l'*Avenir*, des raisons qui ne faisaient qu'irriter leur impatience. Vers la fin de février 1832, le cardinal Pacca leur remit de la part du Pape une lettre évasive et dilatoire, où il leur faisait savoir que « tout en rendant justice à leurs talents et à leurs bonnes intentions, il était mécontent qu'on eût remué depuis peu certaines controverses et opinions au moins dangereuses », et les prévenait « qu'il ferait examiner selon leurs désirs, l'exposition de leurs doctrines, mais que cet examen devant être fort long, ils pouvaient retourner en France, où l'on prendrait soin de les avertir, lorsqu'il serait terminé ». L'abbé de La Mennais ne vit dans cet ajournement indéfini qu'une concession nouvelle faite par la Papauté aux puissances temporelles : « L'Église est complètement sacrifiée à la politique, écrit-il à l'abbé Gerbet; ce sont les puissances hérétiques, schismatiques, impies, qui gouvernent à leur gré les choses du catholicisme; et malgré ces énormes prévarications, le Pape ne sauvera point son pouvoir temporel; il se dissout de tous les côtés, et l'on doit désirer que cette dissolution soit prompte, car autrement la foi périroit. Tout marche en Europe vers une catastrophe sanglante, épouvantable, mais dont l'effet sera de régénérer l'Église, et en modifiant ses institutions, en changeant l'esprit de ses ministres, de ramener les peuples à la religion. C'est la pensée de quiconque a une pensée dans ce pays-ci. « Au contraire, l'abbé Lacordaire discerna très clairement dans la lettre transmise par l'intermédiaire du cardinal Pacca, le parti pris de la Cour de Rome de ne céder aux objurgations des rédacteurs de l'*Avenir* que pour leur

imposer silence, s'ils continuaient à l'obséder : aussi, dès ce moment, la résolution d'abandonner l'abbé de La Mennais et de revenir en France se présenta à son esprit. Déjà des dissentiments avaient éclaté dans l'intimité des relations quotidiennes entre le maître et le disciple, en présence de Montalembert qui, sous l'empire d'une véritable passion d'esprit et de cœur, donnait presque toujours raison à celui qu'il appelait son père, « à celui qui l'avait engendré à la véritable vie morale ». Lacordaire et Lamennais au fond n'étaient point faits l'un pour l'autre : ils n'entendaient de la même manière ni la religion ni la politique. Lacordaire, en se faisant prêtre, avait obéi à une vocation tout d'abord exclusivement personnelle; il était surtout préoccupé du salut de son âme, et sa foi religieuse était, si l'on peut ainsi parler, plus personnelle, plus intérieure, que celle de Lamennais qui, de tout temps, n'a vu dans la religion que le bien supérieur et sacré des sociétés humaines. De même en politique, Lacordaire avait un tempérament modéré avec des opinions extrêmes, tandis que Lamennais professait avec violence des opinions rétrogrades. Dans l'évolution qui porta l'abbé de La Mennais de la monarchie à la République, l'abbé Lacordaire ne le suivit pas, encore qu'il fût démocrate de naissance et rattaché très étroitement aux principes de la Révolution française. Lacordaire ne croyait pas la République possible en France avant un demi-siècle, et Lamennais, la désirant avec passion, l'annonçait tous les jours pour le lendemain. Il y avait donc entre ces deux hommes dévoués à la même œuvre un profond désaccord, et, quand la lettre du pape fut remise à l'abbé de La Mennais, l'abbé Lacordaire insista vivement pour que l'on revînt en France. Il se trouva seul de son avis, et c'est pour les écrivains catholiques un éternel sujet

de louanges à l'adresse du célèbre dominicain que cette résistance du disciple au maître chargé de gloire et de génie : dans le feu de la lutte, Ch. de Montalembert la jugeait avec la dernière sévérité.

Avant de partir pour Paris, Lacordaire accompagna ses deux amis à l'audience qui fut accordée aux pèlerins de l'*Avenir* par le Souverain Pontife. Grégoire XVI les reçut avec une préoccupation marquée, celle d'éviter tout propos direct ou indirect, toute allusion même lointaine, relativement à leur séjour à Rome. L'abbé de La Mennais, dans une lettre à M. de Vitrolles, parle de la bonté du pape : c'est le lieu commun ordinaire, après ces audiences. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est la stupéfaction, la douleur dont il fut saisi, lui, l'ardent prêtre breton qui faisait pour la régénération de l'Église, des rêves dignes d'un Grégoire VII et d'un Savonarole, quand il se vit en présence d'un Pape, ayant en mains les clefs de Saint-Pierre, c'est-à-dire le pouvoir de lier et de délier, avec la mission de parler aux peuples et aux rois et de leur imposer les divins commandements, et qui, pour toute réponse aux demandes qui se pressaient sur ses lèvres se contentait en moine italien, à la fois sceptique et rusé, de lui parler du talent de Michel-Ange pour les figurines fondues à cire perdue et de lui offrir dans une boîte de lapis-lazuli une prise de son meilleur tabac. A la vue de ce Pontife qu'il plaçait dans une sphère supérieure et qui lui apparut comme un personnage de comédie bouffonne, Lamennais, on peut le dire, tomba du haut de toutes ses illusions. On a souvent parlé de sa chute : c'est ce jour-là qu'il la fit, cette chute si célèbre, mais ses compagnons ne la virent point.

Que demandait-il, le grand et infortuné réformateur? Hélas! rien qu'un mot paternel. « Je me suis souvent

étonné, écrivait plus tard Lamennais, que le Pape, au lieu de cette sévérité silencieuse, ne nous ait pas dit simplement : vous avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connais mieux que vous les besoins et les intérêts, et seul j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donnée à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez, et désormais avant d'intervenir en des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide. » Ce peu de paroles, ajoute l'abbé de La Mennais, aurait tout fini. Hélas! non, tout n'aurait pas été fini, car Lamennais avait, lui aussi, sa mission en ce monde, et nulle autorité ne pouvait l'empêcher de l'accomplir. Quelle mission? Celle d'annoncer à l'Église les conditions inéluctables de sa réconciliation avec les peuples si elle doit s'opérer.

Un soir, après-dîner, à La Chênaie, Lamennais, au milieu de ses disciples, avait dit de sa voix profonde, avec des éclairs dans les yeux : « Voyez-vous cette pendule? on lui dirait : si tu sonnes dans dix minutes, on te coupera la tête, que, dans dix minutes, elle ne sonnerait pas moins l'heure qu'elle doit sonner. Faites comme cette pendule, messieurs! Quoi qu'il puisse arriver, sonnez toujours votre heure! »

Cette étrange boutade, ayant pour conclusion un conseil si roide, frappa vivement tous ceux qui l'entendirent : ils crurent y voir comme une image de la destinée violente et inflexible de leur maître. C'était vrai. Comme la pendule symbolique, Lamennais a sonné son heure, quels que fussent ses doutes, ses alarmes, ses désespérances. Son âme, quand elle avait à parler, était incapable de se réfugier dans le silence. Il y a une parole bien connue dans l'Église et dont on ne s'est pas assez souvenu, avant de le poursuivre de

tant de malédictions : les saints ne se sont jamais tus ! Lamennais ne pouvait pas se taire, l'eût-il voulu. Mais qu'a-t-on fait d'ailleurs pour l'y amener? Rien. On ne lui témoigna dans Rome, après comme avant l'audience du Pape, que la réserve la plus froide, la défiance la plus humiliante. Ce qu'il souffrit durant cette longue attente, nul ne peut le dire, puisque, dans son livre des *Affaires de Rome*, il a gardé sur tant de tortures le plus digne comme le plus complet silence. Que l'on admire tant que l'on voudra, dans le monde catholique, cette impitoyable attitude de la cour de Rome à l'égard de l'abbé de La Mennais, le plus grand apologiste de l'Église au XIXᵉ siècle ! Il est impossible à l'historien, au philosophe, de ne point juger pareille conduite avec sévérité, de ne pas la déclarer trop impérieuse, trop exigeante pour la pauvre et faible nature humaine. Lamennais, attendant à Rome, dans une fièvre haletante, les conseils qu'il avait implorés et qui, pour lui, se présentèrent sous la forme d'une condamnation à laquelle il se refusait à croire, restera pour la postérité un des plus héroïques martyrs de la conscience religieuse. Encore une fois, on lui a souvent et durement reproché ce que l'on appelle son orgueil : pourquoi n'avoir pas tenté de désarmer cet orgueil par une de ces paroles touchantes que le véritable esprit chrétien sait inspirer? Et si l'abbé de Lamennais s'est perdu comme on le dit, qui devait le ramener, si ce n'est celui qui, préposé à la garde du troupeau, a pour tâche sublime de charger sur ses épaules les brebis égarées et souffrantes, pour les rapporter au bercail?

Peu à peu l'abbé de La Mennais en vint à comprendre que les lenteurs calculées de la diplomatie romaine lui créaient une situation fausse et dérisoire. Au mois de juillet 1832, il annonça l'intention

de quitter Rome, de rentrer en France et de reprendre la publication de l'*Avenir*. Longtemps on a considéré cette dernière résolution de l'abbé de La Mennais comme une menace et comme un défi à l'adresse de la Papauté : il adressait à la fois au Saint-Siège une mise en demeure et une sommation d'avoir à capituler. Or, la correspondance de l'abbé de La Mennais avec ses amis prouve jusqu'à l'évidence que ni l'une ni l'autre de ces pensées n'était entrée dans son esprit. On voit, dans ses lettres à l'abbé Gerbet, que Lamennais songeait à reprendre la publication de l'*Avenir* sur de nouvelles bases et avec un programme moins religieux et beaucoup plus social et politique, dont les membres de l'*Agence générale*, réorganisée de son côté, étaient appelés à devenir dans les départements les plus actifs propagateurs. Comment n'aurait-il pas incliné vers cette résolution, quand un personnage aussi important à Rome que le cardinal Micara, général de l'ordre des Capucins, lui disait en propres termes : « Vous êtes en règle et parfaitement libres de refaire ce que vous avez fait, de redire ce que vous avez dit. Si vous aviez erré, le Saint-Siège vous en aurait certainement avertis. Il s'est tu. Que voulez-vous lui demander encore? Une approbation formelle? Il n'en donne jamais. Allez donc, et recommencez à défendre l'Église qui, plus que jamais, a besoin d'être défendue. A l'exemple des Pères, lorsqu'ils se sont trouvés dans des circonstances semblables, vous avez parlé avec énergie : parlez avec plus d'énergie encore; c'est ce que je ferais à votre place. »

Tout cela était bel et bon, mais ce langage ne pouvait que confirmer l'abbé de La Mennais dans ses propres sentiments. « Puisqu'on ne veut pas me juger, disait-il, je me tiens pour acquitté. » Erreur, non de con-

science, mais de fait, que le malheureux prêtre devait payer trop chèrement! Car enfin le cardinal Micara, si autorisé qu'il fût, n'était pas le Pape, et c'est le Pape seul — d'après l'abbé de La Mennais, tout le premier — qui fait autorité dans l'Église.

« Notre résolution une fois arrêtée, dit l'illustre écrivain dans son livre des *Affaires de Rome*, nous ne tardâmes point à quitter Rome. C'étoit au mois de juillet vers le soir. Des hauteurs qui dominent le bassin où serpente le Tibre, nous jetâmes un triste et dernier regard sur la Ville Éternelle. Les feux du soleil couchant enflammoient la coupole de Saint-Pierre, image et reflet de l'antique éclat de la Papauté elle-même. Bientôt les objets décolorés disparurent peu à peu dans l'obscurité croissante. A la lueur douteuse du crépuscule, on entrevoyoit encore, çà et là le long de la route, des restes de tombeaux; pas un souffle n'agitoit la sourde atmosphère, pas un brin d'herbe ne soupiroit : nul autre bruit que le bruit sec et monotone de notre calèche de voiturin, qui lentement cheminoit dans la plaine déserte. »

On ne se lasserait pas à suivre Lamennais et Montalembert, son compagnon fidèle, dans le voyage si merveilleusement conté de Rome à Venise, et des Alpes à Munich à travers le Tyrol. Le livre des *Affaires de Rome* a toujours été mis au premier rang des ouvrages de Lamennais pour la beauté, la grâce et l'agrément du style; il date cependant de plusieurs années après ce que l'on appelle la chute, cette chute qui, en faisant perdre à Lamennais la foi catholique, lui aurait du même coup fait perdre son génie! Mais qui s'étonnerait des excès de langage de la haine religieuse?

# VII

## L'Encyclique *Mirari vos.*

A Munich, cité catholique, ville d'études et de beaux-arts, les voyageurs reçurent un accueil empressé dont la cordialité les toucha vivement. Ils eurent aussi la satisfaction d'y retrouver l'abbé Lacordaire qui, après un court séjour à Paris pendant l'épidémie du choléra, et ne sachant que faire de sa vie autrefois si occupée et maintenant inactive, s'était décidé à voyager à l'étranger, en commençant par l'Allemagne et la Bavière. Il venait précisément d'arriver dans l'Athènes germanique, où il se proposait de demeurer pendant quelque temps. Montalembert ramena Lacordaire auprès de l'abbé de La Mennais, et après quelques explications, la réconciliation eut lieu entre le maître et le disciple.

Le 30 août, les rédacteurs de l'*Avenir* furent invités par les principaux écrivains et artistes de la capitale bavaroise à un banquet de bienvenue : il y avait là, parmi les assistants, outre l'illustre savant catholique Goërres et le philosophe Schelling avec qui Lamennais se lia plus particulièrement, un ecclésiastique appelé à se faire plus tard un grand nom dans l'Église,

l'abbé Döllinger, le même qui, plus tard aussi, devait sortir de la communion romaine, après la proclamation du dogme nouveau de l'infaillibilité du Pontife romain. On venait de boire à l'union des catholiques de France et d'Allemagne, quand l'abbé de La Mennais fut prié de sortir un moment : un messager de la nonciature apostolique à Munich lui apportait un pli cacheté aux armes cardinalices; c'était une lettre du cardinal Pacca à l'abbé de La Mennais, qui accompagnait les Lettres encycliques du pape Grégoire XVI adressées, à l'occasion de son avènement au Pontificat, à tous les évêques, prêtres et fidèles en communion avec le Saint-Siège, datées, le 15 août 1832, de Sainte-Marie Majeure à Rome, sous l'anneau du Pêcheur, commençant par ces mots devenus depuis si célèbres : *Mirari vos*, et portant condamnation, sans désigner ni aucun écrit ni aucune personne, des doctrines exposées et défendues par le journal *l'Avenir*. En rentrant dans la salle du festin, l'abbé de La Mennais dit à ses deux collaborateurs, à voix basse et pour eux seuls : « Je viens de recevoir une encyclique du Pape contre nous, nous ne devons pas hésiter à nous soumettre ». Et le lendemain, en effet, il présenta à ses amis pour la signer, une déclaration de soumission à l'autorité suprême du vicaire de Jésus-Christ, annonçant de plus que le journal *l'Avenir* provisoirement suspendu ne reparaîtrait plus et que l'*Agence générale pour la défense religieuse* était dissoute avec liquidation immédiate des comptes.

Les écrivains catholiques n'ont pas cru abuser de leur droit, en scrutant la conscience de l'abbé de La Mennais et en recherchant si cette déclaration de soumission était bien sincère; si elle n'avait pas été arrêtée depuis longtemps dans ses termes, au fond

de la pensée de l'écrivain condamné, pour simuler une docilité tout apparente et derrière laquelle il réservait toute son indépendance; si enfin la révolte de l'illustre prêtre ne date pas précisément de l'acte par lequel il s'inclinait devant la suprême autorité. Pas un d'eux n'a eu la pensée pourtant si naturelle de plaindre un homme ainsi frappé dans son passé, dans son avenir, dans les services qu'il avait rendus ou cru rendre à sa cause, dans ses espérances et dans ses rêves, et frappé au plus profond de lui-même, c'est-à-dire dans l'idée grandiose qui était sa force et sa vie.

Et cependant quel drame plus pathétique!

« Lamennais, dit Prévost-Paradol, avait vu dans l'Église catholique l'émancipatrice prédestinée des nations. C'est donc à l'Église qu'il s'adresse, c'est elle qu'il somme d'instituer ici-bas la paix et la justice, et comme il la charge de faire le bonheur du genre humain, il veut naturellement lui en donner la conduite. Il la déclare indépendante des puissances de la terre, bien plus, leur souveraine; il lui faut un Grégoire VII, plus puissant que les rois despotiques et que les aristocraties égoïstes, qui nous enseigne et nous oblige à être justes et heureux. Il supplie l'Église de se prononcer et de jeter sa parole décisive dans l'arène où se débat l'humanité; il la conjure d'abord avec douceur, plus tard avec amertume de s'expliquer et de tout finir d'un seul mot qui emportera toutes les résistances et qui commencera la régénération du monde. Il l'a déclarée cent fois infaillible, et il attend, il presse son jugement. Elle se rend enfin à tant d'instances, elle parle et le condamne. »

Quel coup pour cette âme sincère et violente!

Sous ce coup effroyable, l'abbé de La Mennais s'incline : on suspecte sa bonne foi. Quel autre exemple

plus terrible de la froide atrocité des passions cléricales!

A dire la vérité, la catastrophe n'était ni moins profonde ni moins redoutable pour le catholicisme romain. C'est, en effet, de l'Encyclique *Mirari vos*, reprise et aggravée depuis par le pape Pie IX dans l'Encyclique *Quanta cura*, avec le *Syllabus* qui l'accompagne, que date le divorce du catholicisme avec les sociétés modernes, et ce divorce a produit le conflit où se débat sous nos yeux, dans des luttes sans cesse renaissantes, la conscience religieuse des nations chrétiennes. En affectant de rompre tout lien avec les principes de liberté, d'égalité, de justice et de paix sociale que l'on trouve à la source même du christianisme, la Papauté se déclarait en opposition avec les besoins les plus pressants de la vie morale des peuples; et, dans cette opposition si dangereuse pour la religion elle-même, elle a persisté jusqu'à présent, avec tant de hauteur que les cœurs généreux et sincères, ceux qui croyaient pouvoir associer le catholicisme aux tendances modernes, en réconciliant le catholicisme avec la liberté, en sont restés tout meurtris et abattus. De là, des troubles profonds et qui ne sont pas près de finir. Heureusement que ce grand et redoutable conflit s'est établi dans le domaine purement dogmatique, si l'on peut ainsi parler, et qu'il n'a pas été possible jusqu'à présent de le pousser jusque dans la vie quotidienne et pratique des sociétés : le mal déjà si intense eût encore produit plus de ravages. Pour combien de temps l'esprit de prudence prévaudra-t-il dans l'Église sur les prétentions de l'esprit de domination? Au moment même où le pape Grégoire XVI qualifiait, dans l'Encyclique *Mirari vos*, la liberté de conscience « de maxime absurde et erronée ou plutôt de délire » (*absurda illa fluit ac*

*erronea sententia, seu potiùs deliramentum*), et la liberté de la presse, de liberté funeste dont on ne saurait avoir assez d'horreur (*deterrima illa, ac nunquam satis execranda et detestabilis libertas libraria actis*), et la résistance aux princes, de crime à jamais digne de reprobation, le cardinal Pacca écrivait dans sa lettre particulière à l'abbé de La Mennais : « Les doctrines de l'*Avenir* sur la liberté des cultes et la liberté de la presse qui ont été traitées avec tant d' « exagération » et « poussées si loin » par MM. les rédacteurs, sont également très répréhensibles, et en opposition avec l'enseignement, les maximes et la pratique de l'Église. Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint-Père, car si, dans certaines circonstances, la prudence exige de les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent être présentées par un catholique comme un bien ou comme une chose désirable. » On voit, par les termes de cette lettre, que l'autorité romaine, tout en proclamant l'opinion à suivre avec le caractère absolu qui s'attache à ses décisions, fait surtout porter son blâme sur la question de mesure. On voit aussi qu'elle distingue, d'après la théologie, la thèse de l'hypothèse, la thèse, c'est-à-dire les principes invariables qui constituent la doctrine dogmatique de l'Église, et l'hypothèse, c'est-à-dire les tempéraments nécessaires que les circonstances de fait imposent souvent dans l'application pratique. Les PP. Jésuites eux-mêmes avouent, dans leur *Revue*, que « c'est contre la liberté immodérée des opinions et contre son effroyable abus que Grégoire XVI a élevé la voix et non contre une certaine liberté que la prudence exige de tolérer dans certaines circonstances ». De même pour le *Syllabus* du pape Pie IX. Qui ne sait que le premier moment d'émotion passé, ce célèbre docu-

ment a été repris, examiné et commenté par l'épiscopat catholique, notamment en France, de manière à en rendre le respect possible aux consciences justement alarmées par un tel excès d'autorité? Avec l'Église romaine, il est donc des accommodements. Et tous ceux qui sont au courant de son histoire savent que, dans tout le cours des siècles, l'Église n'a vécu parmi les nations qu'à la faveur de transactions perpétuelles, de compromis toujours renouvelés dans les formes les plus variées, et que cette incessante accommodation de l'Église aux besoins des peuples est précisément considérée comme la marque de son éternelle jeunesse et l'effet des promesses divines?

Il n'en demeure pas moins que ce n'est pas avec des subtilités théologiques, acceptées avec plus ou moins de docilité, dans un siècle où la foi chrétienne, de l'aveu même de ceux qui la professent, aurait tant besoin d'être ranimée, que le catholicisme romain pourra longtemps se soutenir dans la confiance et l'amour des nations modernes qui tendent à s'éloigner. Une inspiration plus large serait nécessaire. Lamennais avait cru la trouver dans un retour à l'esprit social du christianisme primitif. Il n'est pas bien sûr, malgré l'infaillibilité pontificale, qu'il se soit trompé.

## VIII

État d'esprit de l'abbé de La Mennais. — Ch. de Montalembert. — Rupture avec l'abbé Lacordaire. — Douleurs de l'abbé Gerbet. — Maurice de Guérin. — Dernier séjour à La Chênaie. — Nouvelle soumission. — Lettre pastorale de l'évêque de Rennes. — Nouvelles persécutions. — Les *Paroles d'un Croyant*. — L'Encyclique *Singulari nos*.

Ayant quitté l'Allemagne pour revenir en France, l'abbé de La Mennais, accompagné de l'abbé Lacordaire, passa quelques semaines à Paris, avant de retourner à La Chênaie, où il comptait trouver, dans la solitude des bois et dans la contemplation de la nature, le repos de l'esprit et la paix du cœur, dont il avait tant besoin, après le violent orage qu'il venait d'essuyer.

De nouvelles tribulations, plus amères et plus cruelles, l'y attendaient.

Et d'abord sa situation de fortune ne laissait pas de lui causer de vives inquiétudes. Il avait compromis son patrimoine sous la Restauration dans des spéculations de librairie qui n'avaient point réussi, et, pour le moment, il se trouvait engagé dans un procès avec M. de la Bouillerie, intendant général de la liste civile sous Charles X, dont il avait probablement reçu quelques services, et ce procès ne pouvait se terminer que par une cession de biens. Il s'y

prêta avec un désintéressement si complet qu'un jour il se vit obligé d'écrire à l'un de ses correspondants ordinaires : « Ma position est telle qu'elle m'oblige à prier mes amis intimes d'affranchir les lettres qu'ils m'adressent ». Déjà, il avait dit au comte de Senfft : « Je rentre en France, aussi pauvre qu'on puisse l'être en ce monde, usé de travaux et de chagrins, mais plein de confiance en Celui qui n'abandonne jamais aucune de ses créatures, et résolu de consacrer le peu qui me reste de forces à la défense de la cause sacrée pour laquelle je combats depuis vingt ans ». Et à son amie Ninette Cornulier de Licinière : « Je n'ai plus rien que des dettes. Je vieillis en m'appauvrissant toujours. Quand on jettera dans la terre ma vieille carcasse, ce qui ne tardera guère, elle y tombera nue, à moins que quelqu'un ne me fasse l'aumône d'un linceul. » Un écrivain catholique, l'abbé de Ladoue, mort depuis évêque de Nevers, laissant après lui une réputation trop justifiée de fanatisme légitimiste et ultramontain, n'a pas craint d'insinuer, dans son livre sur *l'Abbé Gerbet et l'École mennaisienne* que cette position de l'abbé de La Mennais, précaire jusqu'au dénûment, fournit peut-être une explication de ce qu'il appelle sa défection. On se demande avec effroi ce qu'il faut penser d'une telle aberration du cœur et de l'esprit. *Malesuada fames*, dit l'abbé de Ladoue. Mais que dire de l'*odium theologicum*?

Ce qui fut plus pénible à l'abbé de La Mennais que la misère matérielle, c'est certainement la misère morale dont il fut le témoin attristé. Ses ennemis sont allés jusqu'à prétendre qu'à son retour de Rome, il fut atteint du délire caractérisé par les hommes de l'art sous le nom de délire de la persécution, car il ne voyait partout, disent-ils, que des intrigues et des com-

plots, des ennemis tramant sa perte et le poussant à la chute. L'abbé de La Mennais a peut-être fourni lui-même un prétexte à ces mensongères allégations, en écrivant en 1835 dans son livre des *Affaires de Rome* : « La paix de mes solitaires heures d'études ne pouvoit pas être de longue durée. Certaines âmes malheureuses recèlent dans leurs tristes profondeurs des animosités que rien ne calme, de secrètes haines honteuses d'elles-mêmes qui éclatent, dès qu'elles peuvent se couvrir d'un prétexte de zèle. A peine notre déclaration avoit-elle paru que déjà l'on murmuroit à voix basse des paroles de défiance et de mécontentement. Elle n'étoit pas assez complète, assez explicite; elle rappeloit trop le « silence respectueux » des Jansénistes ! Des intrigues s'ourdirent. On sema lourdement la calomnie. Puis vinrent les provocations directes, les insultes, les outrages publics. On espéroit engager par là des discussions aussi délicates que dangereuses dans notre position. Nous reconnûmes le piège et nous l'évitâmes en nous taisant. La colère redoubla; on n'avoit pas compté sur cette modération, et pourquoi ne pas le dire? sur une patience dans laquelle le mépris se sentoit. »

Le mépris de ses adversaires ! voilà ce qui n'a pas été pardonné à Lamennais. Il avait mis lui-même au devant de son livre *De l'Indifférence en matière de religion*, une forte parole empruntée aux Livres Saints, qui devint sa sentence de condamnation dans la bouche de ses ennemis : *cum in profundum venerit, contemnit*. Ce mépris parut comme le signe du dernier degré de la dépravation intellectuelle où il était tombé, et il n'en fallut pas davantage pour le faire accuser d'orgueil, de cet orgueil satanique voué par l'impitoyable justice de Dieu aux flammes éternelles.

Nul reproche n'a été plus dur à l'âme de Lamen-

nais, et c'est le seul qu'il ait cru devoir repousser. Il a écrit, dans les *Discussions critiques*, quelques lignes à ce sujet, qui méritent d'être relevées : « La grande accusation, dit-il, contre quiconque refuse une soumission pleine et aveugle à l'autorité ecclésiastique est l'accusation d'orgueil. Nous commandons, et vous n'obéissez pas, orgueil! nous vous disons : croyez, et vous ne croyez pas, orgueil! Tous les hommes, excepté un petit nombre de catholiques, seroient donc intérieurement viciés par une disposition permanente au mal, qui ne laisseroit de place à aucune vertu réelle. Je vois bien l'intérêt que la hiérarchie auroit à ce que cela fût admis: mais je ne vois pas aussi clairement comment on pourroit l'admettre. J'ai de la peine à me représenter Pascal, Newton, Leibnitz, Euler et tant d'autres comme des êtres pervers livrés à l'esprit de Satan et destinés à subir, sous sa verge infernale, des supplices éternels. On doit se défier de son propre jugement sans doute; mais on ne doit pas mentir à sa conviction, car ce seroit mentir à sa conscience. Or, il ne dépend pas de nous de changer nos convictions; on croit souvent ce qu'on aimeroit mieux ne pas croire. Est-ce là de l'orgueil? »

Au moment où nous sommes de la vie de Lamennais, il ne refusait pas de se soumettre à l'Église, puisqu'il s'y était soumis, dès qu'il avait eu connaissance de la lettre encyclique du pape Grégoire XVI. Au reste, le pontife romain s'était contenté de la Déclaration rédigée à Munich et à laquelle, après Lacordaire et Montalembert, avaient adhéré M. de Coux et l'abbé Gerbet. C'est en France, dans les rangs de l'épiscopat, que l'on affecta de n'être point satisfait, et de déclarer que cette soumission était faite pour la forme et non pas de plein cœur, qu'elle comportait de véritables restrictions mentales, qu'à la vérité on avait

bien dissous l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse* et mis fin à l'existence du journal *l'Avenir*, mais que l'on n'en avait pas désavoué et renié les doctrines, et que c'était précisément ce désaveu qui constituait la vraie, la seule soumission. Ainsi l'abbé de La Mennais voulait et cherchait la paix, à l'heure même où, de toutes parts, dans le haut clergé, on s'apprêtait à lui faire la guerre la plus acharnée.

On n'a peut-être pas assez remarqué la direction générale qu'avaient prise les idées de Lamennais depuis quelques années, et bien avant que Rome lançât la condamnation qui a frappé l'*Avenir* et ses doctrines. Son esprit était occupé tout entier par cette vaste conception d'une régénération réciproque de la société par l'Église et de l'Église par la société, et quand on sait que jamais la religion ne fut pour lui la forme extérieure de la vie intime et toute spirituelle de l'âme humaine, mais le lien social par excellence, le fondement nécessaire de l'ordre et la garantie de la liberté véritable, celle qui obéit à l'autorité infaillible et paternelle d'un chef institué par Dieu lui-même, on s'explique qu'il en fût arrivé à penser que les actes de la Papauté étaient après tout de peu d'intérêt, lorsqu'il les comparait à l'immense révolution morale qui allait, suivant lui, bientôt s'accomplir. A ce point de vue, la soumission de fait que l'on avait exigée de lui ne lui avait rien coûté; il l'avait donnée, sans restriction mentale, cela va sans dire, et la preuve, c'est que, pour avoir la paix, comme il le disait lui-même, il n'hésita jamais à la renouveler, à diverses reprises, et dans la forme que l'on voulut. Décidé à poursuivre son œuvre, à pousser aussi loin que possible la mission providentielle dont il se croyait investi, il était résolu à ne plus s'occuper des affaires

de l'Église, mais uniquement de celles de la société. Aussi parlait-il et écrivait-il de l'Encyclique, de la Curie romaine, de la Papauté elle-même en termes d'une extrême liberté. Dorénavant, ses sympathies comme ses pensées étaient ailleurs. Il ne voulait nullement rompre avec l'Église, parce que déjà il ne se sentait plus avec elle. L'abbé Lacordaire, qui s'était soumis à Munich dans un tout autre esprit et qui craignait par-dessus tout de ne plus se sentir rattaché au centre de l'unité catholique, a écrit avant de mourir que « si M. de La Mennais eût été fidèle à son beau mouvement de Munich, il eût grandi dans les générations contemporaines par le seul effet de son silence, et qu'il ne lui eût pas fallu dix ans pour reconquérir toute la splendeur de sa renommée ». Rien ne paraît plus vraisemblable. Déjà M. de Sacy avait dit avec la candeur de son âme : « Il n'aurait tenu, j'en suis sûr, qu'à M. de La Mennais de passer le reste de sa vie à Rome, heureux dans le couvent des Théatins à Frascati, dont il a si bien décrit la situation ravissante; la réponse du pape à la demande des rédacteurs de l'*Avenir* se serait fait attendre trente ans, et l'affaire aurait été oubliée. Rien n'est plus vrai encore, et M. Renan a raison, comme M. de Sacy et comme le P. Lacordaire, quand il écrit de Lamennais que « s'il eût attendu quelques années, il eût vu les principes qui le faisaient condamner devenir la politique générale de l'Église ». Seulement, M. Renan ajoute tout aussitôt, lui qui a pénétré plus à fond dans la nature intime de Lamennais et mieux discerné que personne son véritable caractère de réformateur et de prophète : « Telle était sa sincérité, tel son besoin de dire leurs vérités aux puissants, que peut-être alors les principes pour lesquels il a été frappé lui eussent-ils moins souri que quand ils lui valaient

la désapprobation des esprits timides et les clameurs de la médiocrité ». Lamennais croyait profondément à sa mission, une mission autant sociale que religieuse que Lacordaire n'a jamais vue ni comprise dans toute son étendue, bien qu'il s'y soit trouvé associé. Avec Montalembert, le maître se sentait plus libre; il écrivait à ce disciple bien-aimé : « Il est bon de recommencer à parler, pour préparer la position qui devra être désormais la nôtre, dès que nous serons suffisamment dégagés de celle qui nous a valu tant de déboires. Au lieu de nous faire les champions du catholicisme, laissons-le entre les mains de la hiérarchie, et présentons-nous simplement comme les hommes de la liberté et de l'humanité. La vieille hiérarchie, et politique et ecclésiastique, s'en vont ensemble; ce ne sont plus que deux spectres qui s'embrassent dans un tombeau.... On n'en savoit pas plus quand la synagogue expira [1]. »

On voit par là que l'abbé de La Mennais se détachait de plus en plus des controverses religieuses

1. On n'a jusqu'à présent que quelques extraits des lettres si nombreuses échangées entre Lamennais et Montalembert pendant les sept ou huit années qu'ont duré leurs relations. La publication de cette Correspondance, d'un si haut intérêt, est vivement désirée.

C'est, en effet, le seul document qui puisse jeter une lumière nouvelle sur l'histoire de ces deux grandes âmes, si sincères, si nobles, si passionnées pour le bien, histoire plus curieuse et plus saisissante, dit M. Silvestre de Sacy, que celle de beaucoup de rois et d'empereurs! roman dont les péripéties et la catastrophe ont, pour un esprit sérieux, un intérêt bien autrement vif, bien autrement touchant que les aventures vulgaires qui composent ce qu'on appelle d'ordinaire un roman!

Mme la comtesse de Montalembert a déjà donné communication de ces lettres à M. Th. Foisset, auteur de la *Vie du R. P. Lacordaire* et ami de son illustre époux, et à M. l'abbé Ricard, auteur de divers écrits sur Lamennais et son école.

pour se donner tout entier à la propagande politique. Dans son *Histoire de la Monarchie de Juillet*, M. Paul Thureau-Dangin a mis en lumière avec beaucoup de sagacité l'effet produit sur l'imagination et la conduite de Lamennais par ce qu'il nomme « l'exaltation révolutionnaire de 1830 » ; il montre que cette exaltation « bien loin de s'apaiser chez lui, à mesure que le calme et l'ordre se rétablissent, s'enflamme et s'aigrit chaque jour davantage », et il ajoute que « par là surtout il tend à se séparer du chef de l'Église » : « la révolte purement religieuse, si elle se présentait à lui tout d'abord, l'effrayerait probablement et le ferait reculer ; mais il y glisse par la pente de la révolte politique » : vue fine et profonde, et d'une véritable impartialité.

C'est par là, en effet, que l'abbé Lacordaire se retrouva en dissentiment avec son maître. Les deux prêtres étaient revenus ensemble de Paris à La Chênaie, le disciple ayant jugé qu'il ne pouvait pas laisser seul l'homme de génie si durement frappé. L'abbé de La Mennais aimait Lacordaire peut-être plus qu'il n'a été aimé de lui, car si Lamennais était impérieux dans sa tendresse, Lacordaire était jaloux de son indépendance dans les soins respectueux qu'il lui rendait. Ce deuxième et dernier séjour à La Chênaie fut pour le jeune prêtre plein d'amertume et de tristesse. Il faut le laisser parler : « Bientôt, dit-il, dans le testament dicté à Sorèze, quelques-uns des disciples du maître tombé vinrent le rejoindre à La Chênaie. Cette maison reprit son caractère accoutumé, mélange à la fois de solitude et d'animation ; mais si les bois avaient les mêmes silences, si le ciel de l'Armorique n'était pas changé, il n'en était pas de même du cœur du maître. La blessure y était vivante, et le glaive se retournait chaque jour par la main même de celui

qui aurait dû l'en arracher et y mettre à la place le baume de Dieu. Des nuages terribles passaient et repassaient sur ce front déshérité de la paix. Des paroles entrecoupées et menaçantes sortaient de cette bouche qui avait exprimé l'onction de l'Évangile : il me semblait parfois que je voyais Saül; mais nul de nous n'avait la harpe de David pour calmer ces soudaines irruptions de l'esprit mauvais, et la terreur revenait de jour en jour dans mon esprit abattu. »

Un matin, à déjeuner, la conversation tomba sur le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe, héritier présomptif de la couronne de Juillet, dont la belle conduite au siège d'Anvers était célébrée avec fracas par les journaux officieux. L'abbé de La Mennais plaisanta le prince avec sa terrible ironie, et l'abbé Lacordaire voulut prendre sa défense. Le maître imposa silence au disciple avec hauteur; ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Lacordaire rentra dans sa chambre, écrivit à Lamennais une lettre où il lui fit connaître sa résolution de le quitter; il partit le soir même de La Chênaie, pour n'y plus revenir.

Cette lettre appartient à l'histoire du P. Lacordaire; elle est éloquente, émue, sincère, loyale, mais on ne peut s'empêcher de la trouver dure et d'un accent vraiment trop personnel. L'abbé de La Mennais en fut très surpris : c'était la première défection qui se produisait autour de lui parmi ses amis intimes. L'abbé Lacordaire, pour « se sauver » de La Chênaie, avait profité de l'heure de promenade que le maître s'accordait chaque jour avec ses plus jeunes disciples. « A un certain point de ma route, dit-il, je l'aperçus à travers les taillis; je m'arrêtai et regardai une dernière fois ce malheureux grand homme. Je continuai « ma fuite », sans savoir ce que j'allais

devenir. » F. de La Mennais répondit à la lettre de l'abbé Lacordaire. Il ne se plaignit que de cette manière de s'enfuir « comme on sort d'une place assiégée », mais il avertit son ancien collaborateur de l'*Avenir* que toute association quelconque de travaux entre eux, pour atteindre un but commun, devenait à jamais impossible. Le maître se tournait chaque jour avec une passion croissante du côté de la démocratie militante, et il reprochait à son ancien ami de « philippiser ». On ne pouvait donc plus s'entendre, car Lacordaire ne voulait de l'action religieuse qu'en vue du salut de son âme. C'était ce qu'il écrivait à son ami Ch. de Montalembert, en lui annonçant son depart de La Chênaie; « il n'accusait pas, dit son historien, M. Th. Foisset, les procédés de celui qu'il quittait; il ne s'en prenait qu'au malheur de n'être pas le maître de sentir comme M. de La Mennais, au malheur d'un dissentiment intime et croissant sur des choses qui embrassaient dans leurs conséquences toute la vie présente et « toute la vie future. » Arrivé à Paris, Lacordaire écrivit une seconde fois à La Chênaie. Sa lettre parut à l'abbé de La Mennais « cérémonieuse, guindée, sèche, froide comme une nuit d'hiver quand la bise a soufflé »; cette lettre demeura sans réponse. Parmi les autres disciples, la conduite de l'abbé Lacordaire semblait une « folie ». Ses procédés « bizarres et coupables » provenaient d'une « exaltation malheureuse », il « se sauvait » de La Chênaie comme « un écolier », « et c'était grande pitié de voir un talent comme le sien perdu pour la cause de la vérité et de la liberté [1]. » De là, date le

1. Toutes ces expressions sont empruntées à une lettre publiée sans signature par E.-D. Forgues, dans les *Notes et Souvenirs* qu'il a mis en tête de la *Correspondance* de Lamennais. Cette lettre doit être de Montalembert; et, ne pouvant le dire

refroidissement de l'amitié si vive qui unissait Lacordaire à Montalembert. Ils ne se rapprochèrent qu'après que Montalembert, cédant aux adjurations si éloquentes de son ami, eut fait sa complète soumission à l'Église.

« Il était impossible à Lacordaire, dit M. Foisset, de n'être comme l'abbé Gerbet qu'une cire molle empreinte du cachet du maître. » C'est parler bien dédaigneusement d'un homme qui n'a pas plus hésité que les autres disciples catholiques de l'abbé de La Mennais à se séparer de lui, après sa sortie de l'Église, et qui de plus s'est employé, avant Lacordaire lui-même, à réfuter les erreurs qu'il avait le premier partagées. Pour dire la vérité, l'abbé Gerbet aimait son maître d'une affection que l'abbé Lacordaire n'a jamais ressentie pour lui. Il y a de cette affection un témoignage aussi naïf que touchant, dans une parole dite par l'abbé Gerbet à M. Laurentie. Ce dernier était aussi des amis intimes de l'abbé de La Mennais et lui conseillait de se soumettre au Pape : « car enfin, disait-il, il faut bien que tout homme se soumette à la seule autorité infaillible, qui soit divinement instituée dans le monde ». — « Oui, répondit l'abbé Gerbet, mais M. de La Mennais n'est pas un homme comme les autres. » L'abbé Lacordaire

ouvertement, E.-D. Fo.gues l'a donné à deviner, en indiquant l'anonymat par un nombre d'étoiles juste égal au nombre des lettres formant le nom de Montalembert. Mais la provenance de la lettre se reconnaît bien mieux encore au style ardent, aux protestations d'amour et de fidélité de celui que Lamennais préférait entre tous ses disciples et qu'il appelait si tendrement « mon Charles ». « Je sens plus que jamais, écrit Montalembert, que ma vie est enchaînée à la vôtre. Et ce n'est que justice; c'est vous qui m'avez donné une vie nouvelle. Comment ne vous la consacrerais-je pas tout entière? Adieu, mon père bien-aimé, priez pour moi. »

a pu écrire à son ami Montalembert que ce qui avait perdu Lamennais, c'était d'avoir été adoré à genoux par ses amis fascinés. Le mot de l'abbé Gerbet demeurera comme l'expression d'une pieuse et fidèle tendresse, qui ne fera jamais tort à celui qui l'a éprouvée, car après tout elle honore la nature humaine.

Philippe Gerbet était en quelque sorte indispensable à Lamennais. Si quelqu'un a pu jouer auprès de lui le rôle de David auprès du roi Saül, pour le modérer dans ses colères et le soutenir dans ses défaillances, c'est bien l'abbé Gerbet, âme douce et compatissante, d'une sincère humilité, avec des parties supérieures d'intelligence et de talent, et dont Lamennais avait éprouvé tant de fois l'affection dévouée. A La Chênaie, il était le premier après le Maître.

En cette année 1832, le jour de Noël, arriva, pour se joindre au petit cénacle breton, un jeune Méridional, d'une famille pieuse, Maurice de Guérin, au cœur pur et tendre, à l'imagination vive, qui priait et faisait des vers, sans que Lamennais lui eût jamais accordé grande attention, et qui devait demeurer pour la postérité le paysagiste et le chantre de La Chênaie. C'est lui qui a laissé de Lamennais au milieu de ses disciples, la peinture la plus vivante et la plus sympathique : « Les conversations de M. Féli, écrit-il à sa sœur, valent des livres, mieux que des livres. Impossible d'imaginer, à moins de l'avoir entendu, le charme de ces causeries où il se laisse aller à tout l'entraînement de son imagination : philosophie, politique, voyages, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, tout cela sort de sa bouche sous les formes les plus originales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives, avec les rapprochements les plus neufs, les plus profonds, quelquefois avec des paraboles admirables de poésie, car il est grandement

poète. Dès l'âge de sept ans, il a commencé à observer la nature dans ses moindres détails, et il s'est fait ainsi un prodigieux trésor d'observations d'où il tire des comparaisons qui donnent à ses pensées une grande lumière et une grâce infinie. Le soir, après souper, nous passons au salon. Il se jette dans un immense sopha, vieux meuble en velours cramoisi râpé, qui se trouve précisément placé sous le portrait de sa grand'mère où l'on remarque quelques traits du petit-fils et qui semble le regarder avec quelque complaisance. C'est l'heure de la causerie. Alors, si vous entriez dans le salon, vous verriez là-bas dans un coin une petite tête, rien que la tête, le reste du corps étant absorbé par le sopha, avec des yeux luisants comme des escarboucles et la tête pivotant sans cesse sur son cou; vous entendriez une voix tantôt grave, tantôt moqueuse et parfois de longs éclats de rire aigus : c'est notre homme. Un peu plus loin, c'est une figure pâle à large front, cheveux noirs, beaux yeux portant une expression de tristesse et de souffrance habituelle et parlant peu : c'est M. Gerbet, le plus doux et le plus endolori de tous les hommes. »

Le pauvre Maurice de Guérin, en arrivant à La Chênaie, tremblait à la seule pensée de se trouver en présence d'un homme dont le nom remplissait la France. « J'éprouvais, en abordant M. Féli (c'est ainsi que nous l'appelons en famille), ce tremblement mystérieux dont on est toujours saisi à l'approche des choses divines et des grands hommes; mais bientôt ce tremblement se changea en abandon et en confiance.... M. Féli m'a pour ainsi dire forcé à oublier toute sa renommée, par sa douceur paternelle et la tendre familiarité de son entretien. Tout son génie s'épanche en bonté. Me voilà entre ses mains, corps et âme, espérant que le grand artiste fera sortir la

statue du bloc informe. Nous suivons chacun dans nos études notre goût et notre tendance naturelle. »

L'abbé de La Mennais, en accueillant Maurice de Guérin, lui avait assigné pour tâche l'étude des langues modernes et de la philosophie. Ce grand poète comprenait médiocrement la poésie; il n'était pas juste « appréciateur de la rime et de ceux qui l'exerçaient » : à part les quelques stances de sa jeunesse, on ne voit pas qu'il se soit jamais appliqué à l'art laborieux d'écrire en vers. En dépit de sa vocation naturelle qui l'appelait aux œuvres d'imagination pure, Lamennais voulait faire de Maurice de Guérin un philosophe, afin de le maintenir sous la direction de l'abbé Gerbet, et aussi parce qu'à cette époque il s'occupait lui-même de métaphysique : « M. Féli est en train d'écrire un ouvrage où il résume toute sa philosophie, en lui donnant des développements nouveaux. Il concentre là tous les rayons de sa science et de son génie : il n'a rien fait jusqu'ici de comparable à cela. Attendez-vous à un grand étonnement et à une grande admiration dans le monde quand cet ouvrage paraîtra. M. Gerbet en fait l'introduction. Jugez de ce qui doit sortir de l'association de ces deux têtes. »

Maurice de Guérin, en donnant ces détails à sa sœur, se trompait. Bien que Lamennais n'ait jamais manqué un seul jour de donner à son grand ouvrage de philosophie quelques heures de méditation — et c'est sans doute pourquoi ce livre : *Esquisse d'une Philosophie*, est resté inachevé, — il était tout entier à d'autres pensées et en proie à d'autres préoccupations, dont il ne livrait pas le secret à ses disciples. Lamennais se plaisait à La Chênaie : il voulait y demeurer, y travailler, y mourir et enfin s'y reposer pour l'éternité. Un jour, dans un accès de mélancolie, se pro-

menant avec un de ses amis, M. Marion, celui qui est resté jusqu'à sa mort un de ses correspondants les plus intimes, il lui montra, en frappant la terre avec son bâton, la place où il voulait être déposé après sa mort. Plus tard, quand la crise suprême de sa vie l'aura pour toujours arraché à ce sol breton qui lui est si cher, il écrira : « Oh ! si vous saviez, mon ami, combien je regrette La Chênaie, et ces bonnes soirées que nous y aurions passées ensemble ! C'était mon seul asile sur la terre, et on me l'a ôté. Je ne songe plus qu'à y faire rapporter mes os. N'oubliez pas cette petite place que je vous ai montrée et que j'ai choisie pour ma sépulture au pied d'un rocher, sous le chêne qui l'ombrage; je n'aurai de paix que là en ce monde. Qu'importe, pourvu que j'en sorte avec une conscience nette et que j'y laisse un nom qui ne soit pas flétri ! »

Au printemps de l'année 1833, l'abbé de La Mennais voulut qu'on célébrât la fête de Pâques avec une solennité extraordinaire, et il officia lui-même, entouré de plusieurs prêtres des environs, dans cette chapelle qu'au temps de sa jeunesse il avait fait construire, pour obéir au vœu de son frère, l'abbé Jean. La matinée était radieuse, et dans le petit cénacle, tous les cœurs ouverts à l'espérance. Le maître donna de sa main la communion pascale à ceux de ses disciples qui étaient présents, puis il descendit de l'autel : c'était sa dernière messe; il n'y devait plus remonter. Faut-il croire que ce jour-là il sentit se briser entre ses mains le vase mystique de son ancienne foi? Non : rien n'était jamais décidé dans cette volonté toujours inquiète et vacillante et pourtant dure comme le fer. A dix-huit mois de là, il écrivait encore à M. de Coriolis que « ne se sentant nullement atteint par l'Encyclique, il comptait bien

se remettre à dire ponctuellement la sainte messe ». L'abbé de La Mennais n'est sorti de l'Église qu'à son corps défendant. On peut même dire que, s'il n'y avait eu, pour l'en faire sortir, que Rome et ses exigences dogmatiques, il aurait signé toutes les déclarations qui lui auraient été demandées. Ce qu'il voulait avant tout, c'était la paix. Sainte-Beuve a parfaitement observé le travail de la pensée de Lamennais, opérant en quelque sorte sur elle-même avant de se manifester au dehors. Quel but avait-il donné à sa vie? Il voulait guérir la société issue du matérialisme du XVIII^e^ siècle, en la spiritualisant par l'action de l'Église; et c'est pourquoi il s'était d'abord occupé de l'Église, pour ranimer ses forces, relever son prestige, rétablir son autorité dogmatique et morale afin de la mettre à la tête de la société. Cette première partie de sa tâche était accomplie. Maintenant il se tournait du côté de la société et, dans la société, du côté du peuple et de la démocratie, pour les régénérer à son tour et les épurer dans leurs sentiments. Pour cette seconde tâche, il n'avait nul besoin de Rome. Aussi considérait-il que vis-à-vis du Saint-Siège, il pouvait rester soumis, docile et pleinement adhérent en matière de foi, au moment où il allait se mettre en devoir d'accomplir une œuvre purement temporelle. Lamennais ne voyait pas qu'il revenait à cette ancienne et nécessaire distinction entre le temporel et le spirituel qu'il avait autrefois si vivement combattue. C'est lui qui avait forgé les armes dont il allait être frappé.

Un vieil évêque gallican, M. d'Astros, archevêque de Toulouse, ne voulut pas manquer l'occasion de prendre une éclatante revanche contre l'écrivain ultramontain qui avait tant poursuivi le haut clergé de France sous la Restauration. Il lança un mandement portant censure et condamnation de cent cin-

quante propositions extraites des ouvrages de l'abbé de La Mennais, et il fut dès lors visible qu'une guerre à mort lui était déclarée. Rome s'émut de cet acte d'autorité épiscopale, et bientôt un bref du pape Grégoire XVI vint rappeler que les censure et condamnation de l'archevêque de Toulouse portant sur des propositions et affaires considérées comme causes majeures, l'exercice d'une pareille juridiction appartient exclusivement au Souverain Pontife, seul juge des intérêts généraux de l'Église catholique. Il semble que l'abbé de La Mennais eût dû se montrer satisfait de ce Bref pontifical, qui paralysait la censure prononcée contre lui par M. d'Astros et qui arrêtait net les adhésions de l'épiscopat français. Mais il se trouva au contraire fort blessé de ce que le Pape avait parlé de la profonde douleur qu'il éprouvait « des bruits répandus dans le public ». Ces bruits ne pouvaient être, selon lui, que les calomnies propagées dans le clergé et dans le monde conservateur sur sa prétendue défection. Il en écrivit aussitôt au pape Grégoire XVI, rappelant la dissolution de l'*Agence générale*, la suppression spontanée de l'*Avenir*, la liquidation des affaires, l'inaction de tous ses amis et collaborateurs, et déclarant de nouveau, dans une forme encore plus solennelle que par le passé :

1° Que par toute sorte de motifs, mais spécialement parce qu'il n'appartient qu'au chef de l'Église de juger de ce qui peut lui être bon et utile, il a pris la résolution de rester, à l'avenir, dans ses écrits et dans ses actes, totalement étranger aux affaires qui la touchent;

2° Que personne, grâce à Dieu, n'est plus soumis que lui, dans le fond du cœur et sans aucune réserve, à toutes les décisions émanées ou à émaner du Saint-

Siège apostolique, sur la doctrine de la foi et des mœurs, ainsi qu'aux lois de discipline portées par son autorité souveraine.

Cette lettre au Pape fut envoyée par l'abbé de La Mennais à M. de Quélen, archevêque de Paris, afin qu'il la fît parvenir à son adresse par l'entremise de la nonciature. L'illustre prêtre croyait que « les témoignages les plus convaincants de la sincérité de sa soumission, que le Pape attendoit, avoient été donnés, et donnés à la face du monde ». « Je vénère, disait-il à M. de Quélen, dans le Pontife romain, l'autorité de Jésus-Christ même, et je fais hautement profession de lui devoir une pleine et parfaite obéissance. Mais, en dehors de cet ordre, dans les choses purement temporelles, et particulièrement en ce qui touche les intérêts de mon pays, je ne me crois lié en aucune manière par sa puissance spirituelle. Catholique, j'écoute la voix du Pasteur suprême, et j'y obéis comme à celle de Dieu; Français, je consulte sur les choses exclusivement temporelles, ma conscience et ma raison, et je me conduis d'après les conseils qu'elles me dictent. »

Le Pape répondit à la lettre de l'abbé de La Mennais par un bref adressé à son « vénérable frère l'évêque de Rennes », dans lequel le Souverain Pontife demandait que l'écrivain s'engageât à suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique et à ne rien écrire ou approuver qui ne fût conforme à cette doctrine. En transmettant le bref, M. de Lesquen, évêque de Rennes, exprimait « l'espoir d'une docilité filiale qui consolera le cœur du Pape et rassurera l'Église justement alarmée ». C'était jeter l'huile sur le feu. Que demandait-on à Lamennais? De renoncer à l'idée à laquelle il était pour l'instant attaché, comme à l'ancre de salut de

sa vie intellectuelle et morale, à l'idée de la séparation des deux domaines, le spirituel où il se déclarait soumis et le temporel où il entendait conserver son indépendance, en vue de sa mission de réformateur chrétien qu'il comptait bien poursuivre. A pareille demande, il ne pouvait faire qu'une réponse évasive. Ici encore, il fut accusé d'orgueil, et l'on ne voulut voir dans l'homme qui défendait si intrépidement les droits supérieurs de la conscience humaine qu'un malheureux en proie à l'esprit de révolte. L'évêque de Rennes lui porta le coup le plus sensible, en publiant dans une circulaire à son clergé, qu'il considérait l'abbé de La Mennais « comme ayant renoncé lui-même à tous les pouvoirs qu'il avait reçus de lui ou de ses vicaires généraux, et qu'il se réservait personnellement de les lui rendre, lorsqu'il aurait des preuves satisfaisantes de sa soumission entière et sans réserve à la décision du Souverain Pontife ».

Cette décision canonique, véritable *capitis minutio* de l'abbé de La Mennais dans son statut sacerdotal, entraîna la dissolution de cette congrégation de Saint-Pierre fondée autrefois pour former une milice dévouée au Pontife romain. Les disciples songèrent dès lors à se disperser. Comment rester sous la direction d'un Père spirituel désormais privé de tout pouvoir ecclésiastique? La Chênaie fut abandonnée, et Malestroit ne tarda pas à être fermé. Ce fut à ce moment que l'abbé de La Mennais se brouilla, pour une affaire de la plus minime importance, avec son frère, l'abbé Jean. Comme on le sait, il y avait à La Chênaie une bibliothèque relativement riche et qui garnissait plusieurs pièces de la maison. Sur le point de quitter la Bretagne pour s'établir définitivement à Paris, l'abbé Féli fit procéder, sans en prevenir son frère, à l'emballage des livres; sur quoi

l'abbé Jean survint et dit de l'humeur d'un bibliophile à qui l'on enlève son trésor : « Ses livres, ses livres! il pourrait dire nos livres! » L'abbé Féli ne répondit rien, laissa les caisses déjà remplies et partit sans rien dire à son frère. Depuis, ils ne se revirent jamais.

Et cependant même à cette époque où il sentait redoubler l'orage qui devait le déraciner, Lamennais ne songeait pas encore à quitter l'Église. Abreuvé de dégoûts, plein de colères et de tristesses, il n'avait plus de confiance que dans la liberté. Comme Lacordaire avant 1830, il voulait aller chercher la liberté et la paix aux États-Unis. Il entretenait ses jeunes amis de ce dessein qui les effrayait. Maurice de Guérin écrit à ce sujet à sa sœur :

« Les nouvelles que je reçois de Paris me disent des choses fort tristes de l'état de M. Féli. Quand on connaît l'immense faculté de souffrance d'une âme comme la sienne et qu'on mesure la douleur qu'on lui a livrée, on s'étonne qu'il vive et l'on entend sortir de la bouche de ses amis, de ceux qui le connaissent bien, ces lugubres paroles : « Il ne vivra pas deux « ans; ils l'ont tué! » Oui, ils l'ont tué. Sais-tu que c'est un meurtre énorme que celui du génie et d'un génie catholique armé pour la foi? Le corps y passera peut-être aussi, car d'ordinaire le fer qui traverse l'âme tranche aussi la vie mortelle, et alors deux meurtres chargeront certaines consciences. Si la santé lui revient, M. Féli fera un long et lointain voyage, aux États-Unis sans doute. Ainsi voilà qu'un ostracisme barbare et absurde aura banni de l'Europe son plus beau génie et qu'on le contraint d'aller se coucher vers l'Amérique. Il est vrai que le soleil décline aussi de ce côté. Singulière destinée! M. Féli et Chateaubriand sont nés tous deux à Saint-Malo dans deux

maisons qui se touchent. Chateaubriand est allé, pour ainsi dire, chercher son génie en Amérique, et M. Féli va y ensevelir le sien. Pauvre M. Féli! Il voulait dormir à La Chênaie. Et s'en aller mourir en Amérique où il ne trouvera rien qui ressemble à La Chênaie, car les Grands Lacs ne lui vaudront pas l'étang, ni les vastes forêts, sa plantation de hêtres, ni aucune promenade, le sentier que nous lui avons tracé le long de l'eau, ni aucun emplacement, celui qu'il avait choisi derrière la petite chapelle. Mon Dieu! Mon Dieu! s'en aller en Amérique! et que deviendrons-nous sans lui, nous jeunes gens qu'il guidait vers la science et l'art, qu'il nourrissait de son lait, qu'il réchauffait contre son sein? Ma chère amie, je pleure et je m'abandonne à la douleur comme un orphelin. Qui guidera mon âme comme il faisait? Qui m'enveloppera de la paix et de la solitude dont il m'avait couvert? où est mon asile? où pourrai-je cacher ma tête nue? où me reposer? »

On continuait autour de l'abbé de La Mennais à incriminer sa soumission au Saint-Siège, en la présentant comme incomplète, non sincère, pleine de réticences et d'arrière-pensées : on insistait surtout sur cette séparation du spirituel et du temporel qu'il avait autrefois combattue dans ses écrits les plus retentissants et que maintenant il relevait, non sans quelque insolence, contre les plus justes demandes de la Papauté. En vain, essayait-il de se défendre, en rappelant que de tout temps il avait fait des réserves et assigné des limites, que tout ce qu'il avait accordé, c'était que, dans les matières mixtes, la puissance comme la décision appartiennent au Saint-Siège, mais qu'il avait toujours déclaré que l'omnipotence absolue du Pape était une invention absurde des ennemis de l'Église et que les Papes eux-mêmes, y

compris l'intransigeant Boniface VIII, n'y avaient jamais prétendu. Toutes ces considérations parfaitement justes ne désarmaient point ses adversaires. L'abbé de La Mennais, comme tous les esprits systématiques, sentait ses propres opinions se retourner contre lui, et il crut rendre la paix à son esprit, en les poussant jusqu'à l'extrême. Mais après bien des hésitations, écartant délibérément tous les scrupules de son intelligence déjà délivrée de l'ancien joug qu'elle avait si longtemps porté, il se décida enfin, sur les instances de son ami, l'abbé Gerbet, à signer une déclaration qu'il écrivit lui-même en latin, et par laquelle il déclarait « dans les termes mêmes de la formule contenue dans le Bref du souverain pontife Grégoire XVI, du 5 octobre 1833, suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique du même pape, et s'engager à ne rien écrire qui ne soit conforme à cette doctrine ». C'était le 11 décembre 1833. Cette déclaration fut remise à M. de Quélen, archevêque de Paris, qui la fit passer sous les yeux du Pape par les soins du cardinal Pacca; elle fut envoyée aussi à l'évêque de Rennes qui manifesta aussitôt la résolution de rendre à l'abbé de La Mennais ses pouvoirs ecclésiastiques et même de les étendre, pour peu qu'il en exprimât le désir.

Les termes mêmes dont l'abbé de La Mennais s'est servi pour expliquer cet acte si important de sa vie sont curieux à relire. Il écrit dans les *Affaires de Rome* : « Après avoir pesé devant Dieu les suites du parti que j'avois à prendre, j'allai trouver M. l'archevêque de Paris, et je lui annonçai que, ne comprenant plus rien aux principes que j'avois jusque-là regardés comme le fondement et la règle de l'autorité catholique, je ne voyois désormais qu'une chose à conserver, la paix; qu'en conséquence je me décidois à

signer la déclaration que l'on me demandoit, mais sous l'expresse réserve de mes devoirs envers mon pays et l'humanité dont nulle puissance au monde ne pouvoit ni exiger le sacrifice, ni me dispenser; qu'en signant cette déclaration ***simple, absolue, illimitée***, je savois très bien que je signois implicitement que le Pape étoit Dieu, et que je le signerois explicitement quand on le voudroit pour la même fin. M. l'archevêque loua ma résolution. Je n'ai pas le droit d'en dire davantage. » En relisant cette terrible phrase : « je signois implicitement que le Pape étoit Dieu et je l'aurois signée explicitement », il est impossible de ne pas songer au mot non moins terrible du comte de Montalembert à la veille de mourir, au moment où se préparait la déclaration de l'infaillibilité personnelle et séparée du Pontife romain dans le Concile de 1870, quand il lui échappa de dire, comme par une réminiscence de son ancien maître, « l'idole du Vatican ». Certes, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, Montalembert se serait soumis après la proclamation du nouveau dogme comme il s'était soumis au temps de sa jeunesse après la condamnation définitive de l'abbé de Lamennais. Le cœur humain a ses mystères, et la foi est une grâce de Dieu, qui agit surtout sur le cœur. Mais qui ne serait frappé de l'état d'esprit auquel peut conduire une doctrine qui ménage si peu la raison humaine dans sa faiblesse? A la révolte, disent les croyants; à la liberté, disent les autres.



C'était à cette liberté que Lamennais aspirait maintenant de toute l'ardeur de son âme. A cette âme si violemment oppressée, il avait su procurer quelque soulagement, dans la solitude de La Chênaie, en composant un court écrit où il avait comme déchargé le trop-plein d'irritation et de mansuétude, d'amour et de haine, de tristesse et d'espérance qui débordait en

bouillonnant de son cœur palpitant et meurtri. Chaque jour, il avait ajouté une page à ce petit livre. Il composait dans sa tête, au bruit du vent qui secouait les arbres de la forêt ou sous l'influence plus douce et plus calmante de la brise de mer qui se joue dans le rythme régulier des flots, des pages tantôt tombées du ciel, tantôt sorties de l'enfer, tour à tour pleines d'horreur et de pitié, tout étincelantes d'éloquence et de poésie. Il en lut plusieurs à ses amis les plus intimes, à l'abbé Gerbet, à Montalembert : ceux-ci, ravis de tant de génie dans un état d'âme si douloureux, n'y trouvèrent rien à reprendre sous le rapport de la plus pure orthodoxie. Il s'habitua ainsi peu à peu à l'idée de donner au public un ouvrage qu'il n'avait d'abord entrepris que pour lui-même. Un jour, vers la fin de février 1834, se trouvant à Paris il fit venir Sainte-Beuve, qui alors était fort de ses amis, prit dans le tiroir de sa table un petit manuscrit, et lui demanda d'en procurer la publication sans que son nom parût : c'étaient les *Paroles d'un Croyant*.

Sainte-Beuve se mit en quête d'un éditeur. Il eut quelque peine à en trouver un qui voulût se décider à publier un livre sans nom d'auteur. L'auteur de *Volupté* s'adressa finalement à Eugène Renduel, chez qui paraissaient les productions de l'école romantique. Le libraire obtint de F. de La Mennais qu'il laisserait imprimer son nom à la première page; Sainte-Beuve resta chargé de surveiller la publication, avec la permission de changer tout ce qu'il lui plairait de changer, et l'auteur repartit pour La Chênaie. Le grand critique avoue qu'après avoir parcouru le manuscrit, il n'en comprit pas tout d'abord toute la vitalité ni toute la portée. Il en fut averti, dit-il, d'une singulière manière. « Un matin que je reportais

les épreuves, on me prévint que l'imprimeur, M. Plassan, désirait me parler : « Vous êtes chargé, « me dit-il, de l'impression d'un écrit de M. de La « Mennais qui va faire bien du bruit; mes ouvriers « eux-mêmes ne peuvent le composer sans être soule- « vés et comme transportés; l'imprimerie est toute en « l'air. Je suis ami du gouvernement, je ne puis mettre « mon nom à cette publication; mais, comme l'affaire « est commencée, je ne refuse pas mes presses. » Je ne sais pas, ajoute Sainte-Beuve, comment l'affaire s'arrangea, mais le livre parut. Il produisit un effet prodigieux, non seulement à Paris et en France, mais en Europe où il fut traduit dans toutes les langues.

F. de La Mennais ne fut point surpris, mais tout fier de cet extraordinaire soulèvement de la pensée publique : « Tout de même, disait-il, la fibre humaine a vibré! » Peu de temps avant la publication du livre, il écrivait à Mme de Senfft : « Il va paraître un petit livre qui vous déplaira fortement; vous en entendrez parler; je vous supplie de ne pas le lire; quelques-uns ne doivent pas l'entendre; d'autres ne le pourront pas; ce n'est point un livre du présent, c'est un livre d'instinct, de pressentiment, de conscience. L'auteur a vu les larmes qui coulent des yeux des peuples, il a entendu leurs cris de souffrance, et il a senti en lui-même un grand désir de les consoler. Il croit qu'un ordre nouveau se prépare et que le salut, l'unique salut est désormais dans l'union intime de la Justice et de la Liberté; ses paroles sont âpres; il ne les croit pas injustes. Cependant elles blesseront, elles doivent blesser; il le sent à regret. Encore un coup, je vous supplie de ne point le lire. Il y a peut-être au fond de tout cela comme un devoir mystérieux, comme un entier sacrifice de soi que l'on ne cherche point, que l'on fait plutôt et qui tire à l'âme affaissée d'an-

goisse cette parole : *Transeat calix iste!* Cet amer calice, il le faut boire pourtant jusqu'à la lie. »

Une lettre de M. de Vitrolles rapporte sous la forme la plus animée et la plus piquante les propos du monde conservateur sur les *Paroles d'un Croyant.* — « Mais c'est une œuvre abominable, tous les principes sociaux y sont attaqués, quelle violence! quel talent! — Il n'y a plus de gouvernement possible si les lois sont insuffisantes pour faire condamner l'auteur par les cours d'assises. — Le conseil des ministres a été réuni et on a discuté pendant deux heures la poursuite de l'auteur et de l'ouvrage; Guizot était pour la mise en jugement; l'amiral de Rigny était contre, non qu'il ne trouve l'œuvre exécrable, mais parce qu'il craint le scandale et l'inutilité. — Ce qu'il y a d'heureux dans tout cela, c'est qu'il est aujourd'hui prouvé jusqu'à l'évidence que l'auteur est fou et qu'il sera incessamment aux Petites-Maisons. J'espère bien que Chateaubriand ne tardera pas à l'y suivre. — Quel malheur qu'un si admirable talent ait cessé d'être le défenseur des saines doctrines, de celles qui seules peuvent maintenir la société! — C'est l'Apocalypse de Satan. — C'est Babeuf débité par le prophète Ezéchiel. — C'est le bonnet rouge planté sur la croix! »

Combien plus touchantes, parce qu'elles sont plus émues que toutes ces invectives dictées par l'égoïsme mesquin et poltron des conservateurs que ce petit livre troublait dans leur paisible jouissance des privilèges sociaux, sont les plaintes et les frayeurs de la bonne Ninette de Lucinière, qui, usant de toute la liberté que lui a de tout temps laissée son illustre ami, lui écrit : « Vos *Paroles d'un Croyant* sont venues fondre sur nous comme un orage imprévu!... Vos ennemis tressaillent d'allégresse, et vos amis s'affligent. Les

premiers, par l'organe du *Constitutionnel*, vous appellent « un mauvais prêtre », un « ambitieux » dévoré de la soif de vous faire chef de parti et qui, au nom de la charité, prêche la révolte contre les puissances que saint Paul nous commande d'honorer « lors même qu'elles seraient fâcheuses ». Nous avons lu votre ouvrage en petit comité d'amis : c'est le bon M. Blaize (le beau-frère de l'abbé de La Mennais) qui me l'avait prêté. Oh! quelle pureté, quelle élévation de style! que de beautés surtout, que de suaves pensées renferment quelques chapitres où vous avez laissé parler votre cœur! Ils reposent l'âme des chapitres précédents qui l'avaient trop douloureusement émue. Mon excellent ami, me pardonnez-vous maintenant? Mais avec vous il y a vingt ans que j'ai l'habitude de penser tout haut. Je vous dirai donc que je ne conçois pas comment vous avez pu rêver l'existence possible d'une République telle que vous la dépeignez. Où trouverez-vous ce peuple capable d'être uni par les seuls liens de la charité, de se guider uniquement par le code évangélique, de n'avoir besoin ni de chefs ni de lois?... Nous ne valons pas mieux en 1834 qu'en 1789. Encore y a-t-il moins de religion maintenant dans les classes populaires, et ce sont ces classes que l'on mettra d'abord en avant. Alors, sauve qui pourra. Votre livre est dangereux; il étonne même Raspail, le plus fougueux de nos républicains. Il le disait hautement il y a quelques jours, et il semblait le regarder comme ayant été conçu et écrit dans un accès de délire. Moi, pauvre fille, je ne puis m'expliquer, dans ma simplicité, comment un cœur tel que le vôtre a voué tant de haine à l'autorité, puisque « toute autorité vient de Dieu ». Mon meilleur ami sur la terre, que je suis désolée de vous voir suivre une telle route, vous qui sembliez destiné à fournir une si belle et si

utile carrière ! Il est certain que vous vous trompez sur la mission que le Seigneur vous avait donnée à remplir. Vous êtes abusé par votre ardente imagination. Un jour vous regretterez amèrement d'avoir usé votre génie à soulever les passions.... » Le cœur parle ici, et faut-il le dire? la raison lui dicte le meilleur langage. La clairvoyante amitié de cette respectable personne lui fait toucher La Mennais au défaut de la cuirasse. Elle lui dénonce à lui-même la chimère qui va le dévorer, en lui dénonçant cet esprit dangereux d'utopie auquel il va tout sacrifier.

Dans la famille même de l'abbé de La Mennais, on avait essayé de le détourner du projet de publier son livre; mais, comme on le pense bien, il repoussa ce conseil comme pusillanime. Il écrit à son beau-frère : « Les motifs que j'ai de publier cet écrit sont : 1° la conscience qu'en le faisant je remplis un devoir, parce que je ne vois de salut pour le monde que dans l'union de l'ordre, du droit, de la justice et de la liberté; 2° la nécessité de fixer ma position qui aux yeux du public est maintenant équivoque et fausse; de laver mon nom du reproche d'avoir connivé à l'horrible système de tyrannie qui pèse aujourd'hui sur les peuples. S'il faut souffrir pour cela, peu importe, je ne le regretterai pas. Il y a pour chaque position un genre de courage dont il est honteux de manquer. »

Toutes les puissances de l'ordre établi s'émurent à un degré vraiment inouï de ce petit livre, les *Paroles d'un Croyant*, qu'on lisait dans les ateliers, dans les salons, dans les cafés, dans les chaumières et jusque sur les places publiques. Rome se chargea de les venger. Le 15 juillet 1834, le pape Grégoire XVI lança une nouvelle Lettre encyclique, celle qui commence par les mots *Singulari nos*, où il s'exprimait ainsi :

« C'est pourquoi, après avoir entendu quelques-uns de nos vénérables frères cardinaux de la sainte Église romaine, de notre propre mouvement, de notre science certaine, et de toute la plénitude de notre puissance apostolique, nous réprouvons, condamnons et voulons qu'à perpétuité on tienne pour condamné et réprouvé le livre dont nous venons de parler, qui a pour titre *Paroles d'un Croyant*, où, par un abus impie de la parole de Dieu, les peuples sont criminellement poussés à rompre les liens de tout ordre public, à renverser l'une et l'autre autorité, à exciter, à nourrir, étendre et fortifier les séditions dans les empires, les troubles et les rébellions : livre renfermant, par conséquent, des propositions respectivement fausses, calomnieuses, téméraires, conduisant à l'anarchie, contraires à la parole de Dieu, impies, scandaleuses, erronées, déjà condamnées par l'Église, spécialement dans les Vaudois, les Wiclefites, les Hussites et autres hérétiques de cette espèce. »

Rome fit plus : elle se décida enfin à se prononcer sur le système philosophique de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, et l'Encyclique *Singulari nos* improuva tout à fait ce système fallacieux, « attendu qu'en le suivant, entraîné par un amour téméraire et sans frein de nouveautés on ne cherche plus la vérité où elle est certainement, mais que, laissant de côté les traditions saintes et apostoliques, on introduit d'autres doctrines vaines, futiles, incertaines, qui ne sont point approuvées par l'Église et sur lesquelles les hommes les plus vains pensent faussement qu'on peut établir et appuyer la vérité ».

Ainsi rien ne subsista pour le Saint-Siège, la Curie et le catholicisme romain de ce qu'avait édifié avec tant de labeur, de persévérance, de zèle et de génie polémique le plus grand défenseur que l'ultramonta-

nisme ait eu dans le monde depuis les grands papes du moyen âge, les saints docteurs, les théologiens les plus versés dans la science sacrée, les casuistes les plus raffinés et les plus subtils. Telle est cependant l'ironie des choses humaines que, si l'ultramontanisme a fini par triompher et règne aujourd'hui en maître incontesté dans l'univers catholique, c'est à l'abbé de La Mennais, à ses écrits, à son influence persistante qu'il doit cette victoire. Qui pourrait dire aujourd'hui que ses idées, même condamnées, sont tout à fait mortes?

L'Encyclique de 1834 porta le dernier coup à l'école mennaisienne. Tous ses disciples, tous ses amis firent défection l'un après l'autre, et le Maître vénéré de La Chênaie se trouva seul. Lacordaire finit par vaincre les hésitations de Montalembert, en accourant auprès de lui en Allemagne pour le prêcher, le supplier, l'arracher à l'erreur. Le futur chef du parti catholique en France ne se soumit que le 8 décembre, près de cinq mois après la condamnation. Quant à l'abbé Gerbet il se mit en devoir de réfuter l'une après l'autre toutes les opinions qu'il avait autrefois adoptées et défendues, et dans l'Église — à part une violente haine qui ne réussit point à s'assouvir elle-même, — il ne subsista rien, du moins en apparence, ni de la philosophie ni de la politique de celui qui fut l'abbé de La Mennais.

# LIVRE III

## F. LAMENNAIS HORS DE L'ÉGLISE

---

### I

Les *Paroles d'un Croyant.* — Jugement porté sur Lamennais par M. Guizot. — Lamennais et Joseph de Maistre. — Lamennais socialiste.

Après sa rupture avec l'Église romaine qui ne représentait plus à ses yeux que la société du passé, F. Lamennais s'engagea sans réserve au service de la démocratie qui ne cessa d'être pour lui jusqu'à la fin de sa vie la société de l'avenir. Jamais il ne regretta la résolution qu'il avait prise avec un courage et qu'il maintint avec une fermeté dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple, tout au moins à un degré aussi éminent.

Lamartine, dont les sympathies pour Lamennais s'étaient singulièrement refroidies dans la dernière phase de sa carrière si orageuse, a dit de lui :

« Il tomba de cheval, non pas sur la route de Damas, mais sur la route de Rome; il devint le saint Paul d'une autre religion. Il y eut un grand courage dans



cette transfiguration. Renier la première moitié de sa vie pour l'homme qui n'a qu'une vie à vivre, c'est un martyre dont peu d'esprits sont capables. »

Pour ceux qui cherchent à reconnaître le vrai Lamennais à travers les préjugés qui obscurcissent sa mémoire, on ne doit pas se lasser de répéter qu'il ne sortit pas de l'Église romaine, par d'autres motifs que le besoin impérieux de soulager sa conscience d'homme vivant au XIXe siècle, et témoin d'une transformation politique et sociale à laquelle résistait l'Église, alors que, selon lui, pour rester fidèle à l'esprit évangélique comme à sa mission divine, c'est elle qui aurait dû en prendre l'initiative et travailler de toutes ses forces à rendre cette transformation aussi prompte et aussi complète que possible. Le besoin de libérer son intelligence du joug dogmatique ne se fit sentir que plus tard.

Lamennais reconnut à merveille les premiers effets de la publication de son petit livre. Le choc des opinions, le tumulte des jugements, le chaos des idées et des sentiments que remuèrent, dans toutes les classes de la société européenne, ces fameuses *Paroles d'un Croyant*, rien de tout cela ne le surprit : il s'y attendait, et ne demandait qu'à voir surnager la décision de l'opinion publique redevenue plus calme et plus éclairée. « Pour moi, ce que j'ai voulu, écrit-il à son ami M. de Vitrolles, c'est, en flétrissant les iniquités trop publiques des puissances mondaines, consoler les faibles, les pauvres, les petits, les opprimés, et leur montrer, dans leur retour aux sentiments de justice, de charité, d'humanité, l'espérance certaine d'un meilleur avenir. Et cette espérance, je l'ai, parce que je crois au progrès continuel du genre humain, malgré les désordres, les passions, les crimes; et à la sagesse, à l'amour de la Providence

qui le conduit. Ce n'est pas là, il me semble, une scélératesse si grande. »

C'est cependant le petit livre des *Paroles d'un Croyant* qui a dicté à M. Guizot le jugement sévère jusqu'à l'injustice qu'il a porté sur Lamennais, quand il l'a rangé « parmi les malfaiteurs intellectuels de son temps ». Cette expression si vive d'une opinion si légère, et indigne d'un grand esprit comme M. Guizot, a réjoui les ennemis de Lamennais. Quelques-uns disent même qu'elle les a vengés de ce qu'ils appellent son apostasie. Il est plus que douteux que la postérité ratifie une pareille sentence, car elle récusera le juge qui l'a rendue, pour cause de suspicion légitime. M. Guizot n'était-il pas au premier rang de ces puissances mondaines que Lamennais a prises à partie pour les marquer de son fer rouge? Ce ne sont pas les catholiques ultramontains qu'il a voulu venger, en appliquant à Lamennais une qualification flétrissante; c'est sa propre injure. Pour être vraiment impartial, M. Guizot s'était senti trop offensé personnellement; il y avait là une raison de plus pour lui de s'abstenir d'un pareil outrage à l'égard d'un homme qu'il ne connaissait pas et dont il était d'ailleurs incapable, par éducation comme par tempérament, d'apprécier le caractère, la mission, les tendances intellectuelles et morales.

Ce n'est pas d'ailleurs que M. Guizot, dans ses *Mémoires* écrits vingt-cinq ans après la crise de l'*Avenir*, ait manqué d'apprécier, avec autant d'équité que d'élévation, le mouvement irrésistible auquel obéirent ceux des catholiques qui suivirent Lamennais comme un chef, jusqu'à la censure prononcée contre lui par l'autorité romaine. M. Guizot a vu d'un regard à la fois sûr et profond que ce mouvement qui fermentait dans le catholicisme avait un but d'une tout

autre portée que la liberté d'ouvrir des écoles ou de revêtir des habits de moine, mais que tout un esprit nouveau, un esprit de rajeunissement et de progrès, commençait à respirer, à souffler de toutes parts, avec l'ardent désir de ménager à l'Église des destinées plus fières et plus fécondes; il a compris que certains catholiques plus jeunes et plus hardis, plus sympathiques et tout aussi sincères que les autres, ne voulussent plus pour leur Église ni du moule brisé de l'ancien régime ni du rôle subalterne et méprisé de servante du pouvoir, et qu'ils visassent à lui faire accepter les principes de la société moderne et le régime nouveau qu'elle s'est donné, afin de pouvoir réclamer, dans ce régime, avec la place qui leur appartient, l'influence croissante que la liberté donne à ceux qui se confient à elle : « Il y avait là, dit M. Guizot, le pressentiment d'une grande œuvre à accomplir et un intelligent instinct des intérêts supérieurs comme des vraies forces de la religion et de l'Église chrétiennes ». Que faut-il de plus? Ce pressentiment, cet intelligent instinct, qui donc les a eus, qui les a manifestés et propagés avec plus de passion encore que de génie, si ce n'est Lamennais? Et dès lors pourquoi le condamner si sévèrement? C'est, dit M. Guizot, parce qu'il était l'homme le moins propre à comprendre et à servir cette cause. Mais encore une fois, cette cause même, qui donc l'a instituée, pour ainsi dire? Qui, si ce n'est Lamennais? A coup sûr, le mérite n'en revient pas aux autres écrivains catholiques, ni à Chateaubriand, le poète de la renaissance religieuse, ni au vicomte de Bonald, le théoricien politique, ni même au comte de Maistre, cet homme de l'ancienne loi. A cet égard, il y a, dans la *Correspondance*, une lettre de Lamennais à son amie Mme de Senfft, où cette question est abordée indirectement,

mais qui tranche le débat. « Je trouve dans mon âme, dit-il, une foi immense dans l'avenir de la société, une espérance inébranlable de quelque chose de grand qui se prépare dans le secret des décrets divins. Nous assistons, n'en doutez pas, au commencement d'une ère nouvelle, et c'est parce qu'elle est nouvelle que le passé nous paraît mourir et qu'il meurt en effet dans ce qui, en lui, étoit assujetti aux conditions du temps. On s'étonne que, disposant d'une si grande masse de forces matérielles, on ne puisse arrêter les événements qui déplaisent et inquiètent : c'est s'étonner d'être impuissant contre les lois naturelles et universelles des êtres; c'est s'étonner de ne pouvoir vaincre Dieu. M. de Maistre le disoit il y a quarante ans, mais il le disoit en un sens faux et que l'humanité ne pouvoit avouer. Préoccupé d'une idée horrible de châtiment fatal, il ne voyoit que deux choses dans l'histoire, le crime d'un côté, le supplice de l'autre. Avec une âme généreuse et noble, tous ses livres semblent avoir été écrits sur un échafaud. Sa philosophie impitoyable a l'impassibilité du juge qui dit toujours : « La mort! » Je ne suis pas surpris que le bourreau ait été, à ses yeux, si grand. Dieu au contraire dit toujours : « La vie! » car il n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Cependant cet homme, si sec et si dur comme penseur, ne pouvoit se défendre d'un pressentiment magnifique : un reflet de je ne sais quel resplendissant avenir, impénétrable à sa raison prévenue, avoit plus d'une fois brillé sur le glaive qu'il tenoit constamment levé sur le genre humain; son œil apercevoit ce que son cœur ne reconnoissoit point, tandis qu'à d'autres le cœur révèle ce qui est encore profondément caché à leurs regards. N'écoutez que votre âme : elle vous rassurera sur les destinées

futures des peuples; l'âge terrestre n'est point fini. L'homme n'a pas, il s'en faut de beaucoup, accompli le cercle de ses progrès ici-bas. On a dit de lui une chose très vraie, c'est qu'il n'a pas été mis sur la terre pour y jouir du bonheur, mais pour s'y perfectionner : l'histoire seule le prouveroit. »

S'il est vrai, comme le dit Ballanche, que toutes les vérités essentielles au bonheur de l'humanité soient des vérités de sentiment, nul ne regrettera que Lamennais ait laissé parler si souvent son cœur, incessamment ému par les plus saintes colères et les plus douloureuses pitiés. Seulement, ces vérités de sentiment, « ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas », pour parler comme Pascal, les politiques comme M. Guizot ne les connaissent pas non plus : aussi, tout leur échappe dans la vie de ces hommes privilégiés qui les découvrent et les répandent comme une semence féconde pour la nourriture à venir de la pauvre humanité.

M. Guizot dit encore que, par son esprit faux et son fougueux orgueil, Lamennais entraîna pour un temps dans son propre naufrage, en l'associant à des rêveries et à des passions antisociales, la première et généreuse tentative faite pour réformer, non pas la doctrine religieuse, mais l'attitude politique du catholicisme, et pour rétablir entre l'Église catholique et la société moderne non pas seulement une froide paix mais une véritable et confiante harmonie. L'homme d'État se fût fait honneur à lui-même, en rendant à Lamennais la justice qui lui est due, et en rappelant qu'il a été le premier initiateur de cette tentative. Il a manqué à ce devoir : ce sont là les iniquités ordinaires de l'esprit de parti.

Mais Lamennais, en sortant de l'Église romaine, était allé à la République, et c'était assez pour qu'on

ne lui pardonnât point. Dans le monde de la philosophie, l'accueil qu'il reçut fut assez froid. Comme les doctrinaires, les éclectiques ne pouvaient guère comprendre une pareille évolution. A part Lerminier qui, dans la *Revue des Deux Mondes*, écrivit un véritable dithyrambe en l'honneur des *Paroles d'un Croyant* et de leur auteur, on ne voit personne de notable qui ait relevé, pour la caractériser comme elle le méritait à tant de titres, une œuvre dont l'apparition marque une date dans l'histoire de l'opinion publique au XIX^e^ siècle. Et cependant Sainte-Beuve avait écrit dans la même *Revue*, en annonçant le petit livre : « Socialement, la signification de semblables œuvres est grande, et tant pis pour qui la méconnaît ! » Les *Paroles d'un Croyant* furent données au public quinze jours après le fragment des Mémoires de Chateaubriand sur l'*Avenir du monde*, où les mêmes problèmes de haute philosophie religieuse et sociale étaient abordés, soulevés et traités dans un sens à peu près semblable; et déjà l'on savait, par la brochure de Lamartine sur la *Politique rationnelle*, que l'étude et la solution des questions sociales tenaient attentif un autre de ces grands esprits qui apparaissent comme les conducteurs des nations. Il y avait là une coïncidence qui valait la peine d'être plus que signalée, mais étudiée dans ses causes intimes et profondes.

« Un prêtre vient d'émouvoir l'Europe, s'écriait Lerminier. Qu'a-t-il donc fait? Il a changé; il a changé non pas de Dieu, mais de manière de le servir, et il a fait de la croix de Jésus-Christ un étendard de liberté. Au milieu des faiblesses et des indécisions de son siècle, de ses hypocrisies pusillanimes et de ses demi-mesures impuissantes, M. de La Mennais s'est comporté avec audace : il a été lui-même; nous l'avions

appelé « révolutionnaire au service d'une vieille cause », il a embrassé la nouvelle. Il a jeté à la face de Rome un poème, un pamphlet, un tonnerre; il a éclaté à l'improviste et avec un irrésistible fracas; il a rempli les peuples d'espoir et les rois de stupeur; il a consterné l'Église en la désertant; il a été courageux, nouveau, grand, sublime, le seul prêtre de l'Europe. Il a changé, voilà sa gloire et sa force. Il avait maudit la Révolution française, il la sert aujourd'hui; il avait déclamé contre la liberté, il parle pour elle. Depuis 1830, il est sensible que M. de La Mennais est mené par un esprit inspirateur qui a doublé ses forces : le cri du peuple a été pour lui la voix de Dieu. Comme saint Paul et Luther, M. de La Mennais a changé, il a obéi à la voix intérieure qui lui révélait son vrai devoir et son vrai génie; il n'était pas fait pour s'enterrer dans les rangs inférieurs d'une orthodoxie surannée, pour accomplir obscurément de stériles pratiques; apparemment, on n'attendait pas de lui qu'il calculât les petites chances d'un avancement ecclésiastique : que pouvait-on faire pour lui? Pape, il eût été moins grand que prêtre breton, que prophète de liberté, que vengeur de l'Évangile et de Jésus-Christ. Oh! que ce prêtre a souffert au pied de la croix! C'est après y avoir usé ses genoux et rongé son cœur qu'il s'est levé pour donner des accents de colère et de vengeance à son amour des hommes et de Dieu. Voilà comment il faut comprendre les *Paroles d'un Croyant*. Ce n'est pas un livre de fantaisie littéraire, c'est une œuvre de fatalité; l'homme qui fait ces choses y était prédestiné, et quand il les a faites, il se tient debout au milieu des hommes dans sa douleur et sa majesté. »

Aujourd'hui, dans notre monde littéraire, les *Paroles d'un Croyant*, et ceux des autres ouvrages de

F. Lamennais écrits du même style, *le Livre du Peuple*, *Une voix de prison* sont sous le coup d'un arrêt passé en force de chose jugée, qui a été rendu par M. Ernest Renan. Cet éminent juge des œuvres de l'esprit a écrit que « Lamennais créa, pour composer cet ouvrage étrange, avec des réminiscences de la Bible et du langage ecclésiastique, cette manière harmonieuse et grandiose qui réalise le phénomène unique dans l'histoire des littératures d'un pastiche de génie ». Ed. Scherer déclare que « pour sa part, il n'a jamais pu goûter ce pastiche apocalyptique, ce genre emprunté à la Bible et qui consiste essentiellement dans le dépècement du discours en versets et dans l'usage de la conjonction *et* au commencement des phrases, cette prose soi-disant poétique enfin, qui trahit, par son ambition même, l'impuissance d'écrire un poème véritable ». Il y a du vrai dans cette critique d'ordre purement scolaire et grammatical. Il est certain que les *Paroles d'un Croyant* ne sont pas un livre à proposer à l'imitation de quiconque veut écrire avec une libre originalité dans notre langue. Pasticher un pastiche! qui pourrait y songer? Plusieurs cependant n'ont pas craint de s'y essayer, et ils y ont piteusement échoué, bien qu'au premier abord rien ne semble plus facile. Mais les *Paroles d'un Croyant*, où l'on ne retrouve pas le style ordinaire de Lamennais, ce style puissant et magnifique qui classe l'auteur parmi les premiers écrivains de la France, n'en restent pas moins un livre unique, et qui fera toujours l'étonnement et l'admiration des artistes et des lettrés : il y a des pages qui, pour l'horreur, ne peuvent être comparées qu'à certaines scènes de Dante dans l'*Enfer* de la *Divine Comédie*, et d'autres pages, dont on ne saurait dire si elles ne sont pas tirées textuellement des chapitres les plus

touchants et les plus suaves de l'*Imitation de Jésus-Christ* et même des *Évangiles*. Les *Paroles d'un Croyant* à la main, Lamennais est en marche vers l'avenir et sûr d'aller à la postérité. Il est même à craindre que ce petit livre ne continue, comme il a déjà fait depuis un demi-siècle, de nuire aux autres écrits de son auteur, aux *Affaires de Rome* par exemple ou au *Traité de l'art et du beau*, qui, sous le rapport du style, sont peut-être d'une égale magnificence.

Les *Paroles d'un Croyant* ne sont pas un exposé didactique d'un système de philosophie sociale : c'est un poème chrétien, une sorte de rêve apocalyptique. C'est, avec la malédiction du présent, l'évocation radieuse d'un prochain avenir de justice et de bonheur au sein de la liberté. Nul doute que, dans ce livre, il n'y ait beaucoup plus d'un visionnaire que d'un penseur. C'est là que l'on voit pour la première fois, dans tout son éclat et toute sa portée, la tendance socialiste de Lamennais; et, par tendance socialiste, il faut entendre cette illusion, commune à tous ceux qui aspirent à régénérer la société humaine et qui plaide en leur faveur en même temps qu'elle les accuse et dénonce leur faiblesse, cette illusion souvent honorable mais plus encore dangereuse, qui porte certains esprits généreux mais dénués du sens des réalités, à croire que ce serait assez, pour substituer le règne de la justice à celui de l'iniquité, d'un acte du pouvoir, d'une chiquenaude du hasard ou d'un décret de la Providence. Ignorants à la fois et de l'inexorable fatalité des lois du monde et des conditions toujours si difficiles et si lentes du progrès parmi les hommes, les socialistes s'imaginent, dans leur ardent et utopique désir de tout bouleverser pour tout refaire selon leurs systèmes, qu'il nous suffirait à tous de quelque bonne volonté et d'un petit nombre d'efforts

pour arriver à l'accord dont ils auraient besoin pour accomplir leur œuvre. Comme ils ne peuvent ni ne veulent accuser l'humanité de perversité originelle, ils s'en prennent à ceux qui jusqu'à présent l'ont conduite, les décrètent d'accusation, et les poursuivent de leurs colères et de leurs haines. Lamennais n'a pas échappé plus que les autres socialistes à cette fatale tendance. Désirant le bien de l'humanité avec une impatience toute fébrile, il s'est jeté dans la lutte sans frein ni règle, sans rien peser ni rien mesurer : de là ces imprécations violentes et lugubres, ces menaçantes prédictions, ces visions noires, effrayantes, dont plus d'un esprit délicat et rassis s'est plus d'une fois trouvé excédé et même exaspéré. Mais Lamennais n'est pas un Montesquieu ni un Royer-Collard; c'est un Jérémie qui se lamente sur le sort des nations, ou un Daniel qui écrit en caractères flamboyants sur les murs de la salle où festoient les heureux du jour, les mots fatidiques qui leur annoncent les inévitables catastrophes.

## II

**Entrée de F. Lamennais dans le parti républicain. — Lamennais au procès d'avril. — La *Préface* des *Troisièmes Mélanges*. — La démocratie chrétienne. — *Le Livre du peuple*. — Éducation de la démocratie. — Lamennais et le suffrage universel.**

A son entrée dans le parti républicain, F. Lamennais paraît avoir été accueilli avec la plus grande faveur. On a vu de quel enthousiasme s'étaient sentis transportés les ouvriers typographes de l'atelier parisien où les *Paroles d'un Croyant* avaient été composées et imprimées. Toutefois, dans d'autres milieux démocratiques, le livre avait produit un effet tout différent. Les *Paroles d'un Croyant* commencent, on le sait, par une invocation liturgique : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il! » Il arriva plus d'une fois que le lecteur fut arrêté dès ce début, par cette phrase d'une rudesse toute populaire : « Allons! en voilà assez! Laisse ce prêtre dire ses prières! Il ne parle pas pour nous. » Ceux qui tenaient ce langage se trompaient. Le livre avait bien été écrit pour eux. Il portait pour dédicace ces mots : Au peuple, et il disait, dès les premiers mots, dans une langue que personne, depuis Lamennais, n'a parlée aux foules :

« Ce livre a été fait principalement pour vous ; c'est à vous que je l'offre. Puisse-t-il, au milieu de tant de maux qui sont votre partage, de tant de douleurs qui vous affaissent sans presque aucun repos, vous ranimer et vous consoler un peu ! Vous qui portez le poids du jour, je voudrois qu'il pût être à votre pauvre âme fatiguée ce qu'est, sur le midi, au coin d'un champ, l'ombre d'un arbre, si chétif qu'il soit, à celui qui a travaillé tout le matin sous les ardents rayons du soleil. Vous vivez en des temps mauvais, mais ces temps passeront. Espérez et aimez. L'espérance adoucit tout, et l'amour rend tout facile. »

Les premiers amis que Lamennais compta dans les rangs du parti républicain furent des hommes comme le poète Béranger, qu'il aima jusqu'à la fin de sa vie, comme le philosophe Jean Reynaud, cette âme si haute et si profondément religieuse, comme le savant F.-V. Raspail, qui publiait alors le *Réformateur*, comme l'éloquent Michel (de Bourges), qui allait jouer, avec Ulysse Trélat, un rôle si éclatant et si glorieux dans le procès des accusés d'avril. Enfin, pour la nommer à part, et non pas après tant d'autres, George Sand s'était empressée d'aller à lui, en lui prodiguant tous les témoignages de respect dus à son caractère, à ses malheurs et à son génie.

Dans les dernières pages de l'*Histoire de ma vie*, George Sand s'est contentée de noter la première impression qu'elle éprouva, en voyant Lamennais, le jour où il lui fut présenté par Listz, le célèbre pianiste, dont le vieux prêtre aimait la société pour les jouissances que lui procuraient son brillant esprit et son incomparable talent. Celle que Victor Hugo a nommée « la grande femme du XIX^e siècle » avait promis de compléter, dans une étude spéciale, ce qu'elle avait à dire sur l'illustre écrivain ; elle vou-

lait, en racontant leurs dissidences, le montrer sous un des aspects de sa rudesse apostolique, soudainement tempérée par sa suprême équité et sa bonté charmante. Cette étude n'a jamais été faite : il y a là une lacune à jamais regrettable.

« M. Lamennais, dit George Sand, petit, maigre, souffreteux n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine. Mais quel rayon dans sa tête! Son nez était trop proéminent pour sa petite taille et pour sa figure étroite. Sans ce nez disproportionné, son visage eût été beau. L'œil clair lançait des flammes; le front droit et sillonné de grands plis verticaux, indices d'ardeur dans la volonté, la bouche souriante et le masque mobile sous une apparence de contraction austère, c'était une tête fortement caractérisée pour la vie de renoncement, de contemplation et de prédication.

« En ces premiers jours où je le vis, il arrivait à Paris et malgré tant de vicissitudes passées, malgré plus d'un demi-siècle de douleurs, il redébutait dans le monde politique avec toutes les illusions d'un enfant sur l'avenir de la France. Après une vie d'étude, de polémique et de discussion, il allait quitter définitivement sa Bretagne pour mourir sur la brèche dans le tumulte des événements, et il commençait sa campagne de glorieuse misère par l'acceptation du titre de défenseur des accusés d'avril. »

Lamennais avait en effet été appelé à prendre part à ces grandes assises du parti républicain. Il y fut invité par une lettre des membres du comité de défense des accusés de Paris, de Lyon et des départements impliqués dans les poursuites que le gouvernement du roi Louis-Philippe avaient ordonnées devant la Cour des Pairs. « Il ne s'agit pas pour nous, disaient les accusés principaux et les chefs du parti républicain

d'alors, d'un procès judiciaire à soutenir; il s'agit d'une victoire politique à remporter. Ce ne sont pas nos têtes que nous avons à défendre, mais nos idées. Apprenons à l'Europe, apprenons au monde quelle foi est la nôtre et pour quels principes il nous a plu de jouer cette formidable partie. Qu'importe que nos ennemis aient vaincu par le glaive et puissent compléter leur succès par l'échafaud, s'il reste démontré que de notre côté se trouvaient la vérité, l'amour du peuple et la justice? » Et Louis Blanc ajoute : « C'était là un noble et grand dessein. Pour le réaliser, les prisonniers résolurent de convoquer à Paris, des divers points de la France, tous les hommes qui, par leurs talents, leurs vertus, leur renommée, leurs services étaient en état de défendre et de représenter dignement le parti républicain. Alors, on vit ces hommes sur qui pesait la menace d'un arrêt terrible, s'élever soudain au-dessus du péril et de leurs passions, pour se livrer à l'étude des plus arides problèmes. Le comité de défense parisien avait commencé par distribuer entre les membres les plus capables du parti les principales branches de la science de gouverner, assignant à l'un la partie philosophique et religieuse, à l'autre la partie administrative, à celui-ci l'économie politique, à celui-là les arts. Ce fut pour tous, le sujet des plus courageuses méditations, des recherches les plus passionnées. »

C'est au titre de philosophe religieux que Lamennais fut appelé à prendre, aux côtés de Ph. Buonarotti, de Voyer d'Argenson, d'Armand Carrel, de Pierre Leroux, d'Auguste Comte, de Jean Reynaud, d'Hippolyte Carnot, place parmi les défenseurs des accusés d'avril. Il se sentait plus spécialement attiré vers les accusés du groupe de Lyon. Il avait traversé cette grande ville, métropole de la démocratie sociale, peu

de temps après l'insurrection de 1831 et il en avait conservé un vivant et sympathique souvenir, qu'il a consigné dans les premières pages des *Affaires de Rome* : « En arrivant à Lyon, dit-il, les écrivains de l'*Avenir* trouvèrent la ville au pouvoir des pauvres ouvriers, que tous, hors leurs implacables ennemis, bénissoient; car, défenseurs d'une cause juste et sainte, et jusqu'au bout dignes d'elle, pas une pensée mauvaise ou suspecte n'étoit montée en leur cœur après le combat; le peuple avoit vaincu, et l'ordre et la liberté, et la sécurité régnoient. Tels étoient les hommes que le maréchal Soult, un mois plus tard, refusoit même d'écouter, parce qu'il ne traitoit pas, disoit-il, avec des brigands. Ces souvenirs doivent être conservés; ils ne forment pas la moins instructive partie de l'histoire. » Parmi les accusés de la catégorie dite de Lyon, se trouvait un prêtre, Jean-Augustin Noir, qui naturellement réclama Lamennais comme son défenseur spécial devant la Cour des Pairs. Après l'arrêt qui interdit la défense des accusés par des personnes étrangères au barreau, Noir se trouva privé du secours qu'il attendait et protesta vivement : « Qu'on me lie, dit-il, qu'on m'enchaîne, qu'on me garrotte, qu'on me mutile, qu'on me coupe la tête, je n'accepterai le procès qu'autant que mes défenseurs seront présents. J'avais un avocat d'office, il s'est retiré, tant mieux. » Au cours du procès, l'abbé Noir mourut, et il n'y eut lieu à statuer contre lui.

Dans un écrit publié après la mort de Lamennais et intitulé *Du Procès d'avril et de la République*, véritable réquisitoire dressé contre la monarchie de Juillet, on ne voit pas que le grand écrivain se soit beaucoup soucié d'exposer les doctrines philosophiques ou religieuses du parti républicain, comme il semble qu'il y fût destiné. Un tel sujet ne pouvait

que diviser profondément les esprits, et il n'y avait déjà que trop de causes de divisions, non seulement entre les accusés mais entre leurs défenseurs eux-mêmes. On se souvient de la vive altercation qui s'éleva, dans une réunion des défenseurs, tenue chez Auguste Blanqui, entre Armand Carrel et Jules Favre : l'homme politique, le chef de parti ne voulant faire du procès qu'une grande démonstration politique de nature à frapper l'opinion, tandis que l'avocat, invoquant son devoir professionnel, tenait avant tout à défendre les accusés pour les rendre à leurs familles : « Eh bien ! soit, dit le journaliste parisien à l'avocat lyonnais ; puisque vous le voulez, nous ferons de tout ceci une simple affaire de police correctionnelle » : paroles dédaigneuses et sévères, qui n'ont pas laissé de peser sur toute la vie publique de Jules Favre et de le montrer, ce qui était vrai, plus attaché à sa profession qu'à son parti.

L'écrit de Lamennais sur le procès d'avril ne manque cependant pas d'intérêt, encore que l'on n'y trouve rien de ce que l'on s'attendrait à y lire; mais les griefs du parti républicain contre la monarchie bourgeoise y sont bien exposés, et aussi les fautes graves, peut-être inévitables de ce parti généreux mais inexpérimenté, qui eut besoin d'un si long temps et de subir tant d'épreuves pour conquérir enfin le pouvoir. L'auteur montre à merveille comment la royauté de Juillet sut habilement profiter de ces fautes. Les républicains mêlaient — et ils ne pouvaient faire autrement, sans abaisser leur idéal de justice dans l'égalité — les questions sociales aux questions politiques. « Deux questions s'agitoient, toutes deux d'une importance souveraine, et sous plusieurs rapports inséparablement liées, l'une relative à la constitution de l'État et à la forme du gouverne-

ment; l'autre, plus vaste et plus profonde, soulevée par des maux présents, comprenoit les problèmes divers que se propose la science politique pour améliorer le sort du peuple, et, d'abord, pour lui assurer la jouissance du premier de ses droits, celui de vivre. C'est le caractère du génie français d'aimer à tout généraliser, à ramener tout, et non sans danger quelquefois, à des lois rigoureuses, inflexibles, à des théories absolues, en négligeant trop les modifications nombreuses que les faits apportent nécessairement dans la vie pratique aux vues spéculatives de l'esprit. Nous avons donc, comme peuple, à nous garder, avec un soin extrême, du défaut attaché naturellement à l'une de nos qualités, la plus élevée et la plus séduisante. Or, parmi les républicains, hommes pour la plupart jeunes, pleins de courage, de dévouement, de pures et nobles sympathies, il dut se rencontrer des imaginations ardentes, hardies au delà de toute sagesse, disposés à émettre, avec une fâcheuse irréflexion, des idées inapplicables, bizarres, fantastiques, extravagantes même aux yeux de la raison calme. C'est ce qui aura toujours lieu dans les temps de souffrance et d'effervescence. La pensée qui aperçoit le but, le dépasse de peur de le manquer. On eut aussi le tort de rappeler quelques paradoxes choquants, avancés déjà sous la Restauration et justement repoussés par la conscience publique. Le Pouvoir profita de ces fautes en partie provoquées par lui. Il s'en servit pour effrayer la bourgeoisie crédule, les gens de boutique et de comptoir, leur représentant les aberrations de quelques têtes exaltées comme un système que l'on vouloit sérieusement réaliser, en un mot comme le type de la république future. »

Ces pages et d'autres encore que l'on trouverait disséminées dans les nombreux écrits polémiques de

Lamennais sont marquées au coin d'un bon sens politique supérieur, et suffiraient à prouver que ce grand esprit n'était pas toujours l'énergumène que l'on s'est plu à représenter, véritable échappé de l'enfer et digne d'y reprendre à jamais la chaîne. Il ne se rangeait nullement parmi les socialistes, et même il ne se doutait pas qu'il fût socialiste à sa manière. Dans tous les temps, il a protesté contre cette qualification, bien que personne ne l'ait plus complètement méritée. Il y a, dans la brochure *Du Procès d'avril et de la République*, l'esquisse du discours que Lamennais se proposait de prononcer, si les accusés avaient consenti à se laisser juger. Dans ce discours, il défend les républicains contre les calomnies dont ils sont l'objet; il glorifie les prolétaires de Lyon qui, pendant leur triomphe momentané, ont si scrupuleusement respecté les personnes et les biens.

« Que veulent-ils donc, ces républicains poursuivis par tant de haines? s'écrie-t-il à un certain moment. Que veulent-ils, si ce n'est le règne de l'équité, seul lien solide d'union, de la fraternité qui, par un libre échange de services, sous l'égale protection de la loi assure à tous la paix, la sécurité personnelle, et ce qui ne doit jamais manquer à aucun, le pain quotidien, l'aliment du corps et celui de l'esprit non moins nécessaire à l'homme? Ils ne cherchent point l'ombre; leur gloire comme leur force est de n'avoir rien à dissimuler. Pleins d'une immense foi au progrès social leur pensée de chaque jour, de chaque heure est de concourir à le hâter. Ils ont vu les maux innombrables qui pèsent sur la race humaine, et ils se sont dit : Travaillons sans relâche à les diminuer. Soulager les souffrances du pauvre, secourir le faible que le puissant opprime, se dévouer à ses frères, et s'il le faut, mourir pour eux. Qu'y a-t-il de meilleur

et de plus grand sur la terre? Venez donc vous tous qui ne croupissez point au sein d'un abject égoïsme, vous qui vivez, vous qui aimez, venez et unissons-nous pour accomplir l'œuvre d'amour. Le temps propice est arrivé, la moisson blanchit et déjà l'orient resplendit des feux qui achèveront de la mûrir. Espérance et joie, ineffable joie à ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront bientôt rassasiés! »

De telles effusions seraient mieux à leur place dans un prêche que dans une plaidoirie politique, et l'inspiration profondément chrétienne, l'onction vraiment sacerdotale de ces grandes et belles paroles montrent assez que Lamennais, en abandonnant l'Église, ne renonça point tout d'abord à celles de ses opinions non plus qu'à ceux de ses sentiments qui tenaient enchaînés son esprit et son cœur. A dire la vérité, il n'y renonça jamais. Même au temps où il put se considérer lui-même comme définitivement affranchi du joug des dogmes, il resta toujours chrétien; et, en cela, il ressemble beaucoup à J.-J. Rousseau, le premier maître de sa jeunesse qui redevint le maître de son âge mûr : ce qui faisait dire à P.-J. Proudhon avec une énergique familiarité : « Tu n'as rien ajouté à ton modèle; ta philosophie se tait où les difficultés commencent, prêtre jadis par le cœur, prêtre aujourd'hui par la raison, prêtre toujours ». Prêtre, non; mais chrétien, sans aucun doute; et même à cette époque, en 1835, il n'avait pas encore chassé de son intelligence le rêve de régénérer la société, non seulement par un christianisme évolutif et progressif, véritable rajeunissement de l'ancien catholicisme romain, mais par l'action même du clergé.

Au cours des études qu'il avait recommencées, il en était venu à se prendre d'une belle admiration, comme tous les républicains de son temps, comme

Charles Teste par exemple, à qui l'on en doit une version en langage populaire et courant, pour le petit livre d'Étienne de la Boëtie, l'ami de Montaigne, qui a pour titre *Le contre un* ou *De la servitude volontaire* et qui est l'acte d'accusation le plus vigoureux peut-être que l'on ait dressé contre la monarchie. Lamennais écrivit, au devant d'une édition nouvelle de cet ouvrage, une préface où l'on peut lire les lignes suivantes :

« Il n'est aucune puissance supérieure ou égale à celle du clergé, lorsque, pénétré du génie d'un peuple, il le guide fidèlement, selon les lois qui président au développement général, dans ses voies naturelles. Mais si, soit erreur, soit intérêt, il vient à contrarier ces lois impérissables, s'il essaie de retenir le peuple dans un état que le peuple a reconnu mauvais, de lui fermer le chemin de l'avenir, alors il perd toute sa puissance; on se méfie de sa parole, on l'enveloppe dans la haine qu'inspire le mal qu'il veut perpétuer, on le traite enfin en ennemi. Il vivoit de l'amour qu'on lui rendoit en échange du sien, de la foi qu'on avoit en lui; la foi et l'amour éteints, il meurt, et des voix de dérision et de malédiction sont les seuls chants qui accompagnent son convoi déshonoré. »

L'adhésion de Lamennais aux principes de la politique démocratique put être considérée comme définitive, après la publication de la *Préface* des *Troisièmes Mélanges* : c'était la réimpression des articles de l'*Avenir*. Ils sont précédés d'un écrit assez développé et que l'on doit certainement placer parmi les productions les plus considérables de cette infatigable pensée, toujours dévorée du besoin de se prouver à elle-même sa propre sincérité. C'est dans cette *Préface* que l'auteur reconnaît avoir souvent changé d'opinions dans sa vie et déclare aussi, avec la plus

entière bonne foi, qu'il s'est souvent trompé, et même gravement. Nobles et touchants aveux, où la haine n'a voulu voir que le témoignage effronté d'un orgueil qui se fait un mérite de la plus inconstante versatilité, alors que l'on est en présence de la confession générale aussi touchante que loyale d'une grande intelligence à la recherche du vrai et du bien.

L'auteur commence par rappeler ses premiers travaux sur le principe de la certitude, et après un nouvel examen, une discussion approfondie, il persiste plus que jamais dans les conclusions qu'il a formulées dans son livre de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*. De là, il passe à la question du gallicanisme qu'il reprend après des méditations approfondies, d'où il fait sortir une théorie fort inattendue, celle de la souveraineté politique. Qu'est-ce que le gallicanisme? C'est le conflit particulier en apparence de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel; en réalité, ce conflit se rattache à la question plus générale de la souveraineté que l'État laïque et l'Église romaine ne peuvent trancher, étant ballottés de part et d'autre entre l'autorité et la liberté, deux écueils sur lesquels les deux puissances sont alternativement poussées, sans pouvoir jamais garder le milieu. Or, au point de vue absolu, la souveraineté ne peut appartenir qu'à Dieu, et dans l'ordre humain elle ne peut appartenir qu'au peuple, c'est-à-dire à la réunion de toutes les volontés et de toutes les intelligences.

Lamennais aboutit ainsi, en politique comme en philosophie, à sa célèbre théorie du consentement universel, du sens commun : *vox populi, vox Dei*, tel fut pour lui le principe de la souveraineté. On a dit que c'était la conclusion forcée de ses premières doctrines : il y a certainement du vrai dans cette

remarque; mais si serrée, si despotique que fût la logique de l'esprit chez Lamennais, on peut croire que ce ne fut pas sous l'empire de pures opérations et combinaisons de son entendement qu'il en arriva à cette conclusion. Ed. Scherer dit que « Lamennais était de ces esprits dans lesquels la vie générique semble prédominer sur la vie individuelle, et qu'il avait besoin d'être porté par la foule et appuyé par l'humanité » : observation d'une profondeur égale à sa justesse, qui s'allie à merveille à celle de M. Ernest Renan, lequel remarque à son tour qu' « avec sa nature de prophète passionné pour les thèses absolues et retentissantes, Lamennais, ayant rompu avec l'Église, ne demanda plus qu'à la démocratie ce qui fut toujours son premier besoin, une cause héroïque et grandiose pour laquelle il pût combattre et souffrir ».

Nul n'a jamais mieux expliqué cela que Lamennais lui-même, dans une admirable lettre écrite à Béranger, peu de temps après la publication des *Paroles d'un Croyant*. Après avoir parlé de ses travaux, de ses tristesses et de ses souffrances, il ajoute en un langage qui n'appartient qu'à lui : « C'est là ce qui, dans tous les temps, est réservé à ceux qui aiment par-dessus tout la vérité et la justice, à ceux qui se consacrent à la défense de l'humanité. Jésus disoit aux siens : Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. L'instinct du sacrifice est là tout entier; or, rien de grand sur la terre, rien de beau ne se fait que par le sacrifice. Le vrai christianisme n'est que cela, un sacrifice d'amour. Relisez le drame de la passion du Christ, il n'y manque pas une seule douleur, et l'impression dernière est que le monde est sauvé. Quelle vie que celle qui commence dans une crèche à Bethléem et finit par une croix à Jéru-

salem! Et puis tout aussitôt on voit naître cette lutte qui se prolonge de siècle en siècle, de l'intelligence contre la matière, du droit contre la force, des peuples contre les oppresseurs. Qui ne seroit fier, mon ami, de prendre part à ce brillant combat et qui songeroit à ses blessures dans la joie du triomphe certain que l'on pressent au fond du cœur? Dans mon dernier écrit, j'ai laissé s'échapper des émotions que je ne pouvois plus contenir. Dans l'ouvrage dont je m'occupe maintenant, je m'adresseroi à la raison froide et pilosophique. Il me semble qu'il y a tout un monde de vérités à dévoiler, de vérités, non pas nouvelles, mais qui, dans le progrès de l'esprit humain, cherchent à s'épanouir comme les fleurs au printemps. Je crois en particulier que la science sociale est loin d'avoir encore une théorie complète, et que cette théorie, quand elle existera, sera d'un grand secours pour hâter les perfectionnements futurs. Quoi qu'en disent quelques-uns, nous marchons manifestement vers une magnifique unité. Espérons donc et prenons courage. Ces espérances d'ailleurs fussent-elles vaines, n'est-ce rien que de travailler pour ses frères, que de s'efforcer d'adoucir leurs maux? Et quand on le désire sincèrement, on y réussit toujours un peu. Tâchons, quand nous ne serons plus, que nos neveux disent : Ceux-là ont pensé à nous; ils ont cherché à rendre moins dur notre passage sur la terre. Notre vie n'aura pas été perdue. »

Il n'est pas de républicain, ni parmi les survivants des anciennes générations du parti, ni parmi ceux que les anciennes générations ont élevés et formés, qui ne reconnaisse dans ces sentiments sublimes le lait généreux dont il a été nourri, l'esprit d'abnégation et de sacrifice, le dévouement aux humbles, aux faibles, aux victimes de la tyrannie des hommes ou des

injustices du sort, le grand idéal de justice politique et de fraternité sociale qui ont porté si haut dans l'estime et l'affection du peuple, la petite élite des chefs de la démocratie d'alors. On demande de toutes parts à la jeunesse de nos jours de lever fièrement ses regards et de porter haut son cœur : qu'y a-t-il de mieux à proposer à sa généreuse ambition que le noble emploi que Lamennais, frappé mais non pas abattu, donnait à toutes les facultés et puissances de son âme? Et que pouvons-nous souhaiter de plus glorieux et de plus fécond pour la République et pour la France qu'une démocratie animée tout entière de la sainte passion du bien qui l'a donné à notre parti?

A ce point de vue, l'entrée de Lamennais dans le parti républicain ne laissa pas d'être considérée par nos anciens comme un événement d'une certaine importance. Il leur parut que, plus que personne, il était qualifié pour décider, par son génie comme par son caractère, un certain nombre d'intelligences encore incertaines et hésitantes à se tourner vers les doctrines et la cause qui ont pour elles l'avenir, pour exciter en elles la fibre des sympathies populaires, et enfin pour déterminer dans la raison publique un mouvement accéléré de progrès. Ce ne fut, hélas! qu'une illusion de peu de durée, car le parti républicain ne tarda pas à succomber sous le poids de la défaite et de ses propres fautes, et l'action d'un écrivain tel que Lamennais se trouva fort bornée.

On croyait aussi que, dans les rangs de la jeunesse libérale qui inclinait alors à se détacher de la philosophie du XVIII[e] siècle, comme dans ceux du clergé inférieur où l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* et le principal rédacteur de l'*Avenir* avait d'abord rencontré de si vives et si chaleureuses adhésions, Lamennais entraînerait par son exemple les esprits

dans des voies nouvelles. Il n'en fut rien ou à peu près. Seule, la partie pensante de la démocratie républicaine le suivit; mais les fils de la bourgeoisie demeurèrent sceptiques sous le masque de la dévotion mondaine, et les hommes du clergé, tenus par la plus sévère discipline, se détournèrent de celui qui avait été frappé par les foudres de l'Église. A peine si, dans l'obscurité et le silence de quelques presbytères perdus au fond des campagnes, quelques prêtres, fils du peuple, pénétrés du véritable esprit chrétien et « gémissant, comme dit M. Renan, de la domination d'orgueilleux sadducéens », osèrent lire un livre comme *le Livre du Peuple*, le plus beau traité de morale sociale qui soit peut-être sorti de la main des hommes.

Ce *Livre du peuple* parut en 1837, après les *Affaires de Rome* que Lamennais terminait ainsi : « Je désire qu'on regarde ce court écrit comme destiné à clore la série de ceux que j'ai publiés depuis vingt-cinq ans. J'ai désormais des devoirs plus simples et plus clairs. Le reste de ma vie sera, je l'espère, consacrée à les remplir selon la mesure de mes forces. Il n'est demandé à personne rien de plus. Qu'on ne s'y trompe pas, le monde a changé : il est las des querelles dogmatiques. Le génie de la dispute qui a ébranlé tant de vérités n'en affermit jamais une seule. Maintenant on commence à comprendre que la violence ne persuade personne, que la contrainte détourne de la foi, que la vérité et la charité sont deux sœurs divines à qui, en les envoyant sur la terre, le Père céleste a dit : Allez et ne vous séparez jamais. Voulez-vous que les hommes vous écoutent, parlez-leur un langage d'union, annoncez-leur des doctrines de paix, rappelez-leur la loi éternelle dont l'amour est le sommaire. Dites-leur qu'ils seront

chrétiens quand ils sauront aimer, heureux et libres quand ils seront chrétiens. »

Toutefois le christianisme, tel que l'entend Lamennais dans *le Livre du Peuple* et dans ses autres écrits à l'usage de la démocratie, n'est plus le catholicisme qu'il a si longtemps défendu et qui est devenu, à ses yeux dessillés, étranger à la race humaine par l'alliance monstrueuse de l'Église de Rome avec les rois de la terre. C'est un christianisme qui a cessé d'être figé dans des dogmes immuables pour se transformer, s'agrandir et se répandre incessamment sous l'influence de l'idée qui entraîne les sociétés modernes, l'idée du progrès et de la perfectibilité infinie de l'homme. Cette idée féconde, Lamennais la trouva dans la parole du Christ dans l'Évangile : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ». La perfection divine est sans doute inaccessible à l'homme, mais l'homme est fait pour y tendre et s'en rapprocher « toujours et toujours plus, autant qu'il est en sa puissance ». Aussi bien recommande-t-il de ne pas confondre la religion avec les diverses formes extérieures qu'elle revêt. « Celles-ci imparfaites, infirmes vieillissent et passent; œuvres de l'homme, elles meurent comme lui. Le temps use l'enveloppe du principe divin, mais il n'use point le principe divin. » Il n'est plus chrétien, suivant la définition du catéchisme, c'est-à-dire qu'il ne croit ni ne professe plus la religion qui porte le nom de Jésus-Christ; mais il reste chrétien en esprit et en vérité, comme l'a dit Jésus à la Samaritaine; il est attaché à la religion éternelle, « à ce culte sans date, sans patrie, dit M. Ernest Renan, que pratiqueront les âmes élevées jusqu'à la fin des temps ».

Il rend hommage au christianisme : « Vous êtes nés chrétiens, dit-il aux enfants du peuple; bénissez-

en Dieu. Ou il n'est point de vraie religion, de lien qui unisse les hommes entre eux et avec l'auteur éternel des choses, ou le christianisme, religion de l'amour et de la fraternité, de l'égalité, d'où dérive le droit comme le devoir, est la vraie religion. Comparez aux autres nations les nations chrétiennes et voyez ce que lui doit l'humanité : la progressive abolition de l'esclavage et du servage, le développement du sens moral et l'influence de ce développement sur les mœurs et les lois de plus en plus empreintes d'un esprit de douceur et d'équité inconnu auparavant; les merveilleuses conquêtes de l'homme sur la nature, fruit de la science et des applications de la science; l'accroissement du bien-être public et individuel; en un mot, l'ensemble des biens qui élèvent notre civilisation si fort au-dessus de la civilisation antique et de celle des peuples que l'Évangile n'a point encore éclairés. » Toute la *Politique à l'usage du Peuple*, c'est-à-dire l'ensemble des articles, brochures et traités de F. Lamennais, dans la seconde partie de sa vie, repose ainsi sur un christianisme épuré, dégagé des formes matérielles. C'est dans la religion seule qu'il trouve le principe et le moyen de ce perfectionnement individuel et social qui lui paraît la fin dernière de l'humanité. Dans *le Livre du Peuple*, il se montre sans doute fort attaché à la revendication des droits du peuple; mais il tient encore plus à enseigner au peuple les devoirs qui découlent de ses droits mêmes. Par là, il fait plus que de réconcilier la politique avec la morale, il les identifie; et l'on peut dire qu'en élevant la démocratie au-dessus des misères de sa condition, en la portant sur les hauteurs de la vie morale, il a été l'un de ses plus grands éducateurs.

Non seulement il a enseigné l'intime corrélation

des droits et des devoirs, mais il a tracé le devoir dans toutes les directions, devoirs individuels, devoirs généraux, devoirs dans la cité, devoirs dans l'humanité, devoirs envers la famille, la patrie et l'association universelle des créatures.

Quoi de plus touchant et de plus poétique que les conseils qu'il donne au jeune homme qui vient de se donner dans une femme la compagne de sa vie et l'associée de son travail :

« N'ayez point à rougir devant la colombe fidèle et pudique, et ne dégradez point le sacré caractère imprimé sur votre front par le doigt de Dieu. Entre l'homme et la femme, l'époux et l'épouse, les droits sont égaux, les aptitudes et les fonctions diverses. La femme n'est point la servante de l'homme, encore moins son esclave. A mesure que le sens moral se développe chez un peuple, elle croît en dignité et en liberté, en cette sorte de liberté qui n'est point l'exemption du devoir et de la règle, mais l'affranchissement de toute dépendance servile.

« Femme, en donnant la force à votre mari, Dieu l'a chargé des plus rudes travaux; en vous donnant la grâce et la tendresse et la douceur, il vous a départi ce qui en allège le poids et fait du labeur même une intarissable source de joies pures. Lorsque votre main essuie son visage mouillé de sueur, toutes ses fatigues ne sont-elles pas à l'instant oubliées? Lorsque son âme est triste et sa pensée soucieuse, une de vos paroles, un de vos regards ne ramène-t-il pas le calme en son cœur et le sourire sur ses lèvres? Quand les flots, tourmentés par les vents d'hiver, écument et grondent, le pauvre oiseau de mer et sa compagne, réfugiés au creux d'un rocher, se pressent l'un contre l'autre, et s'abritent et se réchauffent mutuellement. Il y a bien des tempêtes dans la vie;

prenez exemple sur l'oiseau de mer, et vous ne craindrez ni les vents glacés, ni les vagues qu'ils soulèvent. »

Il ne flatte point le peuple, puisque sans cesse il le tient en garde contre son ignorance, ses faiblesses, sa cupidité, sa tendance à la paresse et à l'envie, et d'ailleurs à ses propres yeux, ce serait s'avilir que de le rabaisser en le flattant. Mais il le console et il l'éclaire par des conseils à la fois doux et généreux. Comme il a juré haine à l'iniquité, il condamne la souffrance que d'autres glorifient en la tenant pour une marque spéciale des faveurs divines; il ne croit pas à la perpétuité du mal; il demande que l'on travaille à l'extirper du sein de notre pauvre race. « La misère qu'on vous dit être irrémédiable, vous avez au contraire à y remédier. La félicité parfaite à laquelle tout être humain aspire n'est pas, il est vrai, de ce monde; vous y passez pour accomplir une œuvre; le repos est au delà, et c'est maintenant le temps de travailler. Votre tâche, la voici, elle est grande, vous avez à former la famille universelle, à construire la cité de Dieu, à réaliser progressivement, par un travail ininterrompu, son œuvre dans l'humanité. »

Il avait déjà dit éloquemment, dans les *Affaires de Rome* : « Ce n'est pas tout, il s'en faut, de renverser les oppresseurs; éternellement, il en renaîtra d'autres, si l'on ne détruit, si l'on n'atténue au moins le principe même de l'oppression, et qu'à la place des œuvres du mal on ne mette une cause efficace de bien. Or, toutes les causes de mal sont renfermées dans l'égoïsme, dans l'amour exclusif de soi, comme toute cause de bien l'est dans l'amour d'autrui et dans le dévouement que cet amour inspire. Aucune forme de gouvernement, quoique les diverses formes qu'il peut recevoir soient fort éloignées d'être indif-

férentes, ne sauroit par elle-même satisfaire les peuples et remédier à leurs maux. Le vrai, l'unique remède, Dieu l'a mis dans la loi évangélique, destinée à unir les hommes par une fraternelle affection, qui fasse que tous vivent en chacun, et que chacun vive en tous. La liberté réelle et l'esprit chrétien sont inséparables. Qui n'aime pas son frère comme soi-même, celui-là, quelles que puissent être ses opinions spéculatives, a en soi un germe de tyrannie et conséquemment de servitude. »

F. Lamennais, par ces vues élevées, a donc grandement contribué à spiritualiser la politique de la démocratie. Il faut même dire qu'il a tracé à la démocratie un idéal si élevé qu'elle n'a pas encore réussi à l'atteindre, si toutefois elle y parvient jamais. On ne peut guère contester que cette société future qui repose tout entière sur le principe de fraternité et ses applications ne ressemble à tous les rêves, à toutes les utopies des réformateurs millénaristes, qui annonçaient à l'humanité pour un temps plus ou moins rapproché une ère nouvelle de bonheur individuel et de félicité commune. Mais, c'est par là précisément que Lamennais apparaît comme le véritable précurseur de ce que l'on appelle aujourd'hui le socialisme chrétien. Il a été ainsi, qu'on le veuille ou non, le premier initiateur du curieux et significatif mouvement qui, de nos jours, semble incliner vers les tendances de la démocratie moderne l'Église romaine elle-même, en dépit de la dernière proposition, condamnée comme une erreur, par le *Syllabus* du pape Pie IX. Nul ne sait ce qui adviendra de ce mouvement, dont nous n'apercevons à l'heure présente que des indices encore vagues; mais la part que Lamennais a le droit de revendiquer dans les motifs de cette évolution est considérable.

Quand parut *le Livre du Peuple*, tout cela passa presque inaperçu, et c'est à peine si, dans les polémiques du temps, il est fait allusion à ces pensées si hautes et si fécondes, à ces aspirations vers un avenir qui, à bon droit, semblait irréalisable. On demande compte à l'auteur de ce qu'il entend par « le peuple » et pourquoi il prétend l'opposer à la bourgeoisie, alors en possession presque exclusive du pouvoir; on le chicane sur sa définition de la souveraineté qu'il place dans la collection des souverainetés individuelles; on lui reproche de ne pas avoir appris l'histoire et de méconnaître la réalité des faits sociaux, reproche fondé, nous le savons, et qui s'applique à tous les écrits de F. Lamennais; mais en même temps l'on montre que l'on ne comprend rien ou à peu près à la grande idée qui l'agite et qui le mène. Lerminier, qui avait loué si bruyamment les *Paroles d'un Croyant*, ne trouve dans *le Livre du Peuple* — il est vrai qu'il avait changé de camp politique et qu'il s'était rallié au parti conservateur — qu' « un livre de colère et de mansuétude, de sédition et d'ascétisme, matérialiste et mystique, se détruisant lui-même, sans unité, sans effet possible, sans danger », ce qui ne l'empêche pas d'en signaler les doctrines comme attentatoires à l'ordre établi. F. Lamennais, l'un des premiers dans le parti républicain, réclama l'application du suffrage universel. A cette époque, cela semblait une utopie, et George Sand, dans sa défense du *Livre du Peuple* contre Lerminier, fut obligée d'expliquer qu'en poussant le peuple à obtenir l'exercice d'un droit reconnu à tous les citoyens par l'article même de la charte constitutionnelle qui proclamait l'égalité des Français devant la loi, Lamennais ne demandait pas pour le peuple la domination exclusive, mais seulement sa part dans

le gouvernement. Et encore ne la demandait-il que par voie indirecte. « Ce que veut M. de La Mennais, disait excellemment George Sand, ce que veulent tous les démocrates tant soit peu intelligents, c'est l'intervention médiate du peuple dans le gouvernement. Où est l'homme assez fou pour dire que la misère et l'ignorance sont des titres à la puissance, et que le pauvre ouvrier, qui ne connaît que le maniement de son outil, soit plus propre à gouverner la société que l'homme nourri dans toutes les spéculations de la philosophie et de la politique? Qui songe à demander que chacun ait maintenant un droit égal et une part égale à la gestion des affaires? On ne réclame qu'une chose, c'est la possibilité pour chacun de faire entendre ses désirs et ses besoins, de mettre sa boule dans l'urne sociale, d'agir en un mot médiatement, mais infailliblement, sur le mouvement général de la grande machine dont il fait partie. »

*Le Livre du Peuple* n'obtint pas, parmi les gens étrangers aux préoccupations de la démocratie, le succès extraordinaire, mélange à la fois de colère et d'enthousiasme, qui avait accueilli les *Paroles d'un Croyant*. C'est même à dater de cette publication que l'on commença de dire que Lamennais, en perdant la foi catholique, avait perdu tout son talent d'écrire : on n'avait pas encore osé aller jusque-là, quand avaient paru les *Affaires de Rome* dont tant de pages resplendissent des plus rares beautés de style; on ne se gêna plus, dès que l'on vit que l'auteur écrivait pour son nouveau parti, et surtout à l'usage du peuple qui tient si petite place et compte pour si peu dans le monde littéraire. La critique du temps jugea que *le Livre du Peuple* n'était qu'une pâle atténuation des *Paroles d'un Croyant* : erreur manifeste, car ce sont deux livres d'ordres tout différents et qui précisément ne

se ressemblent que par une égale magnificence dans les formes du langage. La position de Lamennais l'obligea, dit-il, à en donner d'abord une édition de luxe; mais après celle-là, et dès que cela fut possible, on en publia une autre à bas prix, pour ceux auxquels cet ouvrage s'adresse spécialement. Ces éditions populaires se multiplièrent avec les années, et il n'est guère de bibliothèque, si petite qu'elle fût, appartenant à un républicain de ce temps-là, qui n'en eût un exemplaire de petit format, sans parler de ceux qui circulaient dans les ateliers, répandus par la plus active propagande.

Toutefois ce n'était pas pour le grand écrivain une source bien abondante de revenus. Son affligeante incapacité dans l'administration de ses affaires privées l'avait obligé de recourir à l'obligeance de son beau-frère, M. Ange Blaize, pour passer un traité avec son nouvel éditeur; mais le livre ne lui rapporta guère, et il demeura aux prises avec toutes les misères de la pauvreté. Il écrivait à son fidèle ami, M. Marion :

« Depuis cinquante-cinq ans que je suis en ce monde, mon pauvre ami, ma vie n'a pas été assez douce pour que je tienne beaucoup à ce qu'elle se prolonge. Je l'accepte telle que Dieu me l'a faite, c'est tout ce que je puis. Il est vrai que je travaille sans relâche. Je vais peu dans le monde, et je ne me promène jamais. Pauvre comme je suis, quelle distraction serait à ma portée? D'ailleurs, il faut un aliment à mon activité interne; il y a en moi une puissance qui me pousse; j'ai une tâche à remplir. »

# III

**Vie privée de F. Lamennais à Paris. — A la campagne. — Le journal *le Monde*. — Lamennais et les idées communistes. — La brochure *le Pays et le Gouvernement*. — Procès de F. Lamennais. — Un an à Sainte-Pélagie.**

F. Lamennais demeurait à cette époque au coin de la rue du Vingt-Neuf-Juillet et de la rue de Rivoli. C'est là que le vit M. de Loménie, l'auteur de la *Galerie des contemporains par un homme de rien*, qui a laissé de lui le croquis que voici :

« Si votre étoile vous conduisait jamais dans un de ces hôtels tirés au cordeau qui forment la rue de Rivoli, et qu'il vous fût donné de vous trouver en face d'un petit homme perdu dans une vaste robe de chambre à carreaux bleus; si vous voyiez ce personnage au corps frêle, au visage pâle et amaigri, empreint d'un cachet de souffrance et de résignation; si vous le voyiez, troublé presque à votre aspect, levant de temps en temps sur vous un œil timide et voilé, parlant d'une voix si débile qu'elle arrive à peine à votre oreille, s'affaissant parfois sur lui-même comme plongé dans une méditation profonde, *regardant en dedans*, chaussant et déchaussant son soulier par manière de contenance ou puisant coups

sur coups et à poignée dans une large tabatière, vous auriez quelque peine à reconnaître sous cette enveloppe chétive un des plus grands agitateurs de notre époque, un prêtre qui remue les masses sans autre levier que sa plume, sans autre point d'appui que son âme ardente, et dont les pages semées par le monde soulèvent autant d'orages que jadis les bulles fulminantes de Grégoire VII, les thèses factieuses de Luther ou de nos jours les harangues échevelées d'O'Connell. »

En cette année 1837, Lamennais accepta l'invitation qui lui fut adressée de passer une partie de l'été au château de Frescu, près de Sézanne, en Champagne, et il y écrivit son *Livre du Peuple*. On a, sur ce séjour de Lamennais à la campagne, des détails précis et pittoresques dans le livre publié par le pasteur Napoléon Peyrat, sous ce titre : *Béranger et Lamennais, correspondance, entretiens et souvenirs*. « Il se levait, dit le pasteur protestant, après le soleil, écrivait jusqu'au déjeuner, et c'était là son meilleur travail, et puis reprenait son labeur jusqu'à cinq heures où nous dînions. Il mangeait solidement; il aimait les viandes fortes, les vins chaleureux, les épices brûlantes. Tous les jours, après le déjeuner, il faisait un tour dans le parc. Avec sa toque noire et sa longue robe brune chamarrée de rouge, on eût pris ce petit vieillard décharné pour un magicien, un descendant de Merlin, l'enchanteur breton, ou l'époux de quelque fée armoricaine. Toute sorte d'habit lui allait mal; la taille manquait à la dignité du costume, comme à la majesté de la gloire. Il était encore à cinquante-cinq ans d'une extrême vivacité; il allait dans sa marche comme dans sa logique, tête baissée devant lui, c'était comme une course au clocher. Le soir, après le dîner, nous nous promenions tête-à-tête

dans les bois; les fourrés que nous parcourions lui rendaient le souvenir de ses landes bretonnes et des bords de l'océan. Ce souvenir donnait à sa pensée un reflet de poésie et quelquefois des ailes lyriques. Un soir, je ne l'oublierai jamais, je le priai de m'expliquer les origines du pouvoir que Rousseau plaçait dans le peuple et qu'il faisait remonter avec raison jusqu'à Dieu. Il commença par de grandes circonvolutions et s'éleva graduellement, en rétrécissant les cercles de sa spirale : il remonta jusqu'au souverain être. Il me semblait voir un oiseau de grande envergure qui d'abord a quelque peine à s'enlever du sol. Mais à mesure qu'il montait, il prenait de la vigueur et de l'agilité; il s'élevait de raisonnement en raisonnement, comme de région en région. Son aile grandissait avec l'étendue. Quelles magnifiques évolutions il décrivait dans le ciel! Avec quelle grâce il planait, comme en se jouant, dans l'infini! Tout à coup, d'un vigoureux coup d'aile, le cygne s'élançait au-dessus des nuages, l'aigle disparaissait dans le soleil; on ne le voyait plus, on l'entendait encore; ce n'était plus un langage, c'était un chant, un chant fatidique. Et ma pensée roulait éperdue dans les espaces, suspendue aux puissantes serres ou aux ailes harmonieuses de ce Platon de l'Armorique.

« Chaque soir, au retour de la promenade, à la clarté d'une lampe, il nous lisait son travail du jour. De petits carrés de papier contenaient ces fragments, j'allais dire les strophes de ces préceptes lyriques. Combien ces ébauches, dans leur rudesse native, étaient plus vives, plus pittoresques, plus éloquentes! « O peuple, disait-il, tu n'as pas le droit de tremper « ton doigt dans la mer et de verser sur ta langue « une seule goutte du sel dont Dieu remplit les gouffres

« de l'océan ». Depuis, en polissant ce premier jet, il l'a affaibli; car il était artiste, un artiste merveilleux, souverainement amoureux de la forme, et qui se délectait à ciseler la phrase qui devait contenir sa pensée, comme un vase de marbre ou d'airain. La simplicité mâle et pittoresque du style pittoresque lui semblait un plus difficile chef-d'œuvre que les plus magnifiques périodes oratoires de la chaire ou de la tribune. »

Lamennais ne se plut guère dans ce pays de Sézanne. « Cette partie de la Brie, voisine de la Champagne crayeuse, écrit-il, élevée et humide tout ensemble, triste, nue, est bien, à mon gré, l'un des pays les plus désagréables à habiter. Celui-ci, au contraire, me plaît assez. »

Cet autre pays était la Bourgogne, dans la partie du département de la Côte-d'Or où se trouve la petite ville d'Arnay-le-Duc, au village du Faîte. Il y avait, comme à Sézanne chez les Clément, accepté l'hospitalité de la baronne Champy, belle-mère de son ami, M. Adrien Benoît-Champy, alors avocat à Paris, qu'il chargeait volontiers de la gestion de ses intérêts et qu'à sa mort il institua comme l'un de ses exécuteurs testamentaires. « Me voici donc en Bourgogne, mon bon ami, écrit-il à M. de Vitrolles; j'ai vu jusqu'à ce jour que je n'y étois venu que pour garder le coin du feu et voir tomber la pluie; mais depuis hier soir le temps s'est remis au beau, et tout fait espérer que ce changement sera durable. Le pays ne manque pas d'agrément : ce sont des coteaux, des bois, des prés, et pas un cep de vigne. Nous sommes habituellement sept ou huit personnes, qui toutes se conviennent et ne se gênent en aucune façon; chacun fait ce qu'il veut : liberté entière. J'ai renoncé, pendant mon séjour ici, à toute pensée de travail; je ne songe qu'à

me promener, à dormir et à prendre des forces : n'approuvez-vous pas ce projet-là? Rappelez-vous un peu le mot de Montaigne : « Avez-vous su prendre du « repos? vous avez plus fait que si vous aviez pris « des royaumes et des villes. » Lamennais revint plusieurs fois au Faîte; il y fit même une maladie qui, sans mettre ses jours en danger, ne laissa pas de lui causer de vives souffrances.

A Paris, sa société habituelle se composait de son ami M. de Vitrolles, chez qui il allait souvent déjeuner, rue Saint-Lazare, et s'abandonnait à tous les éclats de sa verve caustique, de son autre ami Béranger, dont la conversation malicieuse, le bon sens fin et narquois, et même les conseils judicieux étaient pour lui du plus grand charme, et enfin de George Sand, de Listz, déjà lié avec la belle comtesse d'Agoult, et de l'écrivain Charles Didier. Ces derniers amis le déterminèrent à prendre une part active à la rédaction d'un journal quotidien qu'ils fondèrent tout exprès pour avoir sa collaboration. Ce journal, le *Monde*, dura peu de temps. Lamennais y publia la série d'articles qui composent le volume de ses œuvres intitulé *Politique à l'usage du peuple*, et qui sont loin, quand on les relit, de paraître indignes de sa plume éloquente. Les questions y sont traitées au point de vue le plus élevé, et l'on y sent toujours palpiter la passion la plus vive. Le grand journaliste s'y montre aussi bien que dans les articles de l'*Avenir*, du *Mémorial catholique* ou du *Conservateur*; seulement, ce sont les sujets, presque tous empruntés à la polémique courante, qui ont perdu de leur intérêt, et tel est le sort des travaux dévorés par le minotaure de la presse quotidienne. Mais aussitôt que ces sujets donnent lieu à des considérations générales, on voit reparaître l'écrivain aux méditations profondes, à l'inspiration large

et puissante. Tout y est conçu, pensées et formes de la pensée, en vue de l'éducation supérieure de la démocratie : visiblement, Lamennais tient à faire œuvre d'enseignement, et sous ce rapport, nombre de ces articles du *Monde* méritent de rester comme des modèles que malheureusement personne ne songe plus à étudier, pour les imiter.

Béranger, qui voyait avec peine son ami, « le plus illustre prêtre de l'Europe », engagé dans la compagnie d'artistes comme Listz, George Sand et Charles Didier, et qui fit tout pour l'en retirer, n'approuvait point que Lamennais usât ses forces à tourner la meule du journalisme quotidien : « Que dites-vous du *Monde*, écrivait-il au pasteur Napoléon Peyrat? Je le lis avec attention et intérêt. Mais malgré le succès qu'on dit qu'il obtient, j'y vois, selon moi, plus de talent que de suite, plus de dévouement que d'utilité. Quelle conclusion mettre au bout de cette éloquence? » Le poète n'apercevait pas la conclusion, parce qu'elle appartenait à l'avenir. Lamennais, comme tous ses confrères de la presse démocratique d'alors, combattait le suffrage soumis aux conditions du cens, le monopole de l'enseignement universitaire, les lois de septembre restrictives de la liberté de la presse, le défaut de lois sur le droit de réunion, sur la liberté des coalitions, tous griefs qui ont aujourd'hui disparu, sans emporter toutefois les maux dont souffre encore la société et dont elle fait bien de continuer à se plaindre. Mais les heureux effets des campagnes de la presse en faveur du droit ne se font sentir qu'à distance, et si peu à peu le programme des réformes demandées par le parti démocratique s'est accompli, il serait injuste d'oublier les efforts des ouvriers de la première heure, parmi lesquels Lamennais a tenu une si grande place. Nul ne savait mieux que

lui, encore que son imagination fougueuse le jetât souvent aux extrêmes, que le progrès est lent. Toute sa politique reposait sur une transformation morale de la société par l'application de plus en plus grande du principe de fraternité, et il n'est point surprenant qu'à cet égard ceux des républicains de cette époque qui avaient des tendances communistes — et ils étaient fort nombreux; c'étaient presque tous — l'aient considéré comme un protagoniste de leur idée favorite. Cabet, l'auteur du *Voyage en Icarie* et l'un des chefs de la secte fraternitaire et communiste, lui ayant adressé son ouvrage avec prière de lui en dire son sentiment, Lamennais lui répondit par une lettre où l'on voit qu'il avait, à de certains jours et au plus haut degré, le sens des difficultés pratiques :

« Je crois, comme vous, monsieur, que le grand principe d'égalité et de fraternité humaine, qui doit unir de plus en plus les membres aujourd'hui si divisés de la famille universelle, modifiera profondément dans l'ordre matériel l'organisation de la société. Mais quelle sera la forme de cette nouvelle organisation, quand et comment s'effectuera-t-elle : questions immenses et qui pour moi sont encore loin d'être résolues. Seulement, je pense, d'une part que d'aussi grands changements que ceux que nous entrevoyons dans l'avenir ne peuvent s'opérer que graduellement, et beaucoup plus par la force des choses que par celle des lois, dont le pouvoir se borne à peu près à constater et à régulariser les résultats du progrès accompli dans les idées et dans les mœurs; et je pense encore, d'une autre part, que pour obtenir des hommes tels qu'ils sont, le sacrifice de leurs intérêts égoïstes, de manière à fonder l'institution sociale sur le partage égal des biens que nous a départis la Providence, il ne faut rien moins qu'une puissante

foi religieuse qui naîtra sans doute, mais dont maintenant à peine apercevons-nous le germe. Dans les projets de ce genre, on se préoccupe beaucoup de l'opposition des riches; elle seroit certainement violente, mais celle des pauvres ne seroit ni moins vive ni moins opiniâtre, car leur idée actuelle du bien diffère à plusieurs égards totalement de celle qui présideroit à l'organisation qu'on leur présenteroit comme la seule qui pût réaliser leurs vœux. Il y auroit aussi à examiner derechef et bien sérieusement, les rapports de cette organisation avec la liberté, qui est aussi une loi de la nature humaine et le premier élément du progrès. Vos réflexions sur ce point, souffrez que je vous le dise, ne m'ont pas tranquillisé complètement. »

Lamennais, après la liquidation d'ailleurs fort embarrassée du journal *le Monde*, eut un instant l'idée de fonder une autre feuille quotidienne, tant il était obsédé du désir de communiquer sa pensée au public; mais il ne tarda pas à reconnaître que le régime si rigoureux des lois de septembre s'opposait à toute tentative de ce genre, de la part d'un homme sans associés, sans capitaux, qui n'avait d'autre force et d'autre gagne-pain que sa plume. Il revint à ce grand ouvrage qui devait l'occuper toute sa vie. « Je me suis décidé à finir ma *Philosophie*, écrit-il à M. Marion. Ce seront trois volumes que je ne puis achever, en moins de deux ou trois ans. Vu la nature de l'ouvrage, à la portée de peu d'esprits, je serai très heureux qu'un libraire consente à se charger d'une édition tirée à deux mille exemplaires. Le plus qu'il peut me donner est six francs par exemplaire, total douze mille francs. Je n'aurai donc pas gagné ma vie pendant ces deux ou trois années. Qu'une maladie survienne, que mes forces épuisées me con-

traignent au repos, je ne vois pour moi de ressources que l'hôpital. » Il ne s'en mit pas moins à la besogne avec le plus grand courage, reprenant en quelque sorte à pied d'œuvre l'édifice entier de ses pensées. Il se délassait de ses travaux intellectuels, en écrivant à ses amis, notamment à M. de Vitrolles, des lettres fort piquantes, pleines de verve et de gaîté, où il s'amuse souvent à marquer d'un trait de caricature tous les visages qui passent à sa portée.

Un petit événement de famille vint l'arracher à ses études. Son neveu Ange Blaize, républicain, fut arrêté et jeté en prison comme membre d'un comité électoral. L'indignation s'empara de Lamennais. C'était vers la fin de 1840. Sous le ministère de M. Thiers, les esprits s'étaient montés; on croyait à la guerre pour le règlement de la question d'Orient, on la souhaitait pour sortir de la torpeur où était tombé le pays. C'était le temps où M. de Lamartine disait : La France s'ennuie. On sait comment tomba M. Thiers sous le faix de la politique de la paix à tout prix que Louis-Philippe et M. Guizot, son ministre préféré, imposaient à notre nation si fière. Lamennais sentit l'irritation croissante de l'opinion. Il ne pouvait se résigner à l'arrestation de son neveu. « On l'accuse du délit d'association réformiste, écrivait-il à M. de Vitrolles; quant au fait, il est vrai, c'est-à-dire qu'il s'est occupé activement, comme moi et comme tant d'autres, de la réforme électorale. Ne suis-je pas membre d'un comité, de deux même, publiquement constitués pour ce but et dans lesquels figurent MM. Laffitte, Dupont (de l'Eure), Arago, Martin (de Strasbourg) et plus de soixante personnes dont les noms ont été imprimés? On ne nous dit rien à nous, mais on espère avoir meilleur marché de jeunes gens qu'on croit sans défense. Nous verrons

cela. Quant à moi, je suis las de cette infâme tyrannie et dût-elle me jeter à mon tour dans les cachots, parmi les voleurs, je ne me tairai pas, je le jure. »

Il ne se tut pas, en effet; il écrivit la brochure *le Pays et le Gouvernement*, publiée chez Pagnerre, éditeur, le 30 octobre 1840 avec cette épigraphe : « Il n'y eut plus dans la ville que deux sortes de gens : ceux qui souffroient la servitude et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir.... Les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part. »

La première édition fut enlevée par le public avec un extraordinaire empressement, mais la presse conservatrice et ministérielle, le *Journal des Débats* en tête, dénoncèrent l'écrit à la vigilante rigueur de MM. les gens du Roi, comme l'on disait alors, et des poursuites furent ordonnées, après perquisitions au domicile de l'écrivain, examen de tout ce qui se trouvait dans son cabinet jusqu'aux correspondances privées, et saisie des exemplaires de la brochure trouvés tant chez lui que chez son éditeur. Par arrêt du 10 novembre, la Chambre des mises en accusation de la Cour royale ordonna le renvoi de Lamennais et de Pagnerre devant la cour d'assises sous la quadruple prévention : 1° d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement du roi ; 2° d'attaques contre le respect dû aux lois; 3° de provocations à la haine entre les diverses classes de la société; 4° enfin d'apologie de faits qualifiés crimes et délits par la loi. C'était, comme on le voit, tout l'arsenal des lois de septembre. Toutefois, contre la presse, contre l'illustre écrivain, on n'osa pas maintenir l'accusation du crime d'attentat à la sûreté de l'État. Les prévenus se laissèrent d'abord condamner par défaut, chacun en deux ans de prison et cinq mille francs

d'amende. L'affaire revint devant le jury de la Seine le 27 décembre 1840.

Dans l'intervalle, l'opinion publique s'était vivement émue d'un tel luxe de chefs de prévention, à l'occasion d'un écrit qui avait circulé librement pendant toute une semaine et que toute la presse de l'opposition avait reproduit dans les départements par fragments considérables. Tour à tour, les étudiants et les ouvriers de Paris vinrent en députations nombreuses faire visite à l'illustre prévenu et l'assurer de leurs sympathies et de leurs respects. Au nom des ouvriers de Londres, Joseph Mazzini lui fit parvenir une adresse, où il disait :

« Vous avez senti que la vie de Dieu, intelligence et amour, n'était plus là; que pour trouver l'inspiration des choses futures et le dévouement pour les accomplir, il fallait descendre aux entrailles de la société, au sein de ce peuple d'où le Christ est sorti et pour lequel il est mort, et vous êtes venu au milieu de nous. Restez-y toujours. Dieu et le peuple ne vous trahiront pas. Le peuple vous donnera son amour en échange de la sainte parole que vous lui prêchez. Et Dieu répandra sur votre vie et sur votre mort la bénédiction des grandes espérances et de ce calme prophétique qu'ignorent les méchants qui vous persécutent. »

A quoi Lamennais répondit :

« J'ai vu l'Italie, et je n'ai pu la voir sans l'aimer, sans croire qu'un grand avenir lui étoit réservé et que, dans la transformation prochaine, elle auroit de hautes fonctions à remplir. Qu'elle s'y prépare par un travail actif et profond sur elle-même; que dans une pensée d'unité parfaite, elle se dégage de ses mille entraves, notamment de celle qui tient l'esprit pour mieux lier le corps, des préjuges de lieu et des

funestes jalousies nationales : n'êtes-vous pas frères? Qu'elle secoue la torpeur de son inertie; que prenant confiance en elle-même, elle s'exerce aux saints dévouements, à la pratique laborieuse du devoir; qu'elle se fasse des mœurs pures et fortes. Alors maîtresse d'elle-même et invincible désormais, elle cessera de lever la tête pour chercher hors d'elle à l'horizon le point d'où le salut doit lui venir. Son salut, ce sera sa foi même, et la résolution inébranlable de chacun de ses enfants de mourir, s'il le faut, pour elle. Gloire aux confesseurs, aux martyrs! »

Que nous sommes loin de tels temps, de telles idées et de tels hommes!

La brochure de Lamennais, *le Pays et le Gouvernement*, à en juger par les passages incriminés et lus par l'avocat général Partarrieu-Lafosse dans son réquisitoire, n'est guère qu'un article de journal plus développé que les autres et dirigé contre la politique du Système, suivant l'expression du temps. L'avocat général se garda bien de contester le talent de l'écrivain; il l'exagéra plutôt, afin d'avoir un grief de plus à produire dans la série de ses accusations; il en fit une circonstance aggravante de tous les délits reprochés au prévenu. La hauteur blessante avec laquelle, en magistrat de tradition, il parla du grand écrivain, froissa profondément la presse et l'opinion publique; elle lui fut durement reprochée par les journaux, notamment par le *National* :

« L'éloquence de M. Partarrieu est de celles qui révoltent les hommes de sens et de goût. Il est bien facile de faire pendant trois heures de la personnalité violente contre un prévenu; M. Partarrieu y gagnera de l'avancement peut-être; mais il ne songe pas que tout esprit libre, vivant même en dehors de nos luttes politiques, s'indigne à la pensée qu'un jeune

homme de l'étoffe de M. Partarrieu peut se permettre impunément d'insulter l'homme qui s'appelle Lamennais. Et nous aussi, nous admettons l'égalité devant la loi, nous comprenons même que le pouvoir ait fait tous ses efforts pour faire condamner le livre de l'illustre écrivain. Ce que nous ne comprenons pas, c'est l'insolence de la médiocrité envers le génie. »

Après une plaidoirie de Mauguin, député de l'opposition, avocat disert, et, avant que le jury fût appelé à se prononcer sur les questions posées, Lamennais eut la parole; il en profita pour lire une déclaration, où il fit passer les questions sociales avant les questions politiques.

« Il existe dans notre société, dit-il, des souffrances nombreuses et profondes. Qui en doute? C'est un fait avoué universellement, et universellement aussi les esprits s'occupent de chercher un remède à ce mal effrayant qui travaille plus ou moins toutes les nations européennes. La grande révolution, dont la France en 89 a donné le signal, est loin d'avoir encore produit tous ses fruits, et c'est même à peine si l'on commence à bien comprendre que le principal doit être et sera certainement l'amélioration du sort du peuple. Que l'on se divise de bonne foi sur les moyens de réaliser cette amélioration nécessaire, on ne sauroit s'en étonner; je n'ai point à examiner ici les systèmes divers qu'a fait naître une question qui se représentera désormais sans cesse jusqu'à ce qu'elle ait été définitivement résolue; je pense quant à moi qu'ils ont tous, même le plus faux, un droit égal à l'examen, lorsqu'ils sont proposés sincèrement et que renaissant toujours, ils ne disparaîtront, tant qu'on n'y opposera que des réfutations judiciaires, que devant le jugement souverain de la raison publique. »

C'était tout ce qu'il y avait à dire : Lamennais,

comme avait fait autrefois le grand poète Milton, confondait ainsi sa cause privée avec la cause de la liberté générale d'imprimer, de publier et de répandre ses opinions, et c'était le seul rôle qu'il eût à prendre. Le jury de la Seine se montra très sévère, et la cour condamna le grand penseur, dont l'Europe éclairée lisait en ce moment même avec admiration le premier volume de l'*Esquisse d'une Philosophie*, à un an de prison et deux mille francs d'amende. L'éditeur Pagnerre fut acquitté.

L'opinion publique fut très vivement frappée de la rigueur insolite de cet arrêt. Quelques journaux ministériels osèrent parler de la clémence royale. Lamennais n'étant pas de ceux qui demandent ou qui acceptent des grâces, était décidé à payer son amende de son dernier sou et à faire sa prison jusqu'au dernier jour. Le journal *le Commerce* ayant dit qu'il avait quitté l'audience en proie à une vive impression de tristesse et de douleur, Lamennais lui écrivit : « On a pu remarquer sur ma figure des traces de la fatigue que j'ai dû éprouver d'une séance de douze heures; mais c'est là tout. Lorsqu'on est frappé pour avoir eu le sentiment profond des dangers et l'abaissement de son pays blessé dans son honneur, menacé dans son existence; pour avoir compati du fond de l'âme aux souffrances de ceux que la société délaisse dans leur détresse, et avoir réclamé la justice à laquelle ils ont droit, on n'est pas triste, monsieur, on est fier. »

Aussitôt après la condamnation, recommencèrent les manifestations de profond et sympathique respect qui avaient déjà consolé l'illustre écrivain lors des poursuites. Tous les comités radicaux de Paris se présentèrent successivement chez lui, pour le saluer et le soutenir des plus réconfortantes paroles. Simples bourgeois, artistes, étudiants, ouvriers, hommes de

lettres composaient ces délégations improvisées : ce fut une véritable manifestation du parti républicain.

La présence d'un homme tel que Lamennais sur le banc de la cour d'assises, sa condamnation, la peine corporelle prononcée contre lui et l'exécution intégrale de cette peine, tout cela compte dans l'histoire de la presse. Victor Hugo, défendant son fils Charles, en 1851, devant cette même cour, pour un article publié dans l'*Événement* qui réclamait l'abolition de la peine de mort, après l'horrible exécution du braconnier Montcharmont, Victor Hugo a pu dire avec éloquence : « Souviens-toi toute ta vie, mon fils, que tu t'es assis un jour sur ce banc, où s'est assis Paul-Louis Courier, où s'est assis Béranger, où s'est assis Lamennais! » Cette glorieuse lignée d'accusés, tous condamnés pour avoir défendu la liberté de la presse, qui est l'arme de défense de toutes les autres libertés, n'a pas peu contribué à mettre enfin le droit d'écrire en dehors et au-dessus de tous les débats dans une société qui veut sincèrement vivre avec des institutions libres; et pour ce qui est des écrivains eux-mêmes, la peine de l'emprisonnement infligée à un homme chétif et souffreteux, sur les confins de la vieillesse et ayant à peine le souffle, cette incarcération d'une année dans une geôle d'un grand esprit, philosophe et poète, ont fait plus qu'on ne pense pour amener l'abolition des châtiments corporels dans ce que l'on appelait autrefois le code pénal des délits de la pensée. Tout a disparu de ces choses dans la vie contemporaine et dans le langage courant, tout jusqu'aux formes de langage dont on se servait pour les désigner. Ce qui doit demeurer, avec leur souvenir, c'est la reconnaissance qui est due par les générations nouvelles aux hommes qui ont subi

ces persécutions, pour leur assurer les biens dont elles jouissent.

— Lamennais entra dans la prison de Sainte-Pélagie au commencement de l'année 1841 afin de pouvoir en sortir à la fin. On avait pensé à organiser une grande démonstration pacifique, une procession à travers les rues de Paris pour accompagner le condamné au lieu de sa peine, mais il s'y refusa nettement. Toutefois, il ne put empêcher les étudiants de venir le saluer sous les fenêtres de sa prison, en agitant leurs classiques bérets, ainsi que le rappelle la chanson du *Vieux quartier latin*.

« J'ai une chambre assez vaste, écrit-il à M. Marion, son fidèle ami de Saint-Malo, puisque j'y peux faire neuf pas par la diagonale. Elle est éclairée par des impostes de 10 pouces de hauteur, qui lui donnent à cause de leur élévation et des barreaux de fer qui la ferment au dehors une agréable apparence de cave. Ils laissent cependant passer quelques rayons de soleil en cette saison où il est bas. J'ai deux expositions, l'une à l'est, l'autre au sud, et comme je suis juché sous le toit, en grimpant sur une chaise, je découvre un horizon fort étendu; debout sur le carrelage, je touche le plafond, non pas avec la main, mais avec le poignet. Un petit poêle que j'ai fait poser me donne assez de chaleur. Il y a une cour étroite où je pourrois aller avec les autres à certaines heures, mais je n'y vais point, et je n'irai jamais; j'aime mieux rester dans mon donjon et pour plus d'une cause. On accorde assez facilement la permission de venir m'y voir. Quant aux lettres, celles que l'on m'adresse par la poste sont d'abord portées à la police; sur quoi, j'ai déclaré que ne voulant pas donner la main à une aussi infâme pratique, je n'en recevrois aucune, quelle qu'elle fût.... Vers neuf heures je fais mon café; quatre heures

après, je mange un petit morceau de pain et de beurre; à six heures, on m'envoie d'un restaurant voisin les deux plats de mon dîner. La journée se passe sans ennui, car on ne s'ennuie pas quand on a des livres.... Mais pourrai-je travailler? Je n'en sais rien encore. »

Il travailla, et même beaucoup. D'abord, il continua son grand livre de philosophie, dont le premier volume exerçait alors toutes les plumes de la critique. Dans ses lettres à M. de Vitrolles, on le voit suivre les polémiques qui s'engagent dans les journaux et les revues sur les thèses qu'il vient de produire. Mais il ne se contente pas de philosopher au point de vue absolu; il n'oublie pas ses devoirs envers le peuple dont il a entrepris et dont il compte poursuivre l'éducation politique. On lui avait reproché de n'avoir pas suffisamment bien défini « le peuple ». Dans un court écrit, daté de Sainte-Pélagie et intitulé *Du passé et de l'avenir du Peuple*, il revient sur ce sujet et le reprend, pour ainsi dire, depuis l'origine des sociétés, et il examine l'état du peuple, l'état de ceux qui travaillent et peinent au jour le jour, non seulement pour vivre eux-mêmes mais pour faire vivre les oisifs, dans toutes les civilisations qui ont précédé la nôtre. Sa doctrine est toujours la même. Il ne croit pas à la perpétuité infinie et providentielle du mal sur cette terre; il croit au progrès de l'humanité par la perfectibilité de la nature de l'homme. Le mal peut et doit être modifié, diminué, tari dans sa source par l'action incessante de l'homme. Quant au progrès général qu'il définit : l'évolution du genre humain dans la liberté par le développement simultané de l'intelligence et de l'amour, il le fait consister dans l'affranchissement des fatalités de la nature par la science et dans la libération de la personne humaine

par le développement de ses droits. Pour la première fois, il aborde, pour la critiquer et pour la dénoncer, l'inanité trompeuse des systèmes socialistes proprement dits, le communisme d'un Robert Owen, les théories de Saint-Simon et de son école et les utopies de Charles Fourier. A tous il reproche de nier Dieu, dont il fait pour son compte la base et le couronnement de son propre système de régénération de la société. Il est toujours animé de la même foi dans l'avenir du monde. A l'en croire, nous marchons vers une ère nouvelle où l'œil de l'homme verra ce qu'il n'a point encore vu, où son oreille entendra ce qu'elle n'a point entendu, organisation merveilleuse où les difficultés qu'a présentées dans tous les siècles l'antagonisme des intérêts se résoudront dans un immense et irrésistible mouvement d'universelle fraternité!

On en peut dire tout autant du petit opuscule intitulé *De l'esclavage moderne*. Les esclaves modernes, ceux qui ont succédé aux esclaves des sociétés antiques, ce sont les prolétaires, les travailleurs, le peuple. Lamennais décrit les misères de leur condition avec une éloquence faite d'amertume et de pitié, mais il faut bien dire qu'il est plus occupé de ruiner dans ses fondements l'organisation actuelle que de préparer les matériaux d'une reconstruction future. Cette puissante intelligence était pleine de rêves et de chimères, mais non de systèmes et d'inventions sociales. C'était un héraut de l'avenir, mais non pas un constructeur. En cela, son socialisme — nous répétons qu'il eût protesté de son vivant avec la plus violente indignation contre une accusation semblable — est plus imaginatif que dogmatique. Il prophétise sans jamais rien imposer. Il n'aspire pas comme Saint-Simon, et plus tard comme Auguste Comte, à être le grand prêtre d'une religion nou-

velle; il ne tient nullement à retenir le genre humain dans les liens de fer de la discipline fraternitaire, comme font les communistes anglais ou français; il ne bâtit point de phalanstères où l'on vivra d'une vie commode, plantureuse et libre, dans l'attraction passionnelle, comme Charles Fourier et ses disciples. Il se contente de parler au peuple, de l'enseigner, de le prêcher, comme doit faire, non pas seulement tout bon prêtre, animé de l'esprit vraiment sacerdotal, mais tout bon citoyen pénétré des principes de la Révolution française et enflammé du zèle de les répandre. Le peuple a des droits; il a aussi des devoirs. La société lui doit beaucoup, la liberté légale, l'instruction nécessaire au développement de l'intelligence, l'aliment de l'esprit, le capital qui lui assurera nécessairement, réellement et non fictivement la propriété de son travail. Voilà ce qu'elle lui doit, ce qu'elle peut lui donner, mais elle ne peut que cela. Le reste dépend du peuple lui-même, de lui seul.

« Prolétaires, hommes du peuple, dit-il, gardez-vous des systèmes trompeurs qui vous détourneroient des voies naturelles, providentielles, divines : loin de soulager vos maux, ils les aggraveroient. Souvenez-vous que, séparé du devoir, le droit inerte et mort ne sera jamais que stérile, ne s'incarnera jamais dans l'ordre social; que la liberté, l'égalité, la fraternité ne sont que de vains mots, si l'âme tout entière ne les embrasse par une foi puissante, si elles n'ont pas pour elles le caractère saint d'un dogme éternel, d'une loi absolue. Prolétaires, hommes du peuple, croyez donc, si vous voulez vivre, et votre foi vous sauvera. »

Toute la politique, tout le socialisme de Lamennais se résument dans un sermon.

# IV

**Lamennais fut-il un hérésiarque ? — Vraies causes de sa rupture avec l'Église. — Le *Spiridion* de George Sand. — L'*Esquisse d'une Philosophie*. — Les *Discussions critiques*. — *Amschaspands et Darvands*. — Idées de F. Lamennais sur le rôle de la femme dans la famille et la société. — *Réflexions sur les Évangiles*.**

Lorsque Lamennais consomma définitivement sa rupture avec le catholicisme romain, nombre de gens crurent qu'il serait suivi par quelques-uns au moins de ces jeunes hommes, tout remplis d'enthousiaste admiration pour son génie et d'affectueux respect pour sa personne, qui se donnaient pour ses disciples.

Il n'en fut rien.

L'abbé Philippe Gerbet, en écrivant dans l'*Univers catholique* la réfutation des doctrines coupables qu'il croyait voir dans les *Paroles d'un Croyant*, constatait que Lamennais était resté seul : « Ces dernières années ont vu un fait bien rare dans les annales de l'Église, disait-il, en s'exilant loin d'elle, M. de La Mennais n'a été accompagné par aucun de ceux qui avaient partagé ses travaux. Tous se sont rangés à la droite du vicaire de Dieu, et ils n'ont suivi que de leurs regards tristes celui qui s'engageait à gauche, dans une route qui ne peut conduire qu'aux abîmes. Est-ce

là comme une scène du jugement dernier? » Comme on avait craint qu'il n'y eût schisme, on aimait à dire, après le fait, parmi les catholiques, que « l'apostat » n'aurait pas même la gloire d'un hérésiarque, bien qu'il n'en eût jamais paru, dans les temps antérieurs, aucun qui fût doué de facultés aussi puissantes. Un livre fut même publié sous ce titre : *Histoire de la nouvelle hérésie au XIX^e^ siècle*; il avait pour auteur M. Guillon, évêque du Maroc. Le ferme bon sens et le jugement modéré de M. Silvestre de Sacy ne s'y trompèrent point. Il demanda ce que l'on voulait dire, en parlant d'une hérésie mennaisienne. « Où est l'Église de M. de La Mennais? Je cherche en lui l'hérétique: je n'y vois que l'homme de lettres. Je vous accorderai tout au plus qu'il a eu pendant quelque temps une école; une secte, jamais! M. de La Mennais a travaillé quinze ans de sa vie pour donner au monde une grande leçon de foi et de soumission à l'autorité, et ce qu'il laissera au monde, c'est la plus terrible leçon de scepticisme que le monde ait jamais reçue. Les livres de M. de La Mennais fussent-ils cent fois plus hérétiques que tous ceux de Luther et de Calvin, cela ne ferait pas une hérésie, je dis une hérésie sérieuse. » Le fervent chrétien, à tournure d'esprit janséniste qu'était M. de Sacy, voyait parfaitement juste. Sans aucun doute, Lamennais était et reste plus qu'un homme de lettres, même doué des dons les plus merveilleux, et, sous ce rapport, le jugement de M. de Sacy est trop sévère; mais il n'y avait en lui ni le tempérament ni la volonté d'un hérésiarque. Il a le goût du schisme, disait Lerminier; que n'en a-t-il le courage! Cela même était faux. Lamennais n'a jamais eu d'autre passion intellectuelle que celle de l'unité.

Pour déterminer un schisme, pour faire un hérésiarque, il faut autre chose que l'amour de la vérité

pure. Que l'on cherche bien au fond de ces grands événements de l'histoire religieuse, on n'y trouvera pas seulement des questions de dogmes. Au reste Lamennais était las, comme il l'a écrit lui-même, des querelles dogmatiques. On peut même dire qu'il n'est point sorti du giron catholique, pour faire la guerre à l'Église. Il s'est tourné vers la démocratie, pour lui apprendre qu'elle ne trouverait la véritable application de ses principes que dans un christianisme épuré, agrandi. « Nul ne sauroit prévoir, disait-il, comment s'opérera cette transformation ou, comme on voudra l'appeler, ce mouvement nouveau du christianisme au sein de l'humanité, mais il s'opérera sans aucun doute, et de grandes masses d'hommes y seront entraînées. Non par une impulsion soudaine, ce qui ne seroit qu'un signe de perturbation passagère. Ce sera d'abord comme un point qu'à peine on apercevra, une foible agrégation dont on se rira peut-être. Peu à peu ce point s'étendra, cette agrégation se dilatera, on y affluera de toutes parts. »

Que Lamennais se trompe, en annonçant cette transformation morale du monde chrétien, ou qu'il soit dans la vérité, cela importe peu pour ce qui est à établir en ce moment, à savoir qu'il n'a fait nul effort pour retenir auprès de lui aucun de ceux qui l'ont abandonné. Il n'était pas l'homme du prosélytisme individuel; il ne songeait qu'aux foules, « aux grandes masses d'hommes ». Il y a, de cette disposition particulière de son esprit, une preuve évidente dans un épisode curieux. Il venait de publier les *Paroles d'un Croyant*, qui causa un si profond ébranlement dans toute l'Europe. Un juif allemand accourut à Paris et demanda à le voir, moins pour lui témoigner son admiration que pour se faire chrétien, recevoir de lui le baptême et se placer sous sa direction spiri-

tuelle. Lamennais se refusa à cette fantaisie, mais comme il voyait l'ardent israélite persister dans son dessein d'embrasser la foi chrétienne, il s'empressa de l'adresser à un prêtre de ses amis élevé dans la maison de Saint-Sulpice, l'abbé Auger, avec recommandation de le cathéchiser et de le faire entrer dans l'Église par la porte la plus orthodoxe. Certes, Lamennais souffrit cruellement de la désertion de ses amis et, en particulier, de celle de Montalembert, qui fut la dernière à se produire; mais il avait disposé sa vie ultérieure tout autrement que ne le pensaient ses disciples, et il ne leur en fit même pas la confidence.

C'est dans une lettre adressée au *Semeur* en 1841, à l'époque où parut le premier volume de l'*Esquisse d'une Philosophie*, que Lamennais a peut-être le mieux indiqué, avec la plus grande précision et la bonne foi la plus parfaite, le point net de sa rupture avec ses anciennes opinions :

« Jusqu'à l'époque, dit-il, où Rome exigea de moi un acte qui, à tort ou à raison, blessoit ma conscience, je m'étois appliqué avec le soin le plus attentif et la sincérité la plus parfaite à me renfermer dans les limites de la plus stricte orthodoxie, ne me permettant pas, en dehors de ces doctrines enseignées, aucun examen dont ces doctrines mêmes ne fussent le dernier critérium. Mais quand je me vis contraint de renoncer à ce dernier critérium ou à ce que ma conscience me représentoit comme un devoir sacré, je dus, pour sortir de l'anxiété où me jetoit cette opposition douloureuse, sonder les bases de l'autorité qui avoit été ma règle jusque-là. Je le fis avec une bonne foi dont on ne m'ôtera pas le sentiment qui fait ma paix; je le fis par écrit, et mon unique réponse aux attaques passionnées dont je n'ai cessé d'être

l'objet depuis quatre ans, sera de publier les réflexions écrites pour moi seul originairement qui, avec celles qu'on peut lire déjà dans l'*Esquisse d'une Philosophie*, ont déterminé mes convictions présentes. Que si des personnes d'une bonne foi égale à la mienne ne partagent pas ces convictions, quoi de plus simple? Mais personne non plus n'a le droit de m'imposer les siennes.... »

Ce n'est pas là le langage d'un chef de secte, ni d'un hérésiarque; c'est le langage d'un philosophe qui recherche la vérité, d'un savant qui n'excommunie personne, mais qui entend rester libre.

Il y aurait peut-être une conjecture à hasarder, laquelle ne manque pas d'ailleurs de vraisemblance, sur l'opération d'esprit que dut faire Lamennais, pour se délivrer du martyre moral dont il souffrit dans cette terrible crise : c'est George Sand qui en a peut-être le mieux connu et le plus éloquemment révélé le secret, dans son mystique roman de *Spiridion*, où l'on croit voir Lamennais lui-même dans cet Hébronius qui abandonne le catholicisme, qui apprend toutes les sciences et qui finalement trouve la paix dans la méditation de l'*Évangile éternel* de Joachim de Flore et des autres écrits des grands chrétiens de l'Italie du moyen âge.

Lamennais avait rapporté de son séjour à Rome, « le plus infâme cloaque qui ait jamais souillé des regards humains », le plus profond dégoût, et l'on ne peut guère douter qu'il n'en ait souvent entretenu ses nouveaux amis. Aussi George Sand dit-elle de cet Hébronius, qui n'est autre que l'abbé Spiridion : « Trop éloigné de ces âmes vulgaires par la grandeur de sa nature pour pouvoir comprendre leurs faiblesses, il se prit pour elles d'un immense dédain, et s'en détourna avec dégoût, et dressa vers le ciel sa

tête désormais solitaire. Mais comme l'aigle blessé qui monte au soleil avec le venin du reptile dans l'aile, il ne put, dans la hauteur de son isolement, se débarrasser des révoltantes images qui avaient surpris ses yeux. Il ne put bientôt plus séparer, malgré sa puissance d'abstraction, le catholicisme des catholiques. L'idée de la corruption et de la bassesse vint se mêler à toutes ses méditations théologiques et s'attacher comme une lèpre honteuse à la religion. Cela l'amena sans qu'il s'en aperçût à considérer le catholicisme sous ses côtés les plus faibles, comme il l'avait jadis considéré sous les plus forts, et à en rechercher, malgré lui, les possibilités mauvaises. Avec le génie investigateur et la puissante faculté d'analyse dont il était doué, il ne fut pas longtemps à la trouver. La liberté d'examen qu'il avait autrefois dédaignée, rentra victorieusement dans son esprit. Obligé de lutter individuellement contre la doctrine infaillible, il cessa de nier l'autorité de la raison individuelle. Bientôt même il en fit un usage plus audacieux que tous ceux qui l'avaient proclamée. Il remonta de conséquence en conséquence à la révélation elle-même, et força de redescendre sur la terre cette religion qui voulait cacher sa tête dans les cieux. »

Tel fut le travail intellectuel de Lamennais.

C'est là ce que, dans sa lettre au *Semeur*, il veut dire, quand il parle de l'anxiété douloureuse avec laquelle il a dû sonder les bases de l'autorité qui avait été sa règle jusque-là.

On a prétendu que l'*Esquisse d'une Philosophie* commencée depuis longtemps, dès les premiers temps de l'école de La Chênaie, devait d'abord porter pour titre : *Esquisse de Philosophie catholique*. Rien n'est plus vrai ; les hôtes de La Chênaie en ont entendu lire des fragments à l'auteur, notamment Lacordaire

à qui, le jour de son arrivée et pour fêter sa bienvenue, Lamennais donna communication des chapitres sur la Trinité, et dont la sévère orthodoxie sulpicienne se montra vivement effarouchée. Si, plus tard, Lamennais se contenta de rayer l'épithète de catholique attachée par lui à la philosophie, c'est qu'il tenait à montrer que, suivant une de ses paroles familières, il ne changeait pas, mais ne faisait que se continuer lui-même. Il est certain qu'en remettant sur le chantier l'*Esquisse d'une Philosophie*, une fois qu'il fut sorti de l'Église, il reprit les chapitres sur la Trinité et que, s'il les maintint, c'est qu'en dépit de l'emploi bizarre des formules de la dogmatique orthodoxe, ces chapitres lui parurent nécessaires, pour étayer tout son système.

La destinée de l'*Esquisse d'une Philosophie* a été singulière. Le livre parut à l'époque où l'éclectisme de Victor Cousin gouvernait le monde philosophique. Cet impérieux dominateur des intelligences n'admettait guère qu'une tentative de cet ordre se produisît en dehors de lui et de son influence. Aussi c'est sans aucune surprise qu'au début d'une lettre de Lamennais à Vitrolles, on lit la curieuse boutade que voici : « Un professeur de l'Université, qui connaît beaucoup M. Jules Simon, m'a dit qu'après avoir lu l'*Esquisse* il en était enthousiasmé, mais qu'avant d'en rendre compte, ayant consulté M. Cousin, il en était résulté l'article que vous connaissez. Je me doutais bien déjà qu'il y avait du Cousin là dedans, ce qui ne veut pas dire que j'y aie trouvé beaucoup de philosophie. »

M. Jules Simon, dans cet article de la *Revue des Deux Mondes*, reconnaissait que « M. de La Mennais est un esprit d'élite, à qui rien de ce qui constitue essentiellement la philosophie n'est étranger et qui, dans une situation moins équivoque, aurait pu se

placer au premier rang dans la science. Mais qui ne voit au premier coup d'œil, en lisant l'*Esquisse*, qu'elle a été conçue dans un point de vue catholique auquel il a fallu bon gré mal gré substituer ensuite la raison? Les amis de l'auteur vantent à tout propos la magnifique unité de sa vie, et nous sommes prêts à y souscrire s'il ne s'agit que de la constante sincérité de ses opinions; néanmoins quand on démontrerait que les mêmes principes qui faisaient autrefois de M. de La Mennais un ultramontain et un absolutiste en font aujourd'hui un républicain et un incrédule, il ne sera jamais facile de faire admettre l'unité d'un système de philosophie qui va de saint Anselme à Jean-Jacques Rousseau et qui s'appuie sur le dogme de la Trinité pour arriver à la théorie du progrès indéfini. » C'est du bel esprit, et ces épigrammes à fleur de peau sont tout à fait charmantes; mais, comme le dit Lamennais, il n'y a pas là-dedans beaucoup de philosophie. A qui la faute? Non pas certes à M. Jules Simon, qui était capable plus que personne de rendre justice aux mérites de l'*Esquisse d'une Philosophie*, mais à Victor Cousin, qui ne voulut pas le permettre.

Un autre écrivain, celui-ci rompu à toutes les passes de la dialectique, en théologie comme en philosophie, et d'un esprit aussi large que vigoureux, Edmond Scherer, n'hésita pas à dire, après la mort de Lamennais, en 1854, que l'*Esquisse d'une Philosophie* demeurerait comme le plus considérable de ses travaux. « Ce livre, dit-il, présente un ensemble imposant. C'est le seul ouvrage de notre littérature qui, prenant son point de départ dans la spéculation ontologique, embrasse de là l'université des choses et, par conséquent, l'universalité des sciences, sans abandonner cette région des principes où les sciences

se rencontrent et où elles laissent apercevoir l'unité fondamentale en vertu de laquelle elles relèvent de la philosophie. » Il n'y a guère de plus magnifique éloge à souhaiter pour un ouvrage de haute spéculation : mais n'était-il pas convenu que, depuis ce que l'on appelle sa chute, Lamennais avait, comme le roi déchu de la Bible, été changé en bête par punition divine, qu'il n'avait plus ni pensée ni style et ne vivait plus que pour être le témoin et la victime de la colère de Dieu?

Plus tard, en 1868, dans cet admirable Rapport sur *la Philosophie en France au XIXe siècle* que M. Félix Ravaisson rédigea à la demande de M. Victor Duruy, ministre de l'instruction publique, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, justice encore plus complète fut rendue à l'*Esquisse d'une Philosophie*. M. Ravaisson explique à merveille que l'éclectisme de Victor Cousin ne pouvait pas contenter un esprit hardi et généralisateur comme celui de Lamennais. Dans ces exposés généraux presque entièrement relatifs à l'origine de nos connaissances il ne voyait rien qui répondît à l'idée qu'il se faisait d'une philosophie. Loin de consentir à se renfermer dans ce qu'il appelle le « moi solitaire », la philosophie lui semblait devoir être un essai d'explication universelle. On se souvient peut-être qu'à son passage à Munich, Lamennais avait rencontré Schelling et longuement conversé avec lui. L'un et l'autre s'entendaient sur le caractère général de la philosophie, et l'*Esquisse d'une Philosophie* apparaît comme un de ces grands systèmes dont les Allemands semblaient avoir le privilège dans l'ordre supérieur de la pensée. N'est-ce donc rien que cela? N'est-ce rien, pour ceux qui croient aux conceptions métaphysiques, que d'essayer de faire voir comment, soit dans l'ordre phy-

sique, soit dans l'ordre moral, tout est composé de principes identiques, lesquels ne sont autres que les éléments nécessaires d'un premier et grand principe, de l'être absolu et infini, Dieu? Mais indépendamment de cette grande tentative d'ordre général, M. Ravaisson reconnaît encore que Lamennais, « en appliquant ses idées soit aux sciences et surtout aux sciences physiques, soit aux principales branches de l'art, possède le talent de rassembler dans des généralités souvent lumineuses et presque toujours sous des formes élégantes et de vives couleurs, nombre de théorèmes particuliers », et il ajoute « que la philosophie générale des sciences et des arts lui sera sur plus d'un point redevable ».

L'éminent critique ne ferme pas les yeux sur les défauts de ce grand livre. Il en signale tout d'abord la composition heurtée, disparate, résultat d'un travail irrégulier, sans cesse interrompu, sans cesse recommencé. Il remarque ensuite que les principes dont tout le reste dépend ou devrait dépendre ne sont peut-être pas puisés à leur vraie source, ni scientifiquement déduits. C'est de la foi catholique, origine et fontaine de toutes ses idées, que Lamennais a tiré ces premiers principes, mais la critique à laquelle il les soumet est trop rapide pour être suffisante. « Si Lamennais, dit M. Ravaisson, eût mené plus loin son œuvre, si à l'étude du monde physique qui en forme le principal objet, il eût ajouté l'étude spéciale et approfondie de ce monde intellectuel et moral qu'il estime antérieur à l'autre, peut-être y eût-il reconnu l'origine première des principes que tout d'abord il avait cru devoir tirer de la tradition et de la théologie; peut-être ces principes s'y fussent-ils montrés à lui dans une plus vive lumière et sous des formes plus précises, et en eût-il déduit des conséquences

plus rigoureuses et plus étroitement enchaînées. »

Quoi qu'il en soit de ces griefs, l'*Esquisse d'une Philosophie*, par la grandeur du sujet, la hauteur des vues, la noblesse du style, méritait un sort meilleur que celui qu'elle obtint parmi les hommes voués aux travaux de la pensée. M. Paul Janet dit que c'est aujourd'hui « un livre à exhumer » et, en effet, il lui consacre toute la dernière partie de son étude sur la *Philosophie de Lamennais*. Déjà le savant M. Ferraz, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, avait démontré toute l'importance de l'*Esquisse*, comme essai de métaphysique tendant à une explication générale de l'univers et de ses phénomènes. C'est en effet son caractère synthétique qui distingue ce livre et lui assigne un rang si élevé. On ne voulut y voir tout d'abord qu'un mélange assez confus des théories platoniciennes et de l'école d'Alexandrie avec les dogmes catholiques, accommodé à la moderne au moyen d'emprunts faits à la philosophie des sciences. Il va sans dire que le tout fut écrasé sous l'accusation de panthéisme. Panthéisme? Cela ne répond-il pas à tout, et ne dispense-t-il pas de toute discussion?

« Une ontologie, une théologie, une cosmologie, une anthropologie, une esthétique, une philosophie des sciences : telles sont les différentes parties de cette œuvre magistrale, dit M. Paul Janet. Il n'y manque qu'une politique, qui devait former le cinquième volume, et dont il ne reste que quelques fragments. Une conception aussi vaste d'une pensée large et compréhensive, d'une forme noble et sévère, sans déclamation ni violence, de l'esprit philosophique le plus libre et associé aux convictions spiritualistes les plus hautes, c'est là certainement une des plus grandes œuvres dont notre siècle aurait le droit

de s'honorer; et l'on peut trouver que la France est bien dédaigneuse de ses propres richesses philosophiques, en dédaignant et en oubliant ce grand effort spéculatif dans lequel Lamennais a mis le meilleur de sa pensée et de son âme. »

Mais au temps où parut l'*Esquisse*, on affectait de croire que l'auteur, « l'hérésiarque », comme disaient les plus bienveillants, n'avait entrepris ce grand ouvrage que pour formuler les dogmes de sa secte, tandis que Lamennais ne se proposait que de satisfaire son propre esprit avide de paix et de vérité. On n'a pas assez dit que sa sortie de l'Église fut pour lui le commencement de cette paix tant désirée. Il ne trompait personne, il ne se mentait pas à lui-même, quand il affirmait à tout instant, à chaque occasion qui se présentait, qu'il se sentait plus libre, partant plus heureux qu'au temps où il se soumettait sans mot dire à une autorité qu'il se serait cru coupable de discuter. Un de ceux qui, parmi les anciens disciples de Lamennais, l'ont le mieux connu, Charles Sainte-Foi, écrivait de lui, après la rupture : « Hélas! il n'a plus à lutter aujourd'hui! La paix s'est faite en son âme. Il s'applaudit et se glorifie de cette tranquillité qui lui était inconnue autrefois, et il la regarde comme le signe heureux d'un état d'âme régulier et conforme aux desseins de Dieu sur lui. » Rien de plus juste ne pouvait être dit par personne de plus autorisé. Si jamais, dans le monde de la pensée, quelque grand esprit torturé par le doute, quelque âme généreuse en proie à toutes les tristesses des rêves éteints, a pu s'appliquer les beaux vers du poète romain, c'est assurément Lamennais. Il semble que ce soit pour lui que Lucrèce a dit, après le célèbre *Suave mari magno* tant de fois cité :

....Nil dulciùs est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ....

Il a vraiment goûté ces joies supérieures. Né triste, il est resté triste d'aspect, de tempérament et souvent d'humeur; mais la joie de l'esprit, il l'a connue; il s'est reposé, non pas dans une conviction définitive, car sa vaste et robuste intelligence est restée en travail jusqu'à l'affaiblissement des derniers jours, et la vérité n'a pas cessé de se faire plus éclatante à ses yeux, mais la paix lui est venue de la certitude d'avoir enfin trouvé, dans la recherche obstinée et souvent pénible de cette vérité même, le seul emploi de la vie qui mérite la peine de vivre.

Les adversaires de l'auteur de l'*Esquisse d'une Philosophie* daignèrent faire grâce à la partie esthétique du livre, au traité *de l'Art et du Beau* souvent réimprimé à part et que l'on tient aujourd'hui pour une des productions achevées de l'auteur. Les idées esthétiques de Lamennais ne sont peut-être pas d'une complète originalité — c'est là surtout qu'il paraît s'être inspiré de Platon, — mais elles sont exprimées en un langage d'une extrême beauté, et l'on aimera toujours à y revenir comme à une source fraîche et pure de vives émotions morales. Non seulement Lamennais est spiritualiste en esthétique, mais il est avant tout religieux. L'art vient de Dieu et y retourne. « De même que le beau réel est Dieu manifesté dans la nature qui lui sert de sanctuaire et de temple, de même le beau dans les arts a son origine dans le temple humain, c'est-à-dire dans la demeure que l'homme a élevée à Dieu. Le temple est l'expression de la divinité. En même temps qu'il représente Dieu,

le temple représente aussi l'homme et l'idée que l'homme se fait de Dieu. » Toute cette théorie forme la base de l'esthétique mennaisienne, qui est, on le voit, fort systématique et conséquemment exclusive. Il est à peine besoin de dire que Lamennais a écrit sur le temple chrétien, tel que l'a construit l'art gothique, des pages d'une grande poésie. Sans rabaisser le mérite de ces pages, on peut leur préférer celles de Michelet, dans son *Histoire de France*, plus vivantes, plus pénétrées de sentiment humain et d'une imagination plus riche encore. En revanche, sur le beau en musique, Lamennais reste sans rival : cet art lui était le plus familier de tous, et il s'y piquait de connaissances techniques dont son livre porte la trace. Ce qu'il a écrit sur le plain-chant et sur l'orgue est certainement admirable, mais la création progressive de l'orchestre, l'analyse du grand et profond génie de Beethoven, la description en prose magnifique des merveilles de la Symphonie pastorale, ne sont à coup sûr pas moins dignes d'être célébrés comme de véritables chefs-d'œuvre.

C'est dans un quatrième et dernier volume que devaient se trouver les dernières méditations de Lamennais sur l'homme et la société politique. Toutefois il ne voulut pas attendre que ce dernier volume fût terminé, pour faire connaître les phases diverses par où passait sa pensée sur les sujets les plus importants de la politique et de la religion. Il fit paraître dès 1841 sous le titre de *Discussions critiques* un premier recueil de fragments d'inégale étendue mais d'une forme particulièrement soignée, où l'on peut voir cette sincère nature comme dans un miroir, et lire l'histoire de cette âme comme dans un livre écrit par elle-même. Plus tard, après la mort de l'auteur, les *Discussions critiques* reparurent, par les soins de

l'éditeur des *Œuvres posthumes*, enrichies de maximes, de pensées et de réflexions nouvelles, en sorte que c'est aujourd'hui l'un des livres de Lamennais, les plus curieux comme les plus instructifs, un de ceux que l'on voudrait, avec la *Correspondance*, conserver de préférence à tous les autres, si les œuvres de ce grand homme étaient menacées de périr.

Lorsque les ennemis de la personne de Lamennais et les adversaires de ses idées se virent en présence d'une sorte de révélation des métamorphoses successives de son esprit, il y eut comme un redoublement de fureur. Lamennais en était venu à nier le surnaturel! Quoi d'étonnant en cela? Diderot n'a-t-il pas dit que le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité? Lamennais, scrutant chacune de ses opinions, arriva très vite à en reconnaître la débilité. « Il y a des miracles, quand on y croit, écrit-il; ils disparaissent, quand on n'y croit plus » : en une ligne, voilà tout le surnaturel renversé. Il est bien clair que ceux qui persistent à croire au surnaturel ne peuvent se contenter d'une pareille assertion; mais ceux qui n'y croient point ne pensent pas qu'il y ait mieux à dire. Lamennais nie en termes formels la chute de l'homme, et par suite l'incarnation, la rédemption, la divinité de Jésus-Christ. Il nie les mystères et les sacrements. Il nie les peines éternelles; en un mot, il nie tout l'ordre surnaturel, qu'il accuse d'être la source de toute erreur et de toute obscurité. Encore une fois, y a-t-il là de quoi se montrer si surpris et si effrayé? Tous les déistes en font autant, et nul ne les accable de malédictions, excepté ceux qui croient. Mais pour Lamennais, c'est tout différent. Le philosophe est homme de parti, et ce sont moins ses opinions en matière de religion que ses vues en politique qui lui attirent la réproba-

tion mêlée d'outrages dont on essaie de le couvrir. « Ainsi s'est accompli, dit Lerminier, dans M. de La Mennais, le détachement le plus entier d'avec l'antique foi dont il fut le ministre; enfin, tout a disparu et, dans cette âme, il n'y a plus que des ruines, qu'un vide immense. » Mais le même écroulement ne s'est-il pas fait dans l'âme de Théodore Jouffroy, par cette nuit de décembre qu'il a racontée avec une éloquence si mélancolique? Qui conteste que de telles crises morales ne soient pour les intelligences d'élite qui les traversent le plus douloureux tourment? Pourquoi les injurier, quand il faudrait plutôt les plaindre? Oh! oui, Lamennais a beaucoup souffert de ce brisement intime de tout ce qui faisait sa vie pensante; il a passé par les angoisses de l'agonie des forts, cette agonie redoutable et touchante qu'ignore la médiocrité. Mais s'il a sué sang et eau, comme autrefois Jésus dans le jardin des oliviers, il s'est relevé pour monter vers un idéal qu'il jugeait supérieur, et à supposer qu'il se démentît, ce n'était du moins ni pour or ni pour argent. Comme dit Daniel Stern, « la charité ardente de sa grande âme blessée, sa vie solitaire, la fierté simple d'une pauvreté qu'il avait préférée à la pourpre, l'autorité même du sacerdoce restée empreinte sur sa personne et dans les habitudes de son langage lui donnaient un grand prestige ».

Une seule fois peut-être, dans sa carrière d'écrivain noble et pur, il manqua à ce qu'il se devait à lui-même, en publiant un livre bizarre, obscur, d'une facture pénible, d'une lecture fastidieuse, qui ne pouvait que troubler les esprits, sans servir sa cause : c'est le lourd, étrange et presque incompréhensible pamphlet qui s'appelle *Amschaspands et Darvands*. Les admirateurs de l'écrivain furent déroutés et ses

ennemis triomphèrent. Ce fut à qui dirait qu'il était désormais sans génie comme il était sans foi. Sous le voile transparent d'une lutte des bons génies (Amschaspands) contre les mauvais (Darvands), à la faveur d'une fiction qui n'est même pas poétique, ce livre offre une satire violente, souvent injuste, toujours exagérée des hommes et des choses du règne de Louis-Philippe. Il y eut un véritable cri d'indignation contre certains portraits des principaux personnages d'alors, et particulièrement contre celui de M. Guizot. Il est en effet difficile de pousser plus loin ni avec plus de vigueur les traits de la haine la plus noire. L'énergie de ces peintures d'une horrible et grimaçante laideur, n'en fait que ressortir davantage l'atroce injustice. Ce n'est pas le talent qui fait défaut ici, comme on l'a trop dit, c'est le sentiment exact de la justice. Ces portraits, pour avoir été crayonnés de main de maître, ne donnent pas l'idée vraie des hommes qu'ils sont destinés à représenter.

Il y a trop d'imagination et point assez de réalité. Lamennais était d'une nature trop éminemment subjective pour s'astreindre à observer les hommes dans leurs motifs et dans leurs passions, avec leurs qualités et leurs défauts, leurs vices et leurs vertus, et surtout pour rendre à chacun ce qui lui était dû. A la vérité, il ne se donne pas comme justicier mais comme vengeur. A ses yeux prévenus, le mal l'emporte sur le bien, et cela suffit pour qu'il tonne contre la société, de sa voix terrible, des malédictions foudroyantes. Rien ne trouve grâce devant lui. Il voudrait réduire le monde en poudre, pour en créer un nouveau. A travers la tristesse que lui inspire le présent, brille cependant la foi dans l'avenir de l'humanité. La marche de la société est comparée au vol du passe-

reau qui s'abaisse et se relève alternativement. L'homme ne voyage pas dans la plaine. Devant lui, est un mont qu'il lui est commandé de gravir, et après celui-ci un autre plus élevé, et ainsi toujours; parvenu au sommet, il faut qu'il redescende, pour remonter ensuite. La religion ne meurt qu'en apparence; elle renaît toujours, se transformant chaque fois selon les besoins de la société dont elle suit les progrès et dont elle caractérise l'état. Le système social est vieilli, usé; il ne satisfait plus aux conditions de la vie des peuples; mais au fond ce mal est un bien; quelque chose naît sous ces images de mort; sur ces ruines auxquelles tous les peuples auront mis la main s'élèvera une demeure plus vaste, plus magnifique, à laquelle chacun d'eux apportera sa pierre et que tous, unis par la même foi, habiteront un jour en commun.

Le livre *Amschaspands et Darvands* n'expose pas un système; c'est plutôt un ouvrage de polémique contemporaine, qui resta d'ailleurs inintelligible pour la plupart de ceux qui le lurent, et c'est son plus grave défaut. On eut beau nier le talent d'écrivain de l'auteur; on fut forcé de reconnaître qu'il renfermait encore des beautés du premier ordre, un tableau splendide des merveilles de la création, une esquisse touchante du bonheur du pauvre, enfin tous ces petits poèmes qui forment aujourd'hui le petit opuscule *Une voix de prison*, où se trouvent quelques-unes des plus ravissantes inspirations du fier et tendre génie de Lamennais. On dut aussi faire l'aveu de ce qu'il y a d'émouvant dans l'ardente sympathie que l'auteur témoigne aux petits, aux faibles, aux déshérités, aux sacrifiés de notre race. Il rugit comme un lion, mais il pleure comme une mère. L'infortune des pauvres l'attendrit toujours : « *Misereor super tur-*

*bam* », pourrait-il dire, lui aussi, et c'est peut-être la plus divine parole du christianisme.

On a reproché à Lamennais de n'avoir pas su parler aux femmes, et encore plus de n'avoir pas su bien parler d'elles. C'est un sujet toujours si difficile qu'il paraît avoir été préoccupé de l'éviter. Il est ordinairement sévère pour la femme. « La femme, disait-il, est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre. » Et ailleurs encore : « Je n'ai jamais rencontré de femme qui fût en état de suivre un raisonnement pendant un demi-quart d'heure. Elles ont des qualités qui nous manquent, des qualités d'un charme particulier, inexprimable, mais en fait de raison, de logique, de puissance de lier les idées, d'enchaîner les principes et les conséquences et d'en apercevoir les rapports, la femme même la plus supérieure atteint rarement à la hauteur d'un homme de médiocre capacité. » M. Renan, qui a touché ce point de la vie morale de Lamennais avec une exquise délicatesse, dit que « sa manière scolastique de prendre les choses ne laissa point apercevoir à Lamennais comment les femmes, par des voies à elles connues, arrivent à tout comprendre, non selon les principes de l'École, mais selon un tact fin et sûr. L'orgueil du prêtre, ajoute-t-il, dont Lamennais ne se départit jamais, l'aveugle sur tout cela; il avait vu la femme trop humble et trop docile devant lui, pour qu'il pût la placer bien haut! » Oserai-je réclamer contre cette conclusion, suivant moi excessive, en faveur de Mlle Ninette de Lucinière, cette amie aussi intelligente que tendre de Lamennais, qui lui écrivait des lettres d'une si libre fermeté? Et me sera-t-il permis de dire que, si le discrédit qui a frappé le livre des *Amschaspands et Darvands* n'avait pas empêché de le lire, on n'aurait pas manqué d'être frappé de la lettre LII où le rôle de la



femme dans la société est examiné et caractérisé par Lamennais, en des termes d'une haute raison et de la plus rare éloquence :

« La femme, dit-il, exerce une influence plus grande de beaucoup que n'affecte de le penser l'aveugle orgueil de l'homme. Il se croit supérieur à sa compagne, parce qu'il est autre, parce qu'aux qualités qui sont les siennes est attachée la domination, apparente du moins. Je dis apparente, car, en réalité, il obéit plus qu'il ne commande. L'insinuation, la douceur, la grâce, l'attrait de la beauté, le charme de la foiblesse même triomphent le plus souvent de ce superbe dominateur. La femme règne de fait, et en cédant, elle gouverne encore. Que seroit sans elle la vie humaine? Une lutte désespérée, un sanglant combat de l'homme contre la nature et de l'homme contre l'homme. Elle lui verse un philtre qui endort ses maux, elle amollit sa dureté farouche, modère ses rudes passions, calme ses colères, lui fait du travail et de la souffrance même, par sa tendresse compatissante, son dévouement inépuisable, par la continuelle effusion d'un amour qui renaît de lui-même et ne tarit jamais, comme une sorte de joie ineffable. Il y a dans son cœur des délicatesses si exquises et tout ensemble si spontanées qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elles s'exhalent d'elle comme le parfum de la fleur pudique que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne voit pas. Une native commisération, une sympathie irrésistible l'attire vers ce qui souffre. Toutes les misères inséparables de la condition humaine ou qui engendrent les vices de la société, semblent avoir été commises à ses soins. Elle est vraiment la providence de l'infirme, du pauvre, de l'innombrable tribu des abandonnés. Elle remplit une mission céleste, elle

apporte avec soi quelque chose de Dieu, du secours pour tous les besoins, des baumes pour toutes les plaies, des paroles qui enchantent toutes les douleurs. Et je n'ai rappelé encore que ses moindres bienfaits. Plus sûr que le raisonnement, un infaillible instinct la préserve des erreurs fatales auxquelles l'homme se laisse entraîner par l'orgueil de l'esprit et de la science. Tandis que la curiosité insatiable de l'homme l'emporte, à travers je ne sais quel crépuscule trompeur, en des régions peuplées de fantômes; tandis que sa vaine et débile raison ébranle aveuglément les bases de l'ordre et de l'intelligence même, la femme, éclairée d'une lumière plus intime et plus immédiate, les défend contre lui, conserve dans l'humanité les croyances par lesquelles elle subsiste, les vérités nécessaires, les grandes lois de la vie intellectuelle et morale. Elle en est, au milieu de la confusion des idées et des révolutions des systèmes, la gardienne pieuse et incorruptible. Souvent l'homme, à cause de cela même, l'accuse de foiblesse, de préjugé, de superstition; et il ne sait pas qu'au fond l'objet de sa superstition, c'est Dieu caché sous les symboles qui le révèlent obscurément, que son préjugé c'est le vrai immuable embrassé par le cœur, que sa foiblesse, c'est la force innée, la puissance souveraine de la nature même. Les lois dont je parlois tout à l'heure, non seulement perdroient leur autorité sur la terre, mais altérée par mille conceptions fausses, la notion même s'en éteindroit, si doublement mère, la femme dès le berceau n'initioit l'enfant à ces sacrés mystères, si elle ne déposoit en lui l'impérissable germe de la foi qui le sauvera, ne le nourrissoit de ce lait divin.

« Quoi qu'on ait fait pour la détourner de sa fin véritable, pour l'égarer hors de la règle par l'appât

d'une fausse liberté, d'une indépendance qui ne seroit que le plus dur, le plus dégradant esclavage, elle a repoussé avec dégoût les suggestions des tentateurs. Elle a voulu rester ce qu'Ormuzd (Dieu) l'a faite, ce que l'humanité a de plus ravissant et de plus saint, la vierge, l'épouse, la mère. Ses destinées seront belles dans l'avenir qui s'approche. En inspirant de bonne heure à l'enfant les religieux sentiments qui doivent animer l'homme, l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'amour, le courage contre soi, le mépris des choses matérielles, du corps et de ses convoitises, en le préparant aux devoirs qu'il aura bientôt à remplir, c'est elle qui enfantera cet avenir que pressent un instinct mystérieux; il sera, lui aussi, le fruit de ses entrailles. »

Après cette page, qui pourrait soutenir que Lamennais n'a rien compris à la destinée comme à la mission de la femme? Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, sa mémoire devait être non seulement défendue, mais réhabilitée.

Enfin, voulant en quelque sorte parachever son œuvre d'éducation chrétienne de la démocratie, il se décida à publier une traduction populaire des *Évangiles*, avec des *Réflexions* à la fin de chaque chapitre, comme celles qu'il avait ajoutées à l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Ce ne sera point dégrader la gloire si pure de Lamennais que de dire ici qu'il se trouvait à cette époque de sa vie dans toutes les angoisses de la pauvreté, que les éditions successives de son *Imitation* étaient sa seule ressource, et que le projet d'augmenter son modique revenu, en publiant sur le même modèle un autre livre destiné dans sa pensée à devenir encore plus populaire, ne fut probablement pas étranger à sa détermination. Il y avait d'ailleurs

longtemps qu'il portait cette idée dans son esprit, estimant qu'il ne saurait y avoir de lecture plus fortifiante et plus douce, plus consolatrice et plus calmante pour les pauvres dans leur misère que celle de la vie de Jésus.

Cela parut le comble de l'audace et de l'impiété!

Lamennais osait dire que Jésus n'était pas venu sur la terre pour apporter les dogmes chrétiens et qu'il avait laissé une liberté entière aux spéculations de l'esprit, au travail perpétuel de la pensée d'où naît la science! Cet « affreux blasphème » est considéré aujourd'hui comme un simple lieu commun dans l'histoire des religions; mais en ce temps-là, les pharisiens du parti conservateur qui s'appuyaient sur l'Église et qui l'appuyaient, affectèrent de crier au scandale. On reprocha de toutes parts à l'ancien prêtre de Jésus-Christ de se cacher derrière lui pour prêcher ses doctrines subversives et révolutionnaires, de faire du Livre saint un livre de parti, et de corrompre et pervertir la parole divine, en la faisant servir à la plus abominable des propagandes antisociales. On n'alla pas jusqu'à dire que l'auteur de la traduction des *Évangiles* jetait dans les âmes les germes de tous les vices, en y répandant les enseignements chrétiens; mais on ne se fit pas faute de déclarer que si, dans les *Réflexions*, il y avait de belles et nobles pensées, il y avait au fond le fiel, l'esprit de révolte, l'inspiration du mal. Littérairement, la traduction des livres sacrés fut jugée admirable; mais, par une singulière fatalité, il se trouvait que la même plume qui écrivait cette traduction admirable, devenait, au dire des critiques, sèche, dure, sans finesse, sans tact, sans onction, dès qu'elle passait aux *Réflexions*. Il n'y a pas à s'arrêter à ce jugement ridicule. Lerminier lui-même, devenu l'un

des ennemis les plus acharnés de Lamennais, confessait que les *Réflexions* portaient le témoignage brillant du plus grand talent d'écrire, mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître « à quelle triste déchéance » l'illustre philosophe avait lui-même, de gaîté de cœur, condamné sa pensée.

Suivant sa coutume, Lamennais avait envoyé la traduction des *Évangiles* avec les *Réflexions* à son ami Marion, chrétien fidèle dont il était toujours aimé malgré tous leurs dissentiments religieux : « Vous ne serez pas obligé de lire ce livre, lui écrivait-il, en le lui adressant; mettez-le seulement sur un des rayons de la bibliothèque qui meuble votre joli cabinet ». Mais M. Marion lut le livre, bien que, pour un catholique austère comme il était, ce fût du fruit défendu, et il fit connaître à Lamennais son opinion, qui vaut bien celle des critiques les plus autorisés :

« J'ai reçu, et je vous en remercie, le livre des *Évangiles*. Quoique vous m'ayez écrit qu'il n'était pas susceptible d'être traduit, j'ai trouvé votre traduction admirable de style, comme tout ce qui sort de votre plume. J'ai eu la curiosité de la suivre, le texte latin sous les yeux, et j'ai vu que non seulement vous l'aviez exactement rendu, mais que vous aviez su en reproduire la divine simplicité et toute la naïveté qui caractérise en général les Saintes Écritures. Que vous dirai-je maintenant des notes et des *Réflexions* qui accompagnent chaque chapitre? Je vous avouerai que je ne les conçois pas bien et que je me perds dans les interprétations que vous donnez aux actes et aux paroles du Sauveur. Vous me jugerez peut-être bien reculé, mais il me semble que le christianisme de l'*Imitation* n'est pas celui des *Réflexions* sur l'Évangile; je ne reconnais plus dans le Christ, tel que votre livre le représente, le Jésus-Christ

auteur de notre religion : c'est un nouvel être, une transformation complète. »

Lamennais sent la portée de l'observation, et tout aussitôt cet homme d'orgueil répond à son ami :

« Vous avez tout à fait raison de trouver peu d'accord entre mes *Réflexions* sur les *Évangiles* et celles que j'avais jointes à l'*Imitation*. Cela vient de ce que ces deux livres respirent eux-mêmes un esprit tout différent. L'*Imitation*, comme le christianisme du moyen âge dont elle est la plus parfaite expression, ne s'occupe que de l'individu, point de la société; elle tend à séparer les hommes des hommes par une sorte d'égoïsme spirituel qui fait que chacun, dans la solitude et la quiétude, ne s'occupe que de soi, de ce qu'il appelle son salut, s'éloignant le plus possible de toute vie active. L'Évangile, au contraire, pousse à l'action, à tout ce qui rapproche les hommes et les dispose à concourir à une œuvre commune qui n'est autre que la transformation de la société, ou, selon le langage évangélique, l'établissement du royaume de Dieu. Il y a un monde entre ces deux tendances et ces deux esprits. De plus, Jésus-Christ, selon moi, selon ma conviction la plus profonde, non seulement n'a lié la loi qu'il annonçait à aucune conception dogmatique, mais a voulu expressément qu'elle n'y fût pas liée. J'en causais dernièrement avec Chateaubriand qui me répondit : « C'est clair comme le jour ». Ce n'est pas ce qu'ils pensent qui sauve ou perd les hommes, c'est ce qu'ils font.

On a l'opinion de l'abbé Jean de La Mennais sur les *Évangiles* traduits et commentés par son frère, dans une lettre écrite à ce même M. Marion : « Concevez-vous qu'un homme qui ne se croit pas fou vienne, au bout de dix-huit cents ans, donner à la divine parole une interprétation à laquelle oncques ne songea

*un seul* chrétien depuis l'origine du christianisme? En vérité, ce pauvre Féli extravague; il n'y a pas d'autre mot. O mon Dieu, quelle pitié! »

N'est-on pas tenté de dire, en entendant l'abbé Jean traiter son frère de fou, le mot si doux de Jean Huss à la vieille femme qui apportait un fagot à joindre au bûcher dont les flammes commençaient à lui brûler les pieds : *O sancta simplicitas!*

## V

**Exaltation du pape Pie IX. — Commencement de son règne. — Lamennais et le P. Ventura. — Fin de la monarchie de Juillet. — La révolution de Février. — *Le Peuple constituant.* — F. Lamennais à l'Assemblée constituante. — Les journées de Juin. — Dernier article du *Peuple constituant.* — Fin de la seconde République.**

Les dernières années du règne de Louis-Philippe se passèrent pour Lamennais dans le travail et dans la solitude. Tout occupé de son livre, il regardait peu au dehors, sortait rarement et pour ne voir que certains amis de choix, le baron de Vitrolles, Chateaubriand, Béranger. Pour la partie de son ouvrage qui traitait des sciences, il eut des conférences suivies avec François Arago. Dans le parti démocratique, il comptait beaucoup, sans être mêlé à la politique active. Sa santé était d'ailleurs de jour en jour plus faible, et l'on voit, par différents détails de sa Correspondance relatifs aux conditions de sa vie matérielle, qu'il était condamné à une véritable parcimonie. En vieillissant, il devenait misanthrope à l'égard des individus, mais son amour de l'humanité, son dévouement à son parti ne défaillirent jamais. Il s'affermissait dans ses convictions et ses études ne lui fournissaient que des raisons de persévérer dans la foi nouvelle qu'il avait embrassée. Il causait de toutes

choses, même des plus graves, avec une entière liberté d'esprit qui soutenait sa verve :

« J'ai vu ces jours derniers M. de Chateaubriand, écrivait-il à Vitrolles, et je l'ai trouvé changé, fatigué. Je ne fis qu'entrer et sortir sans m'asseoir, parce qu'il étoit lui-même debout avec un gros curé à face pleine et large qui s'occupoit, je crois, en ce moment, des soins de son état près de l'auteur du *Génie du Christianisme* que sa femme tient à mettre en règle. Ces choses-là me font toujours un singulier effet, à moi, homme ou diable tout d'une pièce, et qui n'entends rien aux politiques si persévérantes, à cette diplomatie de la tombe, comme vous voudrez. »

Cette lettre qui date de 1845 montre que les résolutions dernières de Lamennais étaient arrêtées dès ce temps-là, de manière à n'y plus revenir.

Vers la fin de mai 1846, un grand événement arriva dans le monde catholique : le pape Grégoire XVI, celui qui avait condamné l'*Avenir* et ses rédacteurs, mourut; le conclave s'ouvrit, le 15 juin, et le lendemain, Jean, évêque d'Imola, de la maison comtale des Mastaï Feretti, fut élu par acclamation et se donna le nom de Pie IX. Les catholiques virent dans cette élection si rapide le doigt de la Providence, mais nul d'entre eux ne se douta que ce jour-là montait sur le siège de Saint-Pierre le Pontife qui, en trente-deux ans de règne, devait consommer dans l'Église les plus étonnantes révolutions dont le catholicisme ait été témoin, depuis les grands jours d'un Grégoire VII, d'un Innocent III, d'un Boniface VIII. C'est Pie IX, comme l'histoire le dira, qui a le plus fait pour modeler la Papauté romaine sur le type idéal, tracé par l'abbé de La Mennais au temps de sa ferveur ultramontaine.

Mais avant de devenir le Pape infaillible qui devait apparaître dans les invraisemblables apothéoses de 1870, Pie IX commença par être libéral, et tout le monde se rappelle que, du haut de la tribune française, M. Thiers, à l'heure où il combattait si vigoureusement les Jésuites et la politique ultra-conservatrice de M. Guizot, lui criait : « Courage, Saint-Père, courage! » Pie IX serait-il le pape qui préparerait, commencerait, consommerait cette évolution de l'Église, que tant de catholiques, et particulièrement ceux qui avaient vécu de l'ardente vie intellectuelle de Lamennais, considéraient dès cette époque comme inévitable? Le dominicain Lacordaire écrivait à Mme Swetchine, cette dame russe dont il avait fait sa directrice spirituelle... : « Il faudrait un homme plus énergique que Sixte-Quint, capable de tout perdre pour tout sauver. (On dit que Lamennais était un homme extrême; que penser du P. Lacordaire après cette phrase?) Mais la terre possède-t-elle aujourd'hui de tels hommes? Est-elle mûre pour les porter? Ne faut-il pas de grandes ruines avant de grandes résurrections? Il me vient en pensée que Pie IX est destiné à être le Louis XVI de la Papauté, et c'est déjà un bien illustre office.... Nous demandons à Dieu une âme qui impose à l'Europe.... Nous la souhaitons ardemment, nous en avons un besoin incalculable. Mais Dieu a-t-il le même vœu et le même besoin que nous? C'est là le doute. Rome doit-elle se renouveler par une catastrophe ou se rajeunir sous la main puissante d'un pontife élu de toute éternité pour l'heure présente, qui le sait? »

Si l'inspiration de Lamennais n'est pas là, où est-elle?

On sait que les premiers actes du pontificat de Pie IX excitèrent d'universelles espérances. Il ne

paraît guère que Lamennais s'y soit bien vivement associé. Non qu'il y fût indifférent, mais il était devenu fort sceptique à l'endroit de Rome, de la hiérarchie, des congrégations qui forment les conseils de la papauté. « Une chose m'a frappé à Rome, disait-il dans les *Discussions critiques*. En ce qui touche les doctrines générales du christianisme, les opinions théologiques et philosophiques, on y écoute tout, on y discute tout avec un calme extrême, avec une impartiale froideur, qui quelquefois ressemble assez à de l'indifférence; mais s'agit-il des droits du pape, de son autorité, de ses prérogatives; s'agit-il surtout des intérêts du pontificat, ces gens si impassibles s'animent soudain, leur visage se colore, leur parole se passionne, leur voix prend de l'accent; ce ne sont plus du tout les mêmes hommes. Pourquoi cela? » Après les événements de 1849, la sortie du pape de Rome, le séjour à Gaëte, la rentrée à la suite de l'armée française et l'inauguration de la politique ultra-réactionnaire de 1850, Lamennais a certainement dû s'applaudir lui-même de la vérité de son observation.

Dans les commencements, il était plutôt sympathique à Pie IX. Il écrivait au baron de Vitrolles : « Nous verrons jusqu'où le nouveau pape poussera cette vertu qui sera mise chez lui à plus d'une épreuve. Il aura fort à faire entre l'Autriche et les autres puissances, entre les puissances et ses sujets, dont l'irritation croît chaque jour. Il me semble impossible qu'il ne fasse pas quelques concessions. Mais comme forcément elles seront insignifiantes, elles n'apaiseront point le mécontentement, et, trois mois après, la guerre recommencera. Il faut que le vieux monde s'en aille, et il s'en va de fait. » Lamennais voyait juste, mais il se croyait trop près des évé-

nements. Son impatiente imagination lui représentait toutes choses se précipitant en quelque sorte à sa volonté et selon ses désirs. Tout au contraire se produit lentement dans l'humanité comme dans la nature. Il est surprenant qu'un homme, doué d'une pensée assez vigoureuse pour introduire dans l'ordre supérieur des spéculations philosophiques un principe comme celui de l'évolution, car à cet égard il a été aussi un précurseur, n'ait pas eu le sang-froid nécessaire et la possession de soi-même qu'il aurait fallu pour appliquer ce principe aux faits contemporains. Mais chez Lamennais, il n'y avait nul sens de la politique, qui est l'art de se rendre et de tenir compte des réalités.

Au milieu de l'effervescence véritable que déterminèrent dans le monde catholique les velléités libérales de Pie IX, Lamennais reçut de son ancien ami, le Père Ventura de Raulica, général des Théatins, l'ouvrage que ce religieux venait d'écrire sur le grand agitateur de l'Irlande, Daniel O'Connell. Cet envoi était accompagné d'une lettre où le Père Ventura, après avoir dit que son livre n'était que le résumé des grandes et magnifiques doctrines que les anciens écrits de Lamennais avaient développées dans son esprit, exprimait la crainte que son ami, ayant abandonné ces doctrines, ne fût pas aussi heureux qu'il méritait de l'être, et il en venait à l'objet même de sa démarche : « J'ai aussi une ambassade à vous faire : c'est de la part de l'ange que le ciel nous a envoyé, de Pie IX que j'ai vu ce matin. Il m'a chargé de vous dire « qu'il vous bénit et vous attend pour vous embrasser ». C'est le Pasteur qui cherche sa brebis, c'est le Père qui va à la recherche de son enfant. Aussi je ne désespère pas de vous voir revenir à l'ancien drapeau, pour travailler ensemble comme

nous l'avons déjà fait, à la gloire de la religion et au bonheur de la pauvre humanité. » Et le moine théatin ajoutait à son livre et à sa lettre le portrait du nouveau pape.

Cette démarche prouve le prix que Rome eût attaché à la rentrée de Lamennais dans le giron de l'Église, et il n'est pas douteux que souvent elle a dû réfléchir sur les moyens à prendre pour amener sa rétractation. Mais Lamennais n'était pas homme à se laisser faire, ainsi que le prouve sa réponse au Père Ventura.

« Je n'ai jamais douté un seul instant de vos sentiments à mon égard; vous ne pouvez douter non plus de ceux que je vous ai voués depuis si longtemps et qui ne s'éteindront qu'avec moi. Mais toujours unis par le cœur, nous avons cessé de l'être complètement par les convictions de l'esprit. Celles que vous savez être les miennes — et que vous ne pouvez partager, je le comprends — sont mon être même, ma foi, ma conscience, et j'y trouve plus de bonheur que je n'en goûtai jamais en aucun temps de ma vie. Elles me consolent des maux présents par l'espérance, certaine à mes yeux, de l'avenir digne de lui, de sa puissance et de sa bonté, que Dieu prépare au monde. Il s'agite et se transforme sous sa main. Nous assistons à une grande mort et à une grande naissance : seulement, nous voyons la tombe et le berceau est encore voilé.

« Je prie de tout mon cœur Celui qui dispose souverainement des choses humaines de bénir les desseins qu'il inspire lui-même au Pontife vénérable dont les peuples, en ce moment, encouragent les efforts par leurs acclamations unanimes. La mission que la Providence a confiée à son zèle est immense. Il ne marchera point en arrière; il marchera jus-

qu'au bout avec fermeté dans la route glorieuse ouverte devant lui. Veuillez mettre à ses pieds mes vœux et mes respects.

« Je garderai le portrait comme un souvenir précieux de l'ami tendre à qui je suis heureux de redire avec quelle sincère et vive affection je lui serai toujours dévoué. »

Le Père Ventura de Raulica comprit-il, en recevant cette lettre, que toute démarche, du genre de celle qu'il avait tentée, ne pourrait être reprise sans aboutir au même insuccès? Il se contenta d'écrire de nouveau à Lamennais que « dans la position qu'il avait prise, il lui paraissait impossible qu'il n'éprouvât point des troubles intérieurs capables de le rendre le plus malheureux de tous les hommes, et que s'il ne les éprouvait pas, il était à son avis le plus malheureux de tous les pécheurs ». Mais ayant eu l'occasion de le revoir à Paris chez le baron de Vitrolles, le religieux italien crut pouvoir se permettre d'affirmer que Lamennais, en présence de ce dernier, avait parlé dans les termes du dernier mépris des « malheureux » à qui il avait fait partager ses nouvelles opinions touchant la foi. Ici l'imposture est manifeste. Lamennais était incapable d'une telle hypocrisie, et le Père Ventura l'accuse d'une bassesse qui n'aurait pas trop répugné, à ce qu'il semble, à ce moine que l'on a connu tour à tour, sous la robe du théatin, démagogue effréné et suppôt du plus violent absolutisme. Il n'y a donc pas à s'étonner que Lamennais ait pris ses mesures pour éviter qu'un tel personnage s'approchât de son lit de mort.

Les catastrophes privées qui signalèrent la fin de la monarchie orléaniste, la mort tragique de la duchesse de Praslin, le procès en concussion fait à de hauts personnages, anciens ministres, ajoutèrent

encore à la haine et au mépris que Lamennais portait au régime constitutionnel. « Il est donc vrai, disait-il à M. de Vitrolles, que la société qu'on nous a faite et qu'on travaille tous les jours à perfectionner, est un repaire d'escrocs et une caverne de voleurs. » La réforme parlementaire et la campagne des banquets l'émurent à peine. Invité à paraître au banquet qui fut organisé à Dijon, en novembre 1847, par les électeurs radicaux, et où Ledru-Rollin et Louis Blanc annoncèrent la révolution prochaine et l'établissement du suffrage universel, Lamennais invoqua des raisons de santé pour se dispenser d'un long et pénible voyage. Cette excuse était des plus légitimes; Lamennais n'était déjà plus qu'un vieillard. Mais la vérité est qu'il ne croyait pas à l'efficacité de la propagande réformiste, ainsi qu'on peut le voir dans une de ses lettres de ce temps adressée à M. de Vitrolles.

« La réforme dîne par toute la France et harangue au dessert. Je ne vois pas clairement ce qui pourra sortir de cette éloquence d'automne semée autour de tables bourgeoises et arrosées de vin du cru. Pour ma part je n'ai de foi qu'en la grande joie du peuple, qu'on éloigne soigneusement de ces banquets. Le thème au surplus de ces discours, dont les journaux sont pleins, est singulièrement uniforme : « Vous avez, messieurs, un gouvernement « corrompu, corrupteur et usurpateur. Gardez-vous « d'y toucher, mais suppliez-le de se corriger, s'il est « possible. » Nous vivons, cher ami, au milieu d'une bien drôle de génération. »

Tout à coup, la République apparut dans les éclairs de février. La première pensée de Lamennais et de ceux qui l'approchaient fut de fonder un journal : ce fut le *Peuple constituant*.

Ce titre dit assez quelle était à cette époque la pensée dominante de Lamennais. Il se crut appelé, comme autrefois l'abbé Sieyès, à donner à la démocratie enfin victorieuse la constitution de son gouvernement définitif. Toutes ses méditations se portèrent sur les problèmes de l'organisation rationnelle d'une République idéale. C'était justement la partie de son grand livre à laquelle il donnait les derniers efforts de sa pensée.

Le *Peuple constituant* fut fondé le 27 février 1848, à cette époque de liberté qui hâta la pousse de tant de feuilles politiques et sociales destinées à périr avant même d'avoir atteint l'automne. Le journal de Lamennais a été du nombre, mais il n'a pas péri sans laisser au moins une trace dans l'histoire de la presse.

Lamennais jouissait d'un grand prestige dans le parti républicain. Un jeune homme avec qui il était nouvellement lié, et qui depuis s'est fait connaître par divers ouvrages d'histoire et d'économie politique, N. Villiaumé, voulut entraîner le philosophe à l'Hôtel de Ville en compagnie de Béranger, afin de les faire entrer tous deux dans le gouvernement provisoire. Béranger, toujours prudent et même un peu sceptique, se déroba, prétextant qu'il avait chez lui des réfugiés combattants des barricades et qu'il ne pouvait les abandonner. Lamennais saisit le joint, et dit à Villiaumé : « Si nous faisions un journal, cela vaudrait mieux ». La proposition n'était pas pour déplaire à un jeune homme tout brûlant de l'ambition de se produire sous les auspices du plus grand écrivain du parti. La création du journal fut décidée.

Le *Peuple constituant* eut pour fondateurs Lamennais, son neveu Ange Blaize fils, qui amena son ami Auguste Barbet, le fournisseur des premiers fonds.

Villiaumé dont les opinions ultra-terroristes ne devaient point paraître bien sensées à son rédacteur en chef, et Pascal Duprat, ancien professeur de l'Université, homme instruit, écrivain de talent, orateur disert, qui, à ce moment, cherchait sa voie, s'égarait souvent et finalement ne la trouva point. Parmi les rédacteurs du journal, on remarque Henri Martin, l'auteur de l'*Histoire de France*, J. Ferrari, l'exilé italien, Christian Ostrowski, le réfugié polonais, Eugène Maron, Benjamin Rampal, Eugène Faure. Il y avait là des éléments fort hétérogènes, et le journal ne brilla ni par la cohésion ni par la fixité des doctrines. D'ailleurs la haute personnalité de Lamennais dominait toutes les autres, et ses articles personnels faisaient passer ceux de ses collaborateurs. La vérité force à dire que Lamennais ne retrouva point, pour l'aider dans sa nouvelle tâche, des hommes comme Gerbet, de Coux, Lacordaire et Montalembert.

« L'illustre vieillard, dit Daniel Stern, dans son *Histoire de la révolution de 1848*, sorti brusquement de sa retraite, au bruit du tocsin, apportait dans la lutte quotidienne du journalisme où l'avaient jeté la fougue de son caractère et l'ardeur du sang breton, des habitudes de style d'une majesté toute philosophique. Sa diction superbe et son accent sacerdotal ne transmettaient point à ses lecteurs la fièvre révolutionnaire dont son âme était tourmentée. S'il pensait souvent comme Danton, il parlait toujours comme Bossuet. Quand la passion le voulait faire journaliste, la forte discipline de son esprit le contraignait à rester Père de l'Église; le peuple qui ne connaît pas les contradictions du génie demeurait insensible à une éloquence dont le caractère était opposé à l'inspiration et qui n'empruntait rien ni au temps ni à la circonstance. »

A l'égard du gouvernement provisoire, le *Peuple constituant* eut une attitude incertaine et flottante. Tout d'abord, on trouva le gouvernement trop bourgeois, pour ne pas dire monarchique; on y aurait voulu plus d'hommes appartenant au parti populaire. Puis peu à peu, on en vint à comprendre que l'intérêt de la République commandait aux républicains sincères et désintéressés de se rallier autour du pouvoir improvisé qui en avait la garde à l'intérieur et la représentait devant l'Europe. A cette époque, Lamennais reprit avec Lamartine, qui le consultait fréquemment dans des réunions intimes, des relations personnelles qui ne tardèrent pas à cesser. Quand on se souvient de cette intimité qui remontait jusqu'aux temps des premières *Méditations poétiques*, on a peine à comprendre l'étrange passion déployée contre Lamennais après sa mort par Lamartine, dans le *Cours familier de littérature.* Quoique son aversion profonde pour les théories communistes le rangeât forcément dans le parti modéré, Lamennais exerça pendant quelque temps sur plusieurs des hommes les plus ardents de la démocratie une influence apaisante et conciliatrice. Il ne se trouva dans le parti avancé qu'après les premiers symptômes de réaction qui se manifestèrent dans l'Assemblée constituante. C'était le glorieux privilège de cette âme de fier et fidèle Breton de s'attacher aux causes vaincues.

Il entra dans cette Assemblée, le 4 mai 1848, comme représentant du peuple élu par le département de la Seine, comme le fut son vieil ami Béranger. Il prit place sur les gradins de l'Extrême-gauche, au-dessous et non loin de son ancien disciple, l'abbé Lacordaire, devenu moine et restaurateur en France de l'ordre de Saint-Dominique que l'on apercevait au sommet de la Montagne, avec sa tête rasée, son froc blanc et

son manteau noir. Lamennais vêtu de sa longue redingote noire, dernier vestige de la soutane du prêtre, frappait tous ceux qui le contemplaient par la maigreur ascétique de son visage, la profondeur de son regard, l'air de tristesse et de souffrance répandu sur toute sa personne.

Quelques jours après l'ouverture des travaux de l'assemblée, Béranger donna sa démission et se retira. Lamennais aurait bien fait de l'imiter. Sa place n'était pas dans les assemblées politiques, où il ne pouvait rendre aucun service. La faiblesse de ses moyens physiques ne lui permettait pas d'aborder la tribune, et il ne devait pas tarder à se convaincre que, dans les commissions, il ne serait pas plus écouté. Quelques efforts que l'on fasse, souvent il arrive, dans la vie parlementaire, que même avec des talents, du zèle et une application soutenue, l'on ne réussit à s'y faire remarquer et à y conquérir de l'autorité qu'au bout de longues années. Lamennais était l'une des gloires du parti : il n'avait point à débuter. Mais les Assemblées sont ainsi faites que rien ne compte à leurs yeux de ce qui se fait en dehors d'elles. Quand on procéda à l'élection du comité de Constitution, Lamennais fut élu des premiers, comme par acclamation. Le comité constitué, Lamennais y porta son projet et demanda à le faire connaître sommairement : c'est à peine s'il fut écouté. Voyant ses idées et le plan qu'il avait tracé accueillis avec tiédeur, il les retira et n'en parla plus : c'est à peine s'il retourna dans le comité prendre part à la discussion des autres projets. Si théoricien et même des plus absolus que fût Lamennais, aucun rôle ne convenait moins dans la vie publique que celui de législateur à cet esprit étranger aux thèses et aux discussions de droit public comme aux applications journalières et pratiques de la politique cou-

rante. Son projet de constitution était tout ce qu'il y avait de plus disparate, de moins mûri, de plus dangereux pour la République. Lamennais croyait avec une naïveté d'enfant que la République n'avait été établie et proclamée que pour appliquer ses idées les plus anciennes et les plus chères, la liberté d'enseignement et d'association, la séparation de l'Église et de l'État, l'abolition du budget des cultes. Aux idées radicales et socialistes il faisait une large concession, en demandant l'impôt progressif. Enfin qui pourrait s'étonner que le théoricien absolu de la souveraineté collective fondée sur la souveraineté de la raison individuelle réclamât l'élection du Président de la République par le peuple tout entier, avec le droit pour l'Exécutif de nommer et révoquer les ministres, en dehors de l'Assemblée? Dans cette constitution, il y avait donc plus d'erreurs et de périls que dans aucune autre, et il n'y a point à regretter que son auteur ne se soit pas trouvé en situation de la faire prévaloir.

En revanche, on peut déplorer que Lamennais n'ait pas reconnu, comme Béranger et comme le P. Lacordaire, qu'il n'y avait pour lui rien à faire dans une assemblée politique sur les délibérations de laquelle il ne pouvait prétendre à aucune influence. Pour lui c'était déchoir que de se condamner à l'inaction comme au silence. Les travaux de la pensée pure auraient dû le retenir. Il avait à terminer l'*Esquisse d'une Philosophie* qui est malheureusement restée inachevée; il avait à continuer son œuvre d'éducation de la démocratie par de nouveaux écrits populaires; enfin, il était plutôt un conseiller qu'un homme d'action dans son parti, et l'on s'étonne à bon droit qu'il ait volontairement, impérieusement écarté les représentations que lui firent ses amis les plus fidèles.

Le triste spectacle de l'invasion de l'Assemblée par le peuple égaré dans la fatale journée du 15 mai aurait dû être pour lui un avertissement comme il en fut un pour Lacordaire. Ce jour-là, le dominicain se dit avec effroi : la République est perdue, et il quitta le Palais-Bourbon, pour n'y plus rentrer. Que faut-il penser de l'anecdote qui prête au P. Lacordaire une interruption à l'adresse de Lamennais que le moine ne s'est peut-être jamais permise? S'il faut en croire certains récits, Lamennais, lisant un discours à la tribune, aurait prononcé ces mots : « Quand j'étais prêtre... » ; sur quoi le dominicain, l'ancien hôte de La Chênaie, l'ancien rédacteur de l'*Avenir*, l'un des trois pèlerins de Dieu et de la liberté, aurait crié à son ancien maître : « Monsieur, prêtre, on l'est toujours ». L'historien du P. Lacordaire, M. Th. Foisset, n'a pas donné place à cette vive parole dans son livre : on est donc libre de la considérer comme apocryphe, bien que Lacordaire, dans l'écrit dicté à Sorèze sur son lit de mort, fasse allusion, sans le rapporter, à un dernier mot qu'il aurait échangé avec Lamennais avant de quitter la Constituante.

Après le Quinze-Mai, vinrent les journées de Juin.

Ce fut le coup mortel pour Lamennais. Il ne comprit rien à ce terrible soulèvement des foules, qui croyaient sauver la République en combattant et en mourant inutilement pour elle, alors qu'elles ne faisaient que la perdre. Alors se vérifia la parole qu'il avait dite autrefois, que le premier essai qui serait fait de la République ne serait qu'une commotion passagère. Si l'on jugeait des dispositions d'esprit et de cœur de Lamennais à l'égard des combattants de Juin par ce que l'on sait de ses doctrines politiques et sociales, il aurait dû se séparer d'eux avec horreur. Presque toutes les écoles socialistes aboutissant à la suppres-

sion de la propriété individuelle, Lamennais les condamnait impitoyablement. « Il m'est évident, écrivait-il au *National* en 1847, que la réalisation d'un pareil système réduirait les peuples à une servitude telle que le monde n'en a point encore vu, réduirait l'homme à n'être qu'une pure machine, un pur outil, l'abaisserait au-dessous du nègre dont le planteur dispose à son gré, au-dessous de l'animal. Je ne crois pas que jamais idées plus désastreusement fausses, plus extravagantes et plus dégradantes, soient entrées dans l'esprit humain, et ne méritassent-elles pas ces qualifications qui, à mes yeux du moins, ne sont que justes, il n'y en aurait point encore de plus radicalement impraticables. » Lamennais n'en embrassa pas moins la cause de l'insurrection de Juin, avec une passion telle que son neveu Ange Blaize, qui faisait partie de la légion d'artillerie commandée par cet héroïque républicain des anciens jours, Auguste Guinard, digne, lui aussi, d'être nommé, comme Armand Barbès, le Bayard de la démocratie, Blaize ayant combattu contre les insurgés et s'étant même fait grièvement blesser, jamais Lamennais ne voulut le revoir, pas même à ses derniers moments, malgré la tendre affection qu'il lui portait dès sa plus tendre enfance et dont il ne cessa de prodiguer les marques à sa famille. C'est par des raisons de sentiment que Lamennais s'était rangé du côté des vaincus. A un certain point de vue, il ne se trompait pas, et les combattants de Juin étaient bien les fils les plus dévoués de la République, tout en s'armant contre elle; mais Lamennais à qui ses lumières permettaient de voir plus haut et plus loin que le peuple, aurait dû comprendre que la République n'est rien, si elle n'est pas le règne de la loi succédant au règne de la force, et que c'est toujours un crime, quand ce n'est pas la pire des fautes,

que de recourir à la violence, quand on a, pour faire triompher le droit, l'arme pacifique du suffrage universel.

Aussitôt après la victoire de ceux qui commençaient à se grouper et à se désigner eux-mêmes sous le nom de parti de l'ordre, la réaction commença, et les passions les plus violentes se déchaînèrent. La presse paya la première ce que l'on appelait ses excès. Le décret qui rétablissait le cautionnement fut voté par la majorité de l'Assemblée et inséré au *Moniteur universel* : *le Peuple constituant*, à peu près dénué de ressources, était de fait condamné à disparaître. Lamennais prit sa plume, et écrivit un article qui parut dans le dernier numéro du journal, encadré de noir comme une sorte de document funèbre, le 11 juillet 1848.

Voici cet article resté célèbre dans les annales de la presse française :

« *Le Peuple constituant* a commencé avec la République, il finit avec la République ; car ce que nous voyons, ce n'est pas certes la République, ce n'est même rien qui ait un nom. Paris en état de siège, livré au pouvoir militaire, livré lui-même à une faction qui en fait son instrument ; les cachots et les forts de Louis-Philippe, encombrés de 14 000 prisonniers, à la suite d'une affreuse boucherie organisée par des conspirateurs dynastiques devenus, le lendemain, tout-puissants ; des transportations sans jugement, des proscriptions telles que 93 n'en fournit pas d'exemple ; des lois attentatoires au droit de réunion, détruit de fait ; l'esclavage et la ruine de la presse par l'application monstrueuse de la législation monarchique remise en vigueur ; la garde nationale désarmée en partie ; le peuple décimé et refoulé dans sa misère, plus profonde qu'elle ne fut jamais, non,

encore une fois, non certes, ce n'est pas la République, mais autour de sa tombe sanglante, les saturnales de la réaction.

« Les hommes qui se sont faits ses ministres, ses serviteurs dévoués, ne tarderont pas à recueillir la récompense qu'elle leur destine, et qu'ils n'ont que trop méritée. Chassés avec mépris, courbés sous la honte, maudits dans l'avenir, ils s'en iront rejoindre les traîtres de tous les siècles dans le charnier où pourrissent les âmes cadavéreuses, les consciences mortes.

« Quant à nous, soldats de la presse, dévoués à la défense des libertés de la patrie, on nous traite comme le peuple, on nous désarme. Depuis quelque temps, notre feuille, enlevée des mains des porteurs, était déchirée, brûlée sur la voie publique. Un de nos vendeurs a même été emprisonné à Rouen, et le journal saisi sans autre formalité. L'intention était claire : on voulait à tout prix nous réduire au silence. On y a réussi par le cautionnement. Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler. Nous ne sommes pas assez riches. Silence au pauvre! »

Quatre cent mille exemplaires de ce pathétique adieu du grand journaliste à la vie militante furent vendus dans Paris et les départements. Comme le disait Lamennais, il n'avait plus qu'à se taire. Les nécessités de la vie matérielle le contraignirent à rentrer à la *Réforme* dont il fut quelque temps rédacteur en chef, mais sans y jeter aucun éclat. C'était fini pour lui, et, dès ce temps-là, il disait : J'ai trop vécu.

Aussi longtemps que dura la République, il siégea dans l'Assemblée, assistant régulièrement aux séances, votant silencieusement avec son parti, peu communi-

catif avec ses collègues, se survivant à lui-même. Le coup d'État du Deux-Décembre s'accomplit sans le surprendre et sans l'atteindre.

Il y avait longtemps que pour lui la République était morte.

# VI

**Après le coup d'État. — La traduction de Dante. — Dernières années de la vie de Lamennais. — Ses dernières volontés. — Sa mort et ses obsèques civiles. — Émotion qu'elles causent. — L'abbé Jean de La Mennais à La Chênaie.**

Au commencement de 1852, il annonça l'intention de se remettre au travail, qui avait toujours été le grand consolateur de sa vie rongée d'amertume, d'ennui et de tristesse. Il fit publier la note suivante, toute pleine de mélancolie :

« Après une interruption de quatre années remplies d'événements mémorables, nous reprenons, avec une santé affaiblie, des forces diminuées, le travail que des devoirs d'un autre ordre nous avaient obligé de suspendre. Averti par l'âge et les infirmités que le temps nous presse, que pour atteindre le terme il faut se hâter, nous nous bornons à indiquer très sommairement la suite des idées dont le développement nous est désormais interdit. Il n'est demandé à chacun que ce qu'il peut, et quand la nuit approche, plutôt que de laisser inachevée l'œuvre du jour, l'ouvrier fidèle et prudent l'abrège. »

Il était trop tard, ses forces le trahirent : l'*Esquisse d'une Philosophie* ne put être menée à bonne fin.

Toutefois il ne resta pas inoccupé. Il acheva la traduction du Nouveau Testament, dont il n'avait donné que les *Évangiles*, et il se mit, sans doute pour délivrer son âme oppressée par tant de douleurs, à traduire Dante : c'était pour lui une réminiscence des anciennes et heureuses journées de La Chênaie et de Malestroit, où il aimait à lire à ses disciples, tantôt le *Paradis perdu* en anglais, tantôt la *Divine Comédie* en italien, en improvisant des traductions qui les ravissaient.

Avec Dante, il se sentait de grandes affinités de foi, de génie et de destinée : il n'était pas jusqu'à leur masque qui n'offrît entre eux des points de ressemblance. Comme Dante, il avait commencé par être ardent guelfe, avant de combattre, dans le parti gibelin, Rome avec le pouvoir temporel de la papauté, Rome, la *bestia senza pace*, dont il s'était sans doute plus d'une fois entretenu avec son grand ami, Joseph Mazzini, et tous les autres exilés italiens. C'est à eux que la traduction de la *Divine Comédie* est dédiée. Il les tenait pour frères des républicains français alors disséminés sur tous les chemins de l'exil, et il voulait marquer ainsi l'intime union qui doit régner, suivant lui, entre les trois nations de race latine, si l'on veut qu'un jour une politique de haut et généreux spiritualisme préside au développement de la civilisation.

La traduction de Dante par Lamennais est précédée d'une *Introduction* de deux cents pages sur la vie, la doctrine et les œuvres du « poète souverain ». Les vues historiques de cet essai ont été vivement critiquées, surtout celles qui ont trait à l'influence exercée par les races barbares dans la période du haut moyen âge. M. Ernest Renan reproche à Lamennais de n'avoir pas même feuilleté le *Corpus juris germanici antiqui*; « il y aurait reconnu, dit-il, que loin de

s'être bornée à détruire, la race germanique a plus contribué qu'aucune autre à fonder la liberté, le droit de l'individu contre l'État et les institutions politiques dont les peuples modernes sont le plus justement fiers ». Hélas! Lamennais ne connaissait peut-être même pas de nom le *Corpus juris antiqui germanici*; le grand écrivain ne fit jamais partie d'aucune compagnie savante, où il aurait pu en entendre parler. En revanche, M. Renan veut bien accorder que dans l'*Introduction* de la *Divine Comédie*, il y a, sur l'histoire du christianisme, d'abord évangélique et postérieurement théologique et dogmatique, des pages qui valent la peine d'être lues. Ajoutons qu'il y en a une entre autres sur l'esprit de libre examen et les conflits entre la science et la théologie qui offre le plus grand intérêt, puisque c'est l'expression du dernier état de la pensée de Lamennais sur ces graves matières.

On trouve, dans cette *Introduction*, après le récit de la vie et de la mort de Dante, quelques lignes sur la gloire qui peuvent être considérées comme un retour suprême de Lamennais sur sa propre destinée : « Ainsi vécut, dit-il, dans la souffrance et la pauvreté et mourut dans l'exil celui dont le nom ne devoit jamais mourir. Sa destinée rappelle la destinée d'Homère, du Tasse, de Camöens, de Milton. Ce n'est pas gratuitement que le génie est accordé à l'homme, et à voir ce qu'il faut le payer, qui se sentiroit l'âme assez forte pour accepter ce don formidable, et ne diroit plutôt comme le Christ : *Transeat a me*. On parle de gloire, mais lequel d'entre ces hommes a su qu'il jouiroit de cette gloire, qu'elle projetteroit ses rayons sur la fosse où il descendoit plein d'angoisses? Le vulgaire cherche à cette angoisse une je ne sais quelle secrète compensation dans les stériles joies de l'or-

gueil satisfait. Il ignore que plus s'élèvent ces grandes âmes, plus elles doutent d'elles-mêmes, plus elles se sentent loin du splendide exemplaire qu'elles contemplent et qu'elles ne reproduiront jamais. Elles sont, elles aussi, des victimes saintes de l'humanité dont le progrès, à divers degrés, est attaché à leur sacrifice. Une voix interne, puissante, irrésistible, leur crie : « Va ! » et elles vont : « Monte au Calvaire » et elles montent. »

Pour Lamennais cette montée fut vraiment la Voie douloureuse. Retiré dans une vieille maison du Marais, rue du Grand-Chantier, sortant à peine et ne recevant que cinq ou six personnes dont les visites se faisaient de plus en plus rares, pauvre, presque réduit aux expédients pour vivre, toujours plein de rêves et d'illusions, étranger aux plus simples notions de la vie pratique, crédule et prompt à se laisser aller aux caprices de son imagination qui lui montraient la fortune là où il ne pouvait y avoir que ruine et déceptions, il acheva, sans découragement ni faiblesse, dans une solitude pleine d'une sombre et mystérieuse mélancolie, une existence qui s'était écoulée dans le fracas des discussions et des polémiques, au milieu de tempêtes déchaînées par son âpre et violent génie, et dont le monde religieux et politique de son temps avait été tout ébranlé. Jamais il n'y eut d'homme moins sceptique. Il voulut mourir dans sa foi nouvelle avec la même fermeté d'âme qu'il eût apportée à mourir dans l'ancienne, s'il lui eût été donné de la conserver. Il savait qu'il serait l'objet d'obsessions qu'il était décidé à ne point tolérer, de quelque part qu'elles vinssent; il avait, de plus, un dernier témoignage d'amour et de fidélité à donner à ceux qu'il avait le plus aimés, aux pauvres, aux desherités, aux maudits : il écrivit en conséquence pour les amis qui

lui restaient les instructions suivantes, qu'il remit à M. Auguste Barbet :

« Je veux être enterré au milieu des pauvres et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre.

« Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église.

« On n'enverra pas de lettres de faire part.

« Je défends très expressément que l'on appose les scellés chez moi.

« Paris, ce 16 janvier 1854.

« F. LAMENNAIS.

« Je déclare qu'il est de ma volonté expresse que mon ami M. Barbet reste seul uniquement chargé de la surveillance de l'administration de toute ma maison et de mes intérêts, y compris les visites. »

M. Auguste Barbet avait en outre reçu verbalement de Lamennais l'ordre de ne laisser approcher de lui aucune personne appartenant au clergé. La légende qui s'attache, comme le lierre aux ruines, à toutes les grandes morts, a fait dire par Lamennais à ses amis, le veillant sur son lit funèbre : Écartez de moi toutes ces vilaines ombres noires! Ce mot si souvent répété n'a peut-être jamais été prononcé, bien qu'il n'ait pas été démenti. Ici, c'est la légende qu'il faut écarter et sans regrets, car la fin de Lanmnais a été trop grande dans son héroïque stoïcisme, pour qu'il soit besoin d'en travestir, par des paroles mélodramatiques, la sincérité poignante et l'austère simplicité.

La maladie de Lamennais, une bronchite compliquée de congestion pulmonaire, dura près de six

semaines avec des hauts et des bas, des alternatives de crainte et d'espérance. C'est pendant ces six semaines que diverses tentatives furent faites, pour introduire dans sa maison diverses personnes, des prêtres, de vieilles dames, qui venaient avec l'intention de le décider à une rétractation dont il n'a jamais été dans sa pensée, non plus que dans sa volonté, de donner à qui que ce fût le scandale ou la satisfaction. On lui rendit compte de ces visites. Il remercia ses amis de les lui avoir épargnées et fit remercier les personnes qui les lui avaient faites. Ces personnes eussent sans doute rempli un devoir de conscience, en cherchant à pénétrer dans la chambre où mourait un homme qui avait tenu une si grande place dans l'Église, afin d'obtenir de lui qu'il consentît à la reprendre, au prix d'une abjuration nouvelle. Une des dernières satisfactions que goûta Lamennais fut de rendre à la liberté sacrée entre toutes, à la liberté de penser et même de croire, le suprême service de la défendre contre toutes les usurpations. A aucun moment, sa lucidité ne l'abandonna, et tant qu'il put parler, il s'entretint avec ses amis.

Il y a de cette mort qui mérite d'être rapprochée de celle des hommes les plus grands et les plus courageux qui aient honoré notre race, un récit détaillé, dicté par Henri Martin à un jeune et récent ami de Lamennais, Armand Lévy, et qui est signé des noms de H. Carnot, Giuseppe Montanelli, Henri Martin et Armand Lévy, avec celui du docteur Jallat, qui donna les derniers soins à l'illustre malade. Ce récit, véritable chef-d'œuvre d'émotion et d'exactitude, écrit d'un style à la fois précis et recueilli, fait foi pour la postérité; il a été confirmé depuis par une lettre de Béranger qu'un mal à la jambe empêcha de venir dire adieu à son ami, mais à qui ses derniers moments

furent racontés dans les plus grands détails par les personnes présentes.

On avait fait venir de Bretagne la nièce préférée de Lamennais, Mme Élie de Kertanguy, fille de sa sœur mariée à cet Ange Blaize dont il avait tant de fois éprouvé le dévouement. Comme on savait qu'elle avait été instituée par le mourant sa légataire universelle, on comptait sans doute sur sa piété comme sur son affection pour son oncle, pour le déterminer à la rétractation, à la confession si vivement désirées. Elle arriva; et, en effet, son premier mot fut pour dire : « Féli, veux-tu un prêtre? Tu veux un prêtre, n'est-ce pas? » Lamennais répondit : « Non ». La nièce reprit : « Je t'en supplie ». Mais il dit d'une voix plus forte : « Non, non, non, qu'on me laisse en paix ». Un peu après, la nièce s'étant approchée du lit, et ayant dit : « N'avez-vous besoin de rien? » il dit d'un ton mécontent : « Je n'ai besoin de rien du tout, sinon qu'on me laisse en paix ». Ce fut tout. Mme de Kertanguy, perdant tout espoir, se borna à dire à une autre amie de Lamennais, Mme de Granville, venue avec les mêmes intentions et qui se trouvait avec elle au salon, en présence d'Armand Lévy : « Il est bien triste de voir mourir comme cela, car enfin, c'est lui qui m'a faite chrétienne ». Armand Lévy répondit : « La chose première, c'est que la volonté du mourant soit respectée ». La nièce dit : « C'est vrai, et sa volonté est malheureusement trop évidente ». A partir de ce moment, Mme Élie de Kertanguy n'insista plus, et se mit en prières.

« Si Lamennais n'est pas mort en chrétien, dit Béranger, c'est qu'il ne l'a pas voulu, car bien qu'on en ait dit, l'on a obéi à toutes ses volontés, la lucidité de son esprit ne l'a pas abandonné, et personne n'eût pensé à lui désobéir. Jamais homme ne s'est vu mieux

mourir jusqu'au dernier moment et ne s'en est montré plus satisfait, au dire des amis dévoués qui l'ont veillé jusqu'au dernier soupir. Quel Breton! Sa nièce, qui est sa légataire universelle, femme très dévote, n'a rien pu gagner sur lui. »

Un tel homme ne pouvait craindre la mort : il avait tant de fois dit que la mort n'est pas une fin mais un commencement! Il la vit donc venir sans effroi et comme une délivrance. Même il se para de linge blanc pour lui faire accueil. Il pressait de temps en temps la main de ceux qui l'entouraient, en répétant : « Ce sont les bons moments ». Un d'eux lui dit : « Nous serons toujours unis ». Il répondit, en faisant un signe de la tête : « C'est bien; nous nous retrouver... ». C'était la plus forte de ses convictions, sa foi en l'immortalité de son âme, qu'il exprimait. Il restait d'ailleurs plongé dans ses méditations, songeant à peine à ce qui se passait autour de lui, gardant toute sa connaissance, et remerciant du regard ceux qui l'entouraient de leurs affectueuses prévenances. L'auteur des *Pèlerinages de Bretagne* raconte qu'à un moment une larme, une seule, pure et brillante comme un diamant, roula sur la joue amaigrie du vieux prêtre, et ajoute que ce fut la larme du repentir et qu'elle suffit à lui ménager les faveurs de la miséricorde divine. Pourquoi troubler une foi aussi touchante? Que Lamennais ait pleuré sur ce que l'on appelle ses erreurs ou qu'il ait pleuré au souvenir des injustices et des outrages dont sa glorieuse et misérable vie avait été abreuvée : qu'importe? Il a pleuré, et ce fut sa communion avec l'humanité souffrante.

Le matin du 27 février, le soleil se leva radieux et inonda la pauvre chambre du mourant d'une vive et joyeuse lumière : « Qu'on le laisse entrer, dit-il; il

vient me chercher ». A neuf heures et demie du matin, la mort s'emparait de la grande proie qu'elle attendait depuis si longtemps.

L'émotion fut vive dans Paris, surtout quand on connut les circonstances si pathétiques de ce trépas si jalousement surveillé. On était alors dans les temps les plus mauvais du second Empire. L'autorité prit peur, à la pensée que le peuple de Paris ferait peut-être à ce grand mort des funérailles comme celles que la démocratie républicaine décerne à ses serviteurs illustres. La veille des obsèques de Lamennais, qui furent fixées au 1er mars, une note officieuse fut communiquée aux journaux du soir, par les soins du ministère de l'intérieur; elle était ainsi conçue :

« Les obsèques de M. de La Mennais auront lieu demain matin à huit heures. L'autorité a été avertie que quelques perturbateurs se proposaient de profiter de cette circonstance pour faire une manifestation antireligieuse dont le caractère hostile n'échappera à personne. Des ordres sont donnés pour que les membres de la famille et les amis du défunt désignés par les exécuteurs testamentaires soient seuls admis à suivre le convoi. »

Cette note était de la plus insigne hypocrisie. Nul ne songeait à faire de manifestation antireligieuse, et les perturbateurs n'existaient que dans l'imagination de la police. En réalité, le despotisme impérial prenait ses précautions contre une démonstration républicaine, en prétendant défendre la religion. Toute la politique cléricale de cette triste époque se révèle dans ce *Communiqué*, où les cœurs libres et fiers purent sentir à quel degré d'abjection dans la servitude notre malheureux pays était tombé.

Le 1er mars 1854, de très bonne heure, les abords de la rue du Grand-Chantier n'en furent pas moins

envahis par une foule nombreuse. Des brigades de sergents de ville empêchaient le peuple d'approcher. Le cercueil sortit de la maison et fut placé sur le corbillard des pauvres; tout le monde se découvrit, et le convoi se mit en marche pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise. Il y avait une vingtaine de personnes derrière le cercueil. Des brigades d'agents de police précédaient le convoi; d'autres l'escortaient; d'autres enfin le suivaient, pour empêcher le cortège de grossir. En effet, à travers les rues populeuses, ce convoi sans prêtres, sans symboles religieux, accompagné d'un si grand déploiement de police, à cette heure inaccoutumée, excitait la plus vive curiosité. On demandait qui était ce mort, que l'on reconduisait ainsi, avec tant de précautions. « C'est Lamennais! » disait-on. Aussitôt l'on voyait les passants prendre un parti, celui d'attendre la fin du cortège pour s'y joindre; nombre de boutiquiers en tenue de travail rentrèrent précipitamment chez eux, pour déposer leurs tabliers, leurs balais et revenir prendre place dans la foule. A l'arrivée au Père-Lachaise, l'enterrement avait pris les proportions d'une manifestation grandiose. Mais l'entrée du cimetière ne fut permise qu'aux personnes qui avaient formé le convoi, et la foule dut se disperser, non sans avoir entendu le récit de ce qui se passa autour de la fosse.

On s'acheminait, en effet, suivant la volonté formelle de l'illustre défunt, vers ces longues et lugubres tranchées, où il était d'usage alors de déposer, les unes à côté des autres, le plus souvent sans les séparer par un peu de terre, les bières de sapin qui renfermaient les pauvres dépouilles des déshérités de la vie. Le cercueil de Lamennais fut mis à la place que le hasard lui destina, et sous les yeux de ses amis, il

fut recouvert de cette brune et grasse argile de la fosse commune, qui est restée si effroyable dans le souvenir et l'imagination du peuple. Du moins son grand ami lui aura rendu ce dernier service de le délivrer du supplice de cette promiscuité posthume. Ce que la haîne n'a pas roùgi d'appeler « l'enfouissement » de Lamennais n'a pas peu contribué à déterminer l'administration municipale à supprimer la fosse commune. Cette mesure fut prise, en effet, dans un délai assez rapproché de sa mort. Quand tout fut terminé, le fossoyeur demanda : « Faut-il une croix? » Auguste Barbet répondit : « Non ». Aucune autre parole ne fut prononcée, et les amis du grand génie disparu redescendirent la funèbre colline, en s'entretenant de ses services, de ses vertus, de ses malheurs et de sa gloire.

Lamennais fut enseveli avec honneur et vénération par les écrivains de son parti; quant à son parti lui-même, il ne tarda pas à l'oublier. La publication de ses *Œuvres posthumes*, de ses *Œuvres inédites*, de quelques parties de sa vaste *Correspondance* a ramené à plusieurs reprises l'attention sur lui, mais l'attention d'un public restreint de philosophes et de lettrés, et jamais celle de cette populeuse démocratie qui ne sait même plus aujourd'hui ce qu'a été pour elle ce grand esprit, l'un de ses plus glorieux précurseurs. Ses ennemis au contraire n'ont cessé de le poursuivre de leurs malédictions; et les plus habiles, cessant de l'outrager, ont jugé qu'il valait mieux, dans l'intérêt de leur cause, faire le silence autour de sa mémoire.

La fin de la vie de Lamennais qui, pour ses amis comme pour ses adversaires, en fut le digne couronnement, devint pour les âmes pieuses un objet d'horreur, comme pour les âmes fortes et courageuses un

objet d'admiration. Il parut aux uns s'être abîmé dans la fosse commune, comme dans l'enfer; aux autres, il sembla que nul acte plus haut, accompli par un cœur plus noble, n'avait encore glorifié la sainte pauvreté. La sépulture hideuse et grandiose de Lamennais restera à jamais dans la mémoire des hommes.

Le dominicain Lacordaire écrivait de Toulouse à son jeune ami, l'abbé Perreyre : « Quelle mort! aucune dans l'histoire ecclésiastique ne m'a fait une aussi douloureuse impression, pas même celle d'Arius. Arius fut foudroyé honteusement dans un lieu destiné aux plus vils besoins du corps; mais il n'avait pas lui-même écrit le testament de ses funérailles. Cet abandon, ce cercueil des pauvres, cette fosse commune sans aucun signe laissé à un seul ami, ce silence universel sur une tombe qui devait être illustre, tout cela me fait un spectre qui me poursuit. »

Il n'y a qu'à rester sur un tel mot.

A l'évêché d'Amiens où l'abbé de Salinis occupait le trône épiscopal, avec l'abbé Gerbet pour grand vicaire, la nouvelle de la mort de leur ancien maître fut apportée aux deux premiers disciples de Lamennais, par un de leurs amis et commensaux de La Chênaie, Joseph d'Ortigue. « Mon Dieu! que ce jour fut triste, dit l'abbé de Ladoue dans son livre sur l'École mennaisienne. Je vois encore la figure atterrée de l'abbé Gerbet. Trop affecté pour pouvoir parler, il se contenta de dire à Dieu : Seigneur, grâce et miséricorde! »

Miséricorde! Ce fut le cri général des âmes vraiment chrétiennes. L'abbé Gerbet l'implorait. Une femme d'une grande piété, la baronne Cottu, qu'il avait longtemps conseillée et dirigée dans les voies

de la spiritualité, faisait mieux que d'implorer la miséricorde divine; elle y croyait, ainsi qu'en témoigne une inscription touchante, de sa propre écriture, au bas de la photographie de Lamennais dormant son dernier sommeil sur son lit de mort, avec son grand nez acéré comme un glaive, ses yeux clos à jamais, ses pommettes saillantes, ses joues émaciées, sa chevelure abondante et noire qui ombrageait un front à peine ridé, et sa barbe toute blanche qui avait poussé dru dans les dernières semaines de sa vie. Miséricorde! Miséricorde! Que de fois cette parole a dû être dite! On aimerait à savoir si tel fut le cri de M. de Montalembert, le disciple bien-aimé.

« Vers le mois de juin 1854, raconte M. J. Marie Peigné dans son petit opuscule *Lamennais, sa vie intime à La Chênaie*, une voiture s'arrêta, le soir, à la porte de la petite chapelle de La Chênaie. Un vieux prêtre, cassé par la douleur plus encore que par l'âge, en sortit, et s'agenouillant sur les dalles, inclinant devant un autel dénudé sa tête blanchie, pleurant à chaudes larmes, il pria longtemps,... longtemps, et il sortit.

« A peine avait-il fait quelques pas que, jetant les yeux sur une des fenêtres de la maison, et levant les bras vers une image que lui seul pouvait apercevoir, il s'écria : « Féli! Féli! mon frère, où es-tu? »

« C'était l'abbé Jean de La Mennais. »

# CONCLUSION

Tels furent la vie et les œuvres, le caractère et la destinée de Félicité Robert de La Mennais.

Rebelle, apostat, réprouvé, damné, toutes ces qualifications empruntées au langage de la théologie n'ont aucun sens pour l'historien philosophe. Elles ne doivent même pas se trouver sous sa plume, quand il en vient à juger un homme de cette valeur morale, un publiciste de cette importance sociale et politique, un écrivain de ce mérite littéraire, à la fois polémiste, poète et penseur.

Il faut prendre Lamennais dans ses origines, dans son éducation, dans les divers milieux où s'est écoulée son existence pleine de travail, d'incertitudes, de combats, de tourments et de douleurs, avec son tempérament, ses relations, ses passions tout intellectuelles, ses colères et ses haines, avec son grand amour de l'humanité et cet amour plus grand encore de la justice et de la vérité qu'il sut élever jusqu'au sacrifice, avec ses rêves magnifiques qui trop souvent ne furent que des utopies décevantes et dont il fut le premier à souffrir, mais qui furent aussi, dans

son orageuse carrière, sa force et sa consolation et qui finalement seront ses vrais titres de gloire aux yeux de la postérité.

Né à la veille de la terrible commotion qui, à la fin du XVIIIe siècle, bouleversa la société française, en abolissant l'ancien régime, en déracinant la vieille foi religieuse et monarchique; élevé au sein d'une famille pieuse et fière, sur les confins de la noblesse, aussi dévoué au Roi qu'à Dieu, il grandit au milieu des orages de la Révolution et en face des tempêtes dont les côtes de son cher pays de Bretagne sont incessamment assaillies : son imagination comme son cœur demeurèrent toujours sous l'impression de ce qu'il y a de tumultueux et de violent dans la nature comme dans la société; sa nature ardente et inquiète fut comme l'océan lui-même, toujours en mouvement, tantôt paisible et douce, tantôt et le plus souvent violente et inapaisée.

Une fausse vocation sacerdotale, qui lui fut d'abord indiquée, puis bientôt imposée par l'indiscrète et imprévoyante tendresse d'un frère qui l'aimait sans bien le connaître, fit le malheur de sa vie : c'est ce qu'il a dit lui-même. Peut-être se trompait-il. Le vrai malheur de Lamennais a été dans son éducation faite sans maîtres, sans règle ni discipline, et qui le porta et le ramena tour à tour de l'impiété raisonneuse au mysticisme le plus exalté. Il n'y a point à croire que c'est son état de prêtre qui a jeté Lamennais dans le camp des défenseurs de l'absolutisme pontifical et monarchique. Comme il était déjà engagé parmi les défenseurs du trône et de l'autel avant de l'être dans le sacerdoce, ce n'est pas sa fausse vocation qui eut sur son caractère la plus fâcheuse influence. Il était né bon, affectueux dans les rapports de la vie pour ceux qu'il aimait; il resta tou-

jours tel, et jusqu'à la fin tous ceux qui l'ont approché se sont attachés à lui. Mais ce qu'il y avait à ses yeux de faux et de faussé dans sa situation le rendit gauche, timide, défiant, sans diminuer la haute et juste idée qu'il avait de sa propre valeur. La défiance, la timidité, comme il arrive souvent, le firent accuser de hauteur et d'orgueil. Peut-être en prit-il le pli à son insu; ce qui est certain, c'est qu'il eut souvent à souffrir lui-même de la domination qu'il exerçait par son impérieux esprit. Cette domination, volontairement acceptée par ceux que son génie emportait dans des sphères supérieures de pensée et d'action, développa en lui une tendance qui n'était déjà que trop marquée, une obstination inflexible dans ses idées comme dans ses résolutions. Il y apportait son tempérament de Breton, sa dialectique à la fois forte et subtile de théologien au savoir incomplet et suranné, et surtout son énergie morale qui n'avait d'égale que son courage. Toute sa vie, il manqua de souplesse. Il se sentait incapable de plier et se jugeait au-dessus de toute soumission, non point à cause de son orgueil qui n'était pas si grand qu'on l'a dit, mais à raison de sa loyauté : toute soumission lui eût paru manquer de sincérité, et la sincérité avec lui-même comme avec les autres, telle a été la grande, l'unique loi à laquelle Lamennais ait jamais obéi.

Par là, il a mérité d'être rangé parmi les plus nobles et les plus sévères consciences qui aient paru.

Peu d'hommes ont possédé à un plus haut degré que Lamennais cette faculté si rare de se donner tout à tous, qui est par excellence la vertu de l'apôtre. Jamais sa personne, son talent, ses fatigues, ses déboires n'ont compté pour quoi que ce fût à ses yeux, en comparaison de la cause qu'il servait, des avantages que la société et plus tard l'humanité devaient

tirer de son triomphe, de la joie qu'il éprouvait à chercher la vérité, à la dire et à la répandre, et enfin de cet intime bonheur qu'il trouva toujours à marcher vers une perfection de plus en plus grande. Il n'était pas né dans le parti de ceux qui regardent le progrès comme la fin même de l'homme et de l'univers; mais dès que cette grande idée apparut clairement à sa puissante intelligence, elle s'en empara et détermina cette évolution continue que l'on a prise pour les reniements et les égarements de cet esprit sans cesse en travail. Lamennais a beaucoup travaillé en tout temps, mais jamais avec plus d'ardeur que dans la dernière partie de sa vie. Ses forces épuisées ne lui ont pas permis de combler les lacunes qu'il apercevait dans l'ensemble de ses connaissances; la tournure même de ses idées premières s'opposait peut-être à ce qu'il parvînt à les modifier, à les changer complètement, mais il n'en a pas moins eu la passion de s'instruire, pour instruire les autres. Son savoir comme son talent d'écrire n'étaient pour lui que des moyens de propagande. Nul philosophe n'a moins philosophé que lui, pour se reposer dans la contemplation des idées pures. Impropre à toute action dans la vie politique, il était, si l'on peut ainsi parler, homme d'action dans la vie de la pensée, et tout poète, tout rêveur qu'il fût, parfois même mystique, il n'était pas un contemplatif.

On lui a reproché d'avoir fait deux parts de sa vie, l'une pour le passé, l'autre pour l'avenir, et surtout de les avoir opposées l'une à l'autre, comme si cette cassure que l'on croit apercevoir dans la vie intellectuelle de Lamennais et qui est plus spécieuse que réelle, avait été le résultat d'une délibération de son propre esprit avec lui-même, comme un acte motivé de sa volonté. Que ceux que Lamennais a quittés lui

adressent ce reproche, cela peut encore se comprendre. Mais comme le dit Eugène Pelletan, nous qui l'avons possédé les derniers, nous ne pouvons que lui faire un mérite de cette évolution qui finalement l'a donné à la démocratie, à la science, à l'avenir. Nous tous, nés dans le parti de la liberté philosophique et politique, nous n'avons eu qu'à nous laisser aller au courant, pour être ce que nous sommes et pour penser ce que nous pensons. Mais lui, c'est tout différent : il a eu à douter, à lutter, et à triompher de lui-même et de toutes ses anciennes idées. Si le triomphe est méritoire et glorieux, de telles luttes morales ne vont pas sans souffrance, et celles que Lamennais connut et subit, non pas seulement dans ce que l'on nomme la crise de sa vie, mais dans tout le cours d'une existence morale qui tout entière se passa pour lui à se modifier, à se transformer, à se perfectionner incessamment, durent souvent lui paraître au-dessus des forces de la pauvre humanité. Il y trouva cependant la paix et même le bonheur, car dès que sa pensée eut modifié ses convictions, il n'hésita pas à en faire l'aveu, et c'est cet aveu qui a fait sa grandeur.

Que l'on cesse donc de l'accuser de s'être renié lui-même, et que l'on comprenne enfin le mot qu'il a dit et qui l'explique dans toutes ses variations et dans toutes ses contradictions : il n'a pas changé, il s'est continué.

Cette unité et cette continuité ne l'ont pas empêché de travailler pendant un demi-siècle à trois œuvres bien différentes l'une de l'autre et cependant jointes l'une à l'autre par les liens de la plus étroite dépendance.

Il a été fondateur ou précurseur comme l'on voudra de trois partis ou de trois doctrines qui remplissent toute l'histoire religieuse du XIX[e] siècle.

Lamennais a d'abord été le maître et le docteur du catholicisme ultramontain; ensuite, le maître et le docteur des catholiques libéraux; enfin, quand on y regarde de près, il est aujourd'hui en passe, tout exclu de l'Église qu'il ait été, de devenir le maître et le docteur du socialisme chrétien.

C'est sa conception même de la religion qui lui a imposé cette action successive et continue. Lamennais n'a jamais considéré la religion que comme le fondement même des sociétés; et de toutes ses idées c'est la seule permanente et indéfectible, c'est en quelque sorte la substance même de son esprit.

Il ne voit d'abord de salut pour la société que dans sa subordination à la religion, et c'est alors que mettant le catholicisme romain au-dessus de tout, il est théocrate, et résume tout dans la personne infaillible et sacrée du Pape, chef de l'Église.

Plus tard, il s'aperçoit qu'il est nécessaire, si l'on veut que la religion reprenne son empire sur la société, que l'Église cesse de vivre en hostilité avec les principes qui font la vie des peuples modernes, issus de la Révolution. Il devient alors libéral, sans cesser d'être catholique, déclarant même qu'on ne peut être l'un sans être l'autre : il unit la religion et la liberté, pour qu'elles se prêtent un mutuel appui et renouvellent tout dans le monde.

Enfin, au moment même où Rome le frappe, son esprit a marché. Il est arrivé à reconnaître que l'Église, pour ne pas périr, doit revenir elle-même à l'esprit du christianisme primitif, au christianisme évangélique, principe premier du christianisme social. Il brise avec la hiérarchie, avec tout l'appareil dogmatique et disciplinaire, tout en restant fidèle à l'essence même de la religion chrétienne qui lui paraît d'essence divine. Il veut spiritualiser la démocratie;

il l'élève au-dessus des appétits matériels, cherche à la soustraire à l'empire des passions et des forces brutales; loin de se déclarer l'adversaire des réformes sociales, il les réclame avec énergie; mais en même temps, il déclare qu'il n'y a point de droits sans devoirs corrélatifs, et il fait plus et mieux que d'exposer une théorie sociale, il démontre l'identité nécessaire de la politique et de la morale.

Ainsi l'on retrouve Lamennais au fond de toutes les manifestations religieuses de nos contemporains du XIXe siècle. On aura beau réclamer, beau protester, cette influence a été vraiment extraordinaire; elle est persistante; elle continuera de s'exercer, malgré toutes les affirmations contraires, et quelque dépit que l'on éprouve de ne pouvoir se séparer d'un homme que l'on croyait avoir exclu pour jamais du giron.

Lamennais a été ainsi et restera tout ensemble un serviteur du passé et un précurseur de l'avenir. Après avoir été repoussé de la communion catholique il est venu se refaire, se reposer et mourir dans la communion démocratique. A le bien prendre, dans l'unité de son génie, on devrait le considérer comme un trait d'union entre les deux communions. Mais c'est un effort d'esprit que ni l'une ni l'autre des deux communions n'est en état de produire, c'est une victoire sur soi-même que nulle d'elles ne peut remporter.

On voit ici tout ce qu'il y a eu d'utopique dans le rêve généreux de Lamennais. Jamais, depuis les prophètes d'Israël, depuis les millénaristes et tous les autres hérétiques condamnés par l'Église, on n'a connu d'homme plus dénué de ce sens pratique qui est le synonyme du sens politique, plus étranger à la connaissance des hommes et des partis, plus résolu-

ment chimérique et plus naïvement idéaliste que Lamennais. C'est pourquoi la lecture de ses livres est si complètement abandonnée par notre démocratie affairée, positive, butée aux réalités, avide de solutions pratiques.

Mais dans ce monde tout n'a qu'un temps. L'esprit public, pour se renouveler, a coutume de passer par différentes phases où, comme en autant de creusets, il s'affine, s'épure et se transforme. Il n'est personne qui ne pressente qu'au xx[e] siècle où nous allons entrer demain, la France, l'Europe, le monde civilisé assisteront à des crises nouvelles, qui seront la manifestation d'un esprit peut-être tout différent de celui qui règne aujourd'hui. Dans ces crises, le nom, la pensée, les efforts, les aspirations d'un homme tel que Lamennais ne seront pas oubliés. Il a eu des coups d'œil d'une trop longue portée, des coups d'aile d'une trop large envergure, pour ne pas faire quelque impression sur cet avenir au-dessus duquel il plane comme un aigle de génie. Pour les politiques, il est certain qu'il s'est égaré; mais pour les autres, et c'est le grand nombre, il n'est pas moins certain que ses égarements démontrent son opiniâtre volonté de trouver le bon et droit chemin. Il a erré, en cherchant la vérité; et s'il s'est trompé, si, du fond de l'abîme, il a crié par instants avec trop d'impatience et de colère, il a, comme le moine Hildebrand, comme le grand pape Grégoire VII, à côté duquel il aura un jour la gloire d'être placé, il a aimé la justice et haï l'iniquité. Que faut-il de plus pour recommander son nom à la reconnaissance et à l'admiration des hommes?

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE II

### **L'abbé de La Mennais dans l'Église.**

## LIVRE III

### F. Lamennais hors de l'Église.



Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

(Rapp- 8/III/32) - 19/00

net 40/-

82

# BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, IN-16, 3 FR. 50 LE VOLUME

## Études sur les littératures modernes

**ALBERT (Paul)** : *La poésie*, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays; 8e édit. 1 vol.
— *La prose*, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays; 7e édition. 1 vol.
— *La littérature française, des origines à la fin du XVIe siècle*; 7e édition. 1 vol.
— *La littérature française au XVIIe siècle*; 7e édition. 1 vol.
— *La littérature française au XVIIIe siècle*; 6e édition. 1 vol.
— *La littérature française au XIXe siècle*; les origines du romantisme; 5e édit. 2 vol.
— *Variétés morales et littéraires*. 1 vol.
— *Poètes et poésies*; 2e édition. 1 vol.

**BERTRAND (J.)**, de l'Académie française : *Éloges académiques*. 1 vol.

**BOSSERT (A.)**, inspecteur général de l'instruction publique : *La littérature allemande au moyen âge et les origines de l'épopée germanique*; 2e édition. 1 vol.
— *Gœthe et Schiller*; 3e édition. 1 vol.
— *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*; 3e édition. 1 vol.

**BRUNETIÈRE** : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. 4 vol.
— *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*. 1 vol.

**CARO** : *La fin du XVIIIe siècle* : études et portraits; 2e édition. 2 vol.
— *Mélanges et portraits*. 2 vol.
— *Poètes et romanciers*. 1 vol.
— *Variétés littéraires*. 1 vol.

**DELTOUR**, inspecteur général de l'instruction publique : *Les ennemis de Racine au XVIIe siècle*; 4e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**DESPOIS (E.)** : *Le théâtre français sous Louis XIV*; 3e édition. 1 vol.

**JUSSERAND (J.)** : *La vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**LA BRIÈRE (L. de)** : *Madame de Sévigné en Bretagne*; 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**LARROUMET (G.)**, membre de l'Institut : *La comédie de Molière*. 1 vol.
— *Études d'histoire et de critique dramatique*. 1 vol.

**LAVOLLÉE** : *Essais de littérature et d'histoire*. 1 vol.

**LE BRETON** : *Le roman au XVIIe siècle*. 1 vol.

**LÉGER** : *Russes et Slaves*, études politiques et littéraires. 1 vol.

**LENIENT**, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *La satire en France au moyen âge*; 3e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *La satire en France au XVIe siècle*; 3e édition. 2 vol.
— *La comédie en France au XVIIIe siècle*. 2 vol.

**LICHTENBERGER**, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *Étude sur les poésies lyriques de Gœthe*; 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**MÉZIÈRES (A.)**, de l'Académie française : *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques*; 4e édit. 1 vol.
— *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*; 3e édition. 1 vol.
— *Contemporains et successeurs de Shakespeare*; 3e édition. 1 vol.
Ouvrages couronnés par l'Académie française.
— *En France* : XVIIIe et XIXe siècles; 2e édition. 1 vol.
— *Hors de France* : Italie, Espagne, Angleterre, Grèce moderne; 2e édition. 1 vol.

**MONTÉGUT (E.)** : *Poètes et artistes de l'Italie*. 1 vol.
— *Types littéraires et fantaisies esthétiques*. 1 vol.
— *Essais sur la littérature anglaise*. 1 vol.
— *Nos morts contemporains*. 1 vol.
— *Les écrivains modernes de l'Angleterre*. 2 vol.
— *Livres et âmes des pays d'Orient*. 1 vol.
— *Choses du Nord et du Midi*. 1 vol.
— *Mélanges critiques*. 1 vol.
— *Libres opinions morales et politiques*. 1 vol.
— *Dramaturges et romanciers*. 1 vol.
— *Heures de lecture d'un critique*. 1 vol.
— *Écrivains modernes de l'Angleterre*. 1 vol.

**PARIS (G.)**, de l'Institut : *La poésie du moyen âge*; 2e édition. 1 vol.

**PATIN** : *Discours et mélanges littéraires*. 1 vol.

**PELLISSIER** : *Le mouvement littéraire au XIXe siècle*. 1 vol.

**POMAIROLS (De)** : *Lamartine*. 1 vol.

**PRÉVOST-PARADOL** : *Études sur les moralistes français*; 6e édition. 1 vol.

**REINACH (Joseph)** : *Études de littérature et d'histoire*. 1 vol.

**RELAVE (L'abbé)** : *La vie et les œuvres de Töpffer*. 1 vol.

**SAINTE-BEUVE** : *Port-Royal*; 4e édition, revue et augmentée. 7 vol.

**STAPFER (P.)**, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *Molière et Shakespeare*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

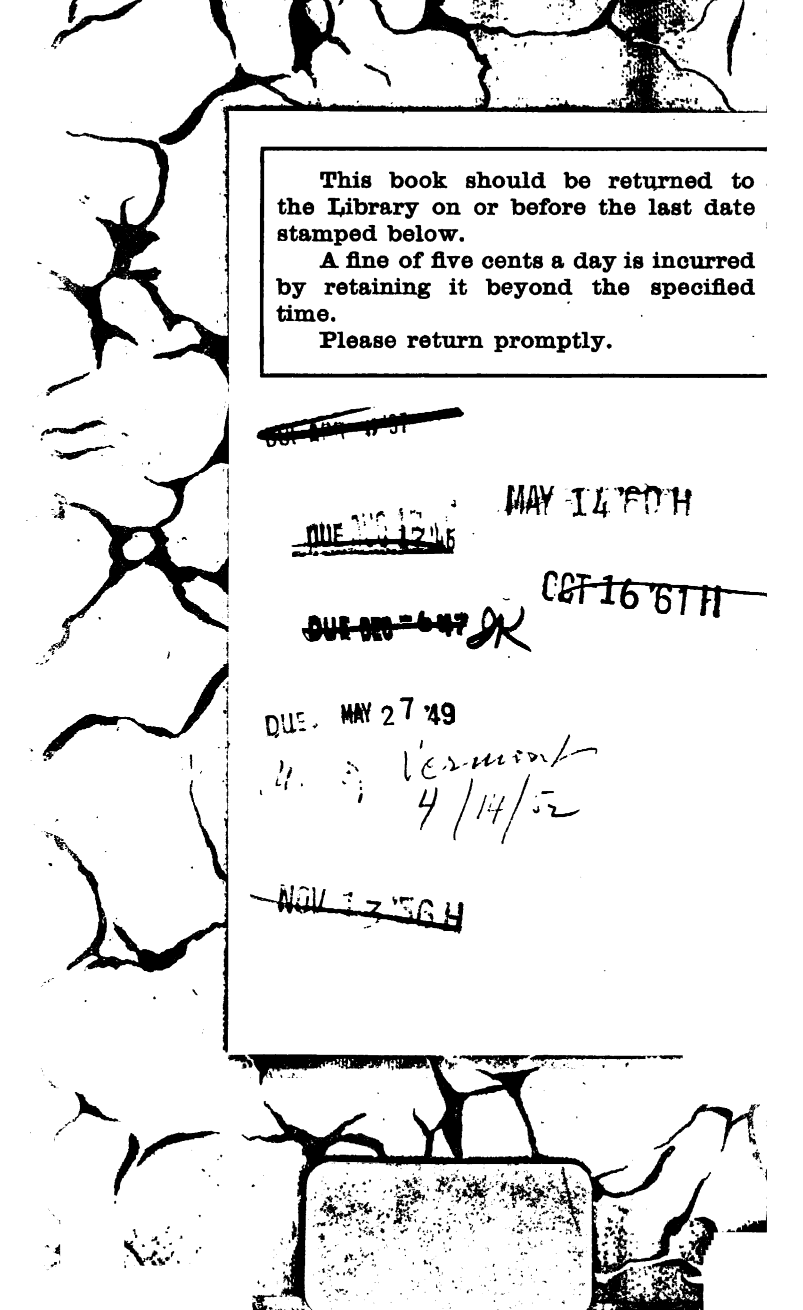
**TAINE (H.)**, de l'Académie française : *Histoire de la littérature anglaise*; 7e édition. 5 vol.
— *La Fontaine et ses fables*; 11e édit. 1 vol.
— *Essais de critique et d'histoire*; 5e édit. 1 vol.
— *Nouveaux Essais de critique et d'histoire*; 4e édit. 1 vol.

**TRÉVERRET (De)**, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux : *L'Italie au XVIe siècle*. 2 vol.
1re série (Machiavel — Castiglione — Sannazar). 1 vol.
2e série (L'Arioste — Guichardin). 1 vol.

**WALLON**, de l'Institut : *Éloges académiques*. 2 vol.

co, nt




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
MAY 14 '60 H
OCT 16 '61 H
DUE MAY 27 '49
4/14/52
NOV 13 '56 H

